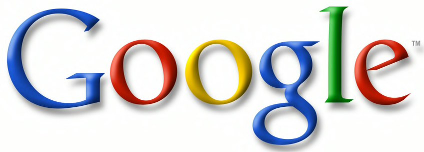
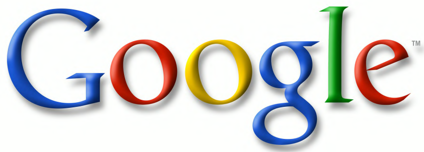





SE TAIRE
FAIRE



ANALYSE ET SYNTHÈSE

II

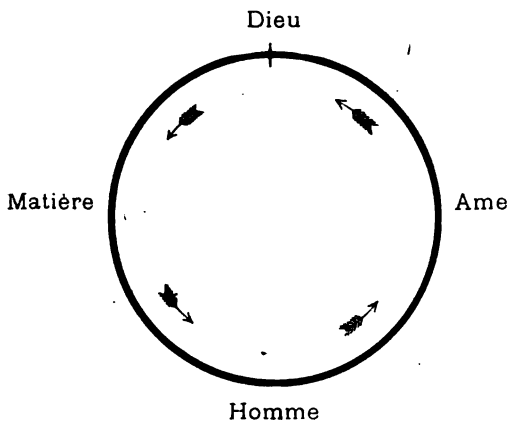
9794-87. — Corbeil. Imprimerie Crété.

2 same

84

BARBIÉ DU BOCAGE, Victor Amédée

ANALYSE ET SYNTHÈSE



TOME SECOND

PARIS
G. MASSON, ÉDITEUR
120, Boulevard Saint-Germain. en face de l'École de Médecine

1888

LIVRE VII

SUITE DE L'HISTOIRE ANCIENNE ORIENTALE

« La puissance doit toujours être despotique en Asie ; car si la servitude n'y était pas extrême, il se ferait d'abord un partage que la nature du pays ne peut pas souffrir.

« Il règne en Asie un esprit de servitude qui ne l'a jamais quittée : et, dans toutes les histoires de ce pays, il n'est pas possible de trouver un seul trait qui marque une âme libre : on n'y verra que l'héroïsme de la servitude. »

Montesquieu, *Esprit des Lois*, livre XVIII, chap. VI.

« Le cœur est fait pour aimer ; il serait vicieux de s'en servir pour haïr. Un éventail est fait pour se rafraîchir ; il serait vicieux de s'en servir pour s'essuyer. »

Extrait du Kiu-o Dau-wa.
Trad. de M. le comte de Montblanc.

CHAPITRE PREMIER

LES ARABES.

Il est impossible d'avoir étudié les annales des peuples de l'Orient, comme on vient de le faire ici, sans s'être formé, grâce aux écrits qui se rapportent aux Arabes, une idée de l'histoire des habitants de

cette vaste péninsule que les anciens divisaient en Arabie Pétrée, de l'Euphrate à l'Égypte, mais plus particulièrement au sud de la Palestine, en Arabie Déserte au centre, entre le golfe Persique et la mer Rouge, en Arabie Heureuse au sud. Une connaissance plus approfondie permet de dénommer aujourd'hui ce vaste territoire d'une façon plus rationnelle.

L'Arabie est un pays où rien ne change. Telle elle était au temps des Chaldéens, telle elle est restée. Ainsi, la presqu'île du Sinaï et les bords du golfe Élamitique (Akabah), méritent toujours le nom d'Arabie Pétrée. Ce pays est resté un désert où quelques dépressions, quelques accidents d'un terrain montueux et rocailleux ont permis, à certaines époques, l'établissement de villes dont la prospérité ou la décadence furent toujours la conséquence des fluctuations du commerce de transit; mais ces villes assises sur un sol absolument ingrat, ne pouvaient rien être par elles-mêmes. De l'Arabie Pétrée à l'Euphrate, c'est encore le désert, mais le désert plat et brûlant; c'est essentiellement le pays des nomades, le domaine des caravanes.

Au sud de la Pétrée, en suivant la mer Rouge, on entre dans le Hedjâz, zone littorale qui, depuis Abraham, est restée la province sacrée; elle renferme des villes dont la grandeur est due, non à la fertilité du sol, car il est là presque aussi aride que dans le désert, mais à ce qu'elles sont un centre religieux en même temps que commercial. Plus au sud encore, en suivant toujours la mer Rouge, se

trouve le Yémen, province aujourd'hui pauvre et brûlante, qu'on dit avoir été jadis la plus riche partie de la péninsule, celle qu'on appelait l'Arabie Heureuse, lorsque, suivant la tradition, elle était amplement arrosée par un effet naturel ou par des moyens artificiels que nous ignorons. Sa végétation, disent certains récits, était luxuriante. Alors pleine de grandes et riches cités, ses campagnes se trouvaient couvertes de bourgades, et sa population nombreuse était sédentaire et agricole. Par la position géographique de leur pays, les habitants du Yémen étaient appelés à servir d'intermédiaires aux transactions entre les peuples du bassin de la Méditerranée et de l'Inde; aussi furent-ils les plus anciens navigateurs dont l'histoire fasse mention. Il paraît certain, mille témoignages en font foi, que dans l'antiquité la plus reculée, sans qu'on puisse définir l'époque d'une manière satisfaisante, les Arabes du Yémen étaient en possession de toutes les transactions entre les habitants de la partie occidentale de la mer des Indes, depuis les côtes actuelles de Malabar ou de Coromandel jusqu'à la côte africaine de Sofala. Plus tard, lorsqu'ils furent appauvris par la sécheresse qui amena la ruine presque entière de leurs cultures et qu'ils n'eurent plus d'aliments à fournir au commerce, leurs ports, vides de leurs propres navires, devinrent les escales et les entrepôts des Phéniciens. Ceux-ci apprirent beaucoup d'eux touchant les choses de la mer.

En remontant vers le nord-est, la côte de la péninsule, le long de la mer Érythrée, on pénètre dans

le Hadhramaut, dont quelques havres servirent aussi d'entrepôts et de refuges aux navigateurs. Les rares cités qui s'y trouvaient n'arrivèrent jamais à un aussi grand développement que celles du Yémen; car, bien que situées au bord de la mer, elles sont adossées au désert le plus aride et le plus brûlant dont on signale l'existence à la surface du globe. Ce pays maudit occupe tout le centre de la partie méridionale de la péninsule. Ce qu'on dit du Hadhramaut, on peut le dire du Mahrah, qui lui fait suite.

En pénétrant dans le golfe Persique, la première province entière de l'Arabie est l'Oman. Bien que ce pays n'ait jamais joui de la fertilité du Yémen, il est habitable sur quelques points; et à différentes époques, l'histoire y signale quelques villes importantes dont la prospérité était due, en grande partie, aux transactions entre l'Inde et l'Occident. Enfin, en continuant à suivre le littoral occidental de cette mer intérieure, la province la plus septentrionale qu'on rencontre avant de parvenir aux embouchures de l'Euphrate, est le Haça, qui comprend les îles Bahreïn, première demeure des Phéniciens, dont leurs négociants n'avaient pas oublié le chemin. Le Haça est un pays aride. Il a derrière lui, ou mieux à l'ouest de lui, une vaste contrée, la dernière dont il reste à parler pour avoir terminé cette courte description de l'Arabie, le Nedjed, qui s'étend jusqu'au Hedjâz. C'est le plateau central de la péninsule et il ressemblerait aux déserts qui l'enveloppent, soit au nord, soit au sud,

si sa configuration géologique ne lui imprimait un caractère tout particulier. Il renferme de nombreuses vallées cultivées, qu'habitent des populations sédentaires, mais où l'on ne remarque aucune ville de quelque importance. Cela tient à ce que les populations n'ont aucun lien entre elles; les vallées ou mieux les dépressions qu'elles habitent sont séparées les unes des autres par des parties du désert. Ce ne sont pas des montagnes qui forment ces séparations, mais des plateaux. Le Nedjed est comme une vaste plaine qui, molle primitivement, se serait refroidie en se contractant et où chaque fissure, chaque faille seraient devenues une vallée cultivable, lorsqu'il y serait surgi quelque source. Dans un pays tel que l'Arabie, presque partout désert et brûlant, on ne peut guère se représenter que des populations nomades, vivant autour des sources ou des puits, conduisant leurs troupeaux là où se montre quelque verdure, et vivant surtout du commerce de transit que leur assure une position centrale. Telle à l'origine était leur existence, telle elle est restée. Le peu d'attrait que présente le sol de l'Arabie eut pour conséquences que les différentes couches de population qui peuplèrent cette vaste péninsule, bien que d'origines très différentes, ayant à vaincre les mêmes obstacles et les mêmes difficultés de vie, finirent par prendre les mêmes mœurs, par se fondre, au point de former une même nation, bien qu'une étude attentive permette encore de signaler quelques différences d'origine entre telle ou telle tribu.

Les premiers qui pénétrèrent dans la péninsule semblent avoir été les Kouschites, c'est-à-dire les peuples de la race de Cham. De ces Kouschites descendus probablement du plateau de l'Iran dans les vallées du Tigre et de l'Euphrate, une partie, comme on l'a déjà remarqué, se fondit dans ces contrées avec les Touraniens, l'autre alla vers le sud, jusqu'au golfe Persique. Puis, passant à l'ouest de ce golfe, et marchant toujours vers le sud, les Kouschites laissèrent derrière eux, dans le Haça, la famille de Chanaan, puis s'étendirent sous le nom de Dédanites dans l'orient du Nedjed; sous celui d'Adites dans l'Oman, le Mahra, le Hadhramaut et le Yémen. Là, par la suite, une de leurs branches, traversant le détroit entre l'Arabie et l'Abyssinie, pénétra dans ce dernier pays.

La seconde grande migration en Arabie fut celle d'une partie des Araméens de race sémitique et de la descendance de Nachor, frère d'Abraham. Ces nouveaux venus prirent place en certains points du désert du nord et jusque dans le Nedjed. A côté d'eux, ou mieux entre eux et l'Égypte, c'est-à-dire dans la Pétrée et le Hedjâz, s'étendit une race qui prit en peu de temps un grand développement, et qui vraisemblablement formée d'une de leurs tribus, mélangée aux fils de Misraïm qui peuplèrent l'Égypte, était composée de Sémites et de Chamites. Cette race se divisait en trois familles principales : Les Amalica ou Amalécites de la Bible, les Arcam, qui devinrent les Édomites, et les Catoûra. A ces derniers se joignirent plus tard les fils issus

d'Abraham et de sa seconde femme Céthura l'Égyptienne; l'un d'eux, Madian, leur donna le nom de Madianites sous lequel la Bible les désigne si souvent. Les descendants d'Ésaü vinrent plus tard renforcer les Amalécites et les Édamites, chassés du Hedjâz dans la Pétrée.

Aux fils d'Abraham se superposa une population nouvelle, mais aussi de race sémitique; ce sont les fils de Jectan, les Jectanides. Très nombreux à leur arrivée dans la péninsule, les Jectanides partis des plaines du bas Euphrate, se répandirent dans toute l'Arabie, en suivant une route à peu près identique à celle qu'avaient primitivement prise les Kouschites. On les retrouve dans le Haça, le Nedjed, tout le sud et le Hedjâz. Ce sont les vrais Arabes, ceux qui introduisirent à côté de la langue hymiarite des Kouschites, la pure langue arabe sémitique. Ces Jectanides, d'abord tolérés par les populations antérieurement établies, prirent au bout d'un certain temps la prépondérance, et par suite, leur langue, sœur déjà de celle des Araméens, devint d'un usage général pour tous les peuples de la péninsule.

La dernière population qu'on signale comme s'étant établie dans ce curieux pays d'Arabie, est constituée par la race issue des douze fils d'Ismaël, fils d'Agar et d'Abraham, les Ismaélites ou Moustariba, qui se superposèrent à toutes les autres races dans le désert du nord, le Nedjed, le Haça et surtout dans le Hedjâz, qui eut la Mecque comme centre principal. Les Moustariba étaient les nouveaux

Arabes par opposition aux Moutéarriba, les vrais Arabes, les Jectanides. Avec les siècles, ces distinctions disparurent presque entièrement, et il ne resta dans la grande péninsule que la race arabe appelée à de si grandes destinées.

L'histoire intime des Arabes, en dehors du tableau de leurs migrations, offre peu d'intérêt; elle n'est du reste connue que sur les points où ils se sont trouvés en contact avec les étrangers. Ce qu'on en sait ne donne lieu qu'au récit de guerres indéfinies de tribus à tribus, de races à races, un véritable chaos, une trituration qui fut incontestablement nécessaire pour faire un tout homogène d'éléments si divers.

Le Yémen seul forma longtemps, on ne peut dire un royaume, car ses limites étaient peu reconnues, mais un centre très réel de civilisation. Il fut peuplé d'abord par les Kouschites adites qui pratiquaient le système des castes cher à la race de Cham, et ces Kouschites revinrent ensuite, avec la domination des Sémites, à l'état d'une véritable féodalité où chaque chef est le maître absolu sur le territoire qu'occupe sa tribu. Roi ou reine, ce chef, puissant au temps des Adites, ne fut bientôt plus, sous les Jectanides, qu'un chef comme un autre, au pouvoir parfois très grand, parfois tellement restreint que ses grands vassaux n'avaient aucun intérêt à le renverser. Comme la guerre était l'état permanent des différentes tribus, chaque chef se construisait un château fort qui servait aux siens de point d'appui; aussi le Yémen était-il couvert de ces châteaux.

De grandes richesses produites par l'agriculture et le commerce s'accumulèrent dans ces demeures, et l'on comptait, groupées autour des châteaux royaux, des villes de grande importance, telles que : Mareb ou Saba, Sanâo, Zhafâr, Aden et Sabota, dans le Hadhramaut.

C'est pendant la période de dix siècles où une seconde dynastie des Kouschites adites exerça le pouvoir dans le Yémen, que paraissent s'être développées les relations commerciales entre cette contrée, l'Inde et la côte orientale d'Afrique. C'est à la fin de cette même période que les Phéniciens, d'abord pour le compte des Égyptiens, puis pour celui des Juifs, entretinrent avec le Yémen des relations suivies. La reine de Saba qui vint trouver Salomon appartenait à la seconde dynastie des Kouschites adites.

Les Kouschites du Yémen étant venus en Arabie par la vallée de l'Euphrate, durent apporter avec eux les enseignements dont ils avaient la tradition en qualité de Noachides, mais modifiés par leur contact avec les Touraniens; cependant, comme ce contact n'avait pas eu une très longue durée, ils avaient conservé à leur religion un caractère plus élevé que celui que lui attribuaient les Kouschites babyloniens. Leur dieu suprême était pour eux plus que le Ilou de la religion chaldéo-assyrienne; leur tendance au monothéisme était sensiblement plus prononcée, et, bien qu'ils aient aussi transformé toutes les manifestations de la nature en divinités, ils conservèrent pour le dieu suprême une vénéra-

tion réelle. Ils admettaient les représentations de ce dieu, rendaient à ces représentations même un culte; mais c'était surtout Dieu qu'ils adoraient.

Après le Yémen, le Hedjâz est la seule partie de l'Arabie qui ait une histoire propre, et encore cette histoire est-elle bien loin de présenter un récit suivi. Pour en reconstituer quelques lambeaux, c'est aux annales juives et assyro-chaldéennes qu'il faut surtout avoir recours. Les premières notions recueillies sur ce sujet apprennent que le Hedjâz était peuplé par les Djorhom de race jectanide, auxquels étaient récemment venus se joindre les Catoûra, lorsqu'Ismaël, fils d'Abraham, ou mieux ses descendants, les Ismaélites, s'y établirent. Ces derniers, unis aux Djorhom, chassèrent bientôt les Catoûra et se développèrent lentement à côté, et sous la protection de leurs puissants alliés, jusqu'au moment où l'empire des Djorhom, qui avait duré plusieurs siècles, se trouvant affaibli par les victoires de Nabuchodorossor, ils purent se fondre avec eux, les dominer même à leur tour. Gardiens de la sainte Caâba, ils formèrent le groupe le plus important de la population de l'Arabie.

Bien que les Arabes des temps anciens aient été tout aussi cultivateurs que nomades, les déserts qui séparent les parties cultivables de leur pays les forçaient à de perpétuels déplacements; ce qui leur a inspiré, comme à tous les peuples voyageurs, un goût marqué pour la poésie. Tout devint chez eux thème de légendes, leur histoire même s'en ressent au point qu'il est presque impossible aujourd'hui

d'y distinguer la fiction de la réalité. Si cette tendance a ses inconvénients, il est juste de reconnaître qu'elle prête à leur histoire un charme qu'on ne retrouve dans les annales d'aucun autre peuple. Cette poésie, qui n'est pas sans valeur puisqu'elle est une forme de l'élévation des idées, est malheureusement le seul contingent que, tant qu'ils sont restés en Arabie, les Arabes aient apporté au perfectionnement de l'intelligence humaine. Aucun progrès scientifique ne leur est dû jusqu'à l'époque de leur grand développement.

Au point de vue religieux, ce qu'on a dit des habitants du Yémen, on peut le répéter pour toutes les populations de l'Arabie. Le monothéisme, tout défiguré qu'il fût sur un grand nombre de points, était la croyance dominante. Pour tout Arabe, Allah était le Dieu unique, le Dieu tout-puissant, le grand Dieu ; et l'introduction d'une sorte de spiritualisme devait trouver plus tard dans cette croyance une base qui la faciliterait singulièrement.

A côté du monothéisme, le fétichisme était pratiqué sur une large échelle. Des arbres particuliers, des pierres, la plupart aréolithiques comme celles de la sainte Caâba, étaient adorés à l'égal des dieux, et devenaient l'occasion de nombreux pèlerinages dont le but réel était certainement l'établissement et la conservation de relations commerciales, première nécessité pour un peuple absolument privé d'industrie. Les Arabes des premiers temps historiques croyaient vaguement à l'immortalité de l'âme ; mais il n'est sorti de leurs institutions aucune

grande idée morale qui ait sa place dans les progrès réalisés par l'humanité durant les prolégomènes de l'histoire. Ils eurent des qualités morales sérieuses ; mais elles furent pendant de longs siècles comme un feu couvant sous la cendre dont la flamme ne jaillit, plus tard, qu'au contact du christianisme.

CHAPITRE II

INDIENS.

Il n'existe pas d'appellation géographique qui ait été employée d'une manière aussi variée que le mot *Inde*. Les territoires auxquels elle a été appliquée se sont étendus des frontières orientales de la Perse actuelle aux mers de Chine; et, bien souvent, pendant le cours de l'histoire, les Européens surtout, pour ne parler que de l'ancien monde, ont désigné sous le nom de l'Inde, les pays situés à l'orient de l'Arabie, comprenant : la vallée de l'Indus, la presqu'île hindoustanique, Ceylan, l'Indo-Chine et même les îles asiatiques de l'archipel malais. Pour les anciens Iraniens, le Hindou, l'Inde, commençait aux frontières orientales de l'Iran et ne comprenait que le bassin de l'Indus. Les Grecs ont étendu cette dénomination au bassin du Gange et à la presqu'île qui existe au sud de ce fleuve, y compris l'île Taprobane. L'appellation Inde ainsi comprise a le mérite de circonscrire le champ des investigations historiques en ne se rapportant qu'à une région où se groupèrent des peuples d'origine semblable. Les populations de l'Indo-Chine et de la Malai-

sie, sur lesquelles on ne possède du reste que de bien rares notions historiques, proviennent, en grande partie, d'une source absolument différente.

Il est difficile de se rendre compte de l'histoire indienne, si l'on n'envisage un moment la configuration géographique de la vaste région dans laquelle elle se développa. L'Indus, dont le bassin forme une de ses principales divisions, la première qu'on rencontre en venant de l'occident, conduit à la mer des Indes, mer Érythrée des anciens, les eaux recueillies par lui ou par ses affluents sur le versant occidental du plateau central de l'Asie ou mieux des montagnes de l'Indou-Kousch, du Kaschmyr et de l'Himalaya. Il est la grande voie commerciale et en même temps la grande route des migrations entre le nord de la Perse, le Turkestan et la mer Indienne. Les pays qu'il arrose sont d'une grande richesse et jouissent de ce privilège de donner place aux productions les plus variées. Les hautes vallées de l'Indou-Kousch et de l'Himalaya présentent une température glaciale, tandis qu'au sud des montagnes, à partir de Peschawer, le climat devient tempéré pour être ensuite de plus en plus chaud, et tropical enfin un peu avant l'embouchure du fleuve.

A l'est de l'Indus, séparé de lui par le désert des Radjepoutes et les premières montagnes en avant de l'Himalaya, s'étend d'occident en orient le bassin du Gange. Ce grand fleuve, du moins dans sa partie navigable, ne parcourt pas des pays aussi variés que ceux que traverse l'Indus; mais, presque

parallèle à la ligne tropicale, il vient heurter à son embouchure le tropique du Cancer. Il le dépasse même vers l'équateur. Le bassin du Gange, placé pour ainsi dire en espalier sur le versant sud de l'Himalaya qui le protège des vents froids du Nord, jouit d'une température tropicale, cause de son exubérante végétation.

La troisième grande division de l'Inde est formée par la vaste péninsule qui, sous le nom de Dekhan, s'étend au sud du tropique, entre le golfe d'Oman, à l'ouest, et le golfe du Bengale à l'est. Le Dekhan a la forme d'un cône renversé dont le bassin du Gange formerait la base, tandis que le sommet serait au cap Comorin. C'est une vaste contrée qui semble n'avoir résisté au lavage des eaux se précipitant du sud au nord, durant l'un de ces grands cataclysmes dont la géologie nous donnera un jour la description, que grâce aux deux chaînes de montagnes, les Ghattes, qui l'enserrent tant à l'orient qu'à l'occident. La fertilité de cette vaste contrée est entretenue par un nombre immense de cours d'eau dont les principaux, sont : le Méhénedy, le Godavery, le Kistuah et le Cavery, tributaires du golfe du Bengale, la Merbudda et le Tapty se jetant dans le golfe d'Oman.

Au sud du Dekhan, dont elle semble n'avoir été séparée que par un de ces cataclysmes dont on parlait tout à l'heure, se trouve la grande île montagneuse et fertile de Ceylan. Peu distante de l'Équateur, elle est placée dans l'Océan comme une sentinelle avancée du monde indien.

Pour les Aryas, les bassins de l'Indus et du Gange s'appelaient : l'*Aryavarta*, la région des Aryas; le Dékhan, *Dakchinapatha*, et l'île de Ceylan, *Sinhaladvipa* ou *Tamrapani*, dont les Grecs firent Taprobane, ou bien encore *Lanka*, l'île resplendissante. Plus tard les Arabes nommèrent cette dernière *Serendib*, et les Indiens d'aujourd'hui *Singhala*.

La première race humaine qu'une étude approfondie nous fait regarder comme la plus ancienne de l'Inde, c'est la race des noirs mélaniens qu'on retrouve, comme on l'a dit plus haut, dans tout le sud de l'Asie, les îles asiatiques et le monde australien. Dans l'Hindoustan actuel, cette race est représentée par les Ghonds, les Kôlas, les Sauras et autres tribus. Leur physionomie, leur langue, leurs mœurs, tout, si ce n'est un degré de sauvagerie moindre, les rattache aux nègres australiens. Leur religion, bien qu'elle varie dans certains détails chez les différentes tribus de cette vieille race, est basée sur le dualisme. S'ils admettent un dieu suprême, créateur du monde, créateur aussi des dieux inférieurs et de l'homme, un dieu qui représente tout ce qui est bien et bon, ils placent à côté de lui un autre dieu femelle; celui-là représente les ténèbres, le mal, la révolte, il est amoureux de sang et de carnage. Il y a même parmi eux quelques sectes qui font l'un aussi puissant que l'autre; mais tous ont perpétuellement cherché à fléchir ce dieu du mal par des sacrifices humains.

Ce sont les Dravidiens qui semblent avoir presque anéanti les Mélaniens, dont les débris soumis, dès

lors, à tous les conquérants de l'Inde, paraissent avoir formé, dans la suite, la base de la dernière des castes, ou pour mieux dire la population au-dessous des castes : les parias, appellation venue de l'une de leurs tribus, les Pahârias.

Il est probable que les Dravidiens, qui appartiennent à la race touranienne, peuplaient, avant la dispersion des Noachides, le plateau de l'Iran et les montagnes de la Susiane, comme les Touraniens proprement dits, les bassins du Tigre et de l'Euphrate. Rejetés à l'est, soit par l'invasion des Kouschites, soit par une autre cause, les Touraniens sont parvenus jusqu'au bassin de l'Indus, d'où, refoulés encore et refoulant ou contournant à leur tour les Mélaniens, ils semblent s'être concentrés dans le Dekhan, où ils se distinguent sous les noms de Toulouvas, de Malabars, de Tamouls, de Telingas et de Karnatas, et enfin, dans l'île de Ceylan, où ils forment le fond de la population singhalaise. N'ayant apporté dans l'Inde qu'une civilisation absolument rudimentaire et que le fétichisme en fait de religion, ils ont facilement cédé, sous ces rapports, à l'influence intellectuelle des races supérieures qui les ont, par la suite, dominés ou entourés. C'est aux Aryas qu'ils ont emprunté leur civilisation, c'est le brahmanisme qu'ils ont adopté dans le Dekhan, et le bouddhisme qu'ils ont accepté dans l'île de Ceylan. Leur langue seule qu'ils ont conservée, sinon dans son intégralité, du moins en mélange avec celle de leurs voisins, permet aujourd'hui de les reconnaître.

C'est un fait digne de remarque et dont peut-être un jour l'histoire donnera la raison, que les Dravidiens, de race touranienne, c'est-à-dire de race blanche dans le principe, n'en étaient, en fait de religion qu'au fétichisme, lors de leur arrivée dans l'Inde, tandis que les Mélaniens, qui paraissent les y avoir précédés depuis de longs siècles, avaient à la même époque adopté la religion relativement avancée du dualisme.

Comme les Mélaniens avaient succombé sous l'invasion dravidienne, les Dravidiens plièrent à leur tour sous l'invasion des Kouschites, descendant de Noé par Cham : hommes à la peau brune relativement aux hommes du Nord, mais de race essentiellement blanche et n'ayant subi qu'un changement de coloration dû à une influence de température qui prouve la longueur de leur séjour dans des contrées très chaudes, ainsi que la longue durée du temps qui sépare la dispersion de la famille de Cham de celle de la famille de Sem, et mieux encore de celle de la famille de Japhet.

Repoussés de l'Occident par ces invasions postérieures comme ils avaient eux-mêmes repoussé les Dravidiens, les Kouschites pénétrèrent dans les vallées de l'Indus et du Gange, dont ils occupèrent les bassins presque entiers, par la Gédrosie, l'Arachosie ou la Paropamisie. Dans le pays de l'Indus, ils formèrent le fond de la population et s'y perpétuèrent même sous la domination des conquérants aryas, tandis que dans la contrée qu'arrose le Gange ils furent presque complètement engloutis par l'in-

vasion aryenne. Sous les noms de Çoudras ou Kauçikas, les Kouschites avaient apporté dans l'Inde, comme dans tous les pays où ils s'étaient établis, une civilisation matérielle très avancée. Ils y ont introduit la culture, les arts et l'industrie. Du bassin de l'Indus ils passèrent dans le Dekhan, le Dakchinapatha sanscrit, le long de la côte de Malabar, où ils s'implantèrent à l'état de race conquérante, malgré les Dravidiens. Ils établirent promptement des relations avec leurs frères les Kouschites de Babylone et les Adites du Yémen, créant ainsi le premier commerce sur cet océan Indien que les navires de tant de peuples devaient parcourir tour à tour.

Ce fut par les Kouschites que fut introduit dans l'Inde, et particulièrement chez les Dravidiens du Dekhan, qui l'adoptèrent si facilement, le civaïsme ou culte de Civa, la plus dégradante religion dont l'histoire fasse mention. Civa était le dieu ou la déesse des passions ignobles, du sang, de la volupté; c'était le contraire de toute morale, le dieu du mal, établi dieu suprême, celui dont la religion assyro-babylonienne avait conservé l'empreinte et que les Phéniciens transmirent, en le modifiant quelque peu, en Occident; on le retrouve dans l'Inde avec tout son sauvage développement.

Aux migrations des Dravidiens et des Kouschites succéda, après un intervalle dont il est impossible de se rendre compte historiquement, la grande invasion des purs Aryas de race japhétique. Ces Aryas, venus en masse, comme on le sait, du plateau de

Pamir ou des rives de l'Oxus au nord de l'Indou-Kousch, se répandirent dans les provinces d'Arie, de Drangiane, d'Arachosie, où, vers 2500 ans avant notre ère, ils se divisèrent en deux groupes. Tandis que l'un de ces groupes, formé des sectateurs futurs de la doctrine de Zoroastre, s'étendit vers l'ouest sous le nom d'Iraniens, l'autre, toujours imbu des vieilles croyances de la race, poussa vers l'est-nord-est, et pénétra par la vallée du Cophen (rivière de Caboul) dans la vallée de l'Indus. Il franchit ensuite ce fleuve et se répandit, en se superposant aux Kouschites, dans le pays si fertile des sept rivières, le *Pantchanada*, aujourd'hui le Pendjâb. Dans le principe, les Aryas, en arrivant dans le Pendjâb et plus tard en longeant tout le sud de l'Himalaya, trouvèrent ces pays peuplés d'une race importante comme nombre, appelée les Dasyous, d'une grande famille mongolienne du Thibet qui, mélangée aux Mélaniens, était devenue des tribus partie jaunes, partie noires. Les Dasyous étaient le mélange curieux de la race enfantée dans le centre de l'Asie, sous une température tempérée, et de la race nègre qui, sous l'atmosphère tropicale, avait occupé tout le sud du vieux monde. Ces races étaient une frontière vivante. Du Pendjâb, les Aryas, contournant le vaste désert du Scinde par les dernières pentes de l'Himalaya, pénétrèrent par les rives de la Jumna actuelle, dans le pays du haut Gange. Ils ne descendirent aux embouchures de l'Indus que bien après s'être établis dans le bassin entier du Gange.

C'est avec l'arrivée des Aryas sur les bords de ce dernier fleuve, que se termine la période de leur histoire appelée période védique, c'est-à-dire celle dont le récit est tout entier contenu dans des hymnes moitié religieux moitié historiques, nommés les *Védas*. Les premiers de ces hymnes remontent au temps où leurs auteurs n'avaient pas encore pénétré dans la vallée de l'Indus. D'après les Védas, les Aryas de l'Inde paraissent n'avoir formé, dans le principe, aucune concentration politique. C'était une agglomération de tribus aux mœurs pastorales et agricoles, essentiellement sédentaires; ce qui explique la longueur du temps qu'ils ont mis à conquérir les territoires que leurs descendants occupent encore aujourd'hui. La division du peuple en castes, qui eut une si grande influence sur l'histoire de l'Inde entière, n'était pas en usage, ou du moins ne l'était que bien vaguement chez les Aryas des derniers temps védiques. Dans la période suivante, celle où l'État actuel fut créé, les chefs non guerriers des principales familles aryennes, sous le nom de brahmanes, exercèrent généralement le sacerdoce. Ces brahmanes, descendant des anciens sages, prétendaient être en rapport avec la divinité. Dans leurs chants ils publiaient les louanges des dieux ou racontaient les exploits des héros de leur race. Ils présidaient aux sacrifices. Ils étaient excellemment des hommes de la prière, de la paix et surtout d'un gouvernement prospère.

La religion des Aryas était, à l'origine, sauf des dénominations différentes, celle de tous les fils de

Japhet, le monothéisme, qu'ils n'altérèrent, pour passer au polythéisme, qu'au fur et à mesure de leur éloignement du centre commun. Un hymne du Rig-Véda, cité par M. Lenormand, donne une bien haute idée de la conception primitive de la divinité qui fut la croyance des Japhétistes : « Le dieu qu'on invoque est le seul maître du monde; il remplit le ciel et la terre; il donne la vie, il donne la force; tous les autres dieux désirent sa bénédiction; la mort et l'immortalité ne sont que son ombre; les montagnes couvertes de frimas, l'Océan avec ses flots, les vastes régions du ciel, proclament sa puissance. Par lui ont été solidement fondés le ciel, la terre, l'espace et le firmament; il a répandu la lumière dans l'atmosphère. Le ciel et la terre frémissent de crainte en sa présence. Il est dieu au-dessus de tous les dieux. » Cette grande donnée de l'Être suprême est très intéressante à constater, mais elle est déjà loin de la vérité; car, tout en faisant de lui un être tout-puissant, elle admet l'idée qu'il remplit le ciel et la terre, et conduit ainsi, d'une part au panthéisme, tandis que de l'autre elle mène au polythéisme en forçant les hommes à rechercher en toutes choses sa manifestation matérielle. C'est ce qui se produisit promptement, et le vrai Dieu fut vite caché sous ses formes supposées, devenues divinités. A la suite des temps, sa plus haute expression, chez les Aryas, devint *Indra*, la force vive, dont le feu, l'éclair, étaient naturellement les représentants. C'est le Jupiter classique, le *Zeus* des Grecs, dont le nom même dérive du *dyaus*

aryaque. Les *dêvas* ou autres dieux lui étaient tous soumis.

A en juger par certains hymnes, cette religion védique était pleine d'espérance en la bonté divine. Père excellent, le dieu qu'elle enseignait disait à ses enfants : « Respectez la vertu, sans quoi vous serez punis ; mais jouissez ici-bas des biens que je vous ai donnés. Ne vivez pas dans une crainte continuelle de ma colère. J'aime la gaieté honnête. J'ai fait le monde pour que vous soyez heureux en même temps que vertueux. »

Ce devait être une religion pleine de charmes que celle qui fait exprimer au penseur, dans un des chants védiques, cette idée qui se rapproche tant de la vérité :

« Il (le tout) naquit, grandit par la vertu de sa propre chaleur.

« L'amour, le premier, pénétra le tout. L'amour, ce premier germe de l'ardeur intellectuelle : méditant dans leur esprit, de sages voyants sentirent cet antique lien qui rattache l'être au néant. Ce rayon que les voyants virent partout, était-il dans l'abîme, était-il sur les hauteurs? La semence fut jetée, des forces naquirent: la nature gisait ici-bas, là-haut était l'acte et la volonté. »

Cette religion aryenne est pleine de surprises ; ainsi Indra étant le feu du ciel, les Aryas ont regardé le feu matériel sur la terre comme une de ses émanations et l'ont nommé Agni. Or, peu à peu, Agni qui représentait le feu qui chauffe et réchauffe, celui dont on se sert dans tous les actes de la vie,

a été plus invoqué qu'Indra, qui était relativement bien loin, et il a même été tellement plus invoqué qu'il a fini par prendre sa place dans le panthéon aryen.

Ici se présente un fait qui doit frapper le lecteur de ce travail plus que tout autre fait : c'est qu'Agni était pour l'Arya, non seulement le feu, mais le feu remuant, le feu intérieur : « La physique des premiers âges, dit M. Lenormant, se représentait comme répandue dans tous les êtres et leur communiquant la vie. Feu cosmique, il existait là même où il ne se manifestait pas; pénétrant tout de son action vivifiante, il est tour à tour latent ou sensible. Il est l'âme du monde. » N'est-il pas possible, pour nous, de voir là, dans les siècles relativement barbares, une connaissance complète, bien que mal appliquée, du rôle du mouvement dans la création?

Au-dessous d'Agni la religion aryenne tombe dans le polythéisme le plus effréné : chaque force, chaque caractère bon ou mauvais, mais nouveau, des choses de la nature, s'y trouvent déifiés, et prêtent souvent à ces fables un charme qui en fait oublier l'absurdité. Les premiers Aryas croyaient à l'immortalité de l'âme; mais ils ne semblent pas avoir admis que l'âme soit récompensée ou punie après la mort pour les faits de la vie.

La seconde partie de la conquête aryenne se rapporte à la prise de possession du bassin du Gange. Outre qu'elle affecte une autre forme que celle qui a trait à l'invasion lente du Pantchanada, elle intro-

duit dans les mœurs comme dans la religion des Aryas, de notables changements.

C'est vers 1600 ou 1500 ans avant notre ère que les Aryas franchirent la Saravasti et descendirent dans le bassin du Gange. Leur lutte avec les habitants de cette vaste contrée, qui d'ailleurs semble avoir été fort courte, n'a laissé presque aucun souvenir. Ce qui prouve qu'elle fut pour eux moins laborieuse que celle qu'ils eurent à soutenir pour s'emparer du bassin de l'Indus, c'est que les populations indigènes et les Mélaniens, les Dravidiens et les Dasyous, ont complètement disparu, comme corps de nation, sous le flot envahissant; ils sont tombés au dernier rang de l'échelle sociale. Tandis que leurs frères, les Kouschites de l'Indus, avaient résisté sur un grand nombre de points; mêlés peu à peu aux vainqueurs dont ils avaient adopté la religion, ils avaient vécu côte à côte avec eux. Constitués en un certain nombre de groupes homogènes, entraînés, ils entrèrent dans le bassin du Gange au même titre de vainqueurs que les véritables Aryas.

Si les livres indiens ne nous ont laissé aucun souvenir de la victoire des Aryas sur les Kouschites du nord de l'Hindoustan, c'est qu'ils sont pleins de récits des luttes des vainqueurs entre eux. Les interminables et poétiques épopées de cette période de l'histoire indienne n'ont trait qu'aux dynasties qui se formèrent dans le pays conquis, soit qu'elles aient une origine nouvelle, soit qu'elles aient été une continuation du pouvoir entre les mains de familles

déjà en possession du commandement dans les différentes tribus. Ainsi le *Mahabharata*, le plus long poème qui soit au monde, est l'interminable recueil sanscrit où se trouvent réunies toutes les traditions de cette époque épique; ces traditions sont groupées autour de l'épisode de la lutte des Kourous et des Pandavas pour la possession du royaume d'Hastinapouro. L'autre poème, le *Ramayana*, est une immense collection de rapsodies se rapportant à l'extension des Aryas, à la suite de la conquête du bassin du Gange, dans l'ouest et jusqu'au sud du Dekhan, mêlées à celles bien antérieures de la conquête du Malabar par les Kouschites. Ces rapsodies sont groupées autour de l'histoire du dieu Rama, incarnation du dieu Vichnou. Mais, toute cette histoire où la vérité est si difficile à démêler de la fable, offre moins d'intérêt que le fait même; elle est la manifestation de la naissance d'une civilisation particulièrement curieuse à étudier.

Il en fut des Aryas comme de tous les peuples, la conquête effectuée : l'existence attachée à un territoire déterminé, le besoin d'une législation, d'une réglementation des devoirs et des droits de chacun se fit sentir. Et les brahmanes, évidemment les plus intelligents parmi les Aryas, comprenant cette nécessité, s'empressèrent d'y pourvoir. Ils se firent législateurs, et par cela même donnèrent à la loi nouvelle, avec la consécration religieuse, l'autorité dogmatique. C'est à *Manou*, le premier homme, une sorte de demi-dieu, qu'ils en attribuent la rédaction, bien qu'elle ne semble dater que du dix-neuvième

siècle avant notre ère; aussi tout dérive-t-il de la religion et lui est-il subordonné.

L'Être suprême, fait-on dire au législateur, enfanta *Brahma*, le père de tous les êtres, qui enfanta, à son tour, et les autres dieux et les Génies; il créa l'homme et tout ce qui existe. Brahma divisa l'espèce humaine en quatre classes : le brahmane, le guerrier, le laboureur ou le commerçant, et le çoudra. A chacun il indiqua ses devoirs : le brahmane prie, le guerrier défend la nation, le laboureur ou le commerçant la nourrissent ou l'enrichissent, et le çoudra obéit aux membres des trois autres castes. En réalité le çoudra représente l'indigène asservi, il n'a que des devoirs, pas de droits. Tandis que les trois premières castes sont aryennes ou kouschites s'étant dès le principe unis aux Aryas, les çoudras sont des Kouschites vaincus, des Dravidiens, des Mélaniens ou des Dasyous qui ont conservé, sans aucun mélange, les types et les couleurs de leurs ancêtres. Les Aryas ne s'alliaient pas avec eux. La troisième caste formée de laboureurs, de commerçants et d'industriels, représente la masse du peuple conquérant dont les guerriers qui composent la seconde sont, en quelque sorte, l'aristocratie. Ces derniers sont en possession du pouvoir civil à tous les degrés ; les rois mêmes, lesmaharadjahs, en font partie. Quant aux brahmanes qui se sont réservé le domaine intellectuel, ils sont les philosophes, les mathématiciens, les astronomes, les médecins, en même temps que les poètes de l'Inde ; mais leur science, surtout dans les temps antiques, tant qu'ils

n'ont pas été en contact avec les Européens, est extrêmement bornée. Ils commandent à tous, même aux rois, au nom de la divinité.

Cependant l'appréhension des peines ou l'espoir des récompenses sur terre n'eût pas été capable de maintenir une organisation où la masse du peuple représentée par les dernières castes est placée dans des conditions d'une telle infériorité ; aussi les brahmanes sentirent-ils la nécessité d'imposer l'obéissance par d'autres moyens. Ils usèrent et abusèrent de la grande donnée de l'immortalité de l'âme dont les Aryas étaient en possession, comme tous les Noachides, pour créer le dogme de la transmigration des âmes, doctrine qui n'existait pas dans la loi védique. Ils admirent que l'être, en tant qu'essence spirituelle, peut être contenu dans tous les produits de la nature, aussi bien dans les végétaux que dans les animaux et le corps humain. Suivant eux, après la mort, l'âme était jugée par *Yama*. Si elle était reconnue pour celle d'un juste, elle entrait, pour se reposer un certain temps, dans le ciel d'*Indra*, le plus élevé des cieux matériels, d'où elle redescendait sur la terre pour rentrer dans un corps d'une classe supérieure à celle du corps qu'elle avait déjà animé, et cela indéfiniment, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue au rang suprême de brahmane qui, étant supérieur à tout, sauf aux dieux, ne peut qu'être absorbé dans le sein de Brahma. Si, au contraire, l'âme est reconnue coupable d'avoir transgressé la loi religieuse, elle subit un certain temps les tourments de l'enfer, et quel enfer! tout ce que l'imagi-

nation orientale a pu inventer de tortures s'y trouve réuni. Puis, cette expiation accomplie, l'âme reprend la vie terrestre dans le corps le plus infime de la nature, et, après cette existence nouvelle, repasse en jugement.

C'était là un tissu d'absurdités ; mais il n'en résultait pas moins pour les croyants qu'un manque d'obéissance à la loi que les brahmanes avaient eux-mêmes édictée, était puni par une quasi éternité d'atroces souffrances. Il y avait déjà loin de la bonté en quelque sorte constitutive de la doctrine des premiers Aryas à celle de ces brahmanes !

On conçoit sans peine l'influence de pareils dogmes sur un peuple naturellement superstitieux ; aussi les castes indiennes sont-elles encore aujourd'hui et resteront-elles longtemps encore, ce que les brahmanes les ont faites.

Bien qu'on n'en ait pas le récit circonstancié, on sait par certains rapprochements, qu'une semblable loi ne fut pas établie sans une terrible lutte. Les guerriers, possesseurs du pouvoir, s'opposèrent tant qu'il leur fut possible à son introduction, mais ils furent vaincus. Ils formaient une aristocratie que les brahmanes accusèrent des maux dont le peuple souffrait. Ils succombèrent devant les masses révoltées et durent s'incliner sous le joug pour conserver au moins ce que les brahmanes voulurent bien leur laisser. Avec la loi de Manou le roi continue d'exister, il rend toujours la justice, il commande les armées, veille à l'ordre public ; mais il est entouré d'un conseil de brahmanes sans lequel il ne peut agir.

La loi de Manou, faite en entier pour aider à l'usurpation des brahmanes et pour des circonstances toutes locales, ne renferme rien, du reste, qu'on puisse considérer comme un progrès pour l'humanité. Bien que la mère y soit l'objet d'un certain respect, la femme s'y trouve presque constamment placée dans une dépendance absolue. Elle n'y est considérée que comme la nécessité de la propagation de l'espèce. « Une femme stérile pendant huit ans peut être répudiée ; celle dont les enfants sont tous morts en naissant peut l'être également au bout de dix ans; celle qui ne met au monde que des filles, au bout de onze ans; celle qui parle avec aigreur, sur-le-champ. »

Une fois leur loi acceptée, les brahmanes se crurent tellement forts qu'ils laissèrent la pensée humaine vaguer et divaguer à son aise, c'est-à-dire qu'ils ne s'opposèrent pas au développement des doctrines philosophiques, même les plus hardies, tant qu'elles ne mirent pas en péril l'ordre social qu'ils avaient si péniblement et si savamment établi. Le bouddhisme seul les effraya, parce qu'il niait la réalité et la nécessité des castes; mais il était trop tard lorsqu'ils essayèrent d'arrêter son essor.

A côté de la philosophie du brahmanisme, les doctrines les plus dissemblables et parfois les plus étranges eurent un libre cours. Leur point de départ, sans doute, et le désir, pour que les brahmanes les laissassent vivre, de ne pas se placer en contradiction trop apparente avec le système établi, amena leurs auteurs à des concessions, à des mélanges tels,

que les quelques idées réellement lumineuses qu'elles contenaient s'y trouvèrent noyées, enveloppées, défigurées, au point de ne pouvoir aider en rien aux progrès de l'esprit humain. On ne doit les envisager qu'au point de vue de la curiosité qu'offrent à l'étude certaines évolutions de l'intelligence.

Une de ces sectes (et il était impossible que ce fait ne se présentât pas à côté de la doctrine brahmanique qui donne une âme aux choses), était purement matérialiste. Pour elle la nature était tout : tout procédait de la nature; l'âme est le résultat d'une propriété de la nature qui jouit elle-même de la propriété de comprendre la nature, non par elle-même qui n'est qu'un miroir, mais par des facultés particulières qui lui sont inhérentes. Quelques-uns des adeptes de cette secte admettaient cependant un dieu suprême, une âme à part qui n'affecte aucun des efforts de la nature, et dans laquelle doivent se confondre un jour les âmes épurées : d'où il résulte que la conséquence d'une propriété de la nature échappe au principe dont elle procède et peut devenir un dieu.

Une autre secte admettait la formation de l'univers par l'agrégation des atomes; mais elle se tait sur l'origine de ces atomes, et sa doctrine n'est, à proprement parler, que la constatation d'un fait.

Outre les sectes philosophiques qui se développèrent à côté ou à l'encontre du brahmanisme, il en était d'autres qui se contentaient de donner, de cette doctrine même, un commentaire qui parfois s'écartait assez de son point de départ pour qu'on puisse

les considérer comme des sectes particulières. Tandis que l'une traitait de la morale d'après les Védas, l'autre, en commentant ces mêmes Védas, arrivait à la création d'une véritable théodicée. « Ainsi le dogme de l'école appelée Védanta, dit textuellement M. Lenormant, est que Dieu, sous son expression la plus haute de Brahmâ, est *la cause omnisciente et toute-puissante de l'existence, de la continuité et de la dissolution de l'univers.* A la consommation des siècles, tout se résoudra en lui. Il est seul existant et l'âme universelle. Les âmes individuelles sont des fractions de sa substance; elles s'en échappent comme des étincelles de la flamme, et elles retournent à lui. L'âme, en tant que partie de la divinité, est infinie, immortelle, intelligente, sensible et réelle. Elle agit par l'Être suprême, mais en conformité avec ses résolutions antérieures, et celles-ci ont été produites par une série de causes qui remontent en arrière jusqu'à l'infini. »

Quelle admirable définition du maître suprême! Il est la cause omnisciente et toute-puissante de l'existence, de la continuité et de la dissolution de l'univers!

Nous qui avons fait ce livre, nous ne pouvons qu'exalter cet autre dogme indien dont nous ignorions l'existence en entreprenant de décrire l'âme humaine : « Les âmes individuelles sont des fractions de sa substance; elles s'en échappent comme les étincelles de la flamme, et elles retournent à lui. » Qu'il est triste que ces définitions de Dieu et de l'âme n'aient pas été plus promptement et mieux com-

prises! Quel guide elles eussent offert à la philosophie, quelle base elles eussent donnée au spiritualisme! Mal interprétées, elles n'enfantèrent dans l'Inde que le panthéisme.

Cependant, quel que soit le résultat auquel elles ont conduit, elles restèrent toujours le domaine de la science religieuse pure. Les brahmanes les admettaient, mais elles dépassaient l'intelligence des masses; aussi, malgré ses savants sectateurs, Brahma fut-il vite éclipsé par un dieu dans lequel se concentrait plus immédiatement la déification des forces de la nature, par Vichnou, le dieu de la lumière, qui distribue la vie, du soleil, qui règle les temps et les saisons; le dieu qui s'incarnait perpétuellement pour venir au secours des hommes tourmentés par l'esprit du mal. Toute une pléiade de génies représentait l'esprit du mal dans le panthéon indien; mais ce titre était surtout réservé, par le brahmanisme, à la déesse Çiva, représentation du plus grossier matérialisme, du sensualisme le plus éhonté, dont les Kouschistes avaient importé la notion et dont ils avaient conservé le culte partout où ils avaient su garder une existence propre. Lorsque les brahmanes virent éclore le vichnouisme et reparaître le çivaïsme, d'abord resté dans l'ombre, ils comprirent, pour conserver leur domination, la nécessité de leur culte perfectible; et ils admirent Vichnou et Çiva au partage du rang suprême, en compagnie de Brahma, c'est-à-dire qu'ils établirent le culte d'une sorte de trinité suprême composée de Brahma créateur, Vichnou conservateur, et Çiva destructrice, génératrice, le

tout se concentrant dans la personnification de Brahma.

Tel était le dogme presque universellement reconnu dans l'Inde lorsque surgit le bouddhisme. Comme presque toutes les grandes religions qui ont été pratiquées dans le monde, le bouddhisme fut l'œuvre d'un seul individu. Ce grand homme de bien, car on ne peut lui donner un autre nom, puisqu'il n'avait en vue que le soulagement de l'humanité souffrante, était un prince de la famille des Çakyas, dont le père gouvernait un petit royaume des frontières du Népaul. Il se nommait Siddhartha, nom qu'il changea plus tard en celui de *Çakyamouni*, le solitaire de la famille des Çakyas, sous lequel il est resté connu. Sa naissance remonte à l'an 622 avant l'ère chrétienne. Çakyamouni, frappé des abus sans nombre qu'entraînait la puissance despotique des brahmanes, de la misère du peuple des dernières castes et de la vie de désespoir que lui faisait la doctrine de la transmigration, il crut avoir trouvé pour l'humanité le moyen d'échapper à ce qu'elle avait de fatal. Ce ne sont pas les dogmes fondamentaux du brahmanisme qu'il attaqua, c'est une morale nouvelle, dont il se fit le propagateur. A ce peuple désolé qui ne trouvait le bonheur nulle part, à ces déclassés qui ne pouvaient espérer le ciel qu'après une perpétuité de souffrances, il enseigna que tous les hommes sont égaux en principe; et malheureusement aussi que le salut est dans l'anéantissement de l'être qui échappe aux transmigrations futures et indéfinies. D'après lui, la

seule valeur morale, et il entend par là la suppression des passions bonnes ou mauvaises, mène au désintéressement absolu des choses de ce monde, et permet d'échapper aux maux qui sont la condition *sine qua non* de la vie humaine. Tout homme peut en arriver là. Les castes n'ont plus de raison d'être. Les fonctions sacerdotales peuvent être remplies par quiconque en est digne. D'après Çakyamouni, se priver de tout bien-être matériel est une vertu ; c'en est une autre, et la plus sublime, de pratiquer l'ascétisme jusqu'à s'y absorber absolument, puisque cette absorption peut être poussée jusqu'au détachement absolu, qui est un premier degré de l'anéantissement.

Çakyamouni était tellement un homme de bien qu'il n'a pensé qu'à une chose : soulager ses semblables. Il leur donna une morale dont la dernière fin était le repos ; mais, comme il n'a regardé qu'autour de lui, sa doctrine ne s'appuie sur aucune base capable d'en faire une religion dans le sens propre du mot. Il n'a pas vu un créateur à l'origine des choses et ne place pas de consolateur à leur fin. Il a pris les choses telles qu'elles étaient; et, comme elles étaient mauvaises, il n'a eu qu'une pensée, leur échapper et faire que ses semblables leur échappent aussi. Il va du néant au néant; c'est le nihilisme par excellence. Ce fut un grand malheur qu'il ait conclu à l'anéantissement de l'être; car, sans cette triste fin et les erreurs nombreuses dans lesquelles elle est circonscrite, sa morale eût été véritablement sublime. L'homme, quelque déshérité qu'il soit, a

pour dernière vertu l'espérance, et Çakyamouni, en ne trouvant rien qui satisfasse cette aspiration, avait cependant imposé lui-même des bornes à l'extension de sa doctrine. Il se croit le plus sage des Indiens parce qu'il se prive de toutes les jouissances de ce monde. Comme si violenter le corps que Dieu nous a donné, n'était pas transgresser aussi bien la loi du Créateur que de s'abandonner, outre mesure, aux jouissances matérielles! *In medio stat virtus.* Si Dieu nous a faits ce que nous sommes, c'est pour que nous jouissions des biens qu'il nous a donnés dans la mesure des nécessités qu'il nous a réparties. C'est l'amour qui, seul, peut nous faire négliger notre bien personnel; et alors, mais alors seulement, cette négligence devient une vertu sublime. Ce quelque chose, c'est le sacrifice où Dieu retrouve son compte; car, si nous négligeons notre propre individualité, c'est pour reporter sur une autre créature de Dieu ce que nous nous enlevons à nous-mêmes.

Les préceptes de morale de Çakyamouni, bien qu'ils n'aient pu rendre à l'humanité les services qu'on était en droit d'en attendre, ne méritent pas moins d'être connus. Les voici, tels qu'on les trouve dans l'ouvrage qui sert ici de modèle : « Le trésor de la sagesse est l'aumône, la science et la vertu; voilà les mérites qui ne se dissipent pas. Faire un peu de bien vaut mieux que d'accomplir des œuvres difficiles. Si l'on voulait comprendre combien est grand le fruit des aumônes, on ne mangerait pas sa dernière bouchée de nourriture sans en avoir donné. La bienveillance est la première des vertus, elle est la

mère du dévouement. L'homme parfait n'est rien, s'il ne se répand pas en bienfaits sur les créatures, s'il ne console pas ceux qui sont affligés. Ma doctrine est une doctrine de miséricorde, c'est pourquoi les heureux du monde la trouvent difficile. Ils sont fiers de leur naissance et ne réfléchissent pas que les fruits d'un même arbre sont tous de même origine. Il faut respecter l'ordre de choses établi, mais la voie du salut est ouverte à tout le monde; la naissance ne condamne aucun être à l'ignorance et au malheur. Tout homme peut sortir du siècle et faire partie des sages. Anéantissez vos passions comme un éléphant renverse une hutte de roseaux. Celui-là se trompe, qui croit pouvoir fuir ses passions en s'établissant dans l'asile des montagnes ou des ermitages; le meilleur refuge contre le mal, c'est la saine réalité. On peut tourner le dos aux excitations des sens et au plaisir, accomplir la loi et être un religieux parfait, quoiqu'on vive dans le monde et qu'on soit paré d'ornements. Je suis venu pour ramener les créatures à la saine réalité dont on les a entièrement détournées par de fausses doctrines qui amèneront la redoutable époque de la fin des temps. »

Il est certes difficile de trouver une morale plus pure et des enseignements plus vrais; malheureusement la morale ne suffit pas pour fonder une religion. Après la mort de Çakyamouni, ses disciples, qui tous s'en rendaient parfaitement compte, cherchèrent à donner au bouddhisme la sanction divine qui lui manquait. Pour cela ils admirent aussi l'existence d'une sorte de trinité qui, faite après coup, et

gênée par le nihilisme enseigné par le maître, ne put jamais acquérir un caractère divin bien sérieux. Leur bouddha, Çakyamouni, dont ils firent un dieu en essayant de le rattacher à un bouddha primitif au moyen d'une série de bouddhas, était historiquement trop connu comme homme pour que ce caractère divin lui échût sans conteste, surtout lorsque les brahmanes avaient tout intérêt à le lui dénier ou à l'absorber dans leur théogonie particulière. La mythologie bouddhiste, telle que l'établirent par la suite les disciples dégénérés de Çakyamouni, est un ensemble de conceptions les plus insensées qui ne méritent même pas de fixer l'attention. Il était impossible, dans un travail comme celui-ci, de ne pas parler d'une religion qui, bien qu'indigne de ce nom, et bien qu'elle ait plutôt arrêté l'essor de la civilisation qu'elle ne l'a servi, est devenue la croyance de plus d'un quart de l'humanité.

L'histoire de l'Inde proprement dite peut se résumer ainsi : Aux temps presque antéhistoriques des Mélaniens et des Dravidiens, l'Inde fut le domaine de tribus sauvages; avec les Kouschites elle devint le théâtre d'une civilisation avancée matériellement, mais dépravée moralement. Avec les Aryas, race très supérieure aux précédentes, elle reçut le levain de civilisation intellectuelle qui, tombé plus tard dans les mains habiles des brahmanes, éleva si haut leur renommée. Les premiers temps de la puissance brahmanique furent, sans contredit, l'époque du plus grand développement de la civilisation indienne

avant notre ère ; mais cette civilisation, qui portait en elle tant de germes de décadence, ne put se maintenir malgré ses efforts pour se rattacher tous les germes de longévité qu'elle put trouver autour d'elle. Elle succomba, en partie, sous l'effort des bouddhistes. Confondues l'une avec l'autre, aidées l'une par l'autre, ces deux religions ont cependant empreint les populations indiennes de caractères tellement profonds, qu'à l'heure actuelle ils sont encore ineffaçables.

CHAPITRE III

LES CHINOIS.

Lorsqu'aux premiers temps de l'humanité une famille avait peuplé son lieu de naissance, elle se répandait au dehors, du côté où rien ne s'y opposait. En général, elle suivait les cours d'eau. Devenu ensuite tribus pastorales, les membres de cette famille prenaient forcément de l'espace en avant des pays qu'occupaient leurs pères, là où leurs troupeaux trouvaient leur nourriture. Ce fut seulement lorsqu'une grande partie des rivages des cours d'eau fut peuplée, que les pasteurs s'étendirent dans les plaines voisines jusqu'à ce qu'une chaîne de montagnes les empêcha de passer. Ainsi fut occupé, dans l'orient de l'ancien monde, le territoire immense qui forma les contrées que peuple encore la race chinoise.

Ces espaces sont admirablement charpentés par leur orographie ; ils sont arrosés par de longs et remarquables cours d'eau, qui les mettent en communication avec l'océan Pacifique.

Ces prolégomènes d'exposition, cette digression qui peut ici paraître hors cause, ont cependant leur

intérêt ; ils sont le commencement de presque tous les ouvrages publiés sur l'empire chinois. La plupart de ces travaux débutent par ces mots : « Il semble que la nature ait fait pour le développement d'une civilisation particulière ce vaste amphithéâtre qui, des gradins de l'Altaï, du Bolor ou de l'Himalaya, s'étend jusqu'aux mers orientales. » Il est vrai que jamais cadre mieux disposé n'entoura un territoire plus généralement fertile, plus varié, plus digne de devenir l'habitat d'une grande race ; mais si ce territoire est aujourd'hui cet habitat, c'est non seulement parce que la nature l'a voulu ainsi, mais parce que les hommes de cette race ont mis leur intelligence à trouver, dans les traits naturels qui les entouraient, tout ce qui leur était utile ou nécessaire.

Dans l'intérieur, ils ont même contourné certaines parties arides, continué leurs marches jusqu'à ces limites naturelles si fortement marquées qui font de l'empire chinois un monde à part. Ces plaines alluvionnaires si fertiles, si parfaitement arrosées dont les fleuves du Kiang et du Hoang-Ho conduisent les produits jusqu'aux mers orientales, et qu'une muraille de neiges perpétuelles borne de trois côtés, n'est-ce pas, un splendide domaine, qu'une race ayant en elle l'étincelle de la civilisation doit désirer ?.... Ces plaines qui, du Tonking à la Sibérie, présentent toutes les températures, depuis la chaleur torride jusqu'aux froids sibériens, ont ce singulier privilège de donner naissance aux productions végétales ou animales les plus variées. L'empire

chinois commence avec la sombre verdure des conifères du Nord pour descendre, avec des séries intermédiaires sans nombre, jusqu'aux bambous et aux palmiers. Tandis que d'un côté on trouve l'ours blanc de la zone glaciale, de l'autre on rencontre le tigre indien.

Ce grand empire est tellement étendu que ses provinces sont grandes comme des États. Soumis à une même domination, formés de races identiques, ses 400 millions d'habitants peuvent commercer intérieurement de leurs produits si variés, dans des proportions telles, que le commerce extérieur des plus grandes nations du globe peut seul les égaler. Si les habitants du Céleste Empire veulent étendre leurs relations avec les pays étrangers, plus de 3,000 kilomètres de côtes leur offrent toutes les ressources que la navigation la plus étendue réclame.

L'étude de l'ethnographie des populations chinoises présente de bien grandes difficultés, car la moitié de cet empire est peuplée par des nations dont l'histoire et les changements de résidence, tant qu'elles restèrent dans l'ouest, sont encore presque inconnus. Donner le tableau de leurs positions actuelles ce n'est pas dire exactement, pendant la suite des temps, quels territoires elles ont particulièrement occupés et quelles mœurs elles y ont développées ; c'est cependant la seule base à laquelle on puisse avoir recours.

En dehors de la Chine proprement dite, la puissance chinoise s'étend aujourd'hui d'une façon plus

ou moins acceptée sur la vaste région qui comprend, avec le Turkestan chinois et la Dzoungarie ou Thian-Chan, à l'est du plateau de Pamir et du pays des Khirgiz-Kasaks, depuis les monts Kouen-lun au sud, jusqu'aux monts Altaï au nord, le grand désert de Gobi ou Cha-mo, le pays des Khalkha et la Mongolie. Au nord de cette dernière contrée, puis, au nord-est, se trouvent la Daourie, la Mandchourie, et, enfin, la Corée. Au sud s'étendent les pays du Khoukhou-Noor, où les grands fleuves prennent leurs sources, et le Tibet.

Ces vastes contrées paraissent avoir été peuplées par deux des races principales qui se sont partagé le monde dans les temps les plus reculés : les Touraniens et la race jaune. La première race était représentée dans une partie relativement petite par les Turcs du Turkestan chinois et de la Dzoungarie, avant que cette dernière contrée ait été peuplée par les Éleuthes Kalmouks; la seconde se composait des habitants de presque tout le reste de cet immense empire. Mais la race jaune elle-même, bien que le type en soit plus particulièrement spécifié dans le Mongol pur de la Mongolie proprement dite et dans les Khalkha, comprend : les Éleuthes ou Kalmouks, peu différents du véritable Mongol, les Mandchoux, jaunes également, mais de race toungouse, les Daouriens, mi-partie Mongols, mi-partie Mandchoux, les Tibétains, dont la grande masse est également de race mongole, comme les habitants du Khoukhou-noor, tout en étant mélangés de Chinois, de Turcs et d'Indiens; et, enfin, les Chinois proprement dits.

Qu'il s'agisse de l'histoire religieuse ou de l'histoire civile, les races qui peuplent l'empire chinois ont presque toutes une tendance intellectuelle commune, ou du moins, elles envisagent les choses à un point de vue essentiellement pratique qui diffère du tout au tout de la tendance méditative et spéculative de l'Indien. Elles sont, par dessus tout, utilitaires et positives. La théorie est peu pour elles, la pratique est tout; aussi leurs lettrés les plus érudits ne font-ils partir leur histoire que du moment où ils peuvent l'établir sur des monuments certains, ce qui nuit peu, du reste, à l'étendue de leurs annales; car aucun peuple n'a de souvenirs officiellement conservés remontant aussi haut. Dès qu'un commencement de civilisation fut introduit en Chine, dès que l'écriture y fut connue et pratiquée, le premier soin des souverains a été de faire rédiger par une sorte de magistrature spéciale le récit des faits qui se produisaient, non seulement dans le domaine de la politique, mais dans celui de la nature, soit sur terre, soit au firmament. Aussi trouve-t-on, dans les longs recueils qui furent ainsi formés, outre la mention des événements de chaque jour, le récit des phénomènes terrestres ou célestes, ce qui a beaucoup servi aux érudits pour l'établissement d'une chronologie chinoise. C'est vers 3,500 ou 3,000 ans avant notre ère que commence l'histoire de la Chine. Il ne faut cependant pas croire que les Chinois n'aient pas, comme tous les autres peuples, leurs traditions fabuleuses ou antéhistoriques; mais ils ont eu ce singulier bon

sens de ne pas vouloir les comprendre, du moins dans leur teneur générale, au nombre des faits duement établis. Leurs traditions remontent même si haut qu'elles se perdent dans la nuit des temps et qu'il serait oiseux d'en parler longuement. Certains historiens chinois en placent l'origine à 96 millions d'années avant notre ère; ils n'ont peut-être pas tout à fait tort. On comprend que le brouillard le plus intense les enveloppe. Le premier être que les uns regardent comme un homme ayant les pouvoirs d'un dieu, les autres comme un véritable dieu, fut Pan-Kou ou Yu-Chi, l'ordonnateur du monde. Après lui le temps est divisé en périodes plus ou moins étendues, dont les trois premières, les plus longues, représentent les règnes du ciel, de la terre et de l'homme. Elles portent le nom des trois Hoang. Le dernier de ces Hoang semble se diviser en dix sous-périodes; et c'est à la septième seulement de ces nouvelles divisions, que les traditions font remonter le gouvernement des hommes par des hommes; et encore ces derniers ont-ils une partie du corps de certains animaux. Antérieurement à cette septième sous-période le pouvoir était exercé par des êtres ayant des formes fantastiques; dans leurs corps on retrouve, au milieu d'une extrême confusion, comme un souvenir des animaux des temps géologiques. Dans tous les cas, pour les Chinois, l'homme vécut longtemps côte à côte avec des animaux d'espèces perdues aux temps historiques. Il est même question, dans leurs traditions, d'une époque où les humains cessèrent d'habiter les cavernes.

C'est avec la neuvième sous-période que paraît commencer la civilisation. Bien que le souverain d'alors eût encore une tête de dragon, il fut le premier qui établit un gouvernement régulier. Sous son treizième successeur, il semble qu'il y ait dans la nature un grand bouleversement auquel l'humanité n'échappa que difficilement ; après lui, la Chine resta de longues années en partie couverte par les eaux.

Le premier empereur semi-historique est Fou-Hi, encore un dragon; mais il paraît évident que le mot dragon veut être pris comme symbole de la force. Il fut l'introducteur de l'écriture, régla les rapports des sexes en établissant le mariage et divisa le temps en périodes de soixante années. Coïncidence remarquable, à laquelle certains rapports avec l'empire assyro-babylonien pourraient n'avoir pas été étrangers.

Au temps de l'empereur Fou-Hi les idées des Chinois sur la divinité étaient essentiellement rudimentaires. C'est le principe de la dualité qui paraît avoir été la base de leur première croyance, comme en témoigne le livre attribué à l'empereur Fou-Hi lui-même, le plus vieil ouvrage qui soit au monde : le Y-King. On y trouve à l'origine des choses le ciel et la terre divinisés. Le ciel représente le principe mâle, le soleil, la lumière, le mouvement, la force, tout ce qui est actif; la terre est le principe femelle, la lune, les ténèbres, le froid, le repos, la faiblesse, tout ce qui est imparfait. Les nombres impairs, découlant de l'unité, sont identifiés au principe mâle basé sur l'année équinoxiale de 365 jours; et

les nombres pairs ou combinaisons binaires, le sont au principe femelle, à celui qui a besoin de n'être pas seul.

A Fou-Hi succéda Chin-Noung, qui inventa la culture; il la mit tellement en honneur que ses nombreux successeurs se firent toujours gloire d'être les premiers laboureurs de leur empire. On sait qu'une des cérémonies de leur investiture consistait à tracer un sillon en poussant eux-mêmes la charrue. Ce souverain sut extraire le sel de l'eau de mer et établir des marchés qui devinrent les centres d'un commerce considérable. Il détermina, dit la tradition, les propriétés d'un grand nombre de plantes et fut l'inventeur de la médecine. On prétend qu'il mesura la surface de la terre et la trouva plus étendue dans son diamètre ouest-est que dans celui nord-sud; mais ce serait une trop grande découverte pour ces temps reculés, et l'on peut affirmer que cette découverte, prise dans son sens littéral, est une erreur évidente. Ce fut vraisemblablement la mesure des pays chinois qu'il releva; car cette différence de diamètre est réelle en ce qui les concerne. Chin-Noung, comme un grand nombre des souverains de la Chine, fut un musicien consommé.

Hoang-Ti est le premier empereur réellement historique. Avec lui commence la série nombreuse des souverains qui régnèrent, soit successivement, soit simultanément sur l'empire chinois. A partir de la soixante et unième année de son règne qui date de 2698 ans avant notre ère, commence la chronologie chinoise non interrompue pendant plus de 4500 ans,

et basée sur l'année équinoxiale de 365 jours et un quart. Cette année correspond parfaitement avec l'année julienne et sur le cycle de 60 années.

C'est dans la guerre qui procura le trône à Hoang-Ti, l'empereur Jaune, qu'on remarque, pour la première fois, l'emploi de la boussole ou mieux de l'aiguille aimantée : *il vainquit ses adversaires à l'aide d'un char qui marquait le sud.*

Il inventa une sorte de système décimal qu'il appliqua aux divisions territoriales de l'empire et aux mesures linéaires. Il divisa ses États en dix provinces, divisées elles-mêmes en dix autres et ainsi de suite jusqu'à la plus humble bourgade. Pour les mesures linéaires, il adopta comme unité la longueur d'un grain de millet qui devint la ligne : 10 lignes formèrent une mesure ayant un nom particulier, et ainsi de suite. C'est également sous son règne que furent connus les principes de l'arithmétique et de la géométrie. L'astronomie fut de tout temps la science de prédilection des Chinois. Hoang-Ti créa un collège d'astronomes, dans lequel il reconnut la sphéricité de la terre ; on régla les limites des saisons et on forma un calendrier. Bien que par la suite, dans cette branche des connaissances humaines comme dans bien d'autres, les Chinois soient restés stationnaires, on leur doit cependant d'avoir trouvé les éléments astronomiques dès l'époque la plus reculée.

Les Chinois durent à la femme de l'empereur Hoang-Ti la connaissance de l'art de filer et la culture des vers à soie.

Hoang-Ti éleva le premier un temple au souverain

suprême, preuve indiscutable que les Chinois avaient acquis alors la notion de l'existence d'un Dieu unique; notion qu'ils durent emprunter aux Aryas du plateau de Pamir et de la Bactriane, avec lesquels ils se trouvaient parfois en contact sur les frontières de la Kashkarie ou les hauts plateaux de l'Himalaya. Ce qui semble prouver la vérité de cette assertion, c'est-la remarque faite par M. Pauthier dans son grand ouvrage sur la Chine : le titre de *Ti*, signifiant souverain, se retrouve dans toutes les langues de la famille indo-européenne ou aryenne, transformé en θεὸς, deus, dieu. Ce titre ajouté au nom de l'empereur semble indiquer, dit plus loin le même auteur, qu'à partir d'Hoang, le maître de la Chine est regardé comme le souverain de la terre, délégué ou représentant du souverain suprême du ciel, *Chang-Ti*. C'est en outre la révélation de toute une révolution politique. L'introduction de ce mot *Ti* à la suite du nom du souverain, semble démontrer la prise de possession du pouvoir sacerdotal par le pouvoir civil.

Trois grands noms marquent la période de l'histoire de l'empire chinois à laquelle nous sommes parvenus : ce sont ceux de *Yao*, de *Chun* et de *Yu*. Ces trois souverains, choisis successivement parmi les plus dignes, méritaient leur élévation; tous trois furent mathématiciens, astronomes, ingénieurs, littérateurs, musiciens et moralistes, mais d'une morale essentiellement pratique, dont le fond est exclusivement l'art de bien gouverner. « Celui qui observe la loi, dit Yu, est heureux; celui qui la viole est

malheureux ; c'est la même chose que l'ombre et l'écho. » Sous les règnes de ces princes qui commandaient de la Sibérie aux frontières du Tibet et du Tonkin, de l'ouest du pays de Thian-Chan aux mers de Chine, les peuples, si l'on en croit les King (le grand recueil historique), furent aussi heureux qu'il était possible de l'être.

A la mort de Yu le pouvoir devint héréditaire, et la première des vingt-deux dynasties chinoises commença, ce fut celle des *Hia;* puis vint celle des *Chang*. Sous les derniers princes Chang, on était bien loin déjà des grands hommes précédents. Si le fondateur de chaque dynastie fut généralement un souverain remarquable, ses successeurs perdirent vite la popularité que sa sagesse lui avait acquise. Les vices de tous genres s'introduisirent en Chine, et les malheurs qui en furent forcément la suite frappèrent bientôt gouvernants et gouvernés. Toute l'histoire chinoise peut, en termes généraux, se peindre par une série de périodes de prospérité suivies d'époques de décadence, en nombre à peu près égal à celui des dynasties qui occupèrent le trône. Dans toute autre région chacune de ces décadences fût devenue l'occasion d'une invasion étrangère et eût entraîné la chute d'un empire ; mais en Chine rien ne se passe comme ailleurs. Les révolutions chinoises sont, pour ainsi dire, affaires de famille ; les montagnes, les déserts ou les mers qui enserrent cette vaste contrée lui ayant toujours fait une vie à part.

La troisième dynastie fut celle des *Tchéou*, dont

le fondateur Fa ou Wou-Wang, le roi guerrier, en concédant des principautés particulières aux grands de son empire qui avaient aidé sa prise de possession du trône, donna naissance à une véritable féodalité qui fut, pour de longs siècles, la plaie de l'empire chinois.

Les annales de la Chine, qu'on pourrait appeler traité sur l'art de bien gouverner, sont pleines de préceptes de morale gouvernementale donnés par les souverains aux peuples ou par les ministres aux souverains. Parmi ces préceptes, on ne remarque aucune grande idée qui ait pu contribuer à l'élévation de la pensée humaine, jusqu'au temps où le grand philosophe Lao-Tseu, né en 604 avant notre ère, dans la province de Hou-Kouang, aujourd'hui Hou-Pe et Hou-Nan, commença son enseignement. Le nom de Lao-Tseu, malgré toutes les erreurs que contient la doctrine de ce philosophe, est un des plus illustres dont l'histoire ait conservé le souvenir. Au moment où il naquit, la décadence de l'empire chinois était telle qu'il ne suffisait plus, pour le relever, d'une morale purement utilitaire : il fallait à tout prix, pour sauver la vertu agonisante, une sanction divine. Trouver cette sanction, ce fut l'œuvre de Lao-Tseu. Bien que sa doctrine n'ait pas été parfaitement conçue pour conduire au but qu'il se proposait, ni parfaitement adaptée aux peuples auxquels elle s'adressait, elle n'en a pas moins ouvert au monde oriental des horizons intellectuels qu'il était loin de soupçonner. Cette doctrine a été la base d'un progrès très marqué qui justifie cette appré-

ciation de M. Pauthier : « Il faut, quand les peuples, livrés à la poursuite effrénée des biens matériels, des intérêts et des instincts grossiers, perdent tout sentiment de vertu, de bien public, que des hommes se lèvent de la foule, et les rappellent à la pratique des lois morales de l'intelligence dégradée. »

Lao-Tseu, né de parents très âgés, vint au monde avec des cheveux blancs, ce qui lui fit donner son nom qui signifie Vieillard-Enfant. Bibliothécaire d'un des princes de la dynastie Tchéou, il eut probablement connaissance des écrits religieux des Indiens et particulièrement de la doctrine contemporaine de Bouddha, à laquelle il fit de larges emprunts. C'était un homme simple et modeste, instruit et travailleur infatigable ; personne moins que lui ne dut chercher à s'attribuer au rang des dieux la place que ses disciples lui donnèrent par la suite. Son seul mobile était de relever l'humanité qu'il voyait souffrir, en lui faisant entrevoir une vie meilleure. Il partait de cette idée que le créateur ne peut être injuste, et qu'une compensation des douleurs de ce monde serait le lot de quiconque aurait ici-bas injustement souffert. Mais le point où il se trompait et qui, plus tard, fit dévier les résultats de son enseignement, c'est qu'il plaçait, à l'instar de Bouddha, le type d'une vie parfaite, le gage de la récompense future, dans une existence toute vouée à la contemplation entièrement dégagée de rapports avec le monde, dans un ascétisme complet, qui pouvait plaire à quelques déshérités, mais qui ne pouvait séduire les masses; ce qui entraîna ses sectateurs dans toutes

les folies de l'exaltation religieuse la plus intense.

Quoiqu'il en soit, les grandes bases de la doctrine de Lao-Tseu révèlent certainement l'un des principaux efforts de l'esprit humain tendant vers le progrès, et, à ce titre, elles méritent de ne pas être oubliées. « Pour lui, dit M. Pauthier, dieu c'est la raison suprême qu'il nomme Tao (Θεὸς, Deus), qui a deux natures ou deux modes d'être : le mode spirituel ou immatériel et le mode corporel ou matériel ; c'est la nature spirituelle qui est sa nature parfaite, c'est d'elle que l'homme est émané, c'est dans elle qu'il doit s'efforcer de retourner, en se dégageant des liens matériels du corps. L'anéantissement de toutes les passions matérielles, de tous les penchants du corps, l'éloignement de tous les plaisirs du monde et la contemplation de la matière spirituelle divine, sont les moyens les plus efficaces de se rendre digne d'elle, de retourner à elle, de s'identifier avec elle, et de rétablir cette primitive harmonie des natures spirituelles rendues à la source dont elles étaient émanées ; c'est cette vie heureuse et divine qu'elles avaient perdue un instant, dans leur union avec un corps grossier, et qu'elles retrouvent dans le sein de la grande et universelle intelligence. »

Pour Lao-Tseu, tout ce qui est sujet au mouvement, c'est-à-dire tout ce qui est matière, est périssable ; il n'y a d'éternel que ce qui est immobile, c'est-à-dire incorporel ; or l'immobilité absolue est le type de la perfection, la raison suprême étant une et ne pouvant varier ; d'où la nécessité de parvenir au dernier degré d'incorporéité pour obtenir cette

absolue immobilité, c'est-à-dire l'immutabilité, l'éternité, l'absolue lumière intellectuelle, qui n'est autre que la nature divine. Étant identifié ainsi avec la raison suprême, avec Tao, on subsiste éternellement ; le corps même mis à mort, on n'a à craindre aucun anéantissement.

On voit sans peine, dans cet exposé général, que Lao-Tseu fait sortir l'âme de sa véritable source pour l'y faire retourner en dernière fin, ce qui est la vérité la plus absolue ; mais ce qu'on y distingue malheureusement aussi, c'est qu'il se sert, pour parvenir à son but, du détachement des biens de ce monde ; or, si Dieu nous a défendu d'abuser de ces derniers, il ne nous a jamais interdit d'en user dans des bornes convenables. Le croire, ce serait supposer que Dieu a fait ces biens pour qu'ils ne servissent à rien : or Dieu ne fait pas d'inutilités. Il nous a donné la vie de ce monde pour que nous la vivions, et cela de mieux en mieux, suivant les progrès de notre intelligence. C'est là ce qui nous sauve de l'apathie, mère de l'abrutissement. Dieu a voulu qu'en nous maintenant dans ce que la jouissance des biens de ce monde a de modéré, nous soyons sans cesse sollicités à augmenter cette honnête jouissance, qui est pour notre esprit un stimulant qui l'active, qui le rend plus apte à s'élever vers la spiritualité, et, il faut bien le dire aussi, en le sollicitant sans cesse vers l'abus de la satisfaction matérielle, lui fait la lutte plus méritoire. La vie purement ascétique préserve peut-être de certaines chutes, mais elle ressemble trop à l'abandon du combat ; la vie

véritablement sainte est celle qui reste telle au milieu des passions du monde, prenant sa part de tout ce qui est bien, mais sachant s'arrêter au bord des précipices. C'est ce que n'a pas compris Lao-Tseu ; c'est pourquoi ses enseignements sont devenus le thème de toutes les exagérations; c'est pourquoi encore la religion qu'on a voulu créer avec sa doctrine n'a jamais eu de profondes racines.

On trouve cependant dans les écrits de ce philosophe, à côté d'erreurs manifestes, les preuves d'une merveilleuse intuition. Il expose ainsi le point de départ de sa croyance : « Les êtres corporels ont été formés de la matière première confuse. Avant l'existence du ciel et de la terre, ce n'était qu'un silence immense, un vide incommensurable et sans formes perceptibles. Seul il existait infini, immuable. Moi j'ignore son nom, mais je le désigne sous la dénomination de Tao, *Raison suprême universelle.* L'homme a sa loi dans la terre ; la terre a sa loi dans le ciel ; le ciel a sa loi dans Tao ou la Raison universelle suprême ; la Raison universelle a sa loi en elle-même. »

Le principe si éminemment chrétien qu'il faut rendre le bien pour le mal, est exprimé six cents ans avant notre ère par Lao-Tseu. Il aime l'humanité pour l'humanité elle-même, et, jusqu'à Jésus-Christ, bien peu l'ont plus aimée. « L'homme vertueux, dit-il, remplit ses devoirs et s'arrête là ; il n'ose pas recourir à l'emploi de la violence. Il remplit ses devoirs et ne présume pas trop de lui-même. Les choses violentes ne durent pas, elles sont oppo-

sées à la Raison suprême et, étant opposées à la Raison suprême absolue, elles n'ont que la durée d'un matin. » Et ailleurs : « Celui qui connaît les hommes est instruit. Celui qui se connaît lui-même est vraiment éclairé. Celui qui subjugue les hommes est puissant. Celui qui se dompte soi-même est véritablement fort..... Celui qui est véritablement vertueux, ne fait pas parade de sa vertu; il n'annonce pas à tout le monde qu'il est sage. »

Malheureusement, le point fondamental de la doctrine de Lao-Tseu le conduit à l'adoption de préceptes politiques qui ne sont qu'un retour pur et simple à la sauvagerie. La logique, lorsqu'elle s'applique à un point de départ qui n'est pas absolument juste, mène à l'absurde. Quelque peu qu'une ligne droite biaise avec une autre, elle n'arrivera jamais à lui être parallèle, puisqu'elles auront un point de rencontre ; plus on les prolongera, plus elles se perdront dans l'espace. Ainsi, comme Lao-Tseu reporte dans ses conseils à l'usage des gouvernements cette idée que la perfection est dans l'anéantissement de ce qui est matériel, il en arrive à prétendre que tout ce qui tend à favoriser le bien-être des peuples doit être écarté, pour que *le cesser d'exister* devienne le désir suprême des masses.

Lao-Tseu n'est pas le seul grand philosophe dont la Chine doive s'honorer. Il en est un autre dont la doctrine, moins sublime, moins spiritualiste, plus terre à terre, plus pratique, plaisait mieux aux peuples, et dont les enseignements sont devenus la loi religieuse de la plus grande partie des Chinois :

il s'agit de Khoung-fou-Tseu, Confucius. Il naquit en 551, avant notre ère, c'est-à-dire cinquante-quatre ans après Lao-Tseu. A peine eut-il l'âge d'homme qu'il devint un sage dans toute l'acception du mot. Sa vie fut une longue suite d'exemples de la plus haute morale et de saintes pratiques. Essentiellement positif, Khoung-Tseu, désireux de rendre à l'humanité une vertu dont elle semblait presque absolument privée, à l'époque de décadence pendant laquelle il vivait, voulut que son existence fût un modèle que dût se proposer par la suite tout homme tendant vers la perfection. Il considérait que la manière de satisfaire le Dieu suprême était de sacrifier sa vie au devoir; c'est par l'accomplissement des devoirs qu'il prétendait rendre les hommes meilleurs.

Khoung-Tseu ne fut jamais un chef de religion, il ne pensa même pas que sa doctrine pût en engendrer une. C'est au culte, tel que le pratiquaient les anciens, qu'il voulait ramener ses contemporains. Sa métaphysique se bornait à celle de l'empereur Fou-Hi. Il regardait comme au-dessus de l'homme, mais faisant cependant partie d'un même système, le ciel et la terre, à la fois symbole et réalité, représentant, l'un le mouvement, l'autre le repos, agissant ensemble pour le plus grand bien de l'humanité. Dualité mâle et femelle, qui laisse entrevoir au delà d'elle un être, une personnalité supérieure, incompréhensible, que Khoung-Tseu ne voulut jamais essayer de définir, mais que, quelques siècles plus tard, certains philosophes chinois

prétendront avoir été la raison initiatrice de sa doctrine.

Khoung-Tseu laissait de côté le mysticisme et le spiritualisme de Lao-Tseu, s'occupant simplement d'enseigner la pratique de la raison. Toute sa doctrine avait pour base l'accomplissement des devoirs que l'existence impose, l'instruction du peuple qui doit l'éclairer sur la nature de ces devoirs, et le désir d'arriver, par la pratique de ces mêmes devoirs, au souverain bien, qui n'est autre que la satisfaction du devoir accompli, qui constitue l'accord avec le souverain suprême Thang-Ti.

On comprend que cette doctrine qui, tout en améliorant le sort des habitants du Céleste Empire, leur laissait dans une large mesure la libre jouissance des biens de ce monde, ne faisant, pour ainsi dire, qu'en régler l'usage, dût trouver plus de faveur que l'ascétisme absolu de Lao-Tseu.

Concentrés, comme il a été dit, dans une sorte de monde à part, les Chinois, n'ayant que fort peu de contact avec les étrangers, n'avaient aucune tendance à changer leurs institutions fondamentales ; or la doctrine de Khoung-Tseu, en déifiant presque les ancêtres, donnait à leurs actes, c'est-à-dire aux lois existantes, une sanction presque divine. De là cette merveilleuse longévité de l'empire chinois. Confucius trouva la Chine dans une période de décadence morale et politique dont sa doctrine la tira en faisant rendre à la cilivisation présente tout ce qu'elle pouvait rendre, mais rien au delà. Aussi le philosophe qui étudie l'histoire du Céleste Empire

depuis deux mille ans, n'y constate que l'existence d'une civilisation figée. La recherche du progrès dont la dernière fin est en Dieu, est la loi de l'humanité ; aussi, quiconque se refuse à cette loi, est destiné à disparaître, parce qu'il est bientôt dépassé par qui la pratique. Le niveau intellectuel et moral du monde change et s'élève incontestablement à certains moments; l'homme qui reste en arrière ressemble à ces espèces végétales ou animales qui, nées dans un milieu, n'ont pu en supporter un autre et sont aujourd'hui des espèces perdues.

Quoi qu'il en soit, Khoung-Tseu fut réellement un très grand homme : si sa doctrine n'eut pas l'élévation de celle de quelques autres philosophes, elle fournit du moins le plus bel exemple de morale gouvernementale. Elle était basée tout entière sur le perfectionnement de soi-même comme point de départ du perfectionnement de la famille; et la parfaite organisation de la famille devenait le degré conduisant à la parfaite entente du gouvernement de l'État, cette haute manifestation de la sagesse. La doctrine de Khoung-Tseu avait surtout ce mérite que si, par ses grandes lignes, par le perfectionnement exigé des personnalités, elle devait contribuer à l'amélioration du peuple, pour les hommes instruits qui voulaient l'étudier à fond, elle présentait un ensemble réellement scientifique. « D'après lui, la science de la morale, dans son acception la plus élevée, consistait, dit M. Pauthier, à connaître et à distinguer les causes et les effets, les principes et les conséquences, parce que tout est

lié dans la nature, que tout se produit d'après des lois constantes, immuables, et ces lois, observées et reconnues facilement dans l'ordre physique, peuvent aussi être observées et reconnues dans l'ordre moral. C'est donc dans la connaissance parfaite des lois du cœur de l'homme et des mobiles de ses actions, qu'il faut placer la véritable et haute science morale qui peut enseigner à l'homme les devoirs qu'il est dans l'obligation d'accomplir pour atteindre à sa destination définitive. » Ce n'est que lorsqu'il s'est suffisamment imprégné de cette doctrine que le lettré est apte au gouvernement des hommes. Ainsi, en dehors de la loi du Christ, qui est au-dessus de tout, parce que la morale qu'elle enseigne a son principe en Dieu et que le bien qu'elle exige doit être accompli entre les hommes en vue de leur union en Dieu, aucun enseignement ne fut plus sublime que celui de Confucius. Il subordonne le gouvernement de la famille au perfectionnement de l'individualité, et le gouvernement des peuples à la parfaite entente des devoirs du chef de famille. C'est là un immense effort de l'esprit que pouvait seul engendrer un non moins immense amour de l'humanité. Et il semble que le Créateur, en l'inspirant, ait voulu compenser dans une certaine mesure, pour ces Chinois séparés du reste du monde, la privation qu'ils devaient subir si longtemps, de la doctrine plus sublime encore que les peuples occidentaux devaient connaître cinq siècles plus tard.

Tant que subsista la dynastie Tchéou, c'est-à-dire tant qu'exista la féodalité qui annihilait presque

complètement la force du gouvernement, la doctrine de Khoung-Tseu fit peu de progrès ; concentrée chez ses disciples, protégée par quelques-uns des feudataires de l'empire, elle prit corps et reçut pour ainsi dire dans l'ombre la consécration du temps, consécration qu'on put invoquer en sa faveur lorsque les circonstances devinrent favorables. C'était là un grand point, *car nul n'est prophète en son village;* et il est rare qu'une doctrine religieuse et sociale tendant à la répression des écarts des peuples, soit généralement acceptée du vivant de son auteur, à moins que ce dernier ayant en main le pouvoir politique, l'acceptation de sa doctrine ne soit un pas fait dans le chemin de la faveur. En général, l'homme ne croit, d'une manière absolue, qu'aux choses auxquelles le temps ou l'élévation sociale de leur auteur prête un caractère qu'il puisse regarder comme supérieur à lui-même, sans que son amour-propre en soit blessé. La doctrine de Khoung-Tseu ne commença donc à s'étendre dans les masses qu'au moment où la dynastie des Tchéou fut remplacée, deux cent quarante-neuf ans avant notre ère, par une dynastie nouvelle, celle des Thsin qui, s'étant servie de cette doctrine pour atteindre le pouvoir, lui donna la consécration officielle.

Confucius eut un grand nombre de successeurs plus ou moins illustres, qui contribuèrent à l'extension de sa doctrine; on ne saurait trop les comparer aux prophètes d'Israël. Bien qu'ils ne parlassent pas au nom du Dieu vivant, ils prêchaient une des plus saines morales, flétrissant avec un égal

courage les crimes des princes et les erreurs des peuples. Parmi eux, le philosophe Meng-Tseu fut le plus renommé pour son énergie et la grandeur de ses enseignements. Le livre qu'il a laissé est devenu, comme celui de Confucius, un livre sacré, dont l'étude fait aussi le fond de l'instruction des lettrés. On y trouve des sentences comme celle-ci : « Celui qui connaît sa propre nature et celle de toutes choses, celui-là connaît ce que c'est que le ciel; car le ciel est précisement l'essence intime et le principe de vie de toutes choses. »

C'est au temps qui s'écoula entre la mort de Confucius et la fin de la dynastie Tchéou qu'on fait remonter, en Chine, l'invention de la poudre, cet engin de destruction mis par la science au service des serviteurs des querelles humaines.

L'histoire complète de l'empire chinois ne peut trouver place dans un travail comme celui-ci ; elle n'est, du reste, qu'une longue énumération des luttes incessantes des empereurs contre les feudataires qui s'emparèrent des pouvoirs locaux lors de l'affaiblissement de chaque dynastie, et contre les Tartares, pillards nomades, dont les incursions mettaient sans cesse en péril la sécurité de l'empire. Mais on ne peut continuer ce rapide exposé sans rappeler que le premier prince de la dynastie des Thsin fut Chi-Hoang-Ti. Cet empereur est moins connu par les talents militaires et administratifs qui surent lui conquérir le trône, que parce qu'il fut l'homme qui nuisit le plus à la connaissance approfondie que les générations futures auraient pu

acquérir de l'antiquité chinoise. Irrité contre les nombreux lettrés qui se montraient rebelles à l'extension du pouvoir militaire, il ordonna la destruction de tous les livres et monuments publiés ou élevés sous les trois premières dynasties. Par ce fait il effaça de l'histoire près de deux mille années. Heureusement il ne fut pas partout obéi; mais le mal qu'il causa fut bien grand, et de nombreux lettrés payèrent des derniers supplices le refus de livrer au barbare souverain les annales dont la garde leur avait été confiée.

Chi-Hoang-Ti étant mort 210 ans avant notre ère, sa dynastie lui survécut peu. Elle finit huit ans après, succombant sous la réaction qu'avait provoquée l'excès de son despotisme. Elle fut remplacée par la dynastie des Han, la cinquième. C'est pendant que cette dernière gouvernait la Chine qu'eut lieu la première grande migration historique des peuples tartares qui, devenus trop nombreux dans les pays touchant l'empire chinois et dans la Sibérie méridionale, ne pouvant s'étendre dans les pays glacés du Nord, repoussés du sud et de l'est par les empereurs chinois, durent nécessairement se porter vers l'ouest. Franchissant les montagnes du Bolor ou du Thian-Chan, ils détruisirent les restes du royaume grec de Bactriane et se répandirent dans les plaines du Fergana et de la vallée du Iaxartes, où ils ne s'établirent, du reste, qu'après une guerre acharnée contre les Parthes.

Si l'histoire de l'extrême Orient ne formait pas un chapitre à part de l'histoire universelle, et si les

conséquences des événements qui s'y produisent n'étaient pas à peu près entièrement étrangères au reste du monde, on arrêterait ce résumé de l'histoire de l'empire du Milieu à l'époque de la naissance du Christ, c'est-à-dire pendant le règne de la dynastie des Han. Mais, comme de longtemps encore, rien de ce qui se passe en Chine n'a d'échos pour les nations occidentales, on peut donner ici, en poussant cet exposé jusqu'aux temps modernes, la suite des évènements qui seuls intéressent l'histoire générale de l'humanité, complètent la physionomie de ce vieux peuple et permettent d'avoir une donnée des vues de la Providence. Ainsi l'on ne peut oublier que ce fut vers l'an 65 de notre ère, que le bouddhisme, qui devint par la suite la religion de la moitié des Chinois, fut introduit en Chine.

Bien que l'anéantissement de l'être, comme la dernière et la plus heureuse fin possible, soit la conclusion à laquelle était arrivé le fondateur du bouddhisme, la doctrine qu'il avait prêchée et que ses disciples avaient malheureusement complétée, contenait, quoique plus particulièrement adaptée aux populations indiennes, certains dogmes qui devaient flatter les tendances spiritualistes des masses, même dans le Céleste Empire. Les Chinois du reste, manquaient d'une religion définie. Le culte des ancêtres et la vague croyance à un être suprême qu'avait établis Khoung-Tseu ne donnaient pas à leurs aspirations une satisfaction suffisante; tandis que les enseignements de Lao-Tseu, en partie empruntés aux Indiens, les avaient préparés à recevoir le

bouddhisme. Çakyamouni ou Bouddha était appelé Fo en langue chinoise; ce fut donc sous le nom de religion de Fo que le bouddhisme pénétra en Chine, où, après être resté un siècle entier sans faire de progrès, il prit un développement tel que les efforts des lettrés fidèles à Confucius ne purent l'empêcher de devenir la croyance dominante dans le Céleste Empire.

Sous le règne de l'empereur Ho-Ti, parut en Chine une femme lettrée que ses écrits ont rendue célèbre. Elle espérait relever la position sociale et le moral de son sexe, et ses enseignements feraient le plus grand honneur à bien des peuples se croyant aujourd'hui autrement civilisés que ne l'étaient jadis les Chinois. Cette femme se nommait Panhoeï-Pan. Sœur du général Pan-Tchao et de l'historien Pan-Kou, elle se fit connaître pour avoir pris une grande part dans la rédaction d'une histoire très estimée des douze empereurs de la dynastie Han. Nommée institutrice de l'impératrice, elle employa les loisirs que lui laissait sa charge, à la rédaction d'un traité sur les devoirs des femmes.

Son livre est intéressant à plus d'un titre, mais particulièrement en ce qu'il fait connaître l'intimité de la vie chinoise. L'esprit de la nation s'y reflète tout entier, en ce sens que ses préceptes sont essentiellement pratiques. C'est la science de la dignité féminine et du gouvernement du ménage qui s'y trouve exposée, sans cependant rien enlever à la grandeur des idées. On peut affirmer qu'en retranchant de son œuvre certaines exagérations

que justifient les mœurs de son pays et de son temps, il est peu de chrétiennes qui eussent pu faire mieux.

Cette femme, justement célèbre en Chine, à qui l'empereur confia la plus précieuse des bibliothèques de l'empire et qui fut pendant nombre d'années à la tête de la science chinoise, mérite d'être universellement connue. Ses travaux doivent avoir leur place parmi les œuvres utiles à l'humanité entière; aussi est-ce le lieu de rappeler, à la suite de M. Pauthier, les préceptes les plus remarquables qui firent la base de son enseignement.

« Nous tenons, dit-elle, le dernier rang dans l'espèce humaine; nous sommes la partie faible du genre humain : les fonctions les moins relevées doivent être et sont en effet notre partage. C'est une vérité dont il nous importe d'être pénétrées, parce qu'elle doit influer sur toute notre conduite et devenir la source de notre bonheur, si nous agissons en conséquence.

« Quand la jeune fille a atteint l'âge convenable, on la livre à une famille étrangère. Dans ce nouvel état, elle a de nouveaux devoirs à remplir, et ces devoirs ne consistent pas tant à faire ce qu'on exige d'elle qu'à prévenir tout ce qu'on serait en droit d'en exiger.

« Si de la maison paternelle vous avez passé dans celle d'un époux, quoi que ce soit qui puisse vous arriver, dans quelque situation que vous puissiez être, ne vous relâchez jamais sur la pratique des deux vertus que je regarde comme le fondement de toutes

sans les autres, et qui doivent être votre plus brillante parure. Ces deux vertus principales sont : un respect sans bornes pour celui dont vous portez le nom, et une attention continuelle sur vous-même.

« Le respect attire le respect; un respect sans bornes fait naître l'estime, et de l'estime il se forme une affection durable à l'épreuve de tous les événements. L'attention sur soi-même fait éviter les fautes; une attention continuelle est comme un correctif des défauts auxquels nous ne sommes que trop sujettes.

« Voulez-vous que votre mari vous respecte? ayez pour lui un respect sans bornes. Voulez-vous qu'il vous honore de son estime et qu'il ait pour vous une affection constante? veillez constamment sur vous-même, pour ne pas lui laisser apercevoir vos défauts, et pour tâcher de vous en corriger. Une femme qui ne fait pas cas de ces deux vertus, ou qui n'en fait pas la base sur laquelle doit s'appuyer la tranquillité de ses jours, tombera bientôt dans des vices opposés, et sera la plus malheureuse des femmes.

« Les qualités qui rendent la femme aimable se réduisent à quatre : la vertu, la parole, la figure et les actions.

« La vertu de la femme doit être solide, entière, constante, à l'abri de tout soupçon. Elle ne doit avoir rien de farouche, rien de rude ni de rebutant, rien de puéril ni de trop minutieux. Ses paroles doivent être toujours honnêtes, douces, mesurées;

elle ne doit pas être taciturne, mais elle ne doit pas être babillarde ; elle ne doit rien dire de trivial ni de bas, mais elle ne doit pas pour cela rechercher ses expressions, n'en employer que de peu communes, et vouloir paraître bel esprit. Si elle est assez instruite dans les lettres pour en parler pertinemment, elle ne doit point faire parade de son érudition. En général, on n'aime pas qu'une femme cite à tout moment l'histoire, les livres sacrés, les poètes, les ouvrages de littérature; mais on sera pénétré d'estime pour elle si, sachant qu'elle est savante, on ne lui entend tenir que des propos ordinaires, si on ne l'entend jamais parler de science ou de littérature qu'en très peu de mots et par pure condescendance pour ceux qui l'en prieraient.

« Il ne dépend pas de nous d'être belle... Une femme est toujours assez belle aux yeux de son mari, quand elle a constamment de la douceur dans le regard et dans le son de la voix, de la propreté sur sa personne, du choix et de l'arrangement dans sa parure, de la modestie dans ses discours et dans son maintien.

« Pour ce qui est des actions, elle n'en doit jamais faire aucune pui ne soit dans l'ordre et dans la décence, pour l'honnête satisfaction d'un mari sage et le bon exemple des enfants et des domestiques; elle n'en doit faire aucune qui n'ait directement le soin de sa maison pour objet; elle doit les faire toutes dans des temps réglés, de telle sorte néanmoins qu'elle ne soit pas esclave du moment précis; elle doit les faire sans empressement comme

lenteur; avec application, mais sans inquiétude; avec grâce, mais sans affectation.

« Quand une fille passe de la maison paternelle dans celle de son mari, elle perd tout, jusqu'à son nom; elle n'a plus rien en propre; ce qu'elle porte, ce qu'elle est, sa personne, tout appartient à celui qu'on lui donne pour époux. C'est vers son époux que désormais doivent tendre toutes ses vues; c'est uniquement à son époux qu'elle doit chercher à plaire; vif ou mort, c'est à son époux qu'elle doit son cœur.

« L'*époux est le ciel de l'épouse*, dit une sentence contre laquelle on n'a jamais réclamé.

« Tant qu'une femme sera sous l'autorité du mari, son cœur n'est pas un bien dont elle puisse disposer, puisqu'il appartient tout entier à celui dont elle porte le nom.

« Une femme qui aime son mari et qui en est aimée, lui obéit sans peine, tant parce qu'elle suit en cela son inclination, que parce qu'elle est comme sûre qu'elle ne fera après tout que ce qu'elle voudra, et que, quoi qu'elle fasse, elle saura bien obtenir l'approbation de celui à qui elle plaît. Une femme ainsi obéissante n'a pas fait la moitié de sa tâche. Une obéissance absolue, tant envers son mari qu'envers son beau-père et sa belle-mère, peut seule mettre à couvert de tout reproche une femme qui remplira d'ailleurs toutes ses autres obligations. »

On voit par ces extraits que les Chinois ne sont pas si barbares qu'on le suppose généralement et qu'en fait de tact, en particulier, ils ne le cèdent à personne.

En l'année 220 de notre ère finit la dynastie des Han. L'empire fut divisé entre la dynastie des *Weï;* une seconde dynastie fut formée par une branche collatérale des *Han*, et une troisième fut celle dite de *Ou*. En 265 seulement les *Tcin* rétablirent l'unité de l'empire. Aux Tcin succédèrent les *Soung*, puis les *Thsi*, les *Liang*, les *Tchin*, les *Soui*, et enfin, en 618, les *Thang*, qui régnèrent deux cent quatre-vingt-neuf ans. Ces derniers fournirent vingt empereurs, parmi lesquels il en est qui doivent être cités, *Taï-Tsoung*, par exemple, dont le règne fut un des plus glorieux de l'histoire chinoise. Ce souverain fut remarquable non seulement par les triomphes successifs de ses armes, mais par les soins qu'il donna à l'étude des lettres, par la douce morale qui fut la sienne et qui fit chérir son gouvernement. Une de ses ordonnances qu'on ne saurait trop proposer pour modèle aux gouvernants de tous les pays disait : « Le fondement de toutes les vertus se nomme la piété filiale. C'est l'instruction la plus essentielle..... Mon grand désir serait que tout fût dans l'ordre, que mes sujets suivissent en tout la raison et fussent solidement vertueux. Ainsi, quand je vois quelque chose hors de sa place, et quelqu'un de mes sujets vicieux, je m'en prends d'abord à moi-même et au peu de talent que j'ai pour le bien instruire et pour le corriger suffisamment..... Instruit par mes propres yeux, je ne permets pas qu'on occupe même un seul homme à des corvées inutiles. Je travaille de mon mieux à mettre à l'aise tous mes sujets, afin que les parents soient plus en état

de bien élever leurs enfants, et que les enfants à leur tour s'acquittent mieux de leurs devoirs à l'égard de leurs parents, et qu'avec la vertu de la piété filiale, toutes les autres fleurissent.

« Que la présente ordonnance soit publiée sans délai. On le dit et il est vrai, on se repent souvent pendant trois ans d'un jour perdu mal à propos. »

Sous le règne des Thang l'astronomie chinoise fit de grands progrès, moins peut-être par le fait des Chinois eux-mêmes, que par suite de leurs rapports de plus en plus fréquents avec les Indiens et les Tartares de la Bactriane, dont les découvertes des Grecs et des Arabes avaient singulièrement augmenté les connaissances. C'est pendant cette période qu'eurent lieu les premiers essais de triangulation, ainsi qu'une détermination approximative de la hauteur de l'étoile polaire au-dessus de l'horizon. L'emprunt de la division du grand cercle en 360 degrés et du degré en 60 minutes que les Chinois firent aux Indiens, leur permit d'établir une mesure à peu près exacte de l'empire. Cette mesure donnait 663 lieues de 25 au degré, du nord au sud, et 775 de l'est à l'ouest. C'est également sous le règne des Thang que fut publiée la première carte géographique comprenant tout l'empire et les pays tributaires. Elle mesurait 30 pieds en largeur sur 33 en longueur. Construite à l'échelle de 1 pouce pour 100 *li*, elle contenait la représentation de 132 degrés sur 120 degrés de 250 li ou 25 lieues au degré.

En 845, l'empereur régnant Wou-Tsoung, voyant

le bouddhisme envahir de plus en plus ses États, ordonna que les temples de cette religion fussent détruits dans tout l'empire, que les religieux bouddhistes des deux sexes quittassent leurs monastères et fussent renvoyés dans leurs familles; que leurs terres fussent soumises à l'impôt et que leurs esclaves, libérés, fussent mis au rang du peuple. Or, en mettant cet édit à exécution on trouva qu'il existait 4,660 temples et monastères autorisés par les empereurs et 40,000 construits par les particuliers. Le nombre des religieux et des religieuses était de 260,500. Les esclaves des bonzes ou prêtres de la secte de Fo s'élevaient au nombre de 150,000, cultivant une immense surface de terre. On ne cite ici cette statistique que pour montrer le développement pris par le bouddhisme en Chine. La preuve la plus palpable de l'importance obtenue par cette religion, c'est que cet édit de l'empereur Wou-Tsoung n'eut aucun effet. Le premier soin de son successeur fut de le rapporter.

Les Thang, comme les autres dynasties, s'étaient éteints par suite de l'incapacité d'une série de souverains dont la faiblesse fut le signal de l'anarchie. Après eux cinq petites dynasties régnèrent simultanément sur autant de portions de l'empire, jusqu'à ce que la dynastie des *Soung* ait pris, en 960, le pouvoir qu'elle conserva jusqu'en 1279. Il est bien évident que les premiers des Soung furent des souverains remarquables; ils eurent, surtout pendant les premiers temps, le mérite de bien choisir leurs ministres. On en peut juger par le fait sui-

vant : une éclipse était annoncée comme devant couvrir les six dixièmes du disque solaire ; elle n'en couvrit que quatre. Aussitôt, les astronomes qui s'étaient trompés vinrent en cérémonie féliciter l'empereur de ce que le ciel avait changé ses lois en sa faveur. Ise-ma-Kouang, un des plus grands historiens chinois, et à la fois historiographe de la cour et censeur, qui était présent, prit la parole en ces termes : « Le premier devoir d'un censeur est de dire la vérité ; ce que vous venez d'entendre n'est qu'une basse plaisanterie ou l'effet d'une ignorance profonde. L'éclipse a été moindre qu'on ne l'avait annoncé : il n'y a là ni bon ni mauvais pronostic à faire, ni de quoi féliciter Votre Majesté. Les astronomes se sont trompés ; si c'est par négligence, il faut les en punir. Un très mauvais présage, c'est qu'il y ait près de votre personne des gens qui osent parler comme je viens de l'entendre, et que Votre Majesté daigne les écouter. »

Les lettrés furent très protégés par la dynastie des Soung. C'est pendant le règne de cette maison, que les examens littéraires et scientifiques commencèrent à devenir en Chine le chemin des honneurs.

Aux Soung succéda, non sans une résistance désespérée de la part des Chinois, la première dynastie mongole, dont le premier souverain fut Khoubilaï-Khan, en chinois Hou-pi-Lie, le petit-fils du trop célèbre Tchinggis-Khan. C'est sous le règne de ce prince que fut introduite en Chine la doctrine de la secte tibétaine du bouddhisme, le lamaïsme, dont les princes tartares suivaient les errements.

Khoubilaï-Khan fut un des plus grands souverains de la Chine; sa puissance, étendue par les invasions mongoles en Occident et par ses propres conquêtes, était respectée des régions glaciales du nord à Malacca, de la Perse aux mers de la Chine. Il jeta les fondements de la capitale tartare de Péking. Le numéraire venant à manquer dans ses vastes États, il y répandit l'usage du papier-monnaie, découverte qui devait avoir un jour une si grande influence sur les relations commerciales de tous les peuples du monde et dont les Chinois durent vraisemblablement la connaissance aux voyageurs italiens qui alors pénétraient de loin en loin dans leur pays.

Aux Mongols succéda, en 1368, la dynastie, chinoise, cette fois, des *Ming*, qui dura deux cent soixante-seize ans et laissa la place à la dynastie actuelle des Tartares mandchoux. Avec les princes de ces dynasties, l'histoire chinoise, qui n'est qu'une répétition de ce qu'elle fut pendant trois mille ans, rentre dans l'histoire générale moderne, et le seul intérêt qu'elle présente se concentre dans les rapports des Chinois avec les autres peuples. C'est dans l'histoire de ces relations qu'on en trouvera la suite. Mais ce qu'il importe de bien spécifier, c'est que les Chinois, parvenus, dès les temps les plus éloignés, à un degré certain de civilisation par suite même de leurs institutions, ont toujours regardé la perfection dans l'imitation des anciens. Par suite de l'absence, dans leur croyance, d'une personnification divine caractérisée à l'origine des choses et d'une espérance à leur fin, ils sont restés

stationnaires. Sans admettre, avec M. Edgar Quinet (*Génie des religions*), que depuis cinq mille ans les Chinois n'aient pas réellement vécu un jour, on peut dire avec lui : « Dans la société chinoise, l'homme, n'ayant pour but que l'homme, trouve sa fin dans son point de départ ; il faut qu'il étouffe dans les bornes de l'humanité. En faisant la vertu trop commode, on l'a rendue impossible, car le malheur est que l'homme n'est pas fait pour le milieu, que dès qu'il vise à la médiocrité, il atteint au-dessous, qu'en renonçant au ciel il déchoit de la terre, que, s'il ne brigue la vie absolue, il s'arrête au néant..... On s'épargne le danger en s'épargnant la grandeur; on évite le scepticisme en évitant la croyance. »

Dans l'antiquité les Chinois n'ont fait profiter aucun peuple, si ce n'est peut-être les habitants du Tonking et de la Cochinchine, de la civilisation qu'ils avaient acquise. Ce sont eux qui, en avançant dans la série des âges, ont bénéficié des progrès de l'Occident, sans cependant les pousser au delà d'une limite qui les laisse, aujourd'hui, bien en arrière des autres peuples. Ainsi, leur écriture, toute figurative ou hiéroglyphique dans le principe, est devenue, après de nombreuses phases, une sorte de compromis entre l'écriture figurative et l'écriture phonétique, état où les signes ne permettent plus de reconnaître la forme des objets qu'ils désignent. Elle n'est pas non plus purement alphabétique. C'est là une preuve palpable d'infériorité; et, à l'heure actuelle, bien peu de Chinois, quelque let-

trés qu'ils soient, connaissent à fond une écriture qui compte plus de 43,000 caractères, qui augmentent encore en nombre par suite de combinaisons avec des radicaux déterminés. Par contre, la langue parlée, qui ne consiste qu'en un petit nombre d'articulations monosyllabiques, est d'une extrême pauvreté. On ne compte que 489 monosyllabes distincts qui, par une variation des accents ou des intonations, s'élèvent à 1,200. Cette variété de nuances exprimant des significations différentes par l'emploi d'un même mot, rend l'étude de la langue chinoise extrêmement difficile.

L'art chinois, si remarquable qu'il soit dans l'ornementation, est, comme les autres branches de la civilisation de ce peuple, un art avorté. S'étant perpétuellement proposé l'imitation des produits anciens, les habitants du Céleste Empire n'ont fait aucun progrès. Au contraire, les types d'une première époque artistique étaient évidemment remarquables; devenus depuis types officiels et constamment reproduits, ils ont constamment perdu. Dans le dessin, la perspective et la représentation de l'homme sont restées enfantines. Au lieu de chercher le beau, c'est-à-dire le vrai dans l'art, ils ont pris l'originalité pour modèle. Au point de vue artistique l'introduction du bouddhisme leur a rendu un très mauvais service. Loin d'idéaliser la représentation des dieux, ils ont exagéré jusqu'à l'ignoble grotesque, les types si outrés et si difformes déjà que cette religion leur avait apportés de l'Inde. Ils n'ont pas su comprendre qu'il fallait chercher la représentation tangible des

dieux dans les modèles les plus parfaits que leur offrait l'humanité; ils ont cru, justement, les distinguer de l'humanité, les placer au-dessus d'elle, en leur donnant les formes les plus éloignées de celles de l'homme. Comme si la possibilité existait de concevoir en dehors du type humain des types anthropomorphes qui ne fussent de ridicules conceptions d'imaginations dévoyées. C'est à ces compositions malheureuses que, de tous temps, ils employèrent le talent très réel de leurs artistes qui, ainsi faussé, ne s'éleva jamais au-dessus d'une imitation servile.

Le nombre excessif de la population chinoise, en donnant à la main-d'œuvre une très minime valeur, est la cause du grand développement, dans l'empire du Milieu, des industries telles que : le tissage des étoffes, la broderie, le découpage et la taille des matières dures, qui réclament une grande perfection de travail. C'est à la même cause d'une population prodigieusement nombreuse, eu égard à l'étendue de la portion fertile des territoires qu'elle occupe, que doivent être attribués les progrès véritablement remarquables de l'agriculture en Chine. L'augmentation des produits agricoles était pour les Chinois une question de vie ou de mort, une œuvre de tous les instants; aussi les souverains, à quelque dynastie qu'ils appartinssent, s'en sont-ils montrés les zélés protecteurs.

On peut voir, d'après ce résumé d'une histoire si peu connue des Occidentaux, que la Chine n'est pas absolument ce qu'on la croyait en Europe, où on ne la reconnaît que par son côté faux. Si les Chinois n'ont

pas été éclairés, comme nous, par la lumière de l'espérance, ce guide des grandes idées et des grands progrès, ils n'en ont pas moins le droit d'être sérieusement étudiés par l'historien ou par le philosophe. Sur certains points, nous avons beaucoup à gagner à cette étude.

CHAPITRE IV

LES JAPONAIS.

Il est impossible de quitter l'extrême Orient sans dire quelques mots d'une contrée longtemps inconnue des Occidentaux. Par ses progrès vers le développement de la civilisation, cette contrée présente un ensemble plein d'intérêt, et est appelée dans l'avenir à jouer un rôle considérable : il s'agit du Japon. Ce pays composé d'une série d'îles, ressemble à peu près, comme nature et comme position dans l'océan Pacifique, aux Iles-Britanniques dans l'Atlantique. Il est à l'orient de la Chine comme l'Angleterre à l'occident de l'Europe.

Ce qu'il y a de curieux dans ce Japon, c'est qu'il n'a pas une forme ordinaire. Il est une sorte d'arc de cercle concave à l'occident; et de ce côté il a en face de lui la côte de la Corée et de la Mandchourie, qui en sens opposé forme un arc de cercle aussi; d'où il résulte qu'entre ces contrées se développe la mer dite par nos géographes, mer du Japon. Les îles japonaises sont pleines, presque en tous sens, de rameaux montagneux parfois très élevés; c'est entre ces montagnes que se trouvent par petites portions,

les parties des terres cultivables. Dans la Corée, depuis le détroit de ce nom jusqu'au nord de la Mandchourie, et dans le haut de la manche de Tarrakaï, c'est-à-dire le long de la mer du Japon, on trouve également une région montagneuse. Il en résulte que, dans la série des bouleversements, une sorte de vallée immense, formée par des sédiments, existait entre ces montagnes, et que, dans ces grands bouleversements, peut-être un de ceux indiqués par M. Adhémar, elle a été amollie, puis lancée par la force prodigieuse de l'eau, soit au nord, soit au sud, si l'immense courant allait du sud au nord ou du nord au sud, ravissant ainsi le Japon au continent asiatique.

Quoi qu'il en soit, ce pays est en mer comme une série d'élévations énormes que les eaux séparent en formant d'utiles détroits. Elles font un délicieux archipel, bien que les tremblements de terre les tourmentent trop souvent.

Par suite de cette formation fractionnée du sol japonais, les grands fleuves sont inconnus dans ce pays; on y voit quelques lacs; mais la multiplication des montagnes est la véritable raison de la multitude des chutes d'eau, des ruisseaux, des cascades, qu'on y rencontre et qui promettent que le Japon sera un jour un des premiers pays manufacturiers du monde. Cette possibilité de fabriquer des produits commerciaux sera d'autant plus précieuse que les montagnes arrivant parfois abruptes et découpées à la mer, forment sur les rivages, en une foule de points, une quantité d'estuaires

ou de ports superbes, que les commerçants de l'Orient seront bien heureux d'avoir à leur disposition. On exportera du Japon les produits manufacturés ou minéralogiques; la population augmentant, on y portera suffisamment de produits agricoles.

Ces grandes montagnes sont couvertes en partie de forêts magnifiques; et comme depuis des temps immémoriaux les bois étaient trop difficiles à descendre ou à transporter, les populations les ont respectées et elles sont devenues, en bien des points, des futaies immenses d'arbres colossaux et variés qui forment une ressource pleine d'intérêt pour l'avenir des marines de l'océan Pacifique.

A quelle époque, au milieu des effrayants cataclysmes naturels qui bouleversèrent cette région, les îles japonaises furent-elles peuplées? On l'ignore; mais, ce qui paraît très probable, eu égard aux différences de températures existantes, soit dans le nord, où les froids et les neiges arrêtent la végétation, soit dans le sud, où la nature est sous une impression calorifique très élevée, c'est que les premiers habitants, d'une latitude extrême ne sont pas allés peupler l'autre latitude. Dans le principe, les contrées du bas des fleuves dans le centre de la Chine étaient encore de vastes espaces aqueux s'opposant à ce que leurs habitants se lançassent au hasard sur l'océan immense, pour aller peupler des îles qu'ils ne voyaient pas. Il faut donc que les premiers hommes qui ont foulé le sol du Japon soient venus dans le Nord, du bassin du fleuve Amour en

passant par l'île de Sakalien ; ou bien du pays du Kamtchatka en occupant l'une après l'autre toutes les îles de l'archipel des Kouriles. Ils se seraient ainsi répandus dans le Japon en peuplant l'île de Yéso et le nord de celle de Niphon. Ces êtres humains, on les appelle aujourd'hui des Aïnos, des hommes velus. Cette désignation seule semble les rattacher aux populations sibériennes. Peut-être, aux époques glacières, la nature leur affecta-t-elle comme aux animaux des poils longs et nombreux, préservatifs du froid.

Au centre du Japon, certainement des habitants sont, dans une période très antérieure au commencement de l'histoire, venus du nord dans les pays voisins de Corée, ou de Mantchourie ; peut-être ont-ils pénétré dans le sud par les îles Liou-Kiou, par l'île Formose communiquant avec les provinces chinoises très montagneuses de Tô-Kian et de Kouang-Toun, voire même par les îles Philippines, qui font une ligne directe remontant de la Malaisie vers le nord. Par cette dernière voie les îles japonaises du sud ont reçu, à une antériorité incommensurable, une partie des populations devenues presque blanches et qui étaient faites des croisements des premiers nègres mélaniens avec les races de l'Asie orientale.

Une tradition même ferait croire à des migrations très antérieures ; car on raconte comme fait d'un hasard, que 800 ans après Jésus-Christ, des Indiens firent naufrage sur les côtes de la province Mikawa et que les graines de coton qu'ils

avaient apportées furent semées dans le sud et l'ouest de cette province. C'est là l'origine de la culture du coton au Japon.

Les individus qui formèrent ces expéditions étaient plus ou moins sauvages et inconnus les uns aux autres; ils furent peu à peu soumis par la tribu la plus nombreuse et la moins barbare. La Chine, où la civilisation paraît avoir commencé bien plus tôt qu'au Japon, fut probablement la contrée d'où sortirent les éléments nécessaires à la fondation d'un état meilleur; et la Corée ou la Manchourie en furent peut-être les intermédiaires. Ce qui porte d'autant plus à croire que les Chinois ne se sont pas mêlés directement de l'introduction de cette civilisation, c'est que ce progrès est très différent sur un grand nombre de points; et l'on peut dire que dans la suite de leur histoire les Japonais ont secoué le type uniforme que la civilisation chinoise avait jeté sur tout le Céleste Empire.

Les Japonais sont, et semblent avoir été une nation intelligente et active, comme l'indique le croisement de plusieurs races; aussi paraissent-ils n'avoir rien admis sérieusement en théorie générale, et surtout en doctrine religieuse, jusqu'au développement de la science moderne. Les décrets n'étaient acceptés par l'ensemble de la population que lorsque le pouvoir du chef était capable de les leur imposer; et pendant bien longtemps ce ne fut que d'île à île, à la suite de menaces, qu'on obéit aux ordonnances du souverain. Ce n'est qu'à une époque bien plus récente que les Japonais, comme religion, ont adopté les errements des Chinois, au point d'accepter les

grandes doctrines en partie de Lao-Tseu transformées en bouddhisme que Çakyamouni n'eût jamais reconnues et en quelques préceptes de Confucius dont la théorie si bonne ne pouvait que leur être très utile. Les Japonais auraient voulu une base sérieuse à leur croyance, mais les querelles partout et toujours renouvelées par les sectateurs d'une religion avec ceux d'une autre, mirent pendant de longs siècles le Japon en deuil et empêchèrent le développement intellectuel. Ils admettaient la transmigration des âmes, un enfer et un paradis.

A cette religion dont les fêtes populaires étaient à peu près la seule pratique, leurs aspirations les firent former ce qu'ils appelaient le Sinto, l'affirmation d'une punition ou d'une récompense pour tout ce qui dans l'existence était mauvais ou bon. C'est la doctrine de Confucius, le Syanto, qui leur permit d'affirmer qu'il existait un point de concentration, peut-être même de création de l'univers, auquel devaient se rapporter leur culte et leurs espérances. Ils ne se rendaient pas compte de ce qu'était un Dieu créateur; mais c'est à cet inconnu qui dirigeait les choses pratiques de la vie, qu'il fallait obéir.

Il existe, au sujet d'une partie de ces doctrines un bien remarquable et bien intéressant mémoire. Il parut je ne sais à quelle époque et fut traduit par M. le comte Charles de Montblanc (1). C'est un discours sur deux vertus, *zin* et *gi*. La première se traduit par *charité*, *bienveillance*, *humanité*; la seconde

(1) Extrait du Kiu-o Dau-wa, *Soc. des études japonaises*. Session 1878-79, *Mémoires*.

par *respect pour la nature des personnes et l'usage des choses.* « Sans *zin*, dit M. de Montblanc, *gi* devient impossible. Par *zin*, l'homme possède la faculté de se mettre en rapport sociable avec ses semblables et avec la nature. Par *gi*, l'homme apprécie à différents titres ses relations avec les personnes, et à différentes fins son emploi des choses. » L'organisation n'est pas basée sur la justice de faire bien au lieu de faire mal, elle l'est sur le respect envers tout ce qui existe.

« Maw-si, l'auteur japonais du discours, dit : la sociabilité, *zin*, est le cœur même de l'homme, le respect, *gi*; est sa voie morale; abandonner cette voie, c'est errer sans guide, c'est perdre son cœur que l'on ne retrouve plus.

« Pour celui qui a le cœur pur, la soumission à ses parents, qui est la piété filiale, le dévouement à son maître, qui est la piété domestique; les rapports de mari, de femme, de frères, d'amis, tout cet ensemble qui est la morale des cinq relations, n'est simplement que la preuve de l'harmonie de son être.

« L'homme qui apporte en naissant une nature vicieuse est un phénomène vis-à-vis duquel il n'y a rien à faire; mais heureusement que la nature nous a fait naître les uns et les autres avec un cœur pur : n'est-ce pas un bien qui vaut plus de dix millions de kines?

« En suivant les impulsions d'un cœur pur, quoi qu'on fasse, l'on sera dans la voie. N'est-ce pas une science bien simple? Celui qui comprend cette loi, comme le savant qui possède la science depuis long-

temps, en sait assez pour remplir tous ses devoirs... Suivez sans crainte cette voie. C'est celle du respect. Être respectueux, c'est être raisonnable. Ne pas agir sans raison, c'est rendre superflu toutes recommandations sur les devoirs des relations humaines.

« Ce n'est pas en négligeant ses facultés que l'on apprend à les employer. Ce n'est pas en se complaisant dans ses droits, que l'homme en acquiert les bénéfices. Il ne suffit pas de se complaire dans son moi pour traverser le monde. Sans les lois qui gouvernent, ce moi ne durerait pas un seul jour. »

Maw-si dit, un peu plus loin : « Un professeur étant allé dans le pays de Setu, s'arrêta chez un bourgeois opulent qui fut excessif dans sa manière de recevoir. Il fit venir sa fille âgée de quatorze ans, pour faire fêter le savant. Cette jeune fille avait une tenue parfaite et de fort bonnes manières. Elle fit des bouquets, prépara le thé, joua de la harpe et récita des poésies. Le professeur remercia les parents et loua cette éducation peu ordinaire. Cette louange les remplit d'orgueil, ils dirent alors qu'en effet son mari ne sera pas à plaindre ; qu'elle fera joliment honneur à sa nouvelle demeure ; qu'en dehors de ce que le professeur avait vu, elle avait bien d'autres talents : parfumer un salon, faire des ornements, dessiner. La jeune fille entendait, et la vanité la redressait. Aussi le professeur interrompit, en disant que certainement cette éducation soignée était complétée par la science du massage et l'art de soigner un malade. Le père parut contrarié et répondit que ces connaissances étaient certainement bonnes pour de

pauvres gens, mais que jusqu'à présent, il ne les avait pas fait acquérir à sa fille. Le professeur dit en riant qu'il ne s'agissait nullement de riche et de pauvre, mais des soins qu'une femme doit rendre dans son ménage, et de ses devoirs envers ses beaux-parents, comme envers ses pères et mères. Si son beau-père ou sa belle-mère se trouvaient malades, dessiner, faire des ornements, préparer le thé, ne serait pas suffisant. Il ne convient pas non plus, dans un bon ménage, de s'en rapporter à des gardes-malades que l'on fait venir du dehors. Le principal soin doit venir de la jeune femme, et l'art de tenir son ménage est essentiel.

« Pendant que le professeur parlait, le maître de maison était grandement mortifié et la confusion lui faisait détourner la tête. On dit qu'il reconnut l'erreur de sa vanité.

« Certainement la harpe et la guitare ont du bon, mais donner à une jeune fille une éducation de koto (harpe) et de samisène (guitare), c'est lui donner des habitudes qui la rapprochent du plaisir, c'est lui donner des manières de geiko (danseuses). Aussi en grandissant à peu près comme une fille, elle trompe ses parents. Cela arrive. La faute est moins à cette enfant qu'à ses parents. »

On voit, d'après les préceptes de ce sage Maw-si, que pour lui la bonne doctrine demande, et l'amour et le respect des circonstances avouables de l'existence. Il a raison dans sa théorie ; mais bornée est-elle ; l'âme va plus loin. Ce que ce savant arrête au temps de la vie, se continue après ; et lorsque bien

rudes sont les accidents ici-bas, sa doctrine a peu d'autorité pour y parer. On reçoit presque autant de mal qu'on peut émettre de bien ; or c'est justement dans cette lutte que l'âme remplit sa mission. Elle fait le bien sur la terre, elle cherche à propager le bien; et c'est après la vie qu'une parfaite entente des choses la réunit à Dieu.

Le *Tennô*, empereur du Japon, descend, d'après la tradition, des demi-dieux, des héros qu'admet la religion, *sintô*. C'est là son titre à la vénération et la raison de sa puissance. Cette illustre origine met dans les mains du tennô un grand pouvoir dont il peut bien user lorsqu'il est un homme de valeur; mais ce ne fut pas toujours le cas dans l'histoire japonaise. Le premier de ses empereurs Jimmu-Tennô vécut un peu vieux, de 660 à 585 avant Jésus-Christ. Il fut, comme tous ses successeurs, plus ou moins vainqueur des Aïnos, et l'ordonnateur des premiers errements de civilisation japonaise. Pour lui, comme pour un grand nombre d'empereurs ou d'impératrices, les soins à donner à l'agriculture furent un des devoirs qu'ils ont le mieux remplis.

A mesure que les Japonais augmentèrent leur nombre et leur bien-être, l'idée leur vint de prendre pied sur le continent asiatique et de faire la conquête de la Corée. Ces expéditions, dans cette presqu'île presque chinoise, durèrent jusqu'aux temps modernes.

C'est vers 270 à 310 que les livres chinois commencèrent à être introduits au Japon et furent l'origine des premiers efforts littéraires. L'industrie vint en-

suite s'établir sur différents points de l'archipel. Vers 552 les premières statues de Bouddha furent installées au Japon. En 670 parut le premier code, dit code d'Omi; et l'organisation de la vie commença à prendre un caractère intéressant, soutenue par la morale de Confucius. Ceci se produisit sous l'impératrice Koken-Tennô qui fit faire et plaça dans chaque famille, un exemplaire du livre intitulé *kokio* ou traité des devoirs des enfants envers leurs parents.

Ce qu'il y a de curieux en étudiant l'histoire japonaise, c'est de remarquer l'effet que la religion de Confucius, même mal combinée et mal admise, a eu sur la bonification du beau sexe. Là, comme en Chine, la femme, autrement élevée que chez d'autres peuples, a acquis un caractère remarquable dont le développement favorise la vie commune. L'instruction qu'un certain nombre de jeunes filles ont reçue dès le bas âge en faisait les protectrices intelligentes du foyer; autant que possible elles cherchaient à améliorer le sort du peuple. La doctrine de Confucius eut par là un résultat d'autant plus excellent qu'elle dut lutter contre le culte de Bouddha, qui prit une prépondérance immense. Les bonzes ou prêtres de cette religion, s'étant augmentés dans des proportions incalculables, étaient devenus une puissance; ils allaient tous, armés, adresser leurs demandes à l'empereur, lorsqu'ils ne se battaient pas les uns contre les autres. Le résultat de l'extrême et incomprise dévotion des Japonais pour Bouddha rendit les bonzes aussi arrogants que possible; c'est ce qui fit faire à l'empereur Shira-

kawa-Tennô la spirituelle remarque que voici : « Il y a trois choses sur lesquelles je n'ai aucun pouvoir : les eaux de la rivière, la Kamagarwa (qui débordait fréquemment), les dés à jouer et les bonzes. » On comptait alors au Japon 11,037 temples bouddhistes appartenant à dix sectes différentes.

A la longue, les bonzes aussi finirent par s'user comme force ; et les gouverneurs de province, les généraux prirent leur place. De vassaux qu'ils étaient quelques-uns devinrent indépendants. Ils ne niaient pas le pouvoir des empereurs, mais ne leur obéissaient pas. Les périodes historiques qui succédèrent à l'année 1100, après Jésus-Christ, montrent que la lutte entre les empereurs et les vassaux prit, au détriment du premier, le pied sur toute autre politique. De 1275 à 1287 eut lieu la seule grande attaque contre laquelle tous les Japonais marchèrent, à quelque ordre qu'ils appartinssent. C'est celle que l'empereur de Chine fit contre le Japon ; ce chef asiatique, l'histoire le rapporte, passe, la tempête aidant, pour y avoir perdu cent mille hommes et les Coréens sept mille. Dans le siècle suivant, le contraire eut lieu : ce sont les pirates japonais qui dans les mers voisines attaquèrent les navires chinois jusqu'aux côtes du Céleste Empire.

Un siècle encore écoulé, la politique varie de nouveau : les empereurs du Japon restent toujours ; mais là, comme en France, sous la race des Mérovingiens, le plus puissant des vassaux devient le maire du palais, le Shôgun. Il protège le souverain suivant ce qu'il lui plaît, mais c'est lui qui, au nom

de ce souverain, fait la guerre aux autres vassaux. Cet état se prolongeait encore dans les dernières années où le Shôgun s'affaiblit comme l'empereur, le Mikado, et où les Daïmios, grands seigneurs, devinrent presque indépendants.

De 1558 à 1586, les missionnaires chrétiens abondèrent au Japon. Parmi eux se trouvait saint François Xavier. On commença par les refuser, puis on les accepta. En très peu de temps ils firent des conversions en masses et des progrès assez rapides pour compter cent cinquante mille prosélytes. Les bonzes bouddhistes devinrent furieux, et le Shôgun fit tuer un très grand nombre de sujets convertis ou de missionnaires, brûler leurs églises et mit fin à toute propagation du christianisme.

De 1612 à 1629, la religion chrétienne reprend un peu de son prestige, mais son développement, contrecarré encore, ne dura pas.

Le Japon fut ensuite interdit comme séjour à presque tous les Européens. Les Hollandais conservèrent seuls la faculté d'y pénétrer. Au milieu du dix-huitième siècle la population s'élevait à 26,000,000 d'habitants. Bien des négociants étrangers auraient voulu prendre part au commerce du Japon ; mais des fortifications redoutables avaient été faites sur les points accessibles. Cet état de solitude dura jusqu'aux temps modernes.

Autant que nous pouvons en juger par l'histoire des Japonais, ce peuple semble avoir une intelligence et une activité supérieures à celles des Chinois. La langue japonaise a une grande supériorité

sur la langue chinoise proprement dite dont se servent les masses populaires du Céleste Empire. Elle est basée sur un alphabet de quarante-huit signes qui désignent non des mots, mais des lettres représentatives des sons. Les Japonais ne reçurent la civilisation première qu'à une époque bien postérieure à celle où elle commença à fleurir en Chine. Ils n'ont pas, comme leurs voisins du continent asiatique, une littérature monumentale ; mais ils ont un génie politique remarquable et une singulière aptitude à se pénétrer de toutes les sciences dont les notions parviennent jusqu'à eux. Il n'est pas nécessaire de rappeler ici qu'ils excellent dans les arts, en tant que leur imitation de la nature est restreinte, comme en Chine, par des types admis et dont ils ne se départent qu'à de rares exceptions. Ils semblent même, dans cet ordre d'idées, avoir à leur actif une supériorité très réelle sur les Chinois. Les arts industriels sont surtout chez eux merveilleusement compris. Désormais, dans l'histoire générale du monde, le peuple japonais tiendra une trop grande place pour que l'auteur de ce travail se soit abstenu d'en dire quelques mots.

LIVRE VIII

HISTOIRE DES GRECS.

> « Il y eut des extravagants, qui prirent le nom de philosophes : mais ceux qui étaient suivis, étaient ceux qui enseignaient à sacrifier l'intérêt particulier et même la vie à l'intérêt général et au salut de l'État ; et c'était la maxime la plus commune des philosophes, qu'il fallait ou se retirer des affaires publiques, ou n'y regarder que le bien public. »
>
> Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle. Les empires*, p. 406.

CHAPITRE PREMIER

ORIGINE DES RACES PÉLAGIQUES.

Après avoir passé en revue les grands empires qui les premiers ont existé, tant en Asie que sur la côte africaine, il faut, si l'on veut poursuivre un résumé du genre de celui-ci et suivre les progrès de la civilisation depuis l'origine des temps jusqu'à nos jours, aborder l'histoire des États européens. Leurs annales constituent pour nous la grande histoire, celle où nous avons le plus de faits, soit matériels, soit moraux, à apprécier ; parce que la race dont il

est question est la nôtre et que, par conséquent, les doctrines religieuses ou philosophiques, la politique et les arts nous touchent de plus près, parce que plusieurs d'entre eux ont été nos initiateurs dans la voie du progrès, leurs institutions étant l'origine de beaucoup des nôtres; et enfin, parce qu'en présence de l'universalité de la civilisation moderne nos intérêts sont connexes dans bien des cas.

Nous n'en sommes encore qu'à l'antiquité, mais cette antiquité, lorsqu'il s'agit des Grecs et des Romains, nous a laissé tant de souvenirs, tant d'exemples à suivre ou bien à éviter, elle a été à tel point la base sur laquelle s'est édifiée la civilisation actuelle, qu'il est impossible de ne pas s'y arrêter longtemps. Est-ce un bien, est-ce un mal pour les modernes que ce legs des anciens? Ce n'est pas ici le lieu de le discuter; et nous brûlât-il, comme la peau de Nessus, au lieu de nous abriter, nous ne pouvons que l'apprécier dans les pages qui vont suivre, quitte à montrer plus loin quelles en ont été et quelles en seront les conséquences bonnes ou mauvaises.

Abordons donc l'histoire des Grecs : aussi bien parce qu'ils sont les premiers qui se présentent à nous qui venons de l'Orient vers l'Occident que parce que leurs annales, dans lesquelles se fondent celles d'une grande partie des peuples dont nous nous sommes occupés jusqu'ici, comblent la lacune chronologique qui s'étend entre l'époque de l'apogée de l'empire achéménide et le moment du développement de l'empire romain.

Les Grecs, mais c'est avec une certaine crainte que nous entreprenons d'en parler, car il est à leur sujet des opinions toutes faites et si profondément entrées dans les esprits, que les écrivains qui, dans une certaine mesure, sont loin de les partager, craignent de mettre au grand jour leurs sentiments. Nous l'oserons cependant, et nous dirons que si nous avons une admiration réelle pour une partie de ce qui touche au domaine philosophique et intellectuel, en étudiant les Grecs nous en avons une sans bornes pour leur grandeur littéraire et artistique; mais en même temps nous professons le plus profond dédain pour l'administration religieuse, politique et le plus grand nombre de leurs institutions. Ce petit peuple a touché à toutes les bassesses comme à toutes les grandeurs; et, bien que relevé par des qualités de premier ordre, il est loin d'être la perfection. C'est un modèle qui, depuis des des siècles, a faussé bien des esprits.

Certainement les institutions appliquées dans la Grèce antique sont sur certains points remarquables; mais de là à une imitation complète, la distance est grande. En admettant que ces institutions aient été excellentes pour le peuple auquel elles s'adressaient, ce qui est très contestable, c'est être singulièrement loin de la vérité que de vouloir les appliquer sans réserves chez des nations que leur position géographique, leur origine, leurs mœurs, leur histoire, placent dans des conditions absolument dissemblables; et, cette application sans règle, on l'a malheureusement trop faite. Le monde

moderne est plein d'erreurs qui n'ont pas d'autres sources que cette imitation.

L'origine des habitants de la Grèce est une des questions historiques les plus controversées ; aussi la marche suivie jusqu'ici dans ce travail, celle qui fait descendre la race blanche d'un même couple et dont l'ensemble est si parfaitement d'accord avec les découvertes que la science fait chaque jour, ne permet pas d'admettre les théories plus ou moins ingénieuses qui s'en écartent. Lorsque la grande branche des enfants de Japhet qui s'étendait vers l'occident arriva sur les rivages du Bosphore, elle laissa, sur les côtes de l'Asie Mineure, les Phrygiens et les Ioniens de race pélagique, et franchit ce bras de mer. Parvenue sur le territoire européen, elle se divisa en deux parties, dont l'une, sous la dénomination commune de Thraces, poussa jusqu'au bord de l'Ister (Danube), tandis que l'autre, sous celle de Pélages, contournant la mer Égée, peupla la partie haute de la Thessalie, l'Épire, la Grèce proprement dite et le Péloponèse. Plus tard, lorsqu'une certaine civilisation eut pris naissance chez ces Pélages, ces peuples devenus navigateurs s'étendirent à l'est, vers les îles les plus voisines de la mer Égée, à l'ouest, dans celles de la mer Ionienne et même jusque dans l'Italie méridionale et la Sicile. Dans le Sud, à une époque à peu près semblable, ils pénétrèrent dans l'île de Crète qui fut, plus tard, l'étape d'où ils partirent pour les rivages africains de la Méditerranée aux temps des Séti Ier et des Ramsès II.

Les Pélages ont-ils été les seuls groupes qui aient contribué au peuplement de la Grèce? Évidemment non! Peut-être y avait-il des populations autochtones. Plus tard, les Ioniens des bords de l'Asie Mineure, devenus marins comme eux et peut-être avant eux, peuvent revendiquer leur part dans ce peuplement et particulièrement dans celui d'un grand nombre d'îles de l'Archipel où ils s'étendirent dans un sens inverse des Pélages. Les Phéniciens eux-mêmes qui, au temps de la puissance sidonienne, ont rayonné sur toutes ces mers, ont fourni leur contingent à la population de la presqu'île hellénique où il est certain qu'ils ont conduit plus d'une colonie. Ce sont même les Phéniciens et les Égyptiens qui semblent avoir introduit la civilisation en Grèce. Quant aux noms de Graïci, d'Hellènes, de Lélèges, de Curètes, ainsi que de Lydiens, d'Achéens, de Doriens, d'Eoliens et d'Ioniens, ils furent évidemment portés, soit successivement, soit simultanément, soit divisionnairement par les différentes tribus pélagiques d'Europe ou d'Asie jusqu'au moment où les noms d'Hellènes et de Grecs prévalurent et furent appliqués à toutes les nations de même origine.

Cette variété de noms n'a rien d'étonnant du reste, lorsqu'elle s'applique aux différentes fractions d'une même nation, si cette nation habite un pays tel que la Grèce, où chacune des tribus peuplait l'une des petites vallées dont l'ensemble forme le territoire commun; les vallées sont séparées les unes des autres par des chaînes de hauteurs, parfois assez

abruptes, pour interrompre la fréquence des communications. Les Pélages n'ont fait que suivre en Grèce la grande loi des peuplements. Une invasion barbare parfaitement homogène se répand dans une contrée tourmentée comme l'est la Grèce, chaque tribu s'y fait sa part de territoire; mais, par la suite, augmentant en nombre, nécessairement elle tend à sortir de ses limites. Seulement, comme ceux à qui il faudrait disputer le terrain ont avec eux une origine commune, ce serait une guerre civile où chacun perdrait une grande partie de sa force. Tous raisonnent ainsi : il faut s'étendre ! Alors tous les désirs se confondent pour n'en plus former qu'un qui se traduit bien vite par cette formule : « Allons au loin chercher une fortune commune. » Là est la période de conquêtes, d'invasions irréfléchies; on va ensemble où l'on peut, où le vent vous pousse. Pélages, on envahit l'Italie, Crète, l'Afrique ! Mais comme tout le monde n'est pas parti, pendant la période des conquêtes la civilisation a marché; sur le territoire premier on est devenu plus nombreux et on ne peut aller au loin où les frères occupent les pays dont ils se sont emparés. Alors la guerre intestine commence et dure bien longtemps. A la suite des événements qu'elle produit, certaines tribus disparaissent, d'autres se groupent, et cela jusqu'à ce que quelques concentrations soient assez grandes pour en imposer aux voisins de race différente et former des nations. Les Grecs n'allèrent jamais au delà des concentrations particulières, quoiqu'à plusieurs reprises leurs pensées se soient

portées vers ce désir; témoins la guerre de Troie et l'expédition des Argonautes. Les expéditions faites, toujours ils se sont séparés. Dans un grand danger, comme les invasions des Perses, ils se réunirent, mais aussitôt le danger passé, le besoin d'autonomie reprit le dessus. De là découle toute leur histoire, de là résulte leur faiblesse. Ils n'ont jamais su se placer sous l'égide d'institutions pour remédier au desiderata de leur état social et politique, et faire, soit une monarchie sérieuse, soit une fédération. L'imagination qui était la faculté dominante de leur caractère les a menés bien haut dans le domaine de la pensée; mais elle les a conduits aussi, comme elle le fait toujours lorsqu'elle est déréglée, à la plus complète anarchie!

La guerre civile, soit entre tribus différentes soit dans le sein d'une même tribu, fut en Grèce un état permanent. Amoureux de la liberté sociale, ce qui se comprend, les Grecs l'ont absolument confondue avec la liberté politique; et, loin de rester libres en obéissant à la loi d'un gouvernement sage, ils se sont tous cru, comme c'est absolument forcé en pareil cas, les mérites nécessaires pour conserver l'État et contribuer à la confection des lois. Naturellement, en peu de temps, ils les ont faites si mauvaises et ont si vite dénaturé celles qu'ils devaient à leurs premiers et sages législateurs, que toutes ces petites nations folles n'ont eu d'autre ressource que celle de s'incliner devant le tyran de génie qui s'appelait Alexandre; elles se courbèrent ensuite devant ses successeurs dont la grande intelligence ne leur

servait plus d'excuse, pour enfin se prosterner devant Rome qui leur mit sur la tête son pied de fer. Et tout cela, pour se sauver d'elles-mêmes, suivant cette autre loi générale des démocraties qui veut que, lorsqu'on appelle les peuples à se gouverner, on n'y trouve plus, après quelques jours de grandeur, que l'envie qui les corrompt et les livre, avilis, au plus vil d'entre eux.

C'est pendant la longue période désignée dans l'histoire des Grecs sous le nom de temps primitifs ou pélagiques que furent fondées Argos, Mycènes, Tirynthe, Corinthe, Sicyone, Mégare, Orchomène, Mantinée, Sparte dans le Péloponèse ou dans l'isthme; Eleusis, Athènes et Thèbes en Attique et en Béotie. Dans le dix-neuvième siècle avant notre ère quelques-unes de ces villes furent détruites ou abandonnées à la suite du déluge d'Ogygès ainsi que des cataclysmes et des épidémies qui l'accompagnèrent; et c'est seulement, durant la période de temps qui suivit ces bouleversements que des rapports devinrent de plus en plus fréquents pour les Grecs, avec les Phéniciens et les Égyptiens, dont les religions orientales commencèrent à pénétrer en Grèce. Ces peuples y transformèrent en une adoration des forces, des objets naturels ou des facultés de l'homme, le culte d'un Dieu unique qui semble avoir été la croyance primitive des Pélages, comme celle de toute la descendance de Japhet. Le temps, le soleil, la lune, la terre, la mer, les vents, les feux souterrains, la sagesse, la beauté, le courage, tout, en un mot, fut déifié. Si dans cette introduc-

tion de pensées la poésie y gagna, la morale y perdit et, par la suite, il s'y fit de singuliers changements. Dans ce culte, le dieu du temps, le dieu principal pour les marins de cette époque reculée, Saturne, auquel on offrait des sacrifices humains, est le signe de la religion odieuse des Phéniciens. Un peu plus tard, en Grèce comme en Phénicie, chaque ville avait son dieu ou sa déesse dont parfois, elle défendait la cause les armes à la main; c'est même pendant la seconde partie des temps pélagiques que les Grecs commencèrent à déifier les héros et les bienfaiteurs de l'humanité.

En 1580, date de l'arrivée de Cécrops à Athènes, on place l'ouverture de cette seconde période où l'introduction d'une civilisation réelle fut faite en Grèce. Ce roi ou chef de colonie importa dans ce pays la division des habitants en trois classes : prêtres ou nobles, guerriers et artisans, division qui subsista jusqu'aux réformes de Solon. On lui attribue aussi, et l'on paraît y reconnaître une preuve de son origine, la coutume admise en Égypte du mariage entre le frère et la sœur. A partir du règne de Cécrops, le culte de Saturne perd de son importance; c'est celui de Jupiter, roi des dieux, qui lui succède et tend de plus en plus à dominer. Est-ce une introduction égyptienne en concordance avec le dieu Nou, le grand dieu, celui d'où tout découle, à qui on doit l'enfantement de l'univers? Mais alors ce culte se serait modifié en changeant de pays; car Jupiter ne fut, dans la religion grecque, que le père et le maître des dieux, sans

que la puissance créatrice originelle lui soit attribuée ; n'est-ce pas plutôt une réminiscence du dieu unique des Pélages?

Cécrops est regardé comme l'introducteur de l'agriculture en Attique. Sous le règne de l'un de ses successeurs, Amphictyon, on vit pour la première fois, à une époque historique, quelques tribus se coaliser pour repousser une invasion étrangère, celle des Thraces. Les résolutions communes à beaucoup de tribus furent prises dans un conseil de délégués qui porta désormais le nom de conseil amphictyonique, dont les décisions, respectées lorsque surgissait un danger commun, restèrent, par la suite, lettre morte, lorsqu'un des peuples grecs se sentait assez fort pour le braver. La victoire complète ne vint cependant pas récompenser les premiers qui se servirent de ce conseil; car, si les Thraces furent chassés de l'Attique, ils y conservèrent la ville d'Eleusis. Ils se fixèrent même en Phocide et en Béotie où bientôt la similitude d'origine amena leur fusion absolue avec la population. Les Thraces étaient du reste plus avancés en civilisation que les Pélages grecs, et d'une civilisation plus douce. Le nom seul d'Orphée, un de leurs chefs, suffit à le prouver. Les Grecs leur durent la musique et la poésie. Ce furent, dit-on, les créateurs des mystères d'Eleusis.

Pendant que Cécrops et ses successeurs civilisaient l'Attique, d'autres colonies étrangères s'établissaient dans les différentes parties de la Grèce et y jetaient également les bases d'états sociaux supé-

rieurs à ceux dont la tradition a conservé le souvenir comme ayant existé au temps des Pélages. Citons : le Phénicien Cadmus qui s'établit dans la Béotie où il fonda ou releva Thèbes; l'Égyptien Danaüs qui se fixa en Argolide et sur une partie du Péloponèse; le Lybien Lelex qui s'arrêta dans la Mégaride; et, enfin, le Phrygien Pélops dont le nom fut donné à la péninsule méridionale de la Grèce.

Les Crétois, parmi lesquels l'élément pélagique avait une grande part, contribuèrent aussi dans une large proportion à l'introduction de la civilisation en Grèce. Par suite de la position méridionale de leur île, ils reçurent d'Égypte et d'Orient, bien avant les Grecs, des semences de tout genre, qu'une fois devenus navigateurs ils portèrent dans leur ancienne patrie et dans les îles de la mer Égée.

A la seconde période des temps primitifs de la Grèce, succède l'époque dite des temps héroïques, celle dont le caractère peut être généralisé dans ce fait, qu'à la suite des progrès accomplis et de la création d'une marine, les différentes fractions de la population sentirent de nouveau la nécessité d'acquérir au loin des territoires fertiles et de s'emparer, là où ils en soupçonnaient l'existence, des richesses que leur refusait leur sol presque partout ingrat. C'est par des actes de piraterie particuliers ou généraux que les Grecs s'affermirent comme puissance maritime. La plupart des expéditions faites pendant les temps héroïques dont quelques-unes ont eu pour résultat la formation de colonies,

soit sur les rivages du Pont-Euxin, soit dans les îles orientales et notamment en Crète, Chypre et Rhodes, soit dans l'Asie méridionale, en Sicile et même en Sardaigne, ne sont en somme, sauf de rares exceptions, que des actes de brigandage. Lorsque la tâche était relativement facile elle devenait celle d'un chef comme Alcide, comme Thésée et de leurs subordonnés ; si elle présentait plus de dangers, ou, plutôt, plus de profits, elle était l'œuvre de plusieurs peuplades coalisées. Telles furent l'expédition des Argonautes et la guerre de Troie. A cette époque les Grecs voulaient bien faire la police des mers contre les pirates qui n'étaient pas des leurs, et cela, jusqu'à ce qu'étant devenus plus puissants, ils établirent, dans leur propre intérêt, une sorte de législation maritime dont ils se chargèrent de faire observer aux autres les règlements. Les plus grandes de ces expéditions ne furent pas toutes heureuses, beaucoup même furent longues et, pendant leur durée, l'anarchie eut libre carrière dans leur mère patrie. Des chefs influents, beaucoup périrent au loin ; un grand nombre de ceux qui revinrent n'eurent plus la force d'imposer le respect. Les guerres intestines, les guerres entre tribus voisines ou sur des terres assez distantes, éclatèrent dans des proportions telles, qu'elles arrêtèrent pour des siècles l'essor de la civilisation. Du douzième au sixième siècle, ce fut une sorte de chaos dont sortirent, mieux constituées du reste, les peuplades grecques qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire.

On comprend d'autant mieux l'existence de ce

chaos et le besoin d'une fusion violente des éléments qui devaient former la confédération grecque, qu'aux temps héroïques il n'existait, chez ces peuples, aucune uniformité de mœurs, de coutumes ou de religion. La civilisation possédée alors, leur était venue de tous les côtés à la fois. Ici ils en étaient restés aux errements des Pélages et des Thraces, là ils avaient tout emprunté, soit à la Phénicie, soit à l'Égypte. C'est à propos de la religion surtout, que ce fait est intéressant à constater; aussi de nombreux auteurs n'ont-ils pas manqué d'en faire la remarque. Malgré la croyance primitive à un Dieu unique, chaque dieu étranger était accepté en Grèce où on l'avait introduit : d'où il résulta que, dans ce pays, il n'exista jamais, comme dans un grand nombre de contrées, d'époque théocratique. Le peuple y fut privé de cet élément nécessaire à la constitution d'une concentration quelconque. L'État théocratique n'est évidemment pas l'état normal d'un peuple pendant toute son existence; et, parfois même il marque, comme en Égypte, comme dans l'Inde, un arrêt dans le progrès de la civilisation. Mais au début d'une association humaine, il a, plus que tout autre mode gouvernemental, l'immense avantage de fusionner les éléments les plus disparates ; et l'histoire a conservé peu de souvenirs d'états fortement constitués, ayant eu une longue existence qui n'ait, soit à un moment, soit à un degré quelconque, accepté la prééminence de l'élément religieux. Aussi c'est autant à l'absence d'une théocratie un instant domi-

nante, qu'à la constitution physique du sol qu'ils occupaient, que les Grecs ont dû de n'avoir jamais formé un corps de nation homogène. C'est seulement à la suite de guerres intestines qu'il se fit en Grèce une sorte de fusion religieuse et que les dieux et les déesses de chaque cité, étant plus ou moins acceptés par le reste du pays, une théogonie générale fut créée par l'usage et développée par la poésie, plus que par la volonté expresse des Grecs. De là sortit la mythologie la plus étrange qui ait jamais paru dans le monde. Elle manquait complètement de base et n'était la conséquence d'aucune grande idée. Ce fut une création dictée par la nécessité, conservée tant qu'elle servit les intérêts matériels; mais, tout extérieure, ne parlant qu'à l'imagination, n'ayant rien pour les âmes, n'émettant jamais de croyances réelles et ne fanatisant jamais ses sectateurs.

C'est à tort qu'à l'époque dont il s'agit ici, on a désigné l'état social des différentes peuplades de la Grèce, sous le nom de royauté. Cette qualification n'est venue qu'à une époque postérieure où les écrivains grecs l'ont empruntée aux nations étrangères comme indiquant le mieux quel était autrefois l'état gouvernemental. Les peuplades de la Grèce eurent des chefs et non des rois; et ces chefs, lorsqu'ils étaient assez forts pour établir l'hérédité, qu'ils fussent étrangers ou autochtones, durent compter avec les populations qu'ils étaient appelés à régir. L'étendue de leur pouvoir était absolument différente d'une tribu à l'autre. Le pouvoir des

chefs étrangers qui n'avaient abordé sur les rivages helléniques qu'avec un petit nombre de compagnons, avait été accepté en Grèce comme une amélioration sur un état social antérieur; mais il n'avait pas été, comme ailleurs, le résultat de la conquête. Dès lors, chacun avait fait ses réserves. Ce mode d'établissement présentait évidemment des avantages immédiats; mais, au point de vue général, il s'arrêta aux causes de diffusion, de dissolution qui mirent toujours un obstacle à la concentration des Grecs en une puissante nation.

La période de l'histoire des Grecs, qui s'étend de 1580 à 1100 environ, à l'époque du retour des Héraclides, est marquée par une série de progrès matériels qui prouve, non seulement la présence d'initiateurs étrangers, mais l'aptitude singulière de certaines peuplades grecques à comprendre, à imiter et même à perfectionner ce qui était une fois enseigné. En agriculture les Grecs arrivèrent en peu de temps à faire rendre à leur sol tout ce qu'il était susceptible de donner; mais, bien que la contrée qu'ils occupaient fût moins dénudée alors qu'elle ne l'est aujourd'hui, leurs ressources agricoles furent toujours bornées. La nécessité de se procurer, par voie d'échanges, les denrées qui faisaient défaut à une nombreuse population, fut la première et la principale cause du développement de leur marine. Leurs esquifs, même au moment de la guerre de Troie, étaient exclusivement de pauvres barques non pontées; mais leur nombre en était incroyable.

Initiés par les Phéniciens au travail des métaux, quelques-uns des Grecs surent promptement mettre en usage les minéraux précieux et utiles que leur pays renfermait en abondance, tels que : l'or, l'argent, le cuivre et le fer. Des uns ils firent leurs premières monnaies, des autres tous les objets d'utilité journalière, tous les outils réclamés par l'agriculture ou l'industrie et particulièrement les armes. C'est dans la confection de ces dernières qu'ils déployèrent surtout leur esprit inventif. Si l'on en croit les nombreux récits d'Homère, leurs guerriers étaient armés de toutes pièces; et quelques-unes de leurs armures étaient des chefs-d'œuvre de sculpture et de ciselure dans lesquels les différents métaux s'harmonisaient avec cet art réellement supérieur, dont les superbes statuettes du temple d'Égine donnent un si admirable souvenir. Ils travaillaient le bois et l'ivoire avec un goût non moins remarquable. Ils filaient le lin et la laine, et les tissus devinrent dans leurs mains de précieuses étoffes lorsque les Phéniciens leur eurent enseigné la manière de les teindre. Aux temps héroïques l'architecture se modifiant, on renonça en Grèce aux monuments cyclopéens des Pélages, formés de pierres polygonales, aux surfaces brutes, accumulées les unes sur les autres, pour employer la pierre taillée régulièrement, assise sur des bases horizontales. Des villes nouvelles furent créées, d'autres embellies; et la statuaire commença son apparition dans quelques-uns des temples qu'on élevait dans chaque ville, au dieu de la cité.

La poésie, essentiellement religieuse dans le principe, prend, vers l'époque de la guerre de Troie, un caractère plus général; et les récits épiques en deviennent aussi le thème : A Orphée, à Musée, à Palamède, à Daphné, chantres des dieux, succèdent Antomède, Démodocus, Phémius qui chantent les héros et racontent leurs exploits. La musique, aux temps héroïques, bien que n'ayant à son service que les instruments les plus primitifs, ne fut guère moins honorée que la poésie. L'emploi le plus prisé des sons était alors, par les Grecs, l'émission de la voix humaine.

Telle fut en Grèce la civilisation aux temps héroïques; mais, comme la remarque en a été faite précédemment, pendant les siècles qui suivirent, cette civilisation recula. Elle ne reprit avec plus de développement qu'au moment où l'autonomie de la plus grande partie de la population fut suffisamment affirmée et lorsque quelques peuples eurent acquis une incontestable supériorité. Leur histoire devint alors, à peu de chose près, celle de la Grèce entière. Du douzième au sixième siècle certaines monarchies faites disparurent; et c'est l'aristocratie recrutée dans chaque localité parmi les anciens chefs pélages, les colons étrangers et les conquérants de nouvelle date, qui chercha à les remplacer. Ce mode de gouvernement fut généralement adopté; mais ces petites oligarchies, aussi nombreuses qu'il y avait de petits États sur le territoire grec, n'eurent pas à leur tour une bien longue durée. Jaloux des prérogatives qui avaient été inhérentes à la royauté, les

grands avaient déconsidéré cette institution devant le peuple qui formait la masse des guerriers; et, à son tour, le peuple, envieux des privilèges qui lui avaient été refusés, mina les oligarchies que ne justifiaient plus de grands services. L'ambition prenait vite les masses dans des États aussi restreints, dans des villes ou communes royales où tous vivaient côte à côte et que ne recommandaient, ni la grande propriété territoriale, ni la nécessité du gouvernement de provinces étendues. Mais là, comme partout ailleurs, lorsqu'une prédominance gouvernementale régulière n'est pas acceptée, ce n'est plus au pouvoir monarchique basé sur les institutions, ni à une aristocratie prépondérante et relativement sage, auxquels le peuple se soumet; c'est aux pieds de ses propres chefs, gouvernants beaucoup moins respectables que les précédents, qu'il se précipite. L'histoire a parfaitement dénommé ce fait en appelant ces nouveaux chefs, non des rois, mais des tyrans; et le mot est resté, car il signifie le pouvoir qu'aucune règle ne commande, qui, né de la popularité d'un jour, ne subsiste que par la rigueur et succombe bientôt, exécré de ceux-là mêmes qui l'avaient élevé.

L'anarchie gouvernementale, due à ces changements successifs, permit que lors de l'établissement d'un ordre relatif, tel État fut gouverné aristocratiquement, tel autre démocratiquement; quelques-uns enfin, tantôt d'une manière, tantôt de l'autre. Dans certains centres comme en Laconie, où le pouvoir des conquérants s'était maintenu, on trou-

vait une aristocratie formée des guerriers, à côté d'un peuple composé d'esclaves et d'ilotes.

En résumé, à la fin de la longue période qui sépare les temps héroïques de l'époque des guerres médiques, les formes gouvernementales des différents États se trouvèrent modifiées de telle sorte que la monarchie continua à subsister dans la Grèce du nord, tandis que la forme républicaine prédomina dans celle du sud, sauf à Sparte. Mais, tant que la forme républicaine l'emporta, les peuples eurent une histoire sans de grandes données morales ou politiques; elle ne fut que le récit d'une existence troublée. La basse envie de tous les mérites ou la jalousie de toute supériorité qui se ressemblent tant, frappèrent perpétuellement les grands hommes, aussitôt les services rendus, et souvent ne leur laissèrent pas même le temps d'achever leur œuvre. Que d'entreprises nationales furent ainsi arrêtées qui eussent donné aux Grecs une gloire incomparable et dont l'avortement les laissa dans une médiocrité relative! Si du moins, dans cet ordre d'idées, les peuples avaient été heureux? Mais non; car c'est le propre d'une démocratie d'être toujours sous un joug quelconque. Tantôt c'est une faction qui domine, tantôt c'en est une autre, et celle qui l'emporte frappe impitoyablement, au grand détriment de la chose publique; quitte, le lendemain, à être frappée de même. C'est Socrate buvant la ciguë, c'est Aristide, c'est Thémistocle, c'est Cimon, bannis. C'est Athènes en guerres incessantes contre Sparte, c'est Corinthe combattant Corcyre, Thèbes acharnée contre

Sparte; ce sont les Alcméonides chassant d'Athènes les Pisistratides, ce sont les cinq cents, les quatre cents, les trente, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, c'est enfin la trahison tuant la patrie !

Les peuples de l'Épire, de la Thessalie, de la Macédoine n'eurent pas une histoire aussi bruyante; sauf de rares intervalles, ils vécurent plus libres et plus heureux jusqu'au jour où Philippe et Alexandre les conduisirent. Que pesèrent alors devant ces princes les fières républiques de la Grèce? Athènes, Corinthe, Thèbes, Sparte cherchèrent les grandes vertus dont elles avaient fait parade et ne les trouvèrent plus. Leurs combinaisons démocratiques les avaient toutes tuées.

Il ne faut cependant pas conclure de ce qui précède que les Grecs n'ont pas droit à une grande place dans l'histoire et qu'ils n'ont pas contribué puissamment à la diffusion de la civilisation; ce serait aller au delà des bornes et trahir la vérité. Ce que l'on peut leur reprocher, c'est d'avoir moins été, dans leur vie intime, les créateurs et les propagateurs de la liberté que de l'anarchie. Dans le monde, n'ayant aucun guide, leur belle imagination s'est abandonnée au hasard. Dans le domaine de la politique ils ont été les mêmes que dans celui de l'intelligence. Sur les côtes de l'Asie Mineure, dans les îles de la Méditerranée, en Italie, en Gaule, en Espagne, en Afrique ils ont fondé, sans aucun plan, au gré des événements, de nombreuses colonies qui toutes étaient l'image de leur mère patrie; aussi, au bout de peu de temps, y trouvait-on les

mêmes causes de dissensions intestines. L'une était fille d'Athènes, l'autre de Sparte; mais aucune n'était franchement grecque; et les guerres que se faisaient les métropoles trouvaient partout leurs échos. En législation comme en philosophie ils ne surent jamais reconnaître une règle : ici la loi de Lycurgue, là celle de Solon; les uns furent disciples de Pythagore, d'autres acceptèrent Platon pour maître, d'autres enfin crurent aux doctrines d'Aristote. Des systèmes philosophiques multiples leur furent enseignés, mais l'ensemble de la population ne sut jamais en distinguer un et l'adopter; malgré tout cela, ce fut une grande race que la race pélagique. Partout où elle se fixa, de l'Asie Mineure aux rivages de l'Espagne, elle transporta sa civilisation et son génie; chaque émanation trouva des hommes remarquables dans tous les genres. Et si l'on met en ligne leurs éminentes qualités, on ne peut qu'admirer les résultats intellectuels auxquels ils parvinrent dans d'aussi mauvaises conditions.

CHAPITRE II

LA CIVILISATION GRECQUE

Ce que nous cherchons dans ce travail, nous l'avons dit maintes fois, c'est moins l'énumération des faits relatifs aux annales populaires que l'histoire générale des progrès de la civilisation; aussi, bornant ce court résumé des origines et des fastes des Grecs, porterons-nous désormais nos recherches sur la part qui leur revient dans le domaine intellectuel où leur génie s'est surtout développé.

Le sixième siècle avant l'ère chrétienne est bien l'époque de la renaissance de la Grèce. Le premier symptôme qui se soit produit de ce renouveau, c'est dans la poésie qu'il faut en chercher l'origine. La généralisation, qui ne put jamais exister en politique chez les populations grecques, s'établit facilement en ce qui regarde la branche poétique de la littérature. Les Grecs subirent la loi naturelle qui fait que les chants exprimés dans une langue se répandent dans tout le domaine où cette langue est parlée et se nationalisent sur les parties les plus éloignées de ce domaine. Dans ce cas particulier, il y eut ce fait très remarquable, sur lequel on

ne saurait trop insister, que les poètes ayant écrit ou communiqué, dès les temps héroïques, aux habitants de leur localité, les louanges de leur dieu, les chants se répandirent sur tout le territoire où la langue grecque était parlée; aussi, tous les dieux dont on faisait l'éloge, quel qu'en ait été le caractère, se sont trouvés partout acceptés comme dieux nationaux. Comme conséquence extrême, les rapsodes grecs sont arrivés à étouffer les données encore existantes d'un monothéisme rationnel; ils ont donné naissance à une religion insensée. Personne n'a plus contribué à ce changement dans les croyances que leurs deux grands poètes : Homère et Hésiode, qui furent dans le dixième ou neuvième siècle, en plein moyen âge de la Grèce, si l'on peut employer cette expression, comme un dernier et sublime écho des temps héroïques. L'*Iliade* et l'*Odyssée*, créations merveilleuses, les *Travaux et les Jours*, et la *Théogonie* ou la Naissance des dieux, furent les véritables bases de la mythologie grecque.

Au sixième siècle la poésie se transforme : si elle chante encore les exploits des héros, elle parle moins des dieux, ou elle en parle dans des termes moins mystiques. La poésie élégiaque prend naissance, notamment à Argos; et les premiers essais de comédie et de tragédie apparaissent chez les Athéniens. Si l'on en excepte Sapho, dont on a consacré un hymne à Vénus et une ode à Lesbie, peu remarquable est la liste des poètes de cette époque. Leurs productions sont des essais plus que des œuvres. Elles sont

surtout intéressantes en ce qu'elles indiquent que malgré la période de bouleversement qui venait d'être traversée, la tendance poétique est bien marquée chez les Grecs. Pisistrate, tyran d'Athènes, rassembla, pour en former des libretti, tous les chants d'Homère épars dans les pays de la langue grecque.

L'architecture, la statuaire prennent faveur au sixième siècle. Leurs efforts sont encore bien rudimentaires ; mais elles progressent et tendent vers un avenir prochain où elles doivent briller d'un incomparable éclat.

En ce qui touche aux arts et aux sciences, ce sont, parmi les peuples de langue grecque, ceux des rivage de l'Asie Mineure qui, aux septième et sixième siècles, paraissent avoir progressé les premiers. Il semble même que c'est de chez eux que cette passion du beau fut reportée chez les populations des rivages orientaux de la Grèce. L'architecture leur doit la création des ordres dorique et ionique qui, pour tous les temps, sont restés des modèles. C'est chez eux que furent faits les premiers essais de peinture. Plus voisins de l'Orient que les Grecs d'Europe, ils eurent nécessairement plus vite des modèles asiatiques sous les yeux. Des monuments artistiques de ces régions dont le souvenir même ne nous est pas parvenu, étaient sans doute remarquables ; mais, dans tous les cas, ils ont surtout montré aux Grecs la partie matérielle et mécanique de l'art que le génie a vite perfectionnée. C'est ainsi probablement que Théodore de Samos apprit des Phéniciens ou

des Égyptiens, si habiles en ces matières, à faire des statues en métaux fondus, à confectionner des objets d'orfèvrerie, à graver des pierres fines, que les sculpteurs de Chios acquirent leur renommée ; et qu'enfin Baticlès de Magnésie, en 556, put modeler pour le temple d'Apollon un trône orné de figures qui passent pour avoir été l'une des œuvres les plus remarquables de l'antiquité.

Moins tourmentés par les invasions ou les guerres intestines que les Grecs d'Europe, ceux d'Asie ne cessèrent pas, du dixième au sixième siècle et même au cinquième, d'honorer et de cultiver les arts. Aussi l'histoire a-t-elle conservé les noms de nombreux poètes et musiciens nés dans la Grèce orientale. Pendant cette période, ils ne cessèrent de perfectionner leur méthode, de créer des genres nouveaux et de produire des œuvres dont quelques fragments nous sont parvenus, mais que les générations suivantes ont beaucoup admirées et qui ont été le trait d'union entre l'époque d'Homère et celle de la renaissance des arts dans la Grèce d'Europe.

C'est parmi les Grecs d'Asie qu'il faut chercher les premiers prosateurs ou, du moins, les premiers écrivains qui, sous une forme non rythmée, ont colligé les documents historiques ou descriptifs qu'avaient laissés leurs prédécesseurs, soit comme inscriptions sur monuments ou tablettes, soit comme traditions.

En Europe, la période où la grandeur intellectuelle des Grecs brilla de son plus pur éclat s'ouvre, en ce qui regarde la poésie, par ces noms célèbres : Anacréon, chantre des plaisirs et Simonide. Nés

dans le sixième siècle, ils acquièrent dans le cinquième toute la maturité de leur talent. Viennent aussi dans ce cinquième siècle et le suivant : Sophocle, général et poète, l'auteur d'*Œdipe à Colone* où il porta le drame à sa perfection; Euripide, le père de la tragédie; Epicharme, qui fut le véritable créateur de la comédie; Pindare, le grand lyrique qui lutta avec la Muse Corinne; Aristophane, resté l'un des maîtres du théâtre; Eschyle le blessé de Marathon, le poète tragique quarante fois couronné pour ses œuvres; et enfin, le gracieux Méandre. Voilà certes de quoi illustrer une époque, surtout lorsqu'on joint à cette liste déjà longue, les noms de Phidias et de Praxitèle, les plus grands sculpteurs, d'Apollodore surnommé l'Ombreur, de Xeuxis et d'Apelles, les plus célèbres des peintres, et du musicien Thimothée.

L'éloquence, cet art souvent plus brillant qu'utile, plus trompeur que profond, ne laissa pas en Grèce de traces moins durables que la poésie, la sculpture, la peinture ou la musique. Les Grecs étaient éloquents naturellement; et nul doute, leurs historiens du reste l'affirment et en donnent des preuves, que presque tous les grands hommes, les Pisistrate, les Thémistocle, les Aristide, les Periclès, les Cimon, les Alcibiade, les Thucydide, n'aient été des orateurs remarquables; mais d'autres qualités les rattachent à l'histoire. On doit citer, à propos de l'art oratoire, d'autres noms appartenant à des hommes plus spéciaux, tels que : Lysias, Isocrate, Isée, Eschine et, le plus grand de tous, Démosthène. Il suffit

de dire qu'Hérodote, Thucydide et Xénophon existaient au cinquième siècle, pour rappeler quels historiens avait cette grande époque. L'astronomie était représentée par Méton, la médecine par Hippocrate; mais ce sont surtout les travaux et les doctrines des législateurs et des philosophes dont on doit rappeler les noms.

Parmi les législateurs, le premier en date, puisqu'il appartient au dixième siècle avant notre ère, c'est Lycurgue. La constitution qu'il donna aux Spartiates fut un singulier mélange de principes gouvernementaux : les uns furent salutaires, les autres nuisibles; ceux-là basés sur une saine compréhension politique, ceux-ci résultant d'une ignorance complète des nécessités du développement des nations. Ici certains vices préconisés à l'égal des vertus, là l'honneur militaire tenant lieu de tout, exalté au delà des bornes, à côté d'institutions qui en compromettaient le bénéfice; enfin, une suggestion absolue qui conduisait, tantôt aux grandes actions, tantôt aux plus viles.

La tribu dorienne, peu nombreuse, qui forme les Spartiates, implantée par la conquête au milieu des populations achéennes de la Laconie, dut faire respecter une usurpation dont la force seule avait été l'origine. De là la nécessité d'institutions militaires qui devaient assurer l'autorité dans les mains des seuls conquérants formant la classe guerrière, tandis que les indigènes devenaient les cultivateurs et les industriels ou les esclaves. Neuf mille vainqueurs, répandus au milieu d'une population nombreuse, devaient

être absorbés ou devenir neuf mille tyrans. Cette nécessité fut la raison et l'excuse de la constitution de Lycurgue. L'éducation absolument militaire, le développement des forces physiques de préférence à celles de l'intelligence, la rudesse de la vie, le mépris des liens naturels de la famille, furent le point de départ des institutions en honneur à Sparte. Ces idées premières concoururent au but que semble s'être proposé le législateur et firent des Spartiates, le type d'un peuple fort, oppresseur de ses sujets, redouté de ses voisins et à l'esprit belliqueux; mais privèrent la nation, en même temps, des bénéfice qu'apportent à toute association humaine l'industrie, le commerce, la science et les arts. Vainqueurs, les Spartiates devaient être et étaient en effet haïs de tous; vaincus, ils n'étaient plus comptés pour rien, rien ne restant d'eux. Gouvernés par leurs vieillards, il semble que ces vieillards auraient dû, peu à peu, corriger les vices de ces institutions; mais l'âge n'est pas une condition suffisante du sage exercice du pouvoir si, dans leur jeunesse, les vieillards n'ont rien appris. Il est salutaire que la puissance politique ne soit pas l'attribut d'une jeunesse inexpérimentée; mais il faut aussi que la maturité ne soit pas la seule condition requise à ceux qui exercent cette puissance. En résumé, l'histoire de la Grèce démontre qu'Athènes, où les institutions ne firent pas obstacle au développement de l'intelligence, devait l'emporter, et elle l'emporta sur la redoutable Sparte.

Les Athéniens, bien qu'ils eussent accepté à l'ori-

gine une constitution non moins barbare que celle de Sparte, imposée par Dracon, se révoltèrent bientôt devant les conséquences nuisibles d'une organisation pareille et la modifièrent suivant les données plus saines, fruits des méditations de Solon. Cet homme illustre, descendant de race royale, commerçant et poète, fut en même temps une de ces intelligences sachant rendre pratiques les résultats de ses observations. Il a agi d'une manière telle, que l'humanité entière peut glaner dans ses œuvres. Ce n'est pas à dire que la constitution donnée par Solon aux Athéniens soit parfaite en tous points; mais on peut affirmer qu'on y trouve un immense progrès sur les institutions antérieurement admises et que, dans quelques prescriptions, les lois dont il fut le créateur sont restées des modèles.

Il est rare qu'une constitution utile, quelle qu'en soit l'origine, n'ait pas été créée d'après un ordre d'idées absolument déterminé par la position territoriale, les coutumes et les aspirations politiques, le caractère ou les croyances religieuses de ceux auxquels elle était destinée, c'est-à-dire qu'elle n'ait pas eu pour but de faire le mieux possible, en tenant toujours compte des éléments sur lesquels elle devait agir. Les constitutions créées de toutes pièces et imposées à un peuple sans autre préoccupation que de l'amener à l'état le plus parfait pour un parti ou une idée, quitte à briser bien des existences, sont impossibles! Il résulte, en effet, de cette propension de plier les lois suivant les tendances de l'époque, au lieu de diriger les peuples suivant l'esprit

des lois étudiées, que presque toutes les constitutions sont, dans certaines de leurs parties, en contradiction avec les données du développement général. Il serait téméraire de conclure de cette revendication que dans la pratique il ne faille pas tenir compte des conditions particulières; et que ce qui convient à un peuple puisse également s'appliquer à un autre. C'est exprimer qu'à part certaines conditions de détail qui peuvent différer, il existe une série de conditions générales qui sont les mêmes pour tous.

Ainsi, Solon qui admettait les biens et la hiérarchie de la famille, qui avait divisé la nation en quatre classes, dont la dernière ne pouvait occuper les charges publiques importantes, poussé par le désir d'accommoder sa constitution aux sérieuses tendances des Athéniens, faussait la loi naturelle lorsqu'il admettait le peuple réuni en assemblées générales à décider des grands intérêts de la patrie. La première condition, pour prendre une décision salutaire, c'est d'avoir la capacité nécessaire pour calculer les conséquences de la décision qu'on va prendre. Or l'artisan, occupé toute la vie de son métier, est forcément incapable de décider sciemment des choses de la patrie ; et cette incapacité livre l'État au premier venu dont la parole séduit les masses, quelque peu préparé qu'il soit d'ailleurs à l'exercice de ce rôle. Lorsque les peuples se laissent diriger par les rhéteurs, le vaisseau de l'Etat est bien près de sombrer; c'est ce qu'avait entrevu la perspicacité de Socrate lorsqu'il disait : « Est-ce à celui qui parle le mieux que vous livrerez votre

santé, votre fortune, vos intérêts les plus chers? Non, sans doute, mais au médecin et à l'intendant. Eh bien! s'il en est ainsi pour les intérêts modestes de la famille, comment se passer de l'expérience dans une administration bien plus compliquée, celle de l'État? »

Les hommes politiques d'Athènes avaient si bien compris le vice d'une constitution dans laquelle le peuple est l'arbitre des destinées de l'État, qu'ils avaient fait insérer dans la loi que, pour être orateur, il fallait avoir des enfants légitimes et posséder des biens dans l'Attique, c'est-à-dire présenter des conditions de moralité et d'intérêt.

Solon faussait encore la loi naturelle lorsqu'il faisait nommer chaque année les membres du Sénat par le sort et d'autres magistrats par l'assemblée du peuple; car l'intérêt de la patrie n'entre jamais en compte dans les décisions populaires. Un peuple, pris en masse, n'accorde presque jamais son suffrage que sous la pression d'intérêts particuliers, la plupart du temps mal compris. C'est le tirage au sort des magistrats qui faisait dire aussi à Socrate : « Quelle folie qu'une fève décide du choix des chefs de la République, tandis qu'on ne tire au sort ni un pilote, ni un architecte, ni un joueur de flûte! » De même que la loi naturelle exige que les intérêts de l'État soient entre les mains de la classe éclairée, ayant fait ses preuves, elle demande qu'à tous les degrés de l'échelle sociale les *pairs* seuls soient électeurs. Il est peu de penseurs dignes de ce nom, qui ne soient d'accord sur cette manière de

comprendre la loi naturelle; mais il en est beaucoup qui diffèrent sur les moyens d'atteindre ce résultat. Cette difficulté qui s'est présentée chez les anciens et qui se dressera toujours devant le législateur, Solon eut à l'envisager. Cherchant une base à la quadruple classification qu'il voulait établir dans la nation, il prit la richesse pour point de départ. Qu'il soit permis d'observer que le degré de richesse qui peut être à la rigueur le plus ou moins grand intérêt qu'a l'individu à la conservation de l'État, doit entrer assurément en ligne de compte dans la composition d'une hiérarchie sociale et politique; mais ce degré n'en est qu'un élément; et Solon, pour l'avoir prise comme base absolue, a faussé l'ordre qu'il voulait établir. La richesse n'est pas toujours une preuve de capacité, de moralité ou de savoir : elle n'est souvent qu'une présomption; et, comme telle, ne suffit pas pour créer des catégories de pairs entre les différentes classes des citoyens.

A côté des erreurs qui devaient amener les Athéniens à de si amères folies et qui s'aggravèrent encore avec le temps, notamment lorsqu'Aristide fit décider que les citoyens les plus pauvres seraient admis à toutes les dignités, Solon et les législateurs qui lui succédèrent, car il est difficile de distinguer exactement aujourd'hui, dans la législation athénienne, ce qui appartient en propre à ce grand homme, Solon, disons-nous, en diminuant le taux de l'intérêt et en décrétant que les biens du débiteur et non sa liberté, répondraient de sa dette, rendit d'immenses services à son pays. Ce fut lui qui pres-

crivit la nécessité de l'éducation des enfants dans la famille, éducation qu'il ne confondait pas avec l'instruction. Il voulut que chacun eût un métier, ou s'adonnât soit à une science, soit à un art; mais il eut bien soin de dire qu'il fallait adapter cette instruction à la position sociale des individus. Si les enfants des riches pouvaient être destinés à la culture des sciences, des lettres ou des arts, c'était dans le métier de leurs parents qu'il fallait instruire ceux des pauvres. Il n'y avait là nulle exclusion, car les riches ne sont en somme que des pauvres parvenus par eux-mêmes ou par leurs ascendants à force de travail, d'économie et d'intelligence ; la pratique étant la seule base de toutes ces qualités.

Il était dit, dans la loi de Solon : « Celui qui frappera ses parents, ou ne les entretiendra pas dans leur vieillesse, sera flétri du nom d'infâme; mais celui auquel ses parents n'auront donné aucun emploi, ne sera pas tenu de les entretenir. »

Dans une démocratie, telle qu'était celle d'Athènes, aucune loi ne peut exister bien longtemps. Rien n'arrête le peuple souverain, ni crainte ni pudeur. Une loi le gêne ou, pour mieux dire, gêne ses mœurs, il la détruit ou la modifie. Un monarque, au contraire, quelque absolu qu'il puisse être, est retenu, soit par une aristocratie puissante, soit par la crainte des rébellions populaires; une aristocratie autoritaire est arrêtée dans ses écarts par la crainte du peuple ; tandis qu'une démocratie n'a de compte à rendre à personne. A Athènes, plus qu'ailleurs, on put constater cette vérité ; car la constitution de So-

lon, bien qu'elle restât la base de la législation, fut bien vite modifiée dans sa teneur générale, comme dans la plupart de ses parties; et il suffit de lire attentivement l'histoire de cette république pour voir que les Athéniens n'eurent pas lieu de se féliciter de ces changements.

CHAPITRE III

LA PHILOSOPHIE GRECQUE.

Si l'humanité doit aux Grecs plus qu'à tout autre peuple de l'antiquité les progrès dans les lettres et dans les arts, ce n'est pas là la seule dette que la race hellénique ait contractée envers eux : elle leur doit surtout d'avoir été le foyer rayonnant de la philosophie.

Nulle part, dans les temps anciens, l'esprit humain en quête des grandes vérités n'a pris un pareil développement, nulle part il n'a montré plus de pénétration, plus de grandeur. Jusqu'à l'aurore de notre ère, la Grèce a été la grande école où le monde est venu s'instruire; mais, en cela comme en politique, l'unité n'exista jamais; et malgré des aperçus sublimes, ce qu'elle légua au monde fut moins une philosophie que l'anarchie philosophique. Elle mit à peu près au jour tous les principes, mais elle ne sut pas faire un choix; elle a laissé la postérité recueillir son héritage immense, mais n'a pas écrit de testament!

C'est de la Grèce asiatique au septième siècle avant notre ère, de l'Ionie, que sortirent la plupart,

non des premiers philosophes, car dans le principe ce qualificatif n'a pas sa raison d'être, mais les premiers hommes appelés sages qui cherchèrent à corriger les abus par leurs exemples ou leur parole. Elles étaient ce qu'on peut appeler moralistes, ces personnalités qui entreprirent d'expliquer le grand œuvre à leurs contemporains, avec des idées essentiellement primitives, ne dépassant jamais, lorsque par hasard elles les atteignaient, les limbes de la métaphysique. Elles restèrent bien au-dessous des Orientaux, et leurs vues sont une série d'aberrations qui seraient sans intérêt, s'il n'en ressortait la pensée qu'ils ont pressenti quelque chose au delà de la matérialité tangible. Ce quelque chose, les uns, comme Thalès de Milet, Phérécyde de Syros, Héraclite d'Éphèse, Archélaüs de Milet, l'ont cherché dans les éléments mouvants de la nature tels que : l'eau, l'air, le feu, dans lesquels ils sentaient une force; les autres, comme Anaximandre d'Ionie, Anaxagore de Clazomènes ou Empédocle d'Agrigente, ont cru le trouver dans le rapprochement des éléments similaires, guidés par une volonté suprême dont ils ne cherchaient pas d'ailleurs à se rendre compte; mais aucun ne sut tirer de ces vues, dont quelques-unes étaient empruntées aux philosophies orientales, une doctrine quelque peu rationnelle.

La figure la plus marquante de cette première période de la philosophie grecque est certainement celle de Pythagore, bien qu'on sache fort peu de lui et que quelques auteurs aient douté même de son existence. Sa philosophie, dite pythagoricienne,

est cependant bien due à quelqu'un, et c'est ce quelqu'un, personnage réel ou mythique dont beaucoup d'auteurs anciens ont parlé sur la foi de la tradition; mais nul ne peut lui donner une histoire vraie et même une doctrine, autour de laquelle les esprits curieux puissent se grouper. Il semble plus réel que ce soient les élucubrations de toute une école qui, auraient été distinguées par un nom. Se servir ici du mot école, n'est pas non plus exprimer une vérité; le pythagorisme était moins ce que nous appelons école qu'une sorte de secte, moitié philosophique, moitié religieuse. Lorsqu'un jour ses créateurs disparurent, les disciples cherchèrent à donner à cette secte un caractère plus mystique en devenant ses sectateurs, comme cela s'est passé dans l'extension des religions indiennes. Çakiamouni disparu, le bouddhisme naquit, et, ce grand homme, chargé, à tort ou à raison de tout ce que ses disciples firent ou tentèrent de faire comme avantageux à la secte, devint un bouddha, c'est-à-dire un dieu dont le caractère justifia tout ce qu'on jugea postérieurement convenable de rattacher à lui. Il serait bien difficile de faire aujourd'hui la part de ce qui revient à Pythagore dans le pythagorisme; tout ce qu'on peut en dire, c'est qu'il eut des compagnons ou des disciples de grande valeur, particulièrement Philolaüs. La doctrine qui porte son nom nous est à peu près inconnue; car cette association ayant été, dit-on, anéantie par un affreux massacre, il n'en est resté, de parties permettant de l'examiner, que les écrits tronqués et rares de Philolaüs lui-même, ou des

citations, rares aussi, dans les philosophes grecs de l'époque postérieure.

On fait naître Pythagore dans l'île de Samos, qu'il passe pour avoir abandonnée bientôt pour se fixer, après de nombreux voyages, dans l'Italie méridionale dans la Grande-Grèce, à Crotone. Une autre version dit que Pythagore était Syrien ou tout au moins Asiatique. Cette opinion pourrait bien ne pas être éloignée de la vérité, car il dut puiser aux sources indiennes la théorie de la métempsycose, et aux traditions des prêtres chaldéens la pensée d'échafauder toute une philosophie sur une conception des nombres en coïncidence avec les manifestations de la nature.

Ce fut une singulière méthode que celle qui fit attribuer aux pythagoriciens le surnom de philosophes mathématiciens. Pythagore, représentant par la pensée le grand œuvre tout entier, parvint à cette conclusion que tout ce qui s'y produit est un fait et, partant, un fait exact ; or quoi de plus exact que les nombres? D'ou l'idée que les combinaisons des nombres devaient être la représentation et l'expression des faits naturels ; et, poussant même plus loin, il prétendit que les faits naturels étaient l'expression et la représentation des nombres. Ce qui voulait probablement dire, pour lui, que les faits ressortent d'une loi créatrice. Cette théorie, ou plutôt l'expression d'une théorie, toute bizarre qu'elle soit, avait, pour l'époque, cet incontestable mérite de placer l'unité ou Dieu, de qui toute loi émane, au point de départ de tout. Tout découlait de *un*. Un mis à côté

de un donne la ligne, une troisième unité ajoutée aux deux premières, mais dans un sens différent, donne la surface; une quatrième enfin, superposée à cette surface, donne une pyramide, c'est-à-dire le cube, qui comprend tout, mais dont la quantité inhérente à l'unité est le point de départ et la règle.

L'erreur de cette doctrine c'est que l'unité réduite au point, sa plus simple expression matérielle, contient à la fois la ligne, la surface et le cube, c'est-à-dire tout, le plein, le pair et l'impair, le principe et l'élément des choses, le fini et l'infini, autrement dit, elle est l'expression même du panthéisme absolu, où tout est Dieu, où tout est en Dieu.

Frappé des rapports bien réels entre les nombres et la musique, rapports sans l'observation desquels l'harmonie n'existerait pas, Pythagore poussa sa théorie à l'extrême et aboutit à l'absurde. Ainsi, pour lui, chaque élément fut une forme géométrique ; la pyramide fut le feu, le cube la terre, l'octaèdre l'air, l'icosaèdre l'eau. L'âme même de l'homme, qu'il admettait, était un nombre pour lui.

Si la théorie pythagoricienne, bien qu'ayant un principe à peu près rationnel, fut absolument erronée quant à son application, la morale que propagea l'école de Crotone fut en certains points remarquable. Certes, Pythagore n'entrevoyait pas cette grande fraternité en Dieu, élément de la morale chrétienne, mais il appela du nom d'amitié l'union qu'il admettait devoir exister entre des êtres semblables; et de cette amitié il faisait une grande vertu. Il prescrivait aux hommes de s'entr'aider dans les difficul-

tés de la vie, condamnait le suicide qui n'est qu'un moyen d'échapper à la grande tâche de l'existence. En enseignant que le bonheur est la récompense de la vertu, il admettait implicitement l'immortalité de l'âme; seulement il enlevait par son système de la métempsycose tout ce que cette grande pensée avait de consolant et de sublime.

La société pythagoricienne ne paraît pas avoir joui d'une longue existence. Devenue une association on croit qu'elle succomba dans les querelles intestines qui désolèrent l'Italie méridionale; mais. comme école, elle laissa des traces nombreuses qui se retrouvèrent dans ce que le domaine intellectuel produisit d'abord de plus élevé, puis finit par descendre l'échelle philosophique jusqu'à ses derniers degrés.

Plus les Grecs se civilisèrent, plus leur esprit spéculatif prit son essor. Curieux du vrai, ils le cherchèrent partout; et, comme aucune des doctrines émises ne leur donna complète satisfaction, ils errèrent de l'une à l'autre, sans jamais se décider complètement. Chez eux, à l'imagination si riche, chaque théorie eut ses admirateurs, chaque philosophie ses disciples, mais aucune émission intellectuelle n'arriva à dominer la nation tout entière.

Parmi les doctrines sans nombre qu'enfanta ce désir de voir, de comprendre ou de dominer, l'histoire a conservé le souvenir des philosophies des éléates, des atomistes et des sophistes. Les principaux éléates, ainsi nommés de la ville d'Elée dans l'Italie méridionale, où leur école prit naissance, furent: Xénophane, Parménide et Zénon. Ils combat-

tirent avec acharnement l'anthropomorphisme religieux d'Homère et d'Hésiode; mais ce qu'on leur doit surtout, c'est d'avoir les premiers dégagé de l'ensemble des choses l'idée de l'*Être*, ce qui est en soi. Ils affirmaient ainsi la spiritualité ; mais, pour le faire, ils partaient d'une idée fausse : celle de la négation de la matérialité.

Pour eux, ce qui vient par l'intermédiaire des sens n'était qu'une apparence ; ce qui vient de la raison seule était vrai. Ils prouvaient assez bien l'existence de la spiritualité; mais comme il est constant que la spiritualité ne peut contenir la matérialité, sous peine de n'être plus la spiritualité, et que la matérialité ne peut pas être par elle-même, ils en concluaient qu'elle était le néant, qu'elle n'existait pas. D'après eux, l'immobilité est la condition de l'Être ; et l'âme, émanation de l'Unité, type de l'immobilité, doit subir passivement les conséquences de ce qui est. Être né, vivre est un malheur.

L'école atomiste est particulièrement représentée par les deux noms de Leucippe et de Démocrite, nés tous deux à Abdère, ville de la côte de Thrace. La doctrine qu'ils enseignaient, et qui n'est qu'une sorte de réaction contre celle de l'école d'Élée, n'était pas nouvelle pour ces temps reculés ; l'enseignement qu'ils émettaient, venu de l'Orient et même de l'Inde, avait déjà fait son apparition en Occident lorsqu'elle reçut, des Abdéritains, son caractère bien tranché. Leucippe, comme Démocrite, affirmait l'existence du vide et prétendait que tout ce qui existe, spiritualité ou matérialité, n'est qu'un agré-

gat d'atomes plus ou moins légers, au mouvement plus ou moins actif dans ce vide. La concentration ou la désagrégation des atomes sont, d'après lui, l'effet d'un mouvement. L'âme même est un jouet que le hasard promène dans un univers produit par le hasard; dès lors, pas d'Être suprême, ce qu'admettaient du moins les atomistes orientaux, par conséquent, aucune croyance ; d'où, chez les atomistes, la même conclusion que chez les éléates, la soumission à la fatalité, qu'elle vienne de l'immobilité ou que le mouvement soit sa cause.

Cette opposition des principes philosophiques eut pour conséquence la formation d'une troisième école qui vint dire aux deux autres : Vous basez vos doctrines sur des contraires ; vous enseignez, les uns, que tout procède de l'immobilité, les autres du mouvement. Celui-là affirme l'existence du plein, celui-ci du vide; là on trouve juste ce qu'on regarde ici comme injuste ! Vous paraissez avoir raison d'un côté comme de l'autre; dès lors, je ne crois ni les uns ni les autres, et non seulement je ne vous crois pas, mais j'affirme que la vérité consiste à ne pas vous croire. Je conteste vos théories physiques, puisque l'une détruit l'autre; j'affirme que vos dieux sont le produit de votre imagination et, par conséquent qu'ils n'existent pas. La vérité, la justice que vous admettez telles, je les suppose tout autres, elles sont aussi un jeu de votre pensée, je n'y crois pas. Vos lois, qui sont l'expression de la tyrannie du fort sur les faibles, je les méprise, je les combats et je n'y obéirai pas. « Rien n'est quelque chose. » Il n'y a qu'une doctrine

qui soit vraie : elle est, pour l'homme, la recherche partout et en tout de son intérêt et de sa jouissance. Je ne m'inquiète pas du pourquoi; je veux être heureux, je prends le bonheur où je le trouve!

Cette théorie, dite la sophistique, de toutes, la plus facile à enseigner et à suivre, la plus séduisante pour les masses inconscientes, mise surtout au jour par Protagoras et Gorgias, devait faire en peu de temps de nombreux adeptes; aussi est-ce par pléiades qu'il fallut bientôt compter les sophistes auxquels la forme doctrinale appliquée à leurs erreurs a malheureusement donné pied dans le domaine de la philosophie, attribuant ainsi une couleur scientifique au développement de toutes les mauvaises passions.

Une fois émise, elle subsista; elle fut, pour tous les peuples, la théorie des mauvais jours, des jours de décadence. Le nihilisme arrive, la brute commence à mordre : c'est la philosophie du crime!

Quoi que puissent dire, quoi que puissent faire les plus sages, les passions exécrables sont toujours prêtes à lever la tête, si surtout on la leur laisse masquer par des théories trompeuses qui séduiront les esprits faibles; elles leur laisseront la pensée qu'en cédant à leurs appétits, ils sont dans la vérité philosophique. Le sophisme, de quelque nom qu'il se déguise, nihilisme ou socialisme, sera toujours l'instrument dont les rusés et les coquins se serviront pour tromper les peuples; les bandits s'en serviront pour acquérir par la force le bien-être qu'ils sont inca-

pables de demander au travail ! Ce sera toujours le tocsin de la sociale, où les entraînés payeront pour les entraîneurs !

La doctrine de l'école sophistique, c'est la ronce, qui, née sur un terrain, pousse dans tous les sens ses rejets, véritables marcottes, s'enracine et forme un départ nouveau pour un envahissement prochain. Elle finit par couvrir le sol entier de ses rameaux pleins d'épines. Où elle prospère, tout meurt ! Les Grecs en ont fait la triste expérience, c'est une lèpre qui, chez eux, a tout rongé et les a repoussés pourris aux pieds de l'étranger. Avec le sophisme, plus de vertus et partant, plus de force. Oh ! peuples, croyez à ce que vous voudrez, mais croyez à quelque chose !

Si l'histoire de la philosophie a, de loin en loin, comme tous les recueils des actes de l'humanité, des pages qu'on voudrait déchirer, elle en a d'autres qui reposent l'esprit et qu'on aime à relire, même lorsqu'on n'en partage pas les conclusions. Ainsi, en suivant les progrès de la pensée chez les Grecs, à la suite de ce qui répugne, on arrive aux doctrines consolantes de Socrate.

Ce grand homme, que nous ne connaissons, du reste, que par ce qu'en ont dit ses contemporains ou ses successeurs en philosophie, fut en quelque sorte le créateur de cette vraie science ; il compta parmi ses disciples un certain nombre des premiers maîtres de la pensée. Le souvenir que l'histoire a conservé de lui rappelle une des plus singulières et des plus remarquables figures de l'antiquité. Doué

d'instincts violents, il eut assez de force de caractère pour maîtriser ses passions; et la base de son enseignement fut d'apprendre aux autres à l'imiter en ne se laissant pas entraîner par leurs instincts. Né dans les rangs du peuple, il comprit bientôt ce que la démocratie d'Athènes avait de vicieux. Il reconnut promptement que sous le couvert des intérêts généraux, la plupart des hommes qui avaient su gagner la faveur populaire n'avaient en vue que leur intérêt propre; il sut distinguer aussi dans le polythéisme l'origine d'abus moraux et matériels de la nature la plus grave. Cette perspicacité le détermina à rester en dehors de la politique et à refuser toute fonction élective, ce qui ne l'empêcha jamais de remplir ses devoirs de simple citoyen et de soldat dévoué. Sa perspicacité imprima à ses idées, comme à ses paroles, une tournure sarcastique qui lui fit d'irréconciliables ennemis; ce fut certainement l'origine des calomnies odieuses répandues sur son compte, et la vraie cause de sa condamnation. Si d'une part (car il n'écrivait jamais et la parole était sa seule manière d'enseigner) il flagellait dans dans ses discours la fausse science, les doctrines perverses, l'ignorance, la présomption et la malhonnêteté, de l'autre il proclamait hautement ce qu'il regardait comme la vérité et s'efforçait de communiquer à ses auditeurs les nombreuses notions scientifiques qu'il avait acquises, et qui toutes ou presque toutes avaient rapport au matériel comme au spirituel.

C'est en effet, en prenant l'homme comme point

de départ de son enseignement, et la morale comme base des perfectionnements qu'il désirait atteindre, que Socrate espérait conduire ses contemporains dans le chemin de la vérité. Au contraire des législateurs qui faisaient du travail un attribut de l'esclavage, il préconisait le labeur comme le grand moralisateur des peuples. On peut dire de Socrate qu'il fut un amant du beau ; le laid le dégoûtait. Doux, bon et vrai, il avait horreur de la méchanceté et de la fausseté. Il remplissait ses devoirs envers le culte officiel par obéissance à la loi; mais il paraît n'avoir reconnu au fond qu'un Dieu de vérité, d'amour et de bonté. Il ne se rendait pas bien compte de ce qu'était ce Dieu, écho probable de sa conscience; mais il reconnaissait, dans la voix qui lui parlait interieurement, la source de la morale et du devoir; la plaçait tellement loin des vices déifiés du polythéisme, qu'il en faisait l'idéal auquel il consacra, puis sacrifia son existence. Cet idéal, il le cherchait et le trouvait partout. Tout ce qu'il constatait de bien et de beau, il le lui imputait. Cette chère déité avait tout fait pour l'homme ; par contre l'homme lui devait vénération et amour. Le devoir envers elle, type de la perfection, était la loi suprême et intime, le modèle dont la loi humaine devait se rapprocher.

La doctrine de Socrate n'était cependant pas absolument exempte d'erreurs. Ainsi il appelait la sagesse une science, d'où il résultait que l'absence de sagesse n'était qu'une absence de science, c'est-à-dire l'ignorance; et par suite, la volonté ne pou-

vant s'exercer sur ce qu'on ignore, le crime était inconscient et, comme tel, ne pouvait être puni.

L'enseignement de Socrate n'était établi sur aucune règle logique. Il conversait avec ceux qu'il voulait instruire sous une forme naturelle quoique insinuante parfois, sans prétendre indiquer une base sur laquelle son raisonnement était construit. Ce sont ses disciples qui, plus tard, à force de l'entendre, ont reconnu dans sa manière de procéder, l'existence, en premier lieu, d'une méthode qu'ils ont nommée méthode par induction et, en second lieu, d'une autre qu'ils ont appelée méthode par définition.

Si Socrate avait vécu dans un autre temps, et dans certaines conditions particulières, on dirait de lui qu'il fut un prédicateur illustre, moins par son art de bien dire que par sa science de persuader; or, ce fut surtout un réformateur. Il voulut pousser l'humanité à la croyance de son idéal, source de toute grandeur et de toute justice. C'était une œuvre pie s'il en fut, une tâche bien ardue! Comme il arrive presque toujours en pareil cas, il ne fut pas compris et succomba sous la coalition des intérêts contraires, d'autant plus nombreux et d'autant plus forts qu'il frappait plus juste. Ses grands enseignements ne furent cependant pas perdus: quelques hommes d'élite les recueillirent, les perfectionnèrent et en firent les premières assises de ce que la philosophie antique produisit de plus élevé. La mort de Socrate vint trop tôt pour l'avenir de son œuvre; et sa doctrine, mal comprise de la masse, aurait été bien

vite oubliée, noyée dans les spéculations malheureuses de plusieurs de ses successeurs. La semence de vérité aurait été inutilement répandue, si Platon, plus grand même que son maître, Xénophon, le soldat historien, et quelques autres, ne s'étaient rencontrés pour la défendre et la relever.

Cette doctrine fut en effet, dans bien des cas, mal comprise et bien mal appliquée. De ce que Socrate affirmait que la tendance de l'homme est la recherche du bonheur, l'école cyrénaïque conclut que le plaisir et les jouissances formaient le seul but auquel devait tendre l'humanité, doctrine tout aussi mauvaise que le sophisme, qui conduisait tout droit au matérialisme comme à l'athéisme. Cette fausse interprétation d'une idée juste eut pour conséquence la formation d'une nouvelle école dite cynique, dont le célèbre Diogène de Sinope fut la personnification la plus accentuée. Cet homme, connu par son excentricité, prétendit, par une réaction naturelle, que la vertu étant, d'après Socrate, le seul bien, le sage devait se suffire à lui-même et négliger tout le reste. Plus de satisfactions intimes, plus de plaisirs, plus de sciences, plus de croyances : savoir supporter les privations, surmonter la douleur, et surtout s'en glorifier ; telle fut la loi émise par cette école, loi de sauvagerie et de vanité bête. Du cynisme devait naître le stoïcisme, doctrine non moins fausse, révolte outrée contre toutes les tendances de la nature, qu'elles fussent douleurs ou joies. Heureusement que Platon, le continuateur de la saine philosophie, tira l'esprit humain de ce bourbier.

Cet illustre naquit à Athènes en 430 avant notre ère. Peintre et poète, conquis à vingt ans à la philosophie par le charme et l'enseignement de Socrate, il abandonna peinture et poésie pour se consacrer à l'étude de la sagesse. Ses voyages, en le mettant en rapport avec les éléates et les pythagoriciens, l'initièrent à des théories physiques ou métaphysiques, que Socrate n'avait pas entrevues, et en firent un penseur plus complet même que son premier maître, aux vues plus étendues. Citoyen irréprochable, mais se consacrant tout entier à la philosophie, il se refusa à l'exercice de toute fonction publique, se contentant du seul titre de fondateur de l'Académie, école où il devait pousser si loin l'étude de sa science de prédilection. Il respecta les dieux officiels, mais en qualité de demi-dieux, les regardant comme ce qu'on nommerait des génies et des fées, intermédiaires entre le vrai Dieu et l'homme.

Pas plus que celui de Socrate, moins peut-être que celui de Socrate, l'enseignement de Platon n'est irréprochable ; on trouve, dans l'ensemble de ses idées, notamment dans la conception politique qu'on nomme sa République, des théories erronées et parfois même odieuses. Dans la pratique, tout en distinguant ce qui est moral de ce qui ne l'est pas, ce qui est bien se rapproche un peu trop pour lui de ce qui est agréable. La différence entre ces doctrines n'est pas assez sensible. Il ne sut pas concevoir une matérialité qui ne fût pas éternelle et en quelque sorte une création avec Dieu. Il laissa inconsciemment son système se rapprocher en dernière

fin de ceux des écoles aux conceptions les plus folles; mais, sous cette réserve, on peut considérer l'ensemble de ses spéculations comme ce que l'homme avait encore produit intellectuellement de mieux. Socrate avait déchiré le voile épais qui, pour les peuples occidentaux, séparait la terre du ciel, du vrai ciel, celui de l'éternité. Platon agrandit considérablement cette déchirure; et si son intuition n'alla pas jusqu'à écarter le voile entier, elle permit du moins à l'homme de s'assurer que tout ne finissait pas avec la vie terrestre, qu'il existait un au delà où toute intelligence d'élite devait aspirer. La théorie de Platon n'est pas encore la conception chrétienne, mais elle est, de toutes les productions intellectuelles de l'antiquité grecque, celle qui s'en approche le plus.

Platon a tant écrit pendant sa longue existence, qu'il est bien difficile de rendre compte, en quelques lignes, des vastes spéculations de son grand esprit; mais l'ensemble de son œuvre, heureusement parvenue jusqu'à nous, permet d'apprécier les services qu'il a rendus en faisant abstraction des passages sur lesquels les mœurs de son temps et les malheurs de sa patrie semblent avoir influé d'une manière toute particulière. Platon, d'après ce que pensent ses meilleurs historiens et ses plus profonds critiques, mettait la conjecture et la foi, qu'il nomme l'opinion, en regard du raisonnement et de la raison qui, pour lui, formaient la science. Distinctions un peu subtiles dans leurs détails, mais plus incompréhensibles, si on les énumère sous les titres de foi et

de science, c'est-à-dire des choses qui frappent par elles-mêmes. L'intuition de cette foi et de cette science est en nous sans pouvoir se faire jour, obstruée qu'elle est par les sens. Nous avons besoin de rapprendre, c'est-à-dire de dégager de nouveau notre intelligence pour arriver à ce résultat par une série d'efforts dialectiques tels que : la définition, la division, la généralisation, la classification, l'hypothèse, la synthèse et la déduction.

On doit au fondateur de l'Académie d'avoir démontré l'inanité de systèmes dans lesquels tout est, soit immobilité, soit mouvement, et surtout d'avoir enseigné que la vérité est dans une combinaison où l'immutabilité tient sa place, mais de laquelle le mouvement est loin d'être exclu. Il a prouvé que l'infini ne détruit pas le fini; qu'une part doit être faite à l'un comme à l'autre, parce que chacun y a réellement droit.

Platon a trouvé, dans les qualités générales des choses qu'il nomme les idées, la preuve de l'immutabilité. Pour lui la beauté et la bonté ne peuvent cesser d'être ce qu'elles sont; il en a conclu que beauté et bonté étaient immuables, parce qu'elles sont l'essence même du type de l'immutabilité, de l'idéal, de Dieu!

Malheureusement il ne sut pas faire de distinction absolue entre ce qui appartient en propre à cet idéal, à ce Dieu, et les abstractions physiques. Il a confondu les qualités des choses avec celles de Dieu, et des unes comme des autres il a fait ce qu'il nomme

des idées. Il n'a pas compris et ne pouvait comprendre que cela seul qui est Vrai, Bien ou Beau est, comme nous espérons l'avoir démontré dans ce travail, l'essence divine, que cela seul est immuable et fini, parce qu'en Dieu est la somme de ces qualités-là, tandis que l'infini résulte de l'emploi indéfini de ces qualités. En d'autres termes, le Vrai, le Bien et le Beau, ne pouvant cesser d'être ce qu'ils sont, c'est-à-dire finis, il est de leur propre nature que toute émanation d'eux émane infiniment.

Platon croyait à une âme immortelle différente du corps et d'essence divine; mais il ne sut pas constater la différence entre l'âme et les qualités physiques du corps. L'âme, pour lui, était la cause de la vie, du mouvement. Il admettait bien qu'une portion prépondérante de cette entité fût plus spécialement d'essence divine, et que celle-là fût particulière à l'homme; mais il trouvait dans les autres parties le siège des passions ou des appétits, d'où il résulte que rationnellement il devait attribuer, et il attribua en effet, une âme aux animaux.

Il n'était pas possible d'avoir de la divinité la grande idée qu'en avait Platon, sans concevoir la morale en rapport intime avec cet idéal. Platon plaçait la vertu dans un accord voulu avec le bien, c'est-à-dire dans l'énergie de se rapprocher le plus vite possible de l'Être suprême dont tout le bien émane. La justice était, pour lui, la forme la plus haute de la pratique de cette vertu; et l'on ne saurait trop applaudir à l'importance qu'il lui donnait. La satis-

faction intime de l'âme en accord avec la justice était pour lui l'un des termes du bonheur. Il rejetait bien la doctrine de la sophistique, par laquelle la justice est ce qu'on la fait. Pour lui elle était une, invariable, indépendante des circonstances. Il enseignait, comme le fit plus tard la doctrine chrétienne, qu'il est plus beau, meilleur de souffrir d'une injustice que de la commettre. Il ajoutait même que cela est plus avantageux ; et que le premier soin de quiconque a blessé l'inviolable justice devait être de se réconcilier avec elle.

Platon aimait et cherchait le beau partout : dans la plastique, c'est-à-dire dans l'homme et dans l'art ; dans les phénomènes de la nature et dans la musique ; dans la poésie, dans l'éloquence et, surtout, dans la morale. Il en était pour lui du beau comme du bien ; le beau méritait d'autant plus ce nom qu'il se rapprochait davantage de sa source éternelle, c'est-à-dire de l'idéal divin ; aussi disait-il dans le *Banquet :* « Ce qui seul peut donner du prix à cette vie, c'est le spectacle de la beauté éternelle. »

Tel fut Platon, l'homme aux grandes erreurs, mais aussi, parmi les anciens maîtres de l'Occident, celui qui s'est le plus approché des vérités sublimes qui, quelques siècles après, devaient rayonner sur le monde !

Aristote, l'élève et le rival de Platon, surnommé le Stagirite, du nom de Stagire, ville de Thrace sa patrie, fut l'ami de Philippe de Macédoine, le précepteur chéri d'abord et plus tard détesté par Alexandre. Créateur et chef de l'école dite péripatéticienne, du

lycée d'Athènes, il mit au service de ses contemporains une science presque universelle, à laquelle il doit d'avoir été l'un des plus grands philosophes et le plus fécond des écrivains grecs. Son immense valeur intellectuelle jointe aux conquêtes prodigieuses de son royal élève, expliquent pourquoi son enseignement a été et est resté le fondement de la science, des rives de l'Indus et du Iaxarte aux bords de l'Atlantique. Son grand savoir, importé en Orient par les armées grecques, assez longtemps après la mort du héros macédonien, le fut en Occident, lorsqu'à la suite des Romains, la science et la littérature héllèniques y pénétrèrent.

Loin d'être irréprochable, la doctrine d'Aristote est bien en arrière de celle de Platon comme base d'une saine philosophie; et rien ne serait plus intéressant qu'un parallèle entre l'enseignement de ces deux hommes éminents. Mais, sans se laisser entraîner dans un tel travail, on peut remarquer que si Platon fut l'apôtre d'un spiritualisme idéaliste, Aristote fut le promoteur d'un sensualisme fortement imprégné de matérialisme. L'un chercha le bien et le beau chez l'homme et arriva au bien et au beau en Dieu; l'autre scruta, chez l'individu, la raison des faits et, de cause en cause, s'éleva aux démonstrations les plus hautes; mais, embarrassé par son point de départ, il n'atteignit jamais au sublime. Aristote a donc dans le détail d'admirables conceptions, mais un fil l'arrête lorsqu'il veut s'élancer; son système tient trop à la terre pour arriver franchement jusqu'au ciel. Il admet bien une cause

finale, souveraine, intelligente, où tout se concentre; mais il est forcé d'en faire une cause motrice pour arriver à sa cause matérielle. Il regardait son système, qu'on me passe cette expression, comme une machine à vapeur animant le monde; au lieu de considérer le mouvement comme une qualité résultant de la création, sans lequel le matériel n'existerait pas. Le Très-Haut a admis le mouvement pour que deux atomes puissent être créés, le second ne pouvant occuper la place du premier. Il y a là une confusion étrange dont Platon avait su se dégager. Aristote semble concevoir Dieu et ne pas oser l'affirmer. Il reconnaît partout les manifestations de Dieu moteur premier et, par suite, nécessairement immuable. Pour être conséquent, il fait de lui un acte pur, engendrant, parce que sa nature est d'engendrer, pensant, parce qu'il est la pensée même; mais ne pensant qu'à lui, seul digne d'occuper sa pensée; soleil réchauffant le monde, non par affection, mais parce qu'il est soleil. Platon a découvert le but où l'âme doit tendre, Aristote a révélé la science sans savoir en déduire que celui dont toute science émane est en même temps et forcément tout amour.

Confus dans sa conclusion, le Stagirite est admirable dans les efforts qu'il fait pour l'atteindre. Parti des éléments des corps pour parvenir à leur synthèse, c'est-à-dire aux corps organisés, il poursuit une merveilleuse classification; mais il fait l'âme de l'ensemble des effets physiologiques des organes: Pour lui cette synthèse n'est parfaite que dans un

seul animal, l'homme, où elle se révèle en particulier par l'usage des organes qui, lui permettant de s'élever, se changent en sciences et l'autorisent à employer le raisonnement qui est la combinaison entre cette étude de la nature et la raison, faculté surnaturelle, jusqu'à la compréhension de la cause finale, de l'immuable. La science, cette faculté de penser, de raisonner sur ce qu'on a vu, jouit seule de l'immortalité; d'où résulte, dans l'âme humaine, deux parties: l'une, active, spirituelle, impersonnelle, qui, lors de la dissolution des corps, retourne à son point de départ, centre de l'immutabilité; l'autre, entité banale et mécanique, s'anéantit avec le corps. C'est là une distinction mal établie et bien confuse!

Dans la morale comme dans le reste de la doctrine d'Aristote on sent que son système ne laisse pas la liberté à ses conceptions. Il admet que chaque être doit chercher sa fin, et que la fin de l'homme, c'est le bonheur; or, pour lui, le bonheur est l'accord avec la raison; mais un homme peut être en parfait accord avec la raison sans être heureux, d'où il est forcé d'admettre l'intervention des dieux pour compenser ce que les événements ont de nuisible à ce bonheur. Seulement il ne dit pas si cette compensation s'accomplit pendant la vie par une sorte de satisfaction intime qui, dans bien des cas, tournerait à l'égoïsme le plus accusé, ou, après la mort, ce qui serait beaucoup plus rationnel, dans une sorte de participation à la béatitude céleste. Pour admettre cette dernière hypothèse, il eût fallu la conviction absolue de la survi-

vance de l'âme; or Aristote ne l'avait pas. En un mot, Aristote, qui préconise admirablement toutes les vertus, ne donne pas à la pratique de ces vertus une sanction suffisante. Une telle sanction ne peut se trouver qu'en Dieu; or le Stagirite n'a pas de la divinité une idée assez nette, l'intérêt ayant trop de part à sa morale. Il rapproche trop la morale de la politique prise dans le sens le plus large du mot.

La politique d'Aristote (mais ici, en ne la considérant que comme l'expression des rapports des particuliers avec l'État) est au moins singulière. Le matérialisme avait tant de part dans sa doctrine qu'il pencha naturellement vers une constitution démocratique étayée toutefois sur la famille et la propriété. Dans cette constitution il donnait à l'homme une supériorité absolue sur la femme et créait au profit du chef de famille une autorité que, par une étrange contradiction, il n'admettait plus dans le gouvernement de l'État. Bien plus, il était partisan de l'esclavage, basant cette anomalie sur le principe que quiconque doit être esclave qui n'est capable que des travaux corporels; ce qui revient à l'établissement, dans la société, de classes tellement accentuées, qu'une pareille constitution n'est pas aristocratique, mais odieusement tyrannique.

Ce qui fit surtout la grande personnalité d'Aristote, ce fut, dans chaque science, son admirable entente des détails, sa merveilleuse classification basée sur une logique, malgré son époque, presque parfaite;

ce fut son intuition vraiment extraordinaire qui lui fit faire tant de découvertes dans chacune des branches du savoir humain. Observateur infatigable, il a été l'analyste le plus remarquable peut-être que le monde ait produit ; et comme en outre il était le premier synthétiseur, il aurait dû trouver dans la parfaite compréhension des éléments des corps le trait d'union du matériel et du spirituel et arriver ainsi aux bases immuables qui eussent été la force de son enseignement. Il a à peu près défini l'homme, il a essayé de définir Dieu, mais il n'a pas su découvrir ce qui les rattache. Il n'a pas fait de Dieu une personnalité assez distincte pour que l'homme la comprît et l'aimât ; il ne lui a pas fait comprendre que son âme est une émanation assez complète de Dieu pour que le lien d'amour s'étendît du Créateur à la créature !

En résumé, on peut dire des deux plus grands philosophes de la Grèce, de Platon et d'Aristote, qu'ils se complètent l'un l'autre dans les services qu'ils ont rendus à l'humanité. Cependant leur philosophie ne fut pas parfaite, ils firent entrevoir Dieu seulement.

C'est un fait bien curieux et bien digne d'être étudié que l'arrivée à une conclusion identique, quels qu'aient été les incidents du parcours et les idées procédant de points de départ absolument différents. Lorsque Platon et Aristote eurent disparu, leur héritage philosophique, tombé en de mauvaises mains, dégénéra promptement. Parmi leurs successeurs, les uns indiquèrent, comme der-

nière fin désirable, le repos absolu dans l'unité, source d'où tout émane; les autres arrivèrent à l'absorption dans la matière, c'est-à-dire, d'une part comme de l'autre, à l'anéantissement de l'être, conclusion immorale et décevante. C'est justement à ce même résultat qu'aboutirent dans l'Inde Çakyamouni le fondateur du bouddhisme, et en Chine, Lao-Tseu, avec sa participation à l'absolue immutabilité. Faut-il admettre que la vérité soit là où se rencontrent ces quatre grandes doctrines qui furent les lois morales de la presque totalité de l'humanité antérieurement à l'ère chrétienne? Évidemment non! Si ces grandes erreurs avaient continué d'être généralement admises, l'intelligence humaine eût perdu tout ce qu'elle avait acquis; le monde serait revenu à la sauvagerie et des centaines de siècles eussent été nécessaires pour le remettre dans l'état d'où l'avaient fait descendre les fausses interprétations du système de Platon, système ramené par ses disciples inintelligents aux erreurs du pythagorisme. La doctrine d'Aristote fut aussi malheureusement interprétée par Pyrrhon, Épicure et Zénon.

Pyrrhon fut le promoteur du scepticisme, ce sophisme décoloré, cette philosophie de l'incertitude qui, n'osant conclure entre Platon et Aristote, n'admet que le tangible et rejette, sans le nier absolument, tout ce qui ne se voit pas par l'intermédiaire des sens.

Épicure renchérit sur Pyrrhon. Avec lui on n'hésite plus, on se décide, mais pour la sensation; et non seulement on l'admet comme seule réelle, seule

valable, mais on s'y vautre sans autre arrêt que la prudence qui veut qu'on n'abuse de rien, car l'abus peut entraîner la douleur; et, soit au moral, soit au physique, l'absence de douleur est le souverain bien. Plus de dieux, plus d'âmes immortelles; car la crainte des dieux et les incertitudes pour l'avenir de l'âme seraient des causes de préoccupations douloureuses. Qu'est-ce que le monde, qu'est-ce que l'âme ? Des atomes agrégés par le hasard, que le hasard ou la mort désagrégeront; dès lors pourquoi l'ambition, pourquoi la gloire, pourquoi la science? Le repos, le repos seul, celui de la bouée qui flotte, voilà ce qui est enviable. Ce qu'il faut atteindre, c'est la vie végétative, qui serait préférable encore si elle ne végétait pas; car végéter, c'est être en mouvement; mais, du moment qu'elle existe, elle doit placer son summum de satisfaction dans *le plaisir du ventre, principe et racine de tout bien.*

L'épicurisme, c'est la doctrine de l'antiquité mourante qui ne sait plus prier et ne lève même plus les yeux vers le ciel; c'est l'athéisme né du désespoir de n'avoir pas de dieux ou de n'en avoir que de ridicules! C'est la philosophie d'un peuple qui disparaît puisqu'il laisse dire à ses poètes : « La patrie ! elle est partout où l'on vit bien. »

La doctrine de Zénon, le dernier des détenteurs de la philosophie grecque aux temps de liberté, semble avoir été une sorte de réaction contre l'épicurisme; mais cette réaction n'était plus possible, et les esprits, dans la Grèce dégénérée, d'où qu'ils partissent, aboutissaient toujours aux mêmes fins

négatives. Les vices d'une religion insensée, de législations ou de constitutions mauvaises, avaient tellement perverti les esprits, que ceux mêmes qui conservaient quelque bonne volonté n'avaient plus la force d'envisager l'idéal de Socrate ou de Platon. La matérialité les tenait, les imprégnait, les couvrait au point qu'ils n'étaient plus de force à l'arracher. Ainsi, Zénon, voulant mieux faire qu'Épicure, ne s'aperçut pas que, partant d'un point presque semblable, il ne pouvait aboutir à un résultat réellement différent. Pour lui, rien n'existait dans l'entendement qui n'ait auparavant passé par les sens. C'était là sa base. On peut saisir de suite quelle pouvait être sa conclusion. Si au départ l'entendement est soumis aux sens, à l'arrivée, la fin suprême ne peut se comprendre autrement qu'en un mélange de matérialité et de spiritualité, c'est-à-dire dans un être qui soit, tout à la fois, Dieu et la nature. C'est revenir au panthéisme qui entraîne la négation des détails, de l'action, du mouvement, de l'âme ; et c'est, par une conclusion forcée, placer le souverain bien dans une sorte d'indifférence à tout, puisque, quoi qu'on fasse, le résultat sera toujours le même. La nature d'où tout découle devant tout absorber. Paraître indifférent à la joie comme à la douleur, mépriser les rayonnements de l'âme et de la pensée, c'était s'élever aussi haut que possible, c'était avoir le droit de s'enorgueillir, c'était être sage, c'était être stoïque !

Avec le stoïcisme finit la longue énumération des principaux systèmes philosophiques de la Grèce

antique. Semblable à une gerbe étincelante, la philosophie grecque avec les Ioniens et Pythagore eut sa phase ascendante; avec Socrate, Platon et Aristote, elle brille d'un incomparable éclat, pour s'éteindre ensuite avec Pyrrhon, Épicure et Zénon. Son ensemble constitua un progrès certain et remarquable de l'esprit humain; mais il montra plus à quelle hauteur cet esprit pouvait s'élever, qu'il n'indiqua la vraie route du ciel. Cette philosophie ne sut pas se dégager des liens terrestres, mais elle fit tout ce que l'homme pouvait faire; et l'inanité de ses efforts démontre, mieux que toute autre preuve, que pour atteindre encore plus haut, il fallait plus et mieux que l'intelligence humaine!

C'est curieux, extrêmement curieux, lorsqu'on a étudié l'histoire des Grecs, de constater combien ils ont, relativement à leur position dans le monde, mal réussi. La relation de leur existence a eu des pages merveilleuses comme art militaire ou maritime, comme philosophie ou beaux-arts, mais elle n'a eu que cela. C'étaient des accès, mais non un état permanent. On peut comme exemple citer le grand Alexandre. Comme ses concitoyens, il grandit, comme eux il s'éleva et devint un des plus merveilleux êtres de ce monde, jusqu'au jour où, croyant avoir fait tout ce qu'il est possible de faire ici-bas, n'ayant pas de ciel pour appui, il jeta sa coupe à Neptune aux embouchures de l'Indus, tomba et mourut. La philosophie ne lui avait jamais donné d'espoir, aussi s'arrêta-t-il, brouillé peut-être avec la doctrine d'Aristote qu'il ne comprenait plus.

De désespoir il se jeta dans l'épicurisme et le stoïcisme qui l'anéantirent. La Grèce, foyer de civilisation mal assise, génératrice de corruption, dont les citoyens priaient ceux auxquels ils ne croyaient pas, chanta ses cantiques sur des notes fausses ; elle mit plus de temps qu'Alexandre à mourir, mais, comme État, elle mourut. Sa population, facilement vaincue, devint une institutrice qui, plus tard, triompha de ses élèves, en inoculant sa perversion, et dans Rome et dans Byzance.

Après la mort d'Alexandre, dans le territoire des Hellènes, la politique alla de mal en pis. Le grand héros macédonien ne laissa pas de successeur ; et la destinée de son vaste empire resta confiée au hasard. Une sorte de stupeur s'empara des nombreuses populations qui furent soumises à ses lois. Toutes semblaient prévoir des déchirements causés par les ambitions rivales. Alexandre ne laissait qu'un frère imbécile et un enfant au berceau, une régence était donc nécessaire ; et les chefs qui se pressaient sur les marches du trône allaient se la disputer. C'est en effet ce qui arriva : De l'immense empire s'étendant de la Grèce à l'Indus, pendant vingt-trois années, l'assassinat de la famille d'Alexandre et des guerres sans nombre firent naître un effrayant désordre. Il en sortit cependant, vers 301 avant notre ère, l'empire des Séleucides en Asie et celui des Lagides en Égypte.

Séleucus et Ptolémée étaient des gens relativement sages. Ils comprirent que, devant les populations, ce qu'ils avaient de mieux à faire c'était de

continuer l'œuvre due au génie d'Alexandre. Ils tournèrent leurs efforts du côté de l'extension du commerce et profitèrent des grandes lignes données par leur maître. Séleucus ayant reculé jusqu'au Gange les limites de son empire, chercha à établir de grands courants commerciaux, de ce fleuve à la Mésopotamie ou à la Syrie, par les contrées du nord. Les négociants de l'Inde, remontant la vallée de l'Indus jusqu'à l'Indou-Kousch, prenaient la direction de l'ouest et venaient aboutir au sud de la mer Caspienne, où ils étaient rejoints par un autre commerce encore peu développé, celui des marchandises chinoises et des fourrures du nord venant par Samarkand, la capitale de la Bactriane. Une fois réunies, toutes ces marchandises traversant le sud de l'Arménie se répandaient dans la Mésopotamie, la Syrie, l'Asie Mineure et dans la Méditerranée par le Pont-Euxin. De leur côté, les Lagides, qui régnèrent près de trois cents ans sur l'Égypte, mettaient tous leurs soins à faire prospérer le commerce avec l'Inde, mais par la voie maritime. Ils voulaient reprendre et mener à bien la merveilleuse idée d'Alexandre, possesseurs qu'ils étaient d'Alexandrie, et faire de cette ville le grand entrepôt du centre du monde. C'était le commerce fait sur les côtes de l'Arabie, de l'Afrique orientale et de toutes les Indes, mis en contact avec celui de tous les produits des rivages de la Méditerranée. Pendant leur souveraineté ils essayèrent de rouvrir le canal de Néchao, mais ils durent y renoncer. Les Lagides arrivèrent à un résultat relativement heureux; car

ils firent mieux que les Séleucides, malgré l'ambition des uns et des autres, malgré la philosophie qu'ils avaient en partie apportée de la Grèce, mais qui était quelque peu dépaysée et mal comprise par les populations égyptiennes. Les Ptolémée commandaient à un peuple presque homogène où reparaissaient encore les restes de tant de civilisations évanouies ; tandis que Séleucus et ses fils, cherchant aussi à ouvrir de grandes voies commerciales, durent lutter contre des séries de peuples absolument différents de races. Mais, ce que les Ptolémée avaient surtout au-dessus de leurs rivaux, c'était une intelligence de premier ordre qui fit de l'Égypte, et particulièrement d'Alexandrie, le refuge des derniers savants grecs. Les Lagides les rassemblèrent, les encouragèrent dans leurs études et finirent par relever un peu leur renommée, faisant bien comprendre au monde entier que chaque point désigné par le génie d'Alexandre était celui dont l'emploi devait donner les plus grands progrès à la civilisation.

Ils réunirent dans leur capitale, non seulement ce que le monde intellectuel avait intérêt à garder, mais aussi ce que leur époque renfermait d'attrayant. La bibliothèque d'Alexandrie s'agrandit assez pour devenir la première de l'antiquité; et les érudits, en se promenant dans l'académie de cette ville, se figuraient avoir repris toute la gloire des Platon et des Aristote. Sous la domination plus ou moins violente des nouveaux souverains d'Égypte, ces étudiants continuèrent agréablement, forcément et fructueusement parfois, les études des véritables maîtres;

mais leur renouvellement fut, à peu près, une décadence qui, commencée lentement avec les premiers Lagides, s'accentua trop vivement, pour cesser d'exister au temps de Cléopâtre.

Bien avant la fin de la famille des Ptolémée, celle des Séleucides avait succombé. Luttant à l'occident contre les souverains d'Égypte, elle était dépouillée à l'orient par les révoltes successives de ses sujets. Bientôt les Parthes se déclarèrent contre eux et leur bouchèrent la route de l'Inde; par suite les Bactriens devinrent indépendants et se donnèrent de nouveaux rois. Battus enfin par d'autres ennemis en Asie Mineure, en 186 avant Jésus-Christ, leur immense empire cessa d'exister.

Ici, l'époque historique des Grecs, ou dite des Grecs, finit pour une portion du monde. Ce qui ressort de ce peuple pour quiconque s'intéresse particulièrement aux progrès du spiritualisme et de la civilisation, c'est qu'il a été le créateur de la liberté intellectuelle. L'homme, a fait un pas de plus vers l'accomplissement de ses destinées. La première base solide de la philosophie a été fondée; la littérature et les arts sont arrivés à leur suprême degré. Malheureusement, comme le bien dans la nature humaine ne marche pas seul, la corruption la plus dévergondée est venue à côté de lui, laissant prévoir que l'un et l'autre se combattront jusqu'au jour où la force spirituelle deviendra la souveraine absolue du honteux matérialisme.

LIVRE IX

HISTOIRE DES ROMAINS.

« Ce qui est le hasard à l'égard de nos conseils incertains est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte tout concourt à la même fin ; et c'est faute d'entendre le tout, que nous trouvons du hasard et de l'irrégularité dans les rencontres particulières. »

Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle. Les Empires*, p. 516.

Ainsi de la vertu les lois sont éternelles.
Les peuples ni les rois ne peuvent rien contre elles :
Les dieux que vénéra notre stupidité
N'obscurcirent jamais sa constante beauté ;
Et les Romains, enfants d'une impure déesse,
En dépit de Vénus admirèrent Lucrèce.

Racine, *La religion*, chant premier.

CHAPITRE PREMIER

ETHNOGRAPHIE OCCIDENTALE

Si la recherche de la part prise par les peuples dans le développement de la civilisation est difficile lorsqu'il s'agit de chaque agglomération humaine, combien n'est-elle pas plus ardue lorsqu'on doit scruter l'histoire de la nation où se concentrent, pendant tant de siècles, les annales de presque tous

les peuples de la moitié de l'ancien continent, de la nation romaine. Suivant l'inclination de l'écrivain, on emploie la synthèse pour montrer le développement de la puissance ou de la civilisation romaine comme le total de ce que les peuples morts ou mourants ont légué aux générations à venir. Qu'on se serve de l'analyse pour démêler dans la splendeur romaine la part afférente à chaque réunion humaine antérieure, la tâche n'en est pas moins grande ; l'esprit reste confondu de l'amplitude de ce plan de la Providence suivant lequel les progrès épars venant se grouper, pour se fortifier, devaient constituer ces bases merveilleuses sur lesquelles s'élèverait la civilisation moderne. Il a laissé des débris utiles, des qualités dont il donne l'image; et ces débris retrouvés par le christianisme ont formé le point de départ d'un état social nouveau, montrant une fois de plus combien petits sont les efforts ou les erreurs des hommes pour contrarier les effets de la volonté divine!

Il n'entre pas dans la donnée de cet ouvrage, peut-être trop long déjà, de suivre pas à pas l'histoire romaine et d'en établir un traité; on se propose simplement d'indiquer les phases principales de ces grandes annales et, surtout, de chercher si le résultat des institutions que les Romains se sont données, a été ou non favorable, soit à leur bonheur, soit au bien-être général de l'humanité. Il s'agit d'apprécier, en suivant de loin le brillant récit de l'extension de cette puissance, si c'est bien l'état le plus parfait auquel un peuple doit tendre que celui qui a conduit

une ambition démesurée toujours agissante, toujours inassouvie, dont le résultat final est forcément, après un élargissement trop grand, un racornissement identique. Ne doit-on pas voir surtout, pour l'humanité, dans cette forme d'agrandissement, à côté d'une occasion de douleurs réputées glorieuses quand on monte, une occasion de souffrances, à coup sûr humiliantes quand on descend?

Il est incontestable que sans l'extension de la puissance romaine, tout autre eût été le sort de l'occident; la concentration qu'on lui doit a pesé d'un poids énorme sur le développement général. Mais, s'ensuit-il que ce soit là un exemple à louer ou bien à imiter? Rien n'est plus contestable. De ce que les Romains sont arrivés par certaines routes aux points où les desseins de la Providence voulaient qu'ils arrivassent, il ne s'ensuit pas qu'il faille toujours et partout les imiter pour être d'accord avec la volonté du souverain maître qui ne tend qu'au bien. Quoi qu'on fasse, les brisements sont enseigne de chaînes! Dieu peut en tirer des conséquences heureuses, mais l'homme doit toujours rejeter ces brisements. Seul le Créateur pouvait faire, qu'aux joies d'un été si largement ensoleillé qui a rayonné sur tout le monde occidental, les Romains et l'occident avec eux, ayant vu succéder un sombre automne, précurseur d'un long hiver, ont permis que ces tristesses de l'automne et ces douleurs de l'hiver aient été suffisamment fécondes pour enfanter le plus glorieux des printemps.

L'histoire romaine est une histoire comme toutes

les autres, si l'on fait abstraction de l'intervention divine et si on la considère en dehors du christianisme. On y voit, comme dans l'histoire des différents peuples, à la suite d'une origine plus ou moins fabuleuse, une suite de prospérités que remplace, au fur et à mesure du relâchement des institutions, une décadence sans cesse plus active. Se reporte-t-on à son esprit, à sa philosophie? Tout en reconnaissant à quel point elle forme intellectuellement comme matériellement, dans les annales du monde la transition entre la grande antiquité, celle de l'Orient et le monde moderne, on est forcé de constater que si l'histoire présente le tableau le plus complet de toutes les grandeurs humaines, elle montre aussi tout ce que ce groupement a pu donner, quel est le total de sa capacité, et ce que fait voir l'exposé de la navrante décadence à laquelle elle est parvenue. Elle développe l'inanité de tous les efforts réunis et prouve qu'il manquait à sa sagesse une morale religieuse, base nécessaire à la longévité de toute civilisation. On peut dire des annales du peuple romain que, formées d'éléments venus de tous les côtés, sa gloire a ressemblé à ces gerbes de fusées qui font le bouquet d'un feu d'artifice. Elles s'élancent dans les airs avec un bruit strident; une force irrésistible s'y développe en éventail, puis elles retombent lentement en une multitude de brillantes étincelles qui s'éteignent une à une, laissant après elles une nuit d'autant plus noire qu'elles l'avaient faite plus lumineuse. Désormais, la lampe vacillante de l'artificier troublera seule la profondeur des ténèbres.

Il est difficile de raconter et de chercher à faire comprendre un récit si l'on ne demande aux temps antéhistoriques quelles sont les populations aborigènes qui peuvent aider à connaître les peuples historiques de la même région et à permettre aux lecteurs de saisir le fond des caractères des nations modernes. Glanons donc autant que possible ce que les populations primitives ont laissé de souvenirs dans toute l'Europe et le bassin méditerranéen.

Dans cette première étude, après avoir beaucoup lu, beaucoup analysé, on est un peu forcé de conclure qu'on n'en sait guère plus qu'avant. Chaque anthropologiste, chaque linguiste, chaque archéologue se fait un système à ce sujet et tâche d'y tout ramener. La couleur des cheveux, de la peau, l'ossature générale, et surtout celle du crâne ont certainement indiqué sur tel ou tel point l'existence de races différentes; mais historiquement parlant elles n'ont pu donner la preuve absolue des faits, car presque partout, en Occident notamment, à côté des hommes grands, blonds et brachycéphales, on a trouvé des hommes moyens ou petits, bruns et dolichocéphales. Lesquels sont superposés aux autres? Faut-il conclure que les moins nombreux sont les vainqueurs qui se sont introduits au milieu de populations indigènes qu'ils tenaient sous le joug, ou qu'ils sont au contraire les restes de populations vaincues? Quel a été l'effet de certains croisements, les brachycéphales ont-ils pris la tournure, la couleur des dolichocéphales, ou la réciproque est-elle vraie? Tout cela est bien difficile à certifier dans quelque sens que

l'exemple soit étudié. La linguistique, qui se sert de certains radicaux pour conclure à l'existence de certaines races sur un territoire donné, présente évidemment, comme l'anthropologie, des conclusions heureuses; mais, s'ensuit-il qu'elle ait raison sur tous les points? C'est parfois douteux. Qui sait si le radical conservé, recueilli sur un territoire, appartenait aux envahisseurs ou bien aux envahis; et parmi les envahisseurs, auxquels? Nos savants ethnologistes philologues répondront que, puisque ces radicaux se trouvent à de grandes distances, comme les cailloux du Petit Poucet, ils indiquent le chemin parcouru. Ce sont là de fortes présomptions dont on doit tenir grand compte, mais dont l'indication laisse encore ouvert le champ des hypothèses. Certains mots, certains sons appartenant, au point de départ à une race, peuvent se retrouver au loin et indiquer de quel pays provient cette race. Il ne faut pas nier cette preuve, mais la voie qu'elle a suivie est bien difficile à parcourir; et il est à peu près certain que les peuples formant les migrations venues par exemple du centre asiatique dans l'Europe occidentale, ont mis des centaines d'années à franchir ce chemin, combattant sans cesse, tantôt annexant, tantôt annexées, entraînant toujours les femmes et les enfants des vaincus; de sorte que parvenus au point extrême, c'est avec un ethnique identique mais d'une composition linguistique tout autre que celle qui les distinguait à leur départ.

L'archéologie elle-même, bien qu'ayant recours à des bases qui semblent plus sérieuses, n'est pas,

dans un classement des peuples primitifs, un guide absolument irréfutable. Il est vrai que la forme et la matière des monuments retrouvés sont de précieux indices, soit par leur nature, leur forme ou les signes qui y sont gravés, et surtout, lorsqu'à une époque un peu plus récente un texte vient les appuyer. Mais ce texte lui-même est souvent trompeur. Il est bien rare que les premiers auteurs se soient intéressés d'une façon spéciale à des peuples barbares primitifs; aussi les appellations qu'ils ont transmises, puisées dans des désignations vagues, s'appliquaient parfois à des époques absolument inconnues pour eux. Comme indications, ils donnaient à toute une vaste région le premier nom venu à leur connaissance, et à une grande nation celui d'une petite peuplade.

Chaque auteur est donc forcé de choisir, un peu arbitrairement, dans les nombreuses et savantes études auxquelles a donné lieu le classement des peuples primitifs; et cet inconvénient ne se retrouve nulle part plus accentué que lorsqu'il s'agit de l'Europe occidentale. C'est là en effet que les traditions ont mis le plus de temps à naître et que l'histoire a eu le plus de mal à se développer. Pour arriver à la vérité, chaque écrivain s'est fait une théorie qu'il trouve parfaite, en regardant comme fautive celle de son collègue. Il semble cependant qu'il eût été préférable de ne rien affirmer et de faire une large part à l'hypothèse; aussi, est-ce surtout à elle que nous aurons recours.

Des données antérieurement admises dans ce travail et de l'ensemble qu'il comporte, d'études se

rapportant à l'origine de presque tous les peuples, il résulte que les premières migrations venues du centre asiatique vers l'occident ont dû succéder, dans la plus grande partie de l'Europe et jusqu'aux rivages de l'océan Atlantique, à des populations autochtones nées pendant une période de chaleur torride, populations certainement disparues. Si les débris existent dans les profondeurs du sol, ils n'ont pas encore été reconnus.

Quelles étaient les premières migrations de la race blanche venue de l'Orient? Vraisemblablement les Touraniens ou Adamites, descendants du père de la race blanche, dont la dispersion vers l'occident aurait eu lieu, pendant un temps indéfini, antérieurement au déluge d'Asie. A quels peuples connus de nous ces races ont-elle donné naissance? En suivant le système qui fait coïncider certains changements physiques avec le refroidissement du globe, peut-être devrait-on les chercher dans les races brunes et dolichocéphales, réservant les races blondes et brachycéphales aux migrations postérieures au déluge. Or, après le refroidissement du nord, après les nègres appelés les Ménaliens dans l'Inde et qui devaient exister dans le monde entier, on doit noter, parmi les races les plus anciennes de l'occident, dont le souvenir nous soit parvenu, les Finnois ou Touraniens-Altaïques qui, venus du nord de la Tartarie indépendante, par les défilés de l'Oural, ont peuplé, à une époque non historique, presque tout le nord de la Russie, de la Suède et de la Norvège. Les Estoniens, les Livoniens semblent

venus des mêmes contrées en contournant la mer Caspienne, soit au nord, soit au sud et en s'arrêtant sur les bords de la mer Baltique; tandis que d'autres branches nombreuses, dont les Basques, dans les basses Pyrénées, sont aujourd'hui les seuls représentants, ont poussé, en occident, jusqu'aux rivages de l'océan Atlantique. La période touranienne, au moins dans l'Asie occidentale, aurait duré quinze siècles.

Aux populations touraniennes, qu'elles se soient étendues ou non jusqu'aux limites extrêmes de l'occident, ont succédé les races issues de Noé. Les premières dispersées sont celles qui doivent leur origine à Cham. Faut-il voir dans les Ibères, les Ligures, les plus anciens groupes humains blancs dont il soit fait mention, les premiers des Noachides, les Chamites qui, contournant la mer Noire et la Méditerranée, soit par le nord, soit par le sud, ont peuplé l'Europe centrale et méridionale jusqu'à l'extrême occident, ainsi que tous les rivages du sud de la Méditerranée et l'île de Sardaigne? Cela semble assez probable, lorsqu'en bien des points de ces régions on retrouve des crânes petits et dolichocéphales. Il faudrait donc, qu'historiquement parlant, les Kouschites ou descendants de Cham, après avoir d'une part, comme on l'a dit ailleurs, vaincu les Touraniens ou soumis a Babylonie, après avoir donné les premières populations vraiment blanches à l'Arabie, à l'Égypte, au Sahara, eussent franchi les déserts de la Tripoitaine et suivi les Barbaresques jusqu'en Espagne; de l'autre il faudrait qu'ils eussent traversé le Bos-

phore et suivi le sud de l'Europe jusqu'à la péninsule au delà des Pyrénées, laissant quelque peu des leurs au pays du Caucase. Ainsi les Ibères, partis d'un même point par deux routes différentes, se seraient de nouveau rencontrés dans la péninsule ibérique, dont leur nom est encore la désignation générale. C'est possible, et même d'autant plus possible que ces migrations, pour une partie au moins, ne se sont pas faites d'un seul coup. Ce n'est que peu à peu, et poussées par ceux qui venaient derrière, qu'elles sont parvenues aux limites de leurs parcours.

Quoi qu'il en soit, on trouve à l'époque où remontent les premières notions historiques, les Ibères établis de la mer Noire à la mer Baltique, du Caucase jusqu'au nord des îles Britanniques, même en Islande, même en Espagne comme dans la Palestine et passant par le Sinaï sur toute la côte d'Afrique, jusqu'à Gibraltar, qu'ils ont franchi pour pénétrer également en Espagne. Presque partout, dans ces pays occupés par eux, on retrouve les monuments mégalitiques. Ce n'est que lorsque des siècles ont succédé à des siècles qu'on constate l'arrivée des Sémites dans l'Afrique où ils écrasent ou rejettent les Chamites. Plus tard encore les Japhétides pénètrent dans les régions du nord de la Méditerranée. Ces derniers s'étendant comme une large tache d'huile, repoussent les Ibères du centre de l'Europe vers l'Ouest et le Sud; ils les rejettent vers l'Écosse, l'Irlande, l'Angleterre occidentale, la Bretagne, la France au sud des Cévennes, l'Espagne au delà des Pyrénées et vers la Dalmatie. Cette

invasion qui chassait les Ibères à une époque encore bien reculée s'appelait l'invasion des Celtes. Elle couvrit l'occident de l'Europe ; car Scymnus de Chio, dans sa description de la terre, 90 ans avant Jésus-Christ, affirme, et c'est le premier document géographique que durent avoir les Hellènes qui se regardaient comme la population placée au centre du monde, que si l'Est est peuplé d'Indiens, le Sud d'Ethiopiens, le Nord de Scythes, l'Ouest doit l'être de Celtes.

Tout cela est-il vrai? Ce flot, de quelle mer sortait-il; avait-il Cham ou Japhet pour ancêtres? Était-il le premier rameau des Japhétides ou le dernier des Chamites? Ce qui au premier abord semble assez véridique, c'est qu'une période relativement étendue, séparant les époques de dispersions de ces deux races et donnant tout le temps à la race japhétique d'arriver, il serait assez juste de dire que les Celtes sont enfants de Japhet. Nos anthropologistes les plus autorisés semblent le confirmer en disant que les populations les plus incontestablement celtiques, celles qui se sont fixées entre la Loire et la Garonne, étaient de race brachycéphale; tandis que les Ibères étaient dolichocéphales. Ibères et Celtes, après avoir probablement longtemps guerroyé, se sont unis des deux côtés des Pyrénées au point de former une sous-race spéciale très étendue, connue sous le nom de Celtibères. Cela ne prouve en rien que leur origine ait été commune ou séparée : ils étaient voisins; et tout leur devint commun. Surtout chez les peuples sauvages, qu'importent les races, si l'homme de l'une

est voisin de la femme de l'autre, partout et toujours l'enfant est de race croisée. Il n'est pas étonnant que les Celtibères existent puisque les linguistes affirment que les Gaëls, Kymris, Belges, races grandes, blanches, blondes et brachycéphales étaient des sous-races des Celtes, parlant à peu près la même langue; d'où il résulte que les Celtes, descendant bien de Japhet, ont repoussé les Ibères, engendrés par Cham, les ont remplacés en bien des points, et ont même, par leurs rapports, porté leur langue jusqu'à la pointe septentrionale de la péninsule ibérique, en Galicie. Cette invasion des Celtes paraît avoir eu lieu de 1,700 à 1,600 ans avant notre ère.

La résistance que les Romains rencontrèrent plus tard dans la Gaule, montre à quel point la fusion de ces différentes races était complète. On pourrait rappeler, à l'appui de cette thèse, un passage d'Ammien Marcellin, cité dans la pensée d'une conclusion différente, par M. Amédée Thierry dans son histoire des Gaulois : « Les Druides rapportent qu'une partie de la population des Gaules était indigène et que l'autre était venue des îles lointaines et des contrées transrhénanes, poussée hors de ses demeures par la fréquence des guerres et par les inondations de l'océan. » La partie dite indigène de la population des Gaules ne pouvait être alors que les Celtes; et les émigrants qui arrivaient derrière eux étaient très probablement les Kymris et les Gaëls. D'un autre côté le *Commentaire* grec d'Eustathe, dans un passage trop peu remarqué, accommodant les choses aux données de la mythologie grecque, dit : « Celtus et Iber étaient

frères nés d'Héraclès et d'une femme barbare; et c'est d'eux que viennent ces peuples, les Celtes et les Ibères. » Et plus loin : « C'est leur nom (Celtes), que vers le septième siècle avant notre ère, tous les Galates d'Europe ont été appelés Celtes par les Hellènes. » Ceci veut dire que les Celtes n'étaient pas des Galates, ce qui n'empêche pas le même auteur de dire également, dans un autre endroit que les Belges étaient un peuple celtique. On voit quelle confusion règne dans les textes et combien ils se prêtent aux appréciations les plus variées. Il faut donc, en fait d'ethnologie, sans avoir trop égard à ce qu'on trouve, pour approcher le plus possible de la vérité, ayant tout lu, tout compulsé, se faire une opinion basée sur l'impression laissée par l'ensemble. Les probabilités, résultats de cette méthode, ne seront pas la vérité pure, mais elles pourront bien n'en être pas très éloignées.

Nous pouvons encore citer Diodore qui dit, liv. V, § XXIV : « Hercule, passant par la Celtique où il fonda Alesia, eut d'une fille d'un roi celte, un fils nommé Galatès qui donna par la suite son nom à tous les peuples galates. » Et, plus loin, § XXXII, il dit encore : « Les peuples qui habitent au-dessus de Massalie, dans l'intérieur des terres, le long des Alpes et en deçà des monts Pyrénées, se nomment Celtes; ceux qui sont au-dessus de la celtique, dans les régions inclinant vers le nord, le long de l'Océan et de la montagne Hercynie, et tous ceux qui viennent à la suite, jusqu'à la Scythie, on les appelle Galates. » Ces passages, tout défectueux qu'ils soient

au point de vue historique, marquent bien une différence entre les races en admettant cependant une origine générale et première entre les Celtes et les Gaulois, ainsi que les rapports de vaincus à vainqueurs.

Les Gaëls, Kymris et les Belges représenteraient donc des invasions successives d'une même race blonde et brachycéphale, succédant à celle des Celtes, évidemment aryenne et parlant une même langue aryenne. Il semble que l'on doive chercher, chez les Cimmériens ou Cimbres des bords septentrionaux du Pont-Euxin, leur origine commune; et que les seules différences qui existent entre eux tiennent à ce qu'ils se sont plus ou moins attardés dans leur voyage vers l'Occident. Ces retards ont duré parfois des siècles; car les Gaëls sont antérieurs aux Kymris ou Cimmériens proprement dits, qui, à leur arrivée en Occident, en étaient encore à la civilisation du bronze, et antérieurs aux Belges, qui, d'après certains auteurs, ne seraient parvenus dans les mêmes régions qu'au quatrième siècle avant Jésus-Christ. Les Gaëls se seraient à leur arrivée dans l'Occident de l'Europe, établis sur deux directions différentes. La partie la moins nombreuse, quittant le Danube à peu près au sud des montagnes de Bohême, traversant les Alpes noriques et rhétiques, s'établit en Cisalpine et en Vénétie dans l'Italie du nord. L'autre au contraire, parvenue au Rhin, s'étendit sur tout le cours de ce fleuve, le traversa en bien des points, se fixa dans la Gaule septentrionale et orientale, dans la Bretagne; et passant le détroit de la mer de

la Manche, qu'on appelle aujourd'hui le Pas-de-Calais, elle pénétra dans les Iles-Britanniques. Mais les Kymris venant derrière eux les auraient repoussés en demi-cercle vers l'Écose, le pays de Galles, la Cornouaille, la Bretagne, et au sud de la Seine. Les Romains, par la suite, on l'a déjà fait remarquer, ne firent pas ces distinctions. Comme de tous les peuples blonds, les Gaëls, Γαλάται, étaient évidemment, à l'époque de leur développement, les barbares blonds les plus voisins de l'Italie, c'est ce nom que les Romains appliquèrent à toutes les races blondes du nord.

Les langues anciennes des Iles-Britaniques et de la Gaule, au dire de M. Broca, se répartissent en deux groupes : l'erse, le gaël et le maux, forment les langues gaëliques; le gallois, le bas-breton et le cornique représentent les langues kymriques. Leur parenté qui est étroite les a désignées sous le nom général de langues celtiques, bien que la véritable langue celtique, suivant le même auteur, ait été perdue. La date de 389 avant Jésus-Christ à laquelle correspond la prise de Rome par les Gaulois, représente, à quelques années près, l'époque de l'apogée de la grande confédération gaële, kymrique ou belge qui occupait alors, outre le nord de l'Italie et presque toutes les montagnes des Alpes, la Bourgogne et toute la Gaule au nord de la Dordogne, quoique le centre vers la Loire soit resté un peu celtique. Ils occupaient en même temps les Iles-Britanniques, la Belgique, la Lorraine, l'Alsace, la Souabe, la Franconie et la Bohême. Au dire de

M. Alex. Bertrand, les Taurisques, Boïens, Tectosages, Sénones étaient leurs principales tribus.

Bien antérieurement à l'arrivée des Gaulois en Occident, le sud de la France actuelle, des Pyrénées aux Alpes et même l'Italie, en longeant le bord de la Méditerranée, jusqu'à la Tyrrhénie avaient été occupés par les Ligures. Qu'était-ce que les Ligures qu'on a trouvés côte à côte avec les Ibères dans le nord des Iles-Britanniques? Auraient-ils été une race différente de ces mêmes Ibères? Ce n'est pas probable. Les Ligures devaient être aux Ibères ce que les Kymris furent aux Gaëls, une race sœur. On est d'autant plus fondé à admettre cette hypothèse que les Ligures avaient, à l'est de la Garonne, comme sous-race, les Sardes ou Sardones qui occupaient les Pyrénées orientales, les Élézykes sur le littoral de la Méditerranée et les Bébrykes au sud des Cévennes. En Orient, d'où sont incontestablement venus Ibères et Ligures, nous trouvons, au sud du Caucase, à côté des Ibères, les Ligures et, non loin des Ligures, les Bébrykes. Ainsi, probablement, les Ligures ne sont-ils qu'une partie des Chamites venus en Occident par le nord de la Méditerranée, tandis que l'autre fraction, les Ibères, passaient au sud de cette mer. Leur jonction, alors, aurait eu lieu en Espagne ou en Gaule. Plus tard les Ligures se seraient alliés aussi aux Celtes. Strabon parle des Celto-Ligures peuplant les bords du Rhône; mais il a soin de dire dans un autre endroit, que les Ligures n'étaient pas un peuple celtique, bien que se rapprochant des Celtes par leur genre de vie. En un mot, dans l'hy-

pothèse que nous venons d'exprimer: Ibères, Ligures représentaient en Occident la race de Cham, comme Celtes, Gaëls, Kymris et Belges la race de Japhet.

Tandis qu'aux premiers temps de l'expansion de la race aryenne sur l'Europe, les Gaëls et les Kymris semblent avoir remonté la vallée du Danube pour gagner l'Occident, d'autres tribus, d'origine cimmérienne, poussées vers le nord, peut-être par les Slaves, autre race aryenne, s'arrêtèrent : les unes dans les monts Karpathes où elles devinrent les Tauri, Taures, Titans, Teutons, tous mots qui signifient montagnes; les autres traversèrent les plaines de la Pologne, et poussèrent jusqu'au Rhin sous le nom de Germains. On les trouve encore au delà du Rhin et au nord jusqu'en Jutland, Chersonèse cimbrique, jusque dans la Suède et la Norvège méridionales sous le nom général de Scandinaves, et plus spécialement, pour une partie sous celui de Goths.

Telle semble avoir été la distribution ethnologique de l'Europe antérieurement au développement de la puissance romaine, au moins pour ses traits principaux; mais il ne faut pas oublier, qu'en pareille matière, tout voisinage est source de mélanges, fruits de croisements qui modifient singulièrement les types primitifs et donnent insensiblement naissance, comme il a été dit précédemment, à des noms nouveaux dont souvent l'histoire n'a pas la clef.

Ce qui ressort de cette étude, c'est qu'avec chaque migration venue d'Asie, la civilisation s'est accrue en Europe; par conséquent, c'est en Orient qu'il faut chercher le théâtre des premiers efforts. Sauf

les langues touraniennes, celles parlées en Europe sont d'une même famille c'est-à-dire aryennes; qu'elles soient celles des races mêmes qui les parlent ou qu'elles leur aient été imposées par la conquête. L'archéologie, comme la linguistique, affirme l'origine asiatique de tous les peuples européens existant au lever de l'histoire.

CHAPITRE II

ETHNOGRAPHIE ITALIENNE.

En voyant la longue terre qui porte le nom d'Italie occuper le centre géographique du vieux monde, on constate combien fut avantageuse à ses habitants cette position qui permit de recevoir, comme appoint de sa population, les contingents de tous les peuples dont le mélange facilita, par la suite, aux Romains, la transmission de tout ce qui pouvait servir au développement de leur grandeur; ce qui leur permit, lorsqu'ils se répandirent dans le monde, de n'être absolument étrangers nulle part. Non seulement par sa position, mais par sa grande étendue de côtes, l'Italie était destinée à recevoir, de tous côtés, les migrations que poussaient devant elle l'inconstance de la direction des flots et la fureur des vents; migrations émanées de peuples relativement civilisés, puisqu'ils avaient une marine, tandis qu'une gigantesque barrière montagneuse la séparait du monde barbare, ne laissant aux invasions venues du nord que des passages faciles à garder. Mais quels avantages n'ont leurs inconvénients? Pour donner à l'Italie un tel développement de côtes, la nature, qui

ne lui avait départi en largeur qu'un espace restreint, la rendait peu défendable une fois que la protection de ses intérêts incombait à une nation unique. En outre, la nature, non contente de l'étendre, l'a divisée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes imposante, donnant naissance à des cours d'eau qui s'éloignent en sens opposés et déterminent autant de bassins presque isolés, qui font que peu de pays sont mieux disposés, soit pour l'autonomie provinciale, soit pour la soumission absolue. Ces différentes parties doivent en effet tomber l'une après l'autre, sans résistance possible, devant celle de ces provinces à laquelle des circonstances particulières auront donné une force supérieure, surtout si cette province est centrale, et si dans l'ensemble du monde voisin elle est seule en état d'agir.

La conséquence de ces avantages, comme de ces inconvénients, c'est que tous les peuples de l'Italie sont appelés à jouer dans le monde un rôle considérable; cependant à la condition qu'ils combinent leur état politique, non seulement avec la position ou la configuration géographique du pays, mais avec l'état d'agglomération, de civilisation et de puissance des nations riveraines, comme elle, de la Méditerranée.

Quels furent les premiers habitants de l'Italie? — La science affirme l'existence d'une race autochtone dans les terrains quaternaires; mais les seuls êtres humains dont le souvenir ait ici quelque intérêt sont ceux qui, approchant des temps historiques, ont été

les ancêtres des nations dont les annales forment le contingent même de l'histoire.

Quels sont ces peuples, d'où sont-ils venus? Les grandes migrations allant toujours devant elles, dans le sens qu'elles ont une fois adopté, il est bien certain que chaque race parvenue dans l'occident de l'Europe a fourni son apport dans la population italienne; et que les passages des Alpes, alors qu'ils n'étaient défendus par personne, n'ont pas été pour elles un obstacle infranchissable. Quel n'a pas dû être l'enthousiasme de ces sauvages des premiers âges, lorsque, parvenus sur les hauts sommets alpins, ils ont vu les vastes, chaudes et fertiles plaines de la Vénétie, de la Lombardie ou du Piémont, s'étendant jusqu'aux limites de l'horizon! Comment supposer alors que les plus hardis, appelant les autres à leur suite, ne soient pas descendus dans ces contrées qui devaient paraître un Éden à des êtres habitués aux climats du Nord?

Aussi l'Italie a été le refuge et la dernière étape de quantité de races des migrations premières. Les Touraniens y sont-ils parvenus? C'est impossible à démontrer aujourd'hui. Les Sicanes seuls, qu'on dit avoir été chassés d'Espagne par les Ibères ou les Ligures et qui, descendus le long de la côte occidentale de l'Italie, peuplèrent la Sicile, pourraient les représenter, si toutefois ils n'étaient pas simplement une fraction des Ibères. On parle bien des Elymes, des Lestrygons et même des Cyclopes, qui auraient précédé les Sicanes dans la grande île italienne ou Trinacrie; mais on ne sait rien d'eux.

Les plus anciens souvenirs dont l'histoire fasse mention ne remontent qu'aux invasions des Noachides; encore ces peuples ne paraissent-ils être descendus dans la péninsule qu'à une époque postérieure à leur arrivée en Espagne et en Gaule; car les Ligures, qui seraient les premiers Chamites qui y pénétrèrent, sont entrés par l'ouest, c'est-à-dire en suivant la côte de la Méditerranée à partir des Alpes maritimes, et s'y sont étendus, le long de cette mer jusqu'à la Tyrrhénie, au lieu de passer par les Alpes rhétiques ou noriques. Les Ombriens, race gauloise, Gaëls probablement, mais à coup sûr fortement mélangés de Celtes (1), vaincus et entraînés, qu'on cite ensuite comme ayant peuplé tout le nord à l'est des Apennins, le centre et une partie du sud de l'Italie, paraissent être les premiers Aryens parvenus par terre dans cette contrée. Leur invasion daterait du quatorzième siècle avant Jésus-Christ. Les Sabins seraient sortis d'eux, puis les Samnites des Sabins, des Samnites les Lucaniens, et enfin des Lucaniens les Brutiens. De même les Latins, Osques, Volsques, Èques, Herniques, Ausones, Aurunses, seraient aussi un reste des Ombriens.

Concurremment ou postérieurement à l'arrivée des Ombriens, entrèrent en Italie les Liburnes, les Vénètes appartenant probablement à la race illyrienne, quoique certaines traditions fassent des seconds une tribu gauloise venue de Vannes en Armo-

(1) Polybe, liv. II, à propos des expéditions d'Annibal, parle constamment des Celtes et de la Celtique d'Italie.

rique, ou même de Paphlagoniens amenés par Anténor à la suite de la guerre de Troie. Des Liburnes, qui avaient suivi en Italie la côte de l'Adriatique, seraient sortis les Marses, tribu voisine des Sabins, et les habitants de la Pouille et de la Calabre.

Une autre migration, venant de l'Illyrie, pénétra également en Italie dans ces temps reculés : ce sont les Sicules qui, parvenus jusque dans l'île de Trinacrie, donnèrent à cette île le nom de Sicile, et repoussèrent les Sicanes. Les Sicules, bien que passant par la Dalmatie et l'Illyrie, appartenaient, croit-on, à la Transylvanie; car on trouve dans ce pays le district de Szeklerland dont les Szekler forment encore le fond et la partie la plus ancienne de la population. Un jour vint où les Sicules eux-mêmes, en Sicile comme dans tout le midi de l'Italie, furent repoussés, dans les parties centrales, par les invasions successives des Pélages qui, venus par mer, occupèrent toutes les côtes et formèrent la première couche de populations sur laquelle devaient quelques siècles plus tard se greffer les colonies des Hellènes, si nombreuses dans ces régions. L'invasion pélagique s'étendit dans le nord jusqu'au centre de l'Italie. Ce sont eux, pensent plusieurs historiens, qui, sous le nom de Tyrrhéniens, occupèrent le pays entre le Tibre et l'Arno, dans ces contrées où pénétrèrent et dominèrent bientôt les Étrusques, Tusques, Tosques, Toscans ou Rasenas. D'après M. Vivien de Saint-Martin, les Tyrrhéniens seraient partis des rivages orientaux de la mer

Égée bien avant le neuvième siècle antérieur à notre ère.

L'origine des Étrusques est encore un des mystères de l'histoire : les uns les font venir de Lydie, les autres d'Égypte, d'autres enfin des Alpes rhétiques. Ce qui semble le plus probable, c'est qu'ils sont venus de Lydie, comme l'indique Hérodote; si cet historien ne parlait pas ainsi, l'amour-propre national les eût fait reporter aux races pélagiques ou helléniques. A ces époques, les Lydiens en contacts fréquents avec l'Égypte avaient puisé, soit dans ce pays, soit en Assyrie et en Phénicie, bien des notions d'art et de science gouvernementale qu'on retrouve en Italie. D'autres auteurs, des philologues se fondant sur l'étude de la langue étrusque, se rapportant, disent-ils, aux dialectes syro-arabes, affirment que leur résidence première était sur les côtes asiatiques, vers le sud de la Méditerranée. Quant à leur origine rhétienne et à la présence des Rasénas, relativement civilisés dans les Alpes rhétiques, tout porte à croire, malgré les affirmations allemandes, que ces derniers ne représentent, comme on l'a souvent admis du reste, qu'une tribu étrusque, qui, séparée par les invasions gauloises ou cisalpines de leur nation, chercha un refuge dans les montagnes. En somme, ce qui ne doit pas être rejeté sans examen et ce dont une étude plus profonde des monuments donnera certainement la preuve, c'est que Tyrrhéniens et Étrusques forment un seul et même peuple, ou mieux, un seul essaim colonisateur qui introduisit la civilisation chez les

tribus ligures et pélagiennes de la côte italienne, comme les Phocéens le firent six cents ans avant notre ère sur la côte gauloise en se fixant à Massalia, port galate sur la mer Galatique, en plein pays ligure (1).

L'étude des origines des Étrusques mène inévitablement à cette conclusion, qu'en général, les érudits, lorsqu'ils s'occupent d'un peuple, ont le tort de presque toujours le considérer comme ayant supprimé tout ce qui existait avant lui, comme ayant travaillé sur une table rase; or rien n'est plus éloigné de la vérité. Il est rare, extrêmement rare, qu'un peuple nouveau venu sur un territoire, et victorieux, ait anéanti la population qui l'occupait avant lui. Le plus qu'il semble avoir jamais fait, ce fut de détruire les adultes et parfois les vieillards; mais les femmes et les enfants, jamais. Leur victoire une fois assurée, il est rare qu'ils ne se soient pas annexé ces derniers, ou qu'ils ne les aient pas tout au moins réduits en esclavage; et, comme ils étaient généralement de beaucoup les plus nombreux, la fusion, avec le temps, ne s'est pas toujours opérée au profit du vainqueur. Les alliances se sont promptement faites, ne fût-ce que par les femmes, la religion, les mœurs, le langage; les arts des vaincus sont devenus, dans une certaine mesure, ceux des vainqueurs. Le résultat, ainsi acquis, fut tel, qu'il est impossible aux historiens, même les plus érudits, de distinguer, bien des siècles

(1) *Commentaires d'Eustathe*, V, 74-75.

après, lorsque tant de greffages nouveaux sont venus modifier la sève primitive, la part afférente à chacun. Tel est le cas pour les Étrusques brusquement introduits au milieu de populations liguro-pélagiques dans une contrée où les Sicanes avaient passé, où les Hellènes affluaient; ils n'ont fait qu'apporter de nouveaux éléments à la vie sociale au milieu de laquelle ils se sont introduits; et cela, avec d'autant plus de vraisemblance que, venus par mer à titre d'émigrants, ils ont dû se trouver bien inférieurs en nombre aux populations indigènes.

Qu'ils aient été vainqueurs ou que leur civilisation supérieure les ait fait admettre comme des bienfaiteurs, ils n'en présentent pas moins, dans les monuments exhumés aujourd'hui pour ceux qui les regardent de si loin, un ensemble où se retrouvent, bien que nous ne sachions pas encore les distinguer, les marques de toutes les populations antérieures, ou contemporaines. Il ne semble pas qu'il soit nécessaire de rattacher les Étrusques à d'autres races, aux Finnois par exemple, pour expliquer les formes différentes de leur art. S'ils tenaient des Finnois le type grotesque et ventru, raccourci, qui distingue une des époques de leur art, on devrait retrouver, sur le chemin parcouru, la trace de cette esthétique barbare. Or il n'en est rien. Le type grotesque adopté par les Étrusques, qui représente probablement leur première manière, ne peut se rattacher qu'à l'art asiatique; et encore faut-il chercher son similaire bien loin en Asie, dans l'Inde par exemple. Bien que les Étrusques paraissent, d'après

leur langage, appartenir à la race sémitique, les peuples issus de cette souche et riverains de la Méditerranée étaient tellement voisins, et en relations si fréquentes avec les Phéniciens, que, bien que ceux-ci fussent de la race kouschite, par laquelle l'art grotesque semble avoir été particulièrement cultivé, ils ont bien pu leur demander des modèles. Il est même probable qu'ils ont acquis des Phéniciens cette habileté de main qui faisait des ouvriers de Sidon et de Tyr les premiers ciseleurs, graveurs, imitateurs des arts des pays voisins. Les Étrusques ont conservé cette facilité avec laquelle ils se sont approprié, par la suite, en corrigeant leur expression première, les formes devenues si adorablement pures de l'art grec, apportées en Italie par les Hellènes. Les dessins faits sur la quantité aussi nombreuse que variée de produits céramiques que les Étrusques ont laissés aux nations à venir, font voir que cet art se perfectionnait suivant la marche de leurs rapports avec d'autres peuples artistes eux-mêmes. Si, en outre, on regarde les sarcophages qu'ils ont également multipliés et que les Romains ont fait exécuter à leur suite, il semble, et leurs rapports avec les Asiatiques permettent de l'admettre, qu'entre leurs manières de procéder, on retrouve encore de vagues réminiscences de l'art assyrien.

Que la civilisation des Étrusques ait été importée d'Asie confectionnée de toutes pièces, ou qu'elle ait été le résultat de la fusion des peuples liguriens, ombriens, pélages, tyrrhéniens ou hellènes avec eux, elle prit, huit siècles à peu près avant notre ère, un

développement tel, qu'elle s'imposa, soit par la persuasion, soit par la force, aux peuples de presque toute l'Italie. La portion occidentale de la haute Ligurie à la Campanie occidentale et la partie voisine de la Méditerranée lui furent pendant de longs siècles absolument soumises.

Ce qui distingue surtout les Étrusques, et ce qui semble affirmer leur origine asiatique et leurs rapports avec les Phéniciens, c'est qu'à l'instar de ceux-ci, ils ne sont jamais parvenus au degré de concentration nécessaire pour former un grand peuple. L'autonomie communale fut la base de leur établissement politique. Ils créèrent, en Étrurie, douze petits centres ou cités, rappelant, par leur situation, les hauts lieux fortifiés de l'histoire biblique. Ils présentaient une force redoutable et, divisés un jour ou l'autre par leurs intérêts, ils devaient, dans leur isolement, tomber comme Sidon et Tyr, devant le premier danger sérieux. Leurs constitutions, si sages d'ailleurs à d'autres points de vue, et présentant un progrès réel, ne les sauvèrent pas. La civilisation étrusqne, connue en partie seulement, fut, à en juger par les monuments qu'elle a laissés, la plus remarquable et la plus agréable de l'antiquité. Et, bien que l'amour-propre national ait fait passer sous silence tous les bienfaits que le peuple en a reçu, c'est à elle que les Romains durent les qualités qui les distinguèrent et les notions gouvernementales qui leur permirent d'étendre si loin leur empire. En somme on peut presque dire des Étrusques que, par les défrichements qu'ils opé-

rèrent, les marais qu'ils comblèrent, l'agriculture qu'ils portèrent si haut, par leur industrie et leurs arts, ils firent la richesse de l'Italie; tandis que par leurs lois religieuses ou civiles ils créèrent la force et la sagesse relatives de ses habitants.

Aussi, pour représenter cet ensemble des races principales, le tableau ethnographique de l'Italie permet de constater, dès l'origine de l'histoire, la présence, sur la côte occidentale, de Ligures qui, par conquêtes, descendent jusqu'à la Campanie; de Sicanes dans le sud ainsi qu'en Trinacrie et de Gaulois, mélangés de Celtes, s'étendant du Piémont et de la Lombardie jusqu'au golfe de Tarente. Plus tard les Gaulois furent repoussés dans la partie centrale et les Apennins par les races venues d'Illyrie qui s'établirent sur toutes les côtes orientales jusqu'en Calabre. Ces races allèrent même en Sicile avec les Sicules. Enfin, les Pélages, les Hellènes, puis les Étrusques greffant sur le tout abordèrent à la côte occidentale, y laissèrent partout des colonies, remontant dans le nord, jusqu'aux limites de l'Ombrie d'une part et de la Ligurie de l'autre. Tel est le cadre où devait se développer la puissance romaine.

CHAPITRE III

ORIGINE DE LA PUISSANCE ROMAINE

De quelle race étaient les Romains qu'une flatterie rétrospective désigna comme les plus purs des Aryens ? Ils sortirent un peu de toutes les races qui peuplèrent l'Italie centrale, mais surtout des Ombriens; car, formés par une bande d'aventuriers dont une partie Étrusques, une partie Sabins et Latins, ils appelèrent à eux tous les déclassés plus ou moins expulsés des territoires voisins. Lorsqu'ils étendirent leur pouvoir en dehors de l'enceinte de leur ville située à la jonction des frontières des pays étrusques, latins et sabins, ce sont les deux derniers de ces peuples, descendant des Ombriens, qu'ils s'annexèrent en plus grand nombre. D'autres historiens ont affirmé que les Romains venaient de la race véritablement autochtone de l'Italie; et l'orgueil national a toujours soutenu cette tradition sans en fixer sérieusement l'origine. Pour eux Sabins ou Latins pouvaient être des autochtones; car ces narrateurs ignoraient les événements antérieurs à la fondation de Rome et ne pouvaient remonter de sept ou huit siècles en arrière. Où auraient-ils cherché d'ailleurs

quelques points de ressemblance entre les Romains, généralement de teint mat et de chevelure foncée? Ce n'est pas avec les Gaulois qu'ils connaissaient, dont la peau était d'un blanc rosé et les cheveux blonds ou roux. Ces historiens ne se rendaient pas compte que les Ombriens étaient composés de Celtes à la peau brune, aux cheveux foncés, bien que de type brachycéphale et qu'ils se trouvaient joints aux habitants antérieurs, aux Ligures plus bruns qu'eux et dolichocéphales. Ainsi le type gaulois récent, celui de quelques bandes nouvellement arrivées et que des chefs avaient amenées comme élite à la conquête de l'Italie, fut peu à peu effacé. Depuis, toutes les annexions n'ont fait qu'affirmer le type brun des Romains; elles n'ont conduit qu'à des mélanges avec des races, peut-être sémitiques, peut-être kouschites, au teint légèrement brun, comme les Pélages ou les Hellènes.

Quoi qu'il en soit, Rome, cette ville appelée à de si hautes destinées, fut fondée en 753 avant notre ère, par Romulus, descendant plus ou moins reconnu des rois d'Albe, petite bourgade du Latium.

D'une valeur égale à son manque de scrupule, ce vigoureux lutteur appela à lui tous les déclassés. En traçant les limites de son camp, il désigna la place de la première enceinte de la plus célèbre ville de la moitié du monde. Ce point de départ obtenu, il devint l'ennemi de tout exclusivisme, il ouvrit les rangs aux peuples vaincus qui lui avaient donné des gages suffisants de soumission. C'est ainsi que ses sujets bénéficièrent d'une fusion de sang nouveau et des progrès que la civilisation, soit morale, soit matérielle,

faisait autour d'eux. Aux dieux mêmes des vaincus les Romains ouvraient leur Olympe, voulant que chez eux les annexés crussent n'avoir pas changé de nationalité; et justifiant cette belle expression de Montesquieu parlant des prisonniers de guerre: « *Rome prenait des esclaves et les renvoyait Romains.* »

Les conséquences de la concentration d'éléments aussi divers que ceux qui contribuèrent à former la population de Rome pendant la période royale furent, à côté de la nouveauté du pouvoir pris par le fondateur, la présence dans les mœurs, dans les usages, comme dans les différentes constitutions par lesquelles les Romains réglementèrent leur société naissante, des mœurs, des usages et des lois de tous les peuples du voisinage. Peu importe que ce soit Numa Pompilius, Ancus Martius ou Servius Tullius qui ait été leur véritable législateur; ce qui intéresse le plus l'humanité ce n'est pas de savoir quelle est la véritable Égérie qui leur a donné ses conseils, ou quelle est celle des nations voisines qui leur a fourni les bases de leur état social, mais bien de connaître les grandes lignes de cet état social même.

Ce qu'un historien doit considérer lorsqu'il cherche à se rendre compte d'une civilisation éteinte, c'est la connaissance des croyances et des pratiques religieuses qui ont aidé à cette civilisation. Or, dans le cas particulier des Romains, l'étude amène à constater que la religion avait un empire dont les prêtres usaient, parfois jusqu'à la barbarie; et cependant le peuple, affreusement superstitieux, n'était pas religieux dans le vrai sens du mot, il ne se prêta

jamais à une domination purement théocratique.

C'est un fait constant, saillant et plein d'intérêt dans la philosophie de l'histoire originelle, que des deux éléments, guerrier et théocratique, le premier dominait d'autant plus que la période de migration d'une race était plus longue et plus accidentée, et que le second appartenait plus particulièrement aux époques et aux nécessités d'une concentration tranquille, dans un territoire défini.

Le premier besoin, pour tout peuple qui émigre, bien qu'ayant l'idée de l'existence de Dieu, c'est la confiance dans le chef qui le guide. Plus longtemps et plus fortement ce besoin se fait sentir, plus on constate, à l'arrivée de ce peuple dans le pays qu'il doit occuper définitivement, une formation politique en tribus ou en clans. C'est une sorte de constitution où le client marche derrière le patron et dans laquelle l'élément théocratique est mis au second plan. C'est qu'alors la seule passion de conquérir, de vaincre, de jouir des biens acquis par la force, d'échapper à des dangers sans cesse renaissants, pousse les hommes à obéir au plus digne. Ils mesurent leur soumission à la responsabilité de celui qui les mène. La tendance des esprits vers les choses divines ne cesse pas pour cela d'exister; mais elle cède le pas aux intérêts ou aux appétits immédiats. L'idée religieuse a toujours sa valeur, mais la masse entend qu'elle ne vienne qu'au second plan et qu'elle n'entrave en rien l'action dirigeante. Les représentants du sentiment religieux existent presque partout dans l'antiquité; mais ils

doivent marcher en accord parfait avec les chefs de guerre. Quelquefois la prérogative de représenter le sentiment de la religiosité incombe aux chefs politiques eux-mêmes; mais tant que les peuples marchent, bien qu'elle remplisse certains cœurs, cette religiosité est un accessoire qui ne fait que sanctionner les actes. Ces deux éléments de toute constitution humaine se sont trouvés chez les descendants de Japhet gagnant l'Occident, quelle qu'ait été la longueur de leurs migrations. Ils continuèrent d'agir ainsi tant qu'ils virent du pays devant eux, tant qu'ils eurent conscience de n'être pas arrivés au bout du chemin, tant qu'ils ne se heurtèrent pas à la mer infranchissable, ou tant qu'ils durent se défendre contre des émigrants incessants ou des voisins nouveaux. Ils mirent ainsi de longs siècles pour se créer une organisation stable.

Les Celtes, qu'ils soient ou ne soient pas descendants de Japhet, et après eux les Gaëls, Kymris ou Belges, appartiennent à la catégorie des peuples qui marchèrent derrière leurs chefs de famille ou chefs de guerre. Ils sont même très vivaces ; mais c'est seulement lorsque les dernières migrations kymriques et belges eurent établi solidement en Occident la prépondérance dite gauloise, qu'on vit l'élément religieux prendre avec les druides une influence souvent dominante. Lorsque les Celtes, conduits ou poussés par les Gaëls, pénétrèrent en Italie pour la première fois, la prépondérance sacerdotale n'existait pas chez eux. Ils suivaient toujours leurs chefs politiques ou guerriers. C'est à cette habitude d'accepter l'au-

torité et la direction des chefs de tribus ou de clans que sont dues les nombreuses migrations, en sens inverses, qui amenèrent ou ramenèrent les Gaulois en Italie, sur les bords du Danube et jusqu'en Grèce et en Asie Mineure. Leurs masses, qui s'étaient heurtées aux flots de l'Océan, durent, par une sorte de mouvement réflexe, chercher sous d'autres cieux leur place au soleil. Ce fait explique, et pourquoi les peuples italiens, venus originairement du nord et de l'ouest, et particulièrement les Ombriens, les Latins, les Sabins, les Romains eux-mêmes, étaient divisés en tribus, en clans, en familles obéissant à des chefs politiques; pourquoi aussi les fonctions sacerdotales étaient chez eux dévolues, non à une classe particulière de la nation, mais aux chefs eux-mêmes ou à des délégués spéciaux. A Rome on était souverain pontife de sa famille; mais pour l'État, on était nommé, on ne naissait pas pontife. Le chef de famille était, chez lui, le chef de prière; mais la classe sacerdotale n'existait pas. Le pontificat officiel constituait une sorte de charge, d'abord plus honorifique que réelle, mais qui, bientôt, étant donné le jeu des augures, auquel le peuple ajoutait foi, changea de nature et devint surtout une fonction politique.

Dans le principe il y eut à Rome deux formes religieuses : l'une, celle de l'aristocratie, c'est-à-dire celle des chefs, basée sur la direction augurale empruntée aux Étrusques avec leurs livres sibyllins ; elle était inaccessible au peuple, elle servit à dominer par la terreur ou la superstition ; l'autre,

celle des classes inférieures, n'avait aucun caractère défini. Cette dernière sorte de fétichisme était la déification de toutes les forces favorables ou nuisibles de la nature. Empruntée aux peuples latins ou sabins, laboureurs, pasteurs ou guerriers, mais de mœurs essentiellement simples, elle était naïve elle-même et tendait surtout à la déification du bien, pris dans le sens de bonne chose, de chose utile ou agréable. Toute gracieuse, elle peuplait les bois et les campagnes de nymphes, de faunes et de satyres; mais elle ne fut jamais pratiquée, soit pour plaire aux dieux, soit dans l'espoir d'un plus parfait accomplissement des devoirs de la vie. Elle admettait bien l'existence et la survivance de l'âme, mais elle regardait celle-ci comme une sorte de seconde nature corporelle amoindrie; façon de génie qui continuait à s'intéresser aux choses de la terre, mais toujours dans un but pratique. Aussi, dans la vie romaine, pas d'enthousiasme, jamais d'élan; et l'art, lorsqu'il commença à exister, fut un métier. Les poètes chantèrent les plaisirs des champs, les beautés de la nature, les querelles des dieux ou des hommes; les espoirs éternels, jamais!

Les Romains étaient tellement utilitaires et si peu spiritualistes, que, rejetant même l'idée d'un dieu unique, Tinia, l'âme du monde, qu'auraient adoré les Étrusques, ils admirent Saturne, le temps présent, ayant détruit son père le temps passé, et mangeant ses enfants, les temps à venir, pour qu'ils ne le remplaçassent pas. Saturne passait pour avoir introduit le premier la civilisation dans le Latium.

Poursuivi par son fils Jupiter, il parvint à lui échapper, il se cacha dans le *Latium* (*latere*). Bien plus, à leur dieu Janus qui devait secourir les guerriers dans les combats, les Romains construisirent un temple dont les portes restaient ouvertes pendant la guerre, pour qu'il pût remplir son office, et qu'on fermait en temps de paix, parce qu'on n'avait plus besoin de lui.

La théogonie latine empruntée presque en entier, dans l'origine, à l'Olympe grec des premiers temps, fut transmise par les colons tyrrhéniens ou hellènes établis sur tous les rivages de l'Italie; elle comprenait, outre Saturne le grand semeur et Janus aux deux faces, l'ἄλφα et l'ωμέγα, le commencement et la fin, une série de dieux qui tous avaient des attributions tirées des tendances et des occupations habituelles du peuple. Jupiter était la lumière sans laquelle rien ne peut vivre et qui fait mûrir les moissons; Minerve réglait les travaux des champs; Mars était le printemps, le renouveau, la force de la nature; Vesta veillait sur les travaux de famille et sur l'autel de la patrie; Vulcain était le forgeron, Diane la déesse des bois, Junon la reine des cieux, la protectrice des matrones. Tous les dieux et déesses qui au fur et à mesure de l'accroissement de la grandeur de Rome, ou des changements qu'amena dans les habitudes l'introduction complète de la civilisation grecque, surtout sous Tarquin l'Ancien, eurent leurs attributions changées. Jupiter devint le maître suprême des dieux et des hommes, Saturne resta le dieu du temps; mais

Minerve fut la sagesse, Mars la guerre, Vesta le flambeau de la patrie. Cybèle, Vénus, Mercure, Bacchus, Neptune, furent bientôt adjoints à l'Olympe figuré sur la terre romaine. Chez ces mêmes Romains, superstitieux par excellence, mais non religieux, une seule divinité ne changea jamais de nature ou d'obligations; c'est la déesse, la Fortune, qui, voulant se fixer à Rome, ôta ses ailes en y entrant. Tant qu'il y eut un Romain, et dans quelque temps que ce fût, la Fortune eut son temple dans la capitale; et quand le dernier Romain ne put lui élever de monument de pierre ou de bois, c'est à elle que, comme triomphe final, il ouvrit son cœur. Fortune, hasard, chance, c'est toujours elle qu'il invoque et qu'il cherche à détourner de son ennemi. La *Iettatura* prit naissance à Rome et s'y fixa. On pourrait même dire que les Romains n'ont jamais eu d'autres déités que la Fortune; car les attributions dont ils dotaient leurs dieux tendaient toutes à leur procurer, sous une forme quelconque, les dons mêmes de la Fortune, c'est-à-dire le bien-être, la richesse et la victoire. Les vertus mêmes n'étaient chez eux que des moyens d'arriver à certaines satisfactions glorieuses ou matérielles.

Suivre plus loin la liste des divinités romaines n'est guère possible. On irait depuis Téroma, la déesse des fleurs et de la joie, jusqu'aux nymphes des bois, jusqu'aux dieux particuliers de chaque famille, aux dieux lares de chaque individu. Ce serait vouloir s'égarer dans la foule. Les Mânes mêmes, ou âmes des ancêtres, avaient droit à une

sorte de culte qui, à la gloire des Romains, n'était ni le moins sérieux ni le moins suivi. L'exemple des ancêtres qui ont bien mérité de la famille ou de la patrie ne saurait être inutile au maintien dans le droit et dans l'honneur des générations nouvelles. Malheureux les peuples dont les familles n'ont pas d'histoire!

A part cette réserve particulière, l'envie, l'âpreté du gain et la superstition furent les grands signes distinctifs du caractère romain; ce peuple poussa même ces vices si loin, qu'il en fit, on ne peut pas dire des vertus, le mot serait impropre, mais l'origine, la raison de qualités sérieuses. L'envie devint l'amour de la gloire, entraînant le patriotisme, la vertu militaire. l'obéissance; l'âpreté du gain fit désormais la bonne administration introduite dans les affaires de l'État comme dans la famille; la superstition enfin devint la crainte incessante de déplaire aux dieux. Si l'on n'avait pas tourné la difficulté en faisant des dieux auxquels plaisait tout ce qui déplaisait à d'autres dieux, cette crainte eût été certainement la raison de qualités de l'ordre le plus élevé, intervenant dans tous les actes de la vie et faisant le fond d'une religion à laquelle la souillure de l'âme importait peu, pourvu qu'elle ne se présentât pas devant les dieux avec des mains sales et une toge maculée.

La division de la nation en classes n'existait pas dans le principe puisque les premiers Romains, compagnons de Romulus, également brigands, étaient naturellement tous égaux; mais bientôt, ces

mêmes déclassés, s'étant annexé quelques tribus voisines, sentirent le besoin de rester en tête. Ils se proclamèrent eux-mêmes aristocratie, et firent, revenant aux errements des peuples voisins, des annexés attachés à la culture des terres, la classe populaire; ils prirent sous leur protection particulière telle ou telle partie de leurs sujets. Aussi, lorsque Rome et son territoire furent devenus un petit État, et que les guerres successives entraînèrent les annexions des villes et des territoires voisins, la similitude des constitutions permit l'entrée dans l'État de ces organisations sociales toutes faites et en grande partie semblables. Ce mélange offrit même des facilités très grandes pour terminer les différends. On stipulait dans les traités définitifs, que l'aristocratie annexée ferait désormais partie de l'aristocratie romaine et la plèbe de la plèbe romaine. Aussi, lorsque la royauté fut solidement établie, trouva-t-on la nation classée en tribus, lesquelles tribus divisées en dix curies formées elles-mêmes de dix décuries; classification à la fois politique, militaire et territoriale. Chaque tribu renfermait un certain nombre de familles principales ou *gentes* auxquelles se rattachaient de nombreux égaux ou clients urbains et ruraux.

Ces *gentes* n'étaient pas toutes la descendance d'un même chef, mais le résultat d'une sorte d'alliance en vue d'intérêts communs, dans un but de protection efficace. Chacune portait un nom particulier, celui du chef que les clients conservèrent tant que dura la puissance romaine; cette distinc-

tion fut, après le titre de *citoyen*, celle dont les Romains se sont le plus enorgueillis. En échange de la protection que le patron devait partout et toujours à son client, celui-ci participait aux dépenses du chef de *gentes*, à la dot même de ses enfants; et, pour la guerre, s'enrôlait sous sa bannière. Plus tard, avec l'extension de la puissance romaine, ce sont des villes, des provinces entières qui réclamèrent la protection des grandes *gentes;* mais bientôt ce lien ne sera plus que nominal. Les chefs des *gentes*, *seniores*, *sénateurs*, formaient le conseil à la fois du roi et du peuple patricien, en empêchant que rien de contraire à la constitution ne fût présenté au vote de l'assemblée des curies.

Ainsi fut naturellement formée cette grande organisation sociale romaine, basée sur l'existence d'une aristocratie. Malgré de si dures attaques, cette aristocratie, après avoir fait la force de l'État tant que la résistance aux principes démocratiques lui fut possible, malgré les guerres civiles ou étrangères presque permanentes, malgré toutes les corruptions et les tyrannies les plus odieuses, conserva encore un certain privilège, à douze siècles de distance.

Certes, un état social absolument aristocratique est loin d'être le meilleur qu'on puisse désirer; mais il faut reconnaître qu'une aristocratie largement perfectible est la nécessité première d'une bonne constitution. Il faut, et en cela les lois qu'adoptèrent les Romains portent un incontestable ca-

chet de sagesse, il faut, pour qu'un État soit fort, qu'il s'appuie sur une organisation conservatrice dont une aristocratie, où les rangs s'ouvrent à tous les mérites, soit la condition nécessaire. Malheureusement les Romains n'ont pas assez compris cette vérité; et, lorsque la royauté n'exista plus chez eux, ces portes qu'ils ne voulurent pas ouvrir ont été forcées.

Le roi, élu par l'assemblée patricienne des curies, commandait les armées, avec un pouvoir absolu hors la ville. Il exerçait les fonctions de grand prêtre et de grand juge. Il commandait directement aux étrangers qui ne faisaient pas partie des curies, à la plèbe qui ne jouissait ni de droits civils *ni* de droits politiques, qui dans le principe n'habitait même pas dans l'enceinte de la cité, mais cultivait les terres appartenant au peuple romain et pouvait exercer différents métiers dans Rome même. La garde du roi était choisie parmi les familles patriciennes les plus riches et les plus qualifiées. Elle donna naissance à l'ordre des chevaliers, qui devaient plus tard tenir une grande place dans l'État.

L'organisation de cette aristocratie se consolidait par là même qu'elle ne pouvait contracter mariage avec les plébéiens et qu'elle se réservait l'exercice de toutes les magistratures dont le patronage était la base; elle gardait aussi un caractère facilement admissible pour les masses et de nature essentiellement durable. Il en fut de même pour la religion dont les ministres n'étaient pas une classe de la société; les prêtres se recrutaient dans l'aristocratie, surtout

chez les chefs de clans. C'est à ces institutions que les Romains furent redevables de leurs premiers siècles de gloire. Plus tard, l'époque où les institutions démocratiques, dont l'aristocratie n'avait pas su prendre à temps la direction, devinrent un contrôle et conquirent force de lois, coïncida avec une période d'affaiblissement. Rome ne s'en releva qu'au moment où aristocratie et démocratie, poussées par la nécessité, sentirent le besoin d'une union qui, du reste, ne résista pas indéfiniment aux grands succès qui en furent la conséquence.

Il semble qu'à l'origine Rome ait été moins une cité fondée sur des bases ordinaires qu'un grand camp, ayant toutes les institutions militaires. N'a-t-elle pas, en effet, un chef suprême, le roi, un conseil de guerre composé de tous les chefs ou sénateurs, une division en légions, en régiments, en bataillons? Pour vivre, il fallait cultiver la terre autour du camp; chaque corps d'armée eut sa part du territoire, le régiment trouva la sienne, et dans celle du régiment, le bataillon. Quant aux traînards, aux prisonniers, aux vaincus, on les laissait au dehors cultivant chaque part, jusqu'au jour où, devenant par leur nombre une force véritable, pour qu'ils ne soient plus un danger, on leur ouvrait les portes de la cité. Élevés au rang de plébéiens, ils apportaient leur concours au développement de la chose publique et leur contingent à l'armée.

Telle est l'organisation qui maintint toujours ce peuple en armes et le conserva prêt à répondre à l'ennemi.

Ce qui ressort de l'apparition des Romains sur la scène du monde au point de vue de la philosophie de l'histoire, c'est qu'ils ont donné l'exemple d'un État construit avec l'obéissance à la loi et le respect absolu de la hiérarchie. C'est à ce respect (l'individu se sentant citoyen libre) pour toutes les supériorités légales ou naturelles que les Romains durent leurs succès éclatants. Cette application à la vie civile, à la discipline et au respect forma un progrès des plus sensibles dans les institutions humaines. L'histoire orientale nous a montré des peuples courbés sous le joug de fer, et l'histoire des Grecs nous a fait contempler des citoyens libres mais ignorants et dangereux dans leurs libertés, détruisant eux-mêmes leurs meilleures institutions ou chassant leurs grands hommes par envie, ingratitude et haine stupide de toute supériorité. Pour la première fois, l'histoire nous fait voir, chez les Romains, des hommes libres, faisant abstraction de leur volonté et respectant ce qu'ils ont une fois reconnu respectable, non seulement dans la vie publique, mais encore au foyer domestique.

La reconnaissance officielle de la propriété élevée à la hauteur d'un dogme fut une des causes principales de la grandeur romaine et la meilleure de toutes les raisons du sacrifice de l'intérêt particulier à celui de l'État. L'homme, en effet, déployait bien plus de patriotisme en faveur d'un gouvernement qui assure la stabilité des choses, l'avenir de ses enfants, de sa famille, de lui-même, qu'en faveur de l'intérêt personnel du citoyen.

Tant que les Romains restèrent Romains, c'est-à-dire, tant que l'élément étranger n'eut pas changé leurs institutions ou corrompu leurs mœurs, on retrouve dans leur caractère les traces de vigoureux défauts, mais aussi de vertus puisées chez les vieilles bandes barbares, conquérantes du Nord. Les corruptions de l'Orient n'ont pas encore souillé les Romains. Ce n'étaient ni les Aspasie ni les Arsinoé qu'on chantait chez eux, mais les Lucrèce et les Cornélie. Rien n'explique mieux leur prospérité que la vénération de la vie de famille et le respect de l'autorité paternelle qui conduisent à ce que la cité, l'État, ne soient qu'une famille agrandie.

Avec une semblable constitution, un écueil était à craindre : l'anéantissement de l'individualité dans l'État. C'est le mal dont mourut Sparte; mais les Romains, plus habiles que les Spartiates, en donnant au père toute puissance sur ses enfants, laissèrent l'éducation à la famille. Ils firent des hommes libres, aux aptitudes diverses, où s'accumulait la science particulière de plusieurs générations, au lieu de créer des citoyens taillés tous sur un même modèle, et tous plus ou moins esclaves d'une théorie plus que contestable.

En étudiant la constitution romaine on trouve une disposition datant peut-être de l'origine de la royauté, et subsistant à la suite des réformes de Servius Tullius; elle peut être comprise dans les principales causes de la grandeur des Romains : le service militaire n'était dû que par les citoyens possesseurs du sol à un titre quelconque. L'impôt

du sang n'était pas demandé à la classe des pauvres qui ne tiraient pas leur vie de la patrie même. Pour défendre l'État, il fallait avoir intérêt à le faire ; il fallait que la chose publique fût votre chose. C'est le vieux droit très fort et très intelligent que les barbares avaient conservé, c'est le principe absolument contraire à l'emploi des mercenaires. Avec ce système, moins nombreuses sont les armées, mais combien meilleures elles sont! Quelle différence entre leurs efforts et la lâche mollesse des armées qui n'ont pas de patrie! Si les Romains furent presque toujours vainqueurs, si, parfois vaincus, ils eurent cette ténacité, cette persévérance qui leur assurait le succès en dernier ressort, c'est en grande partie parce qu'ils combattaient pour leurs lares, contre des soldats recrutés à prix d'or ou des hordes esclaves indifférentes les unes aux autres, n'ayant pour mobile que le lucre ou la terreur. Leur législateur avait compris que le mercenaire n'est pas seulement l'étranger qu'on recrute au hasard, mais l'indigène qui n'a pas sa place au soleil de la patrie ; aussi voulut-il que cet élément dissolvant n'entrât dans le rang et dans la votation civile, que lorsqu'il aurait un foyer à défendre ou une cause nationale à soutenir.

Le cens, première institution démocratique combinée avec la prépondérance de l'aristocratie, fut, malgré certaines lacunes inévitables, la base absolument équitable de la constitution octroyée, dit-on, aux Romains par Servius Tullius; celui-ci comprit admirablement que, pour que Rome restât romaine,

il fallait qu'on n'y vît jamais se produire l'inénarrable folie de faire voter les impôts ou les décisions intéressant la chose publique, par des gens pour lesquels la possession d'une part de la patrie n'existait pas, car bientôt ils n'auront qu'un désir, condamner ou ruiner, pour s'enrichir à leur tour.

CHAPITRE IV

ORGANISATION ROMAINE.

Il serait contraire au but de ce travail d'entrer dans le détail des annales romaines, d'ailleurs si connues ; mais ce qu'on peut examiner ici c'est le tableau de la lutte de l'aristocratie défendant la constitution contre les efforts de la démocratie, c'est la recherche de la part échéante aux Romains dans le progrès. Voilà le point à étudier, et, sans préconiser aucun système, on est en droit de vérifier lequel des modes de gouvernement offre aux États le plus de chânce de durée, aux peuples le plus de bien-être et de grandeur. De cette lutte doit résulter un état meilleur ou pire. C'est en effet une règle inévitable de voir les peuples passer successivement par l'époque d'exaltation de leurs chefs naturels dont ils font des rois, puis ces rois succomber sous l'influence des chefs du second ordre devenus l'aristocratie, pour que celle-ci, à son tour, minée peu à peu, finisse par disparaître sous les flots montants d'une démocratie toujours ambitieuse et folle, dont l'absorption

dans une dictature souvent glorieuse au début, mais cruelle, incapable et forcément personnelle, conduit plus ou moins lentement à une décadence, et livre le pays sans défense à l'invasion étrangère. Il est curieux (c'est en cela que l'histoire romaine a un véritable intérêt) d'examiner si cette loi d'absorption successive des pouvoirs est une loi fatale, à périodes plus ou moins étendues; ou si elle n'a pas offert quelques points d'arrêt, quelques événements, quelques institutions qui, favorables à une fusion des principes, eussent permis aux Romains et pourraient permettre un jour à d'autres peuples d'enrayer, pour de longs temps, une position aussi triste.

C'est certainement un spectacle instructif que celui que présente chez ce peuple, celte ou gaulois d'origine, le développement des institutions ayant conservé les coutumes militaires, comme les vertus et les vices des peuples dits barbares. D'après ces anciennes constitutions, à Rome le chef suprême était secondé par ses principaux compagnons, ses féaux. Mais bientôt, entravé dans l'exercice du pouvoir par ces féaux mêmes, il dut, pour leur résister, recourir à ses compagnons de second ordre et leur accorder, par contre, certains privilèges qui leur seront plus tard de puissantes armes dans leur lutte contre l'aristocratie. A ce jeu, les rois de Rome finissent par succomber, laissant en face de l'aristocratie les commencements d'une démocratie de plus en plus exigeante, et dont les incessantes attaques ne tar-

deront pas à assurer le succès. Ainsi, tandis que l'aristocratie, par une mesure toute dans son intérêt, avait fait tomber la monarchie, elle remplaça le roi par deux consuls à magistrature annuelle, pris dans son sein et dont une série de mesures faisait ses agents plutôt que les représentants directs de la nation. Elle dut permettre qu'à côté des assemblées curiates, toutes patriciennes, il y eût des comices centuriates chargés, sur les propositions du Sénat, des décisions intéressant le peuple tout entier. Ces comices s'assemblaient hors la ville dans le champ de Mars, lorsque leur réunion était permise par les augures. L'aristocratie dut même consentir à ce que l'impôt de capitation fût aboli, à ce que les faisceaux fussent retirés dans l'enceinte de la ville; enfin elle admit dans le Sénat quelques-uns des principaux plébéiens. Ces ordonnances tiennent à ce qu'à Rome le peuple n'était pas composé de prolétaires proprement dits : c'était un ordre dans l'État, celui des citoyens de fortune médiocre, inférieur à l'ordre des patriciens, mais qui constituait encore une sorte d'aristocratie en face de la multitude; c'était quelque chose comme des soldats par rapport à leurs chefs, mais non la tourbe d'esclaves, de marchands, de traînards qui suivaient les armées. Chaque fois que les patriciens relativement peu nombreux eurent besoin du concours du peuple, ces masses firent un nouveau pas dans la fusion des deux ordres.

C'est de la création du tribunat, magistrature populaire, que date réellement l'émancipa-

tion du peuple. La reconnaissance de la propriété individuelle, cette mesure essentiellement civilisatrice, était une des bases des premières constitutions romaines. Elle était sauvegardée et par la loi et par la religion, mais avec une sévérité telle, qu'elle eut pour conséquence des lois cruelles sur l'usure. Ainsi elle attribuait au créancier, non seulement les biens du débiteur, mais son propre corps et celui de ses enfants non émancipés; or, le peuple presque en entier, soit pour s'armer, soit pour cultiver ses terres, avait emprunté à l'aristocratie, et celle-ci se faisait de ses emprunts un odieux moyen de pression. L'usure était devenue à Rome la plaie des classes inférieures; aussi tourna-t-elle bientôt contre ceux qui l'exerçaient si cruellement. Elle fut le grand excitant qui poussa le peuple à la révolte malgré la dictature, dont le pouvoir suspensif de toutes les juridictions sauva si souvent la nation romaine. Cela ne suffit pas; un jour de danger, lorsque l'aristocratie réclama son concours, le peuple sortit de Rome, refusant de marcher sur l'ennemi. Il ne consentit à rentrer dans l'ordre que lorsqu'on lui eut accordé l'abolition des dettes pour des débiteurs insolvables, et deux patrons, deux avocats des pauvres, auxquels le Sénat dut reconnaître, par une faute incompréhensible, le droit de suspension des sentences consulaires.

De la nomination des tribuns date l'avènement de la démocratie; désormais elle a des armes, elle peut lutter. Le but même est dépassé : bien souvent la capacité de ces tribuns était rare; quelquefois, par

leur petit nombre, ces avocats, trop en vue, devenaient plus puissants qu'une bonne application de la légalité ne le demandait. Ils furent les embryons des dictatures démocratiques cent fois plus nuisibles et plus coupables que celles de l'aristocratie. Les patriciens firent leur possible pour empêcher la création du tribunat; car ils comprirent que c'était donner la parole à la masse incapable, et identifier la multitude à des individualités remuantes et ambitieuses, qui, le voulussent-elles ou non, ne pourraient s'empêcher de marcher de l'avant, la conséquence de toute popularité quêtée étant, pour celui qui l'obtient, d'obéir et non de commander. Pour résister, dans son intérêt même, à un peuple qui comprend sa force et s'en grise, il faut mieux que des opinions, des doctrines plus ou moins erronées et des superstitions; il faut des principes cherchés et puisés en dehors et au-dessus des faits matériels. Il est beau et parfois salutaire de mettre en avant l'intérêt de la patrie; mais il est plus beau encore de le bien comprendre et d'aller droit au juste, d'où toute grandeur émane, d'où toute prospérité découle.

Comme institution créée en vue de services à rendre, le tribunat fut au peuple dont il défendit les droits; mais ensuite il obtint de telles modifications dans sa constitution et excita tellement l'antagonisme des deux ordres, qu'il arrêta, pour de longues années, le développement de la puissance romaine. Il obtint que le peuple, réuni dans ses comices, au lieu de voter simplement sur les proposi-

tions qui lui étaient soumises, délibérât ; ce résultat dut être appelé *droit de résistance.*

Les conséquences de cette immixtion du peuple dans les affaires publiques furent la demande, sans cesse renouvelée, d'une loi agraire qui établît une répartition des terres plus équitable pour les masses. Il eût été bien plus profitable de ne pas aller au delà. La participation des plébéiens à presque toutes les magistratures, aux fonctions curiales et même sacerdotales, à la garde des archives, à l'édilité, de qui dépendait non seulement l'administration de la cité, mais la charge d'approvisionner la ville et de nourrir le peuple, la suspension des sentences consulaires, le droit même d'accuser et de juger les magistrats, de proposer et de faire des lois obligatoires pour tous, était une application plus que fautive pour l'intérêt général. C'étaient des prérogatives par trop destructrices du juste et de l'honnête à donner aux masses inconscientes ; et l'aristocratie dut comprendre quel tort elle avait eu jadis d'abuser du pouvoir. C'était surtout quand la loi des Douze Tables, édictée par les décemvirs, eut proclamé l'absolue égalité civile, que l'aristocratie put constater que les passions populaires, longtemps contenues par l'habitude et la superstition, étaient au service des ambitions incapables et éhontées ; elle dut se repentir de n'avoir pas conservé à la loi sa valeur.

Les Romains, dans les temps d'enfantement de leur constitution, montrèrent un grand esprit politique. Lorsque l'égalité civile, résultat d'une lutte

séculaire entre les deux ordres, eut indiqué le droit de chacun, le patriciat ne fut plus qu'un titre honorifique; mais, à l'encontre de tant d'autres peuples, le plébéien eut le tact et le bon goût d'honorer ce titre pour qu'il restât le signe représentatif de l'élite de la nation. Aussi cette égalité générale eut-elle, après mille combats de tribune, après avoir frappé tant de fois injustement, cette conséquence heureuse pour la nation, de laisser la direction aux plus dignes comme aux plus intelligents, et d'arriver à une sorte de constitutionnalité moyenne, où le bien possible est pour le bas comme pour le haut, et amène d'un côté le respect, de l'autre la bienveillance. Elle assura la continuité de la puissance romaine qui, sans elle, eût certainement succombé. Cette égalité devant la loi empêcha la disparition de l'aristocratie, et son extrême perfectibilité donna trois cents ans d'existence de plus à la république. L'aristocratie ne voulant ni déchoir ni abdiquer, une fois ses grandes répulsions vaincues et l'égalité civile, sacerdotale et militaire établie, elle cueillit, en quelque sorte, dans le peuple toutes les grandes intelligences, tous les mérites, et les éleva jusqu'à elle. Ces nouveaux élus, récemment sortis des rangs, connaissaient mieux les besoins réels des masses et se prêtaient davantage à les satisfaire. Ils en donnèrent la preuve, soit en diminuant maintes fois le taux de l'usure, soit en abolissant à nouveau la contrainte par corps, soit en leur distribuant des terres, soit en donnant les droits de citoyen à des

fournées plus ou moins nombreuses de prolétaires; mais, tout cela, en n'abandonnant jamais les principes. A partir de ce moment, la qualité de citoyen entraînait le droit d'user à la fois de la loi politique et de la loi civile. Cette dernière engendrait les formes et les effets du mariage, les actes de la puissance paternelle, la jouissance et la transmission de la propriété et la faculté de tester. Elle garantissait l'inviolabilité des personnes.

Cette manière d'allier l'égalité civile avec le respect des supériorités réelles est un grand exemple de science gouvernementale donné par les Romains à l'humanité tout entière; mais cet exemple eût pu être plus grand encore. Munis d'une forte organisation militaire et sociale, ayant une bonne part des vertus qui font les grandes nations, les Romains seraient arrivés, sous l'égide de la royauté qui de rien les avait faits si grands, à ne pas employer cent soixante-cinq ans en combats incessants, avant de revenir au même degré de puissance. Ils arrivaient ainsi à l'union des trois systèmes de gouvernement, la royauté, l'aristocratie et la démocratie, contenus les uns par les autres; en somme, le meilleur mode gouvernemental qui existe. Les Romains avaient dans leurs institutions tous les éléments d'un excellent système constitutionnel dont ils pouvaient tirer d'immenses services; mais, pour cela, il eût fallu cette abnégation de soi-même qu'on ne trouve que dans l'espérance en Dieu protecteur et justement compensateur des maux d'ici-bas. Or, cette croyance leur manquait absolument;

et si, comme nous l'admettons, le Très-Haut fait concourir les hommes à la réalisation de ses insondables desseins, nous ne pouvons qu'admirer cette extension de la puissance romaine dans laquelle une société qu'on peut dire sans Dieu a donné tout ce que la matérialité est susceptible de produire.

Avec l'union légale des deux ordres, les Romains cessent de s'agiter dans le vide. Ils donnent à leurs armées une organisation nouvelle; et, par une série d'améliorations et de réformes telles que : la solde accordée aux légionnaires en campagne et la formation des proconsulats permettant aux généraux ayant commencé une guerre de la continuer au delà de la durée de leurs consulats, ils rendent leurs armées plus maniables; les chefs peuvent exiger davantage, les campagnes peuvent durer plus longtemps, et les Romains terminer plus promptement les petites guerres presque intestines. On voit alors les Étrusques, les Sénons, les Samnites, les Èques, les Herniques, les Latins, vaincus, se lancer comme armée romaine dans des expéditions plus lointaines, et imposer à presque toute l'Italie la terreur de leurs armes.

Leur puissance militaire avait en effet considérablement grandi avec la création si complète et si bien entendue de la légion, qui suivit de près l'accroissement de territoire que leur procura la prise de Véies et la défaite des dernières bandes de Gaulois hostiles. Une discipline rigoureuse, unie à des institutions militaires, comme à une tactique réelle-

ment savante, devait avoir raison, soit des barbares aux attaques fougueuses et incorrectes, soit des masses esclaves des armées orientales. La légion constituée compacte ou légère, suivant les circonstances, devait l'emporter, même sur les restes mal commandés de l'épaisse et inébranlable phalange grecque. Tandis que les impétueux Gaulois ou les cavaliers de tous pays venaient se briser contre le front serré de la légion, les légionnaires divisés instantanément en petits corps indépendants, lorsqu'ils avaient les Grecs devant eux, après avoir harassé la phalange, finissaient par la briser. Attaqués, ils ouvraient leurs rangs devant les chars ou les éléphants, les laissaient passer comme un torrent, se reformaient derrière et faisaient face à l'ennemi de tous les côtés.

On ne peut pas dire, d'une manière absolue, que Rome dut sa grandeur à tel ou tel fait, à telle ou telle de ses institutions; car les Romains présentent ce spectacle unique dans l'histoire, d'un peuple qui, pendant de longs siècles, s'est presque toujours dirigé selon ses intérêts et qui, dans le plus grand nombre de cas, a toujours été à la hauteur des circonstances. Ainsi, tandis qu'ils perfectionnaient leur tactique, ils créaient des magistrats nouveaux ou *préteurs*, chargés de juger au civil, soit les causes entre les Romains, soit celles entre Romains et étrangers, d'édicter et de colliger les lois, fonctions jusqu'alors réservées aux consuls. C'est dans les travaux des préteurs qu'il faut chercher les bases des codes romains qui furent les premiers éléments du

droit, dans le sens moderne du mot. Dans le milieu où s'élevait Rome, la création d'une jurisprudence même embryonnaire, mais à peu près fixe, fut un immense bienfait, dont les conséquences sont faciles à saisir. Qu'on pense en effet au retentissement qu'eut dans le monde barbare de l'Occident, où la justice n'avait pour point de départ que les vieilles coutumes des populations nomades ou guerrières, l'existence de législations reconnues et suivies, fussent-elles défectueuses. Quel immense progrès d'être à peu près assuré du lendemain, de voir ses relations de famille protégées par le droit, assurant l'hérédité ! Les Romains avaient fait des juristes pour leurs besoins spéciaux. Par le seul fait d'avoir aidé à la fixation du droit et d'en avoir créé l'enseignement, ils élevèrent Rome à la hauteur d'un tribunal d'appel, où, au grand bénéfice de leur ambition, non seulement les particuliers, mais les peuples, viendront un jour porter leurs causes.

Dans la politique romaine tout concourait au but de faire de Rome la capitale du monde ; mais nul fait n'y aida davantage que la formation des colonies et l'extension donnée au patronat. Le Sénat, devenu le créateur de la législation, si habile à discerner partout le véritable intérêt romain, se servit du prétexte très réel que lui offrait la nécessité de repeupler les pays soumis et dévastés, pour y déverser, sous forme de colonies, un trop-plein de population dangereuse dans la métropole. Il arrivait à ce double résultat d'assurer la tranquillité intérieure en donnant des terres à ces émigrants,

d'augmenter le nombre des citoyens, conséquemment celui des légions; de créer au loin des villes qui, suffisamment fortifiées, fussent, en même temps, pour les populations vaincues une protection contre les dangers venus du dehors, ou des points de départ, de ravitaillement et de refuge pour les expéditions à venir.

La cité victorieuse se serait cependant bien vite épuisée s'il avait fallu créer des colonies en proportion avec l'étendue des territoires des nations vaincues; aussi, là où la dévastation n'avait pas été complète, le Sénat procéda-t-il autrement. Assimiler le plus possible la position sociale d'un étranger vaincu à celle d'un Romain, devint le but de toutes les ambitions; mais le Sénat sut graduer ses bienfaits en se montrant d'autant plus avare du titre de citoyen que cette distinction était plus recherchée. Tantôt il donna, soit le titre, le rang et les droits, tantôt seulement les droits de citoyen romain ou le titre d'allié du peuple romain à l'ensemble d'une partie des peuples vaincus, ou aux personnalités principales de quelques-uns d'entre eux; il avait soin que la prépondérance politique restât toujours aux vrais Romains, et pour cela il assurait dans le Forum la majorité au peuple souverain. Le vote avait lieu par tribus; et le résultat s'atteignait en maintenant l'ancienne distribution qui divisait les habitants en vingt et une tribus, n'en laissant sur les trente-cinq existantes que neuf où venaient se grouper tous les citoyens nouveaux.

Ainsi la sage assemblée doublait les forces de

la nation sans abdiquer la direction de l'empire. En appliquant à chaque peuple vaincu, auquel était laissée l'autonomie administrative, des privilèges ou des droits différents, on empêchait que les citoyens d'un même peuple, ou l'ensemble des peuples soumis, d'abord en Italie, plus tard dans les provinces, eussent des intérêts communs. Le Romain mettait ainsi en pratique l'axiome politique : diviser pour régner. Mais, tout en laissant aux différents peuples des intérêts particuliers, il les rattachait tous à l'empire par les privilèges accordés et par le patronage. Ce lien qui, dans Rome même, unissait les citoyens entre eux, fut appliqué, au fur et à mesure de l'agrandissement de l'empire, aux provinces des pays vaincus. Les populations soumises eurent le droit de choisir, à Rome, une sorte d'avocat chargé de les représenter dans toutes les causes où ils étaient intéressés, soit devant le Sénat, soit devant le peuple. Ces patrons étaient naturellement pris parmi les chefs des plus grandes familles. C'est à cet usage que les patriciens durent ce regain d'honneur, d'influence et, plus tard, de richesse; ce qui fit la grande aristocratie du monde occidental.

De la nécessité pour les patrons de défendre leurs clients, naquit, à côté du *jus civile*, le *jus gentium*, réglant les droits des étrangers, soit entre eux, soit avec les citoyens romains, soit avec l'État lui-même. Cette prérogative cependant, malgré son nom pompeux de *jus*, de droit, ne s'exerça jamais, en ce qui regardait les étrangers, que sous le contrôle de la raison d'État; et à Rome les scrupules n'ont

jamais gêné la politique. L'honneur romain, mis si souvent en regard de la foi punique, n'a jamais eu d'autre valeur que celle qu'il s'attribuait lui-même.

Ce que l'humanité dut à Rome ne fut pas toujours bon; car, tout en rendant justice aux vertus des Romains, comme au mérite de leurs institutions, on n'est que trop souvent forcé de constater leur politique odieuse : fallacieuse en toute occasion, elle était toujours cruelle. Il est bien évident que la politique est l'art d'être personnel, et que, sans une main de fer, quelle que soit la forme du gouvernement, il est impossible de commander aux hommes et de les vaincre. La mauvaise foi, plus ou moins couverte par la superstition, vient trop souvent en aide aux ambitions. Le système de dévastation des pays ennemis entre pour beaucoup trop dans l'homogénéité qu'ils obtinrent en Italie; par exemple, la conquête, de l'Arno aux rivages de la mer Ionienne, demanda cent ans de dévastations et de massacres. Les institutions romaines étaient un progrès très réel sur les institutions barbares, nul ne peut le nier; mais il ne faudrait pas aller trop loin dans la louange, car elles ne furent acceptées, particulièrement en Italie et dans la Cisalpine, que là où elles accompagnèrent la victoire. Ces institutions étaient merveilleuses pour amener le triomphe; mais elles ne furent surtout bien comprises des différents peuples, que lorsque le Sénat les eut fait apprécier à travers les spectres de Carthage, de Numance et de Corinthe. La conquête une fois faite, la prépondérance romaine établie, il eût été salutaire que les nations vaincues oubliassent

un peu de ce qui leur venait de cette noble origine, pour arriver à une combinaison désirable. Voilà ce que le Sénat ne voulut pas. Quoi qu'il en soit, ce que les peuples vaincus doivent à la puissance romaine est immense ; et le joug qui fit cesser pour de longs siècles, en Occident les guerres de tribu à tribu, en Orient les querelles incessantes de ligue à ligue, de potentat à potentat, fut un joug béni. Cette conquête marque une nouvelle et grande étape de l'histoire de la civilisation.

Si l'humanité doit quelque reconnaissance aux Romains, c'est surtout parce qu'ils ont élevé à la hauteur d'une doctrine l'obéissance et la discipline. Les succès que les Romains obtinrent furent dus à l'abnégation qu'ils surent toujours faire de leurs sentiments individuels en face de prescriptions légales; c'est au respect des personnalités éminentes et aux croyances en elles qu'ils durent l'extension de leur empire. Ce sont ces vertus qui, après avoir rendu les Romains maîtres de l'Italie, assurèrent leurs succès lorsque, appelés en Sicile, ils se trouvèrent en lutte avec les Carthaginois. Vainqueurs de ces redoutables ennemis dans les première et deuxième guerres puniques, c'est encore à ces vertus qu'ils doivent d'être devenus si grands après Zama, lorsque, maîtres de l'Espagne, de la Sardaigne, de la Sicile, souverains du Nord de l'Afrique, on ne voit plus dans l'Occident que Rome victorieuse, jusqu'au jour où l'on n'allait plus compter dans le monde que l'empire romain et les barbares.

Mais si l'esprit de discipline, le seul qui fasse les armées, aide puissamment au développement, cette extension même de l'État, formée par la grande cité italienne, eut pour conséquence forcée un relâchement dans cette discipline. Quelques symptômes s'étaient déjà produits avant la chute de Carthage, laissant voir ainsi, sur quelques-unes des branches extrêmes d'un arbre au port si majestueux, aux rameaux si étendus, des taches provenant d'une vermoulure qui, gagnant de proche en proche, s'étendra chaque jour, portant la gangrène des extrémités au cœur. Contenues par la discipline, les passions romaines restèrent des vertus; rendues libres par la possession, elles devinrent des vices; ceci démontre une fois encore qu'il est souvent plus difficile d'être vertueux dans la richesse que dans la pauvreté, les appétits croissant en raison des moyens qu'on a de les satisfaire.

Avec la dernière guerre punique finit l'histoire véritablement glorieuse des Romains, celle où ils ont triomphé de tous les obstacles, à force de vertus civiles et militaires. Pendant les deux siècles qui vont suivre, ils vivront sur le fonds acquis, le dépensant follement ; aussi, bien étonnés un jour, après avoir été si hauts, d'être tombés si bas, ils se donneront un maître, dans l'espoir d'être relevés par lui. Mais ils ne se rendent pas compte que, à l'exemple de maint autre peuple, au lieu de confier leurs destinées à un chef, lorsqu'ils ont encore assez de valeur pour que leur nouvelle constitution soit le fruit d'une entente commune, ils ne se rendent pas

compte qu'ils sont réduits à ne présenter qu'un peuple d'esclaves aux genoux d'un maître d'autant plus tyrannique, que tout devait émaner de lui ou remonter à lui. Les Romains ne comprirent pas qu'il fallait s'arrêter au moment où le souverain est forcément un guide pour l'exercice d'une liberté sage; ils tombèrent inévitablement, soit dans une démocratie honteuse, soit dans les mains d'un tyran dont le joug est d'autant plus dur que rien ne s'oppose à l'ineptie de sa volonté.

Cette marche de la liberté à l'absolutisme venu du haut ou du bas est-elle donc une loi fatale du développement des nations? Non, cent fois non! Dieu n'a pas plus permis l'extension de la liberté, en défendant aux peuples de s'écarter de la droite voie, qu'il n'a dit à l'homme : « Lorsque, adulte, tu seras en possession de la force, si tu négliges les vertus de ton jeune âge, tu emploieras cette force aux satisfactions de tes appétits, dût l'abjection de la vieillesse être le fruit des débordements de ton âge mûr. » — Dieu a mis au contraire, dans la vie des peuples, comme dans celle de l'homme, un grand moment psychologique; capables de réflexion, ils doivent peser le bien et le mal, et disposer de leur avenir. Pour Rome cette grande époque qui suivit la bataille de Zama passa inaperçue. Au delà, malgré les merveilleux restes des vertus passées et le développement très accentué de leurs conséquences, l'historien ne peut plus étudier Rome qui monte, mais Rome qui descend.

Déjà, dans les guerres d'Espagne et de Macé-

doine, les légions se permettent certains actes d'indiscipline dont elles seront, par la suite, encore moins avares dans les grandes campagnes d'Afrique ou d'Asie. C'est que déjà le recrutement s'étend; les armées de Rome, trop souvent dépensées, ne sont plus exclusivement romaines. Le Sénat, alors, maître à peu près incontesté des destinées de l'empire, déploie, dans la conquête de la Macédoine, dans la soumission de la Grèce ou dans les rapports avec les lois d'Asie ou d'Afrique, trop de politique, et une politique trop habile et trop ignorante de toute pudeur, pour que l'absence absolue de scrupules n'ait pas pour contre-coup l'espoir, pour chaque citoyen, d'arriver à des résultats particuliers identiques. Cette sorte de scepticisme, seulement politique d'abord, mais qui par la suite devait prendre une si grande extension, en même temps qu'il triompha des étrangers, vainquit les vertus romaines. Au contact des autres peuples, au charme de leur philosophie décevante, de leurs religions et de leurs mœurs faciles et attrayantes, à la douceur d'une existence résultant des richesses acquises, l'intérêt particulier pénètre de plus en plus dans l'esprit du citoyen.

Avec la réduction de la Grèce en province romaine et la destruction de Carthage, commence la décadence de Rome. Cette idée est d'autant plus vraie qu'elle s'accorde avec le dire de Salluste, qui, connaissant bien la vie qu'il pratiquait, s'exprime ainsi (1) : « A Rome et dans les camps, les bonnes

(1) *Conjuration de Catilina*. Trad. Mollevaut, 1813.

mœurs étaient cultivées, la concorde parfaite, l'avarice inconnue; la nature autant que les lois faisaient prévaloir le juste et l'honnête ; les haines et les vengeances s'exerçaient contre l'ennemi; le citoyen combattait de vertus avec le citoyen; magnifique envers les dieux, économe dans son intérieur, il était fidèle à l'amitié; la valeur dans la guerre, l'équité dans la paix réglaient sa conduite et celle de l'État. Nous en avons de grands exemples : dans les camps on a puni plus souvent pour avoir combattu sans ordre ou quitté trop tard le champ de bataille, que pour s'être écarté des drapeaux ou enfui devant l'ennemi. Dans la paix ces mêmes Romains gouvernaient par les bienfaits plus que par la crainte ; outragés, ils préféraient le pardon à la vengeance.

« Mais, dès que le travail et la justice agrandirent la république; que la guerre eut dompté des rois puissants, subjugué des nations sauvages et de grands peuples ; que Carthage, émule de Rome, périt dans ses fondements; que toutes les terres et mers s'ouvrirent aux Romains, la fortune commença à sévir, à tout confondre. Ceux qui avaient facilement soutenu les travaux, les périls, les crises de l'adversité, furent accablés sous le poids du repos et des richesses, objets de tous les vœux. D'abord s'accrut la soif de l'or, ensuite celle du pouvoir, source de tant de malheurs; l'avarice anéantit la bonne foi, la probité, toutes les vertus; elle enseigna l'orgueil, la cruauté, le mépris des dieux et la vénalité : l'ambition rendit faux presque tous les hommes, mit une pensée dans le cœur, une autre

sur les lèvres, calcula la haine et l'amitié d'après l'intérêt seul, et préféra la marque de la vertu à la vertu même. D'abord les vices s'étendirent peu à peu; on les réprima quelquefois; mais dès que leur contagion se répandit comme une peste, Rome changea : ce gouvernement si juste et si vertueux devint cruel et intolérable.

« D'abord l'ambition plus que l'avarice tourmenta les âmes; ce vice, en effet, est moins éloigné de la vertu, car l'honnête homme et le méchant cherchent également la gloire, les honneurs et le commandement; mais le premier y tend par des voies légitimes; le second, au défaut des talents, emploie la ruse et l'intrigue : l'avarice au contraire a la soif de l'or, que méprise le sage; ce vice, comme infecté d'un mortel poison, efféminé le corps et l'âme virile; toujours sans bornes, insatiable, l'abondance et la disette ne l'affaiblissent pas...

« Dès que la richesse fut honorée et obtint la gloire et la puissance, la valeur s'émoussa, la pauvreté rougit, la vertu passa pour hypocrisie. Avec les richesses, le luxe, la cupidité et l'insolence s'emparèrent de la jeunesse ; piller, dissiper, mépriser sa fortune, ambitionner celle des autres, violer la pudeur, la décence, les lois divines et humaines, franchir toutes les bornes, telle était sa conduite. »

CHAPITRE V

LA CONQUÊTE ROMAINE.

Si la décadence du peuple romain commence à l'époque dont parle Salluste, et si les effets fâcheux qu'amènent les conquêtes montrent les erreurs pénétrant dans son existence propre, voyons un moment les conséquences qui découlent de ces mêmes conquêtes dans les pays soumis, jusqu'à la mort d'Octave. Ces faits historiques sont remarquables par deux résultats opposés l'un à l'autre, en Orient comme au Centre. En Grèce, en Asie Mineure et en Égypte, les victoires mettent entre les mains des Romains des territoires où les proconsuls se trouvent au milieu de nations en pleine décrépitude, dans lesquelles ils ne peuvent recueillir que des restes de civilisations à demi mortes, les derniers spasmes d'un état aussi vicieux qu'agonisant. Qu'en ont-ils recueilli, ces Romains? Mille principes fâcheux qui ont produit, à Rome et en Italie, l'effet de graines méphitiques transportées d'un pays au sol aride, dans un autre au sol profond et fertile, où elles donnent de beaux arbres,

mais dont la végétation majestueuse empoisonne les pays auxquels ils vont appartenir. De l'autre côté, quels résultats ont donnés les conquêtes romaines dans les provinces soumises? N'est-ce pas, sur beaucoup de points, une période longue mais relativement calme pendant laquelle les peuples indigènes ne vécurent plus dans les conditions d'autrefois et essayèrent, dans cette transformation, de se rasséréner un peu?

Dans les premiers temps de l'empire, cet Orient est curieux et l'on peut voir facilement à quels obstacles se heurtait l'autorité romaine. Tout l'espace au sud du Caucase et du Pont-Euxin était peuplé de mille tribus gouvernées par leurs chefs, mais de races absolument différentes les unes des autres. Chacune d'elles venait, dès l'origine des temps, de ces nombreuses populations, qui, arrivées de l'intérieur de l'Asie, habitèrent tour à tour ces pays, les traversèrent pour aller, soit par le Caucase, vers le nord, soit en suivant le côté de l'Asie Mineure en Europe, par le Bosphore ou les îles de l'Archipel. Chacune de ces peuplades avait laissé là une partie d'elle-même, au point qu'on y trouve même des Ibères. Toutes parlaient des langues différentes bien difficiles à apprendre. Les Grecs en connaissaient un peu; mais les Romains jamais! Aussi, ces derniers n'étaient-ils servis dans les usages de la vie que lorsque les Grecs le voulaient bien. Dans ces régions, à toutes les époques, de grandes transactions avec l'Orient fécondaient le commerce, dans les villes intérieures de l'Ibérie et sur la côte de Colchide, comme dans

toute la largeur du Pont-Euxin. C'était une réminiscence de l'époque des Argonautes.

Au sud et au sud-est de l'Ibérie se trouvait l'Arménie, dont le territoire, théâtre de tant de guerres entre les habitants de la Perse et les armées romaines, comme jadis entre d'autres puissances, avait été souvent et presque totalement ravagé; cet État si important, belliqueusement parlant, n'avait conservé, des avantages des temps passés, que sa vieille capitale, Artaxata sur le fleuve Araxes. Cette ville, temple du patriotisme, ne suffisait ni aux Grecs ni aux Romains; aussi, lorsque les Romains furent les maîtres de l'Arménie, ils créèrent la nouvelle ville de Tigranocerte, dont la population, absolument cosmopolite, servit à l'entretien des relations politiques ou commerciales.

En Asie Mineure on retrouve également des populations différentes, mais dont la diversité même permettait à des vainqueurs de les maintenir sous leurs lois. Les Romains combattaient toujours leurs ennemis, en politique comme en guerre, par les conséquences des oppositions, soit en mœurs, soit en langues, soit en haine. Ces grands triomphateurs ont fini, après bien des siècles, par faire de ces pays des provinces de l'empire, à moitié civilisées, mais opposées les unes aux autres; elles finirent (ne pouvant s'allier à leurs voisins) par s'adonner à l'agriculture, et admirent l'autorité centrale. A l'époque des empereurs, les habitants de l'Asie Mineure avaient oublié qu'ils étaient jadis Phrygiens ou Cariens; mais, soumis si souvent, ils devinrent pres-

que des Grecs, avec lesquels ils se trouvaient en relations intimes. « Il y avait loin, comme dit Amédée Thierry, du Grec de Smyrne, de Pergame ou d'Ephèse menant dans ces villes superbes une vie remplie par le commerce, les arts et toutes les recherches du luxe, au Phrygien nonchalant, plié à tous les jougs; au montagnard cilicien, brigand sur terre et pirate sur mer, au stupide Cappadocien qui ne fournissait guère à la capitale de l'empire que des portefaix, et que ses rois ou ses seigneurs pouvaient vendre, comme leur propriété, sur les marchés d'esclaves. » Plus au sud, en Syrie, de la Méditerranée à l'Euphrate, bien des langues étaient parlées sans qu'on puisse, dans ces immenses pays, créer une nationalité nouvelle. Là, le chaldéen, le phénicien, l'hébreu, l'arabe, étaient parlés partout, ne laissant pas aux peuples la facilité de se comprendre et par conséquent de s'unir. Les Romains seuls, brisant l'un par l'autre, pouvaient y dominer; mais un jour ils s'affaiblirent, et ces mêmes peuples, que rien ne tenait plus, les virent vaincre avec la plus complète indifférence.

Sur la côte, en descendant vers l'Afrique, Tyr et Sidon, à peu près mortes, étaient remplacées par Ptolémaïs (Acca) et Césarée; dans l'intérieur, au commencement de l'empire, Jérusalem, après s'être conservée comme une capitale importante, se révolta; elle fut assiégée et détruite par l'empereur Titus. Placée entre Antioche de Syrie et Alexandrie d'Egypte, sa grandeur matérielle, comme sa valeur intellectuelle, se perdirent. Ces deux grandes villes lui prirent

presque toute son importance religieuse, qu'elles essayèrent d'interpréter philosophiquement, mais souvent à faux; elles ne la respectèrent que comme le plus vénéré des cimetières. Au sud d'Antioche se développaient Damas, Emèse, Apamée et enfin Palmyre du désert. Ces villes moitié syriennes étaient en même temps les têtes de ligne de l'immense péninsule arabique, où leurs ennemis grandissaient par le développement lent mais certain de ses populations.

Si de Syrie on passait en Égypte, on trouvait dans la vallée du Nil des peuples ayant subi, avant la conquête romaine, des adjonctions, telles que : les Pasteurs ou les Arabes venus de l'Orient, les nègres descendant le cours du fleuve et les Grecs venus des contrées du nord. Ces accumulations humaines étaient dans le principe animées par le désir de vaincre; et leurs caractères cruels avaient fini, une fois vainqueurs, par se laisser conquérir par la douceur d'un climat engourdissant. Sous cette influence leurs facultés se développèrent. Les nègres devinrent des esclaves, les pasteurs, des travailleurs agricoles, et les Grecs enfin, des maîtres intelligents. Ces derniers, continuant à exécuter le testament d'Alexandre, régnèrent en maîtres en Égypte, et y apportèrent sous les Ptolémées un luxe inouï qui fit d'Alexandrie la capitale intellectuelle de l'Orient. Les Romains, à leur tour, qui vinrent après eux, ont presque tout détruit dans ce pays dont ils ont fait, par la production du blé de la vallée du Nil, le nourricier de Rome. Sous eux les Grecs continuèrent leur

tâche jusqu'au moment où, la grande distinction des races se faisant sentir, les passions religieuses chrétiennes arrêtèrent leurs efforts. Alexandrie était devenue le centre de doctrines où les Grecs reprirent leurs discussions scientifiques, avec lesquelles ils formèrent un immense foyer d'hérésie. La religion chrétienne a été là tellement controversée, qu'on est arrivé, par décrépitude d'esprit, à y former des collèges de cénobites et de solitaires. Aucun respect ne vient honorer des hommes qui pratiquent aussi mal, qui, dans leurs errements, font des choses fausses sans aucune utilité, qui abandonnent la mission que Dieu leur a confiée sous le vain prétexte de croire que la peine qu'ils s'imposent mène à quelque chose. Ils ont cru honorer le Créateur en abîmant les corps qu'il leur a donnés et qui font la gloire de son œuvre. Ils ont ressemblé aux derviches, et ont eu le tort grave de nuire à la religion par de pareils actes. Était-ce dû à une cause climatérique, qui paraît indiquer qu'on trouve cet enfantillage plus développé au fur et à mesure qu'on s'approche des tropiques? Peut-être en fut-il ainsi; mais ce qu'on peut dire à coup sûr, c'est qu'il y a dans la religion chrétienne tant de belles œuvres à accomplir, tant de dévouement à montrer, tant de gloire à obtenir, que ce n'est pas à cet isolement profondément paresseux ou affreusement exagéré, qu'il faut frapper pour la propager et la soutenir.

Dans l'Afrique, entre le désert du Soudan et la Méditerranée, les Romains rencontraient les vieilles races descendant des enfants de Noé : les Chamites.

les Pélages, les Chananéens, augmentés, au bord de la mer, de tous ceux qui avaient fondé des colonies sur ces rivages; la puissance redoutable de Carthage avait sensiblement renforcé ces colonies. Les populations intérieures appelées les Numides, vaincues par les Romains et adonnées à la culture du sol, acceptaient des rapports fréquents avec les étrangers des villes maritimes. Ces étrangers, craignant jusqu'à un certain point le joug de Rome qui les faisait respecter des populations indigènes, devinrent pour l'Italie les intermédiaires du commerce des céréales. Leur intelligence permettait, là comme en Orient, à certaines hérésies de se développer. Elles y furent souvent réprimées par le clergé romain et finirent par se ranger sous la domination religieuse occidentale.

Passant du monde oriental au monde occidental, nous trouvons dans ce dernier une composition qui montre la différence de politique que les Romains, à la fin de leur république et pendant les premiers siècles de leur empire, ont parfaitement comprise. Si de l'Afrique on remonte dans la péninsule de l'Espagne, on y traverse un pays où les populations ont été dures à vaincre; cette victoire terminée, on a eu devant soi des races ibériennes généralement tranquilles, dont l'agriculture faisait l'occupation principale. Les villes nouvellement fondées y étaient nombreuses; elles jouissaient d'un calme relativement sympathique, les légions romaines s'y recrutèrent assez facilement et les sciences s'y développèrent.

Lorsqu'on a passé les Pyrénées et qu'on entre dans les Gaules, ce vaste pays qui s'étend au nord de ces montagnes jusqu'aux embouchures du Rhin et qui forme le centre de l'Europe occidentale, c'est avec plaisir qu'on contemple les quatre grands territoires qui l'entourent : l'Espagne au sud-ouest, l'Italie au sud-est, la Grande-Bretagne et l'Irlande au nord-ouest et la Germanie à l'est et au nord-est du Jura et du Rhin. Quatre mers baignent ses côtes, qui peuvent y attirer un jour le commerce du monde. Elle est riche en plaines fertiles, cette Gaule qu'aucune chaîne de montagnes ne coupe entièrement pour rendre comme en Espagne les rapports difficiles aux habitants; elle est en outre ornée de fleuves navigables qui, par leurs embouchures, mettent partout les territoires intérieurs en relation avec les mers voisines et en font le pays le plus admirablement situé pour attirer et au besoin pour défendre la civilisation. Un jour elle deviendra la dépositaire du bien-être européen.

La nature fit tout pour les Gaules; et lorsque les Romains commencèrent à en prendre possession, ils furent, et au delà, récompensés de leurs efforts. Ils attaquèrent un pays vierge encore, mais destiné, malgré ses populations barbares, à prendre les qualités qui appartiennent à l'âge adulte.

Les Gaules se divisaient en quatre grandes parties : Ce qu'on appelait la colonie romaine, la première que les Romains occupèrent, avait été déjà un peu connue par la présence sur ses rivages méditerranéens de l'établissement phocéen de Marseille.

Quelque temps après en avoir pris possession, les Romains l'appelèrent la *Narbonnaise*. Elle s'étendait des Pyrénées aux Alpes. Ensuite venait, vers l'ouest, la province d'*Aquitaine* qui allait de la Narbonnaise à l'océan Atlantique et des montagnes des Pyrénées d'abord jusqu'à la Garonne; puis, sous Auguste, jusqu'à la rivière la Charente. Au delà, vers le nord, depuis le sud du pays d'Auvergne jusqu'au delà de la rivière la Seine et à l'est de l'Helvétie à l'extrémité de la péninsule Armoricaine, était étendue la partie du territoire appelée la *Celtique*, formant la troisième province. Quant à la quatrième, elle commençait à la limite nord de la Celtique et était bornée à l'ouest par la Manche, par le Rhin à l'est et au nord; les Romains la nommaient la *Belgique*.

Toutes les populations de ces provinces étaient actives et bonnes, mais surtout guerrières; on peut le demander à César. Ce capitaine fut d'autant plus grand homme qu'il eut plus à vaincre; mais son nom, le premier du monde romain, fait bien connaître ce qu'étaient ces Gaulois dont la valeur a mérité ses *Commentaires*.

Pendant que l'empire romain s'élevait, à l'est de la Gaule s'étendait la Germanie occupée le long du Rhin par les Bructères, les Francs, les Sicambres, les Alémans, tribus encore sauvages. Les Helvètes habitaient les montagnes des Alpes. Sous les premiers empereurs, pendant de longues années, tous ces peuples, franchissant le Rhin, attaquaient la Gaule que défendirent des légions, purement

romaines; mais plus tard ces légions furent recrutées parmi les guerriers gaulois protégeant leur pays; et quelques siècles après ces dernières légions furent tellement mélangées de combattants empruntés à tous les pays et aux barbares eux-mêmes, qu'on en arriva à les opposer les uns aux autres. A partir de l'Helvétie, la Rhétie, la Norique, la Pannonie, la Dacie, les Mœsies se trouvaient alors à peu près entre le cours tout entier du Danube et les chaînes des Alpes et des Balkans; tandis que la Macédoine et le pays des Thraces se dessinaient pendant les premiers siècles de l'empire au sud de ces dernières montagnes. L'ensemble de ces provinces formait de vastes champs de batailles, où les Romains rencontraient constamment des peuples entiers venant du nord et de l'est, peuples tantôt germains, tantôt slaves.

Si de ce tableau superficiel mais intéressant par l'immensité de l'empire romain, on revient à la partie qui nous touche le plus, on remarque que c'est en Occident, dans les Gaules, que les Romains trouvèrent, dans les mœurs des populations, des facilités naturelles pour l'agriculture, l'art militaire et la vie de famille. Le bon côté de l'administration romaine se développa en effet sur les Gaules dans un terroir neuf; les cultivateurs, se trouvant après la guerre dans la condition de vie toute différente de celle qu'ils avaient menée jusqu'alors, ils acceptèrent l'éducation nouvelle et bien ordonnée. Peu à peu ces anciens sauvages gaulois, acceptant les notions nouvelles et cherchant à calmer leurs vain-

queurs, ils arrivèrent à une pratique de civilisation presque égale à celle des Romains; et, avec le temps, à une ressemblance presque complète entre le vaincu et le vainqueur.

Ainsi, ce que Rome avait pris de mauvais à l'Orient, elle l'a gardé pour elle et a donné à l'Occident ce qu'elle avait de bon; elle arriva à favoriser la répartition des progrès humains en ôtant aux peuples une partie de leur barbarie. D'où l'on est forcé de conclure que depuis la fin de la république jusqu'au temps qui suivit les premiers empereurs, il s'écoula une période pendant laquelle de bons principes étaient jetés par la ville victorieuse sur les peuples de l'occident du bassin méditerranéen. Ce nouvel ordre d'idées mettait les populations de cette région, dont il satisfaisait en grande partie la vie pratique, en état de porter leur espérance vers une religion élevant la vie des âmes dans une voie merveilleusement satisfaisante.

C'est à la suite des conquêtes de la république que les lois militaires ou civiles, les mœurs, l'éloquence, la littérature sérieuse et historique, arrivèrent à leur apogée; l'architecture même, l'étude de la philosophie, commencèrent à marcher de progrès en progrès. Les avantages tirés de l'état militaire dans lequel brillaient les Scipions, les Métellus, les Marius, les Sylla, les Pompée, les César, Auguste les accumule sur lui en se faisant nommer imperator. Il devient aussi préfet des mœurs, nouveau nom du grade de censeur; c'est ainsi qu'il prit entre ses mains l'existence de la famille tout entière. Succes-

seur des Gracques et de tant d'autres, il fut nommé tribun, puis consul à vie. Prenant en son pouvoir la magistrature, comme la politique intérieure et extérieure, il se fit enfin élire souverain pontife : titre qui lui donnait le pouvoir sur toute religion même accrue des divinités venues de l'étranger, et faisait du souverain de Rome elle-même le chef de tout l'intellect du monde romain.

En suivant la pensée qu'avait eue César, Auguste fortifia l'unité de l'empire, propagea le droit de cité dans les provinces et atteignit l'aristocratie en y introduisant de nouveaux éléments récoltés dans ces pays soumis, comme César l'avait fait en renouvelant et en agrandissant le Sénat. Ainsi Auguste fit de lui-même la personnalité du centre ; position qui peut être bonne lorsqu'un empereur parfait se porte bien; mais qui, s'il est malade, anéantit la nation. C'est triste de comprendre ainsi, mais c'est le résultat auquel, peut-être sans y penser, il arrivait tout droit.

Le pouvoir ainsi obtenu pouvait être intéressant pour les grandes idées qui devaient contribuer au règlement de l'empire immense ; mais, d'un autre côté, cette constitution, toute nouvelle qu'elle fût, faisait de Rome le point de réunion de tous les vices ; elle annonçait que le peuple romain, un jour, fier d'une pareille abjection, serait séduit par tous les dérèglements du monde, et qu'il devait, en s'en servant, mettre à la mode le *panem et circenses*, cris de la paresse du corps et de la distraction de l'esprit, mais en même temps prix du vote. Avec ce dicton

on jouit de voir des gladiateurs se massacrer, mais on fera un empereur de l'organisateur de leurs combats; et, plus un prétendant offrira au suffrage l'occasion de contenter sa cruauté au milieu d'une nonchalance visqueuse, plus il aura de chances d'être choisi.

Avec ces combinaisons qu'il avait réunies, on peut dire, à juste titre, qu'Auguste, oubliant Octave, vanta Cicéron, mais glorifia Brutus, l'assassin de César. Il fit du bien, mais il soutint ce bien par le mal; avec le temps, il ne resta de son œuvre que le mal.

Abstraction faite de telles erreurs, Auguste fut un homme grand et personnellement louable. Il était digne d'être le Mécène ou le souverain d'un siècle où brillaient Lucrèce, Ovide, César littérateur, où l'on devait admirer Horace et s'enorgueillir de Virgile. A côté de l'attrait malheureusement laissé par sa position souveraine à tant de vices différents, il créa des lois précieuses à mille titres qui punissaient l'adultère et réglaient, outre le divorce que la religion n'arrêtait pas, un grand nombre des intérêts des familles; et cela, non seulement pour Rome et l'Italie, mais pour tout l'empire. Du moment où il fut le grand pontife, Auguste pour les Gaules, bien qu'il admît si facilement tous les dieux de l'Olympe, tourna son autorité vers la religion si sévère et si cruelle du druidisme. Il l'attaqua de main de maître en défendant les sacrifices humains et en déclarant que tous les dieux gaulois avaient droit à l'adoration du monde romain; il leur consacra des temples

où leur culte était suivi à côté de celui des autres divinités.

Telle était alors cette organisation romaine dont les actes et les lois intéressaient de près ou de loin la moitié au moins des populations de l'ancien continent. C'était l'art du bien sous une législation pratique, sérieuse et intelligente. Entourée de nations aux civilisations disparues, de barbares à peu près sauvages auxquels elle distribuait tout ce qu'elle savait en politique comme en législation, la puissance romaine avait laissé se produire à côté de ce succès assuré mille vides, mille défauts ou, comme on le disait tout à l'heure, mille vices dont elle était le foyer. Rien chez elle ne tourna à la compréhension de la spiritualité, c'est-à-dire à la recherche du Dieu suprême.

En Grèce naquit l'art de penser, à Rome l'art de gouverner; mais, philosophie ou politique, l'une et l'autre ne produisirent qu'un fond peu sérieux. L'idéal, l'élan de l'âme manqua. Le tangible fut leur grand mobile. Le Bien leur fut relatif, le Vrai parfois utile; ils ne connurent du Beau que sa matérialité, n'étant jamais remontés à sa source. Les uns et les autres avaient tout fait en faveur de la vie humaine, rien en prévision des dernières fins de l'homme. Leur bonheur rêvé pour au delà du tombeau était la suite de leur bonheur terrestre, avec cette seule différence que les âmes devenaient une sorte de corps éthérés n'ayant aucun besoin et par conséquent ne devant demander d'autres satisfactions que celles de l'esprit. Il semble malgré

cela que, les âmes de leurs sages causant entre elles, avaient un si mince spiritualisme, qu'elles ne parlaient que du passé terrestre. Il semble, à voir leurs regrets, que dans le paradis grec ou romain, ce soit la terre qu'ils aient regrettée; il semble même, malgré leur substance éthérée, tant ils éloignèrent les âmes des femmes de leur existence dans les Champs-Élysées, que les hommes se soient bien peu souvenus des jouissances que la femme leur avait données ici-bas. Leur paradis sentait tellement la terre, qu'il en découlait naturellement cette conséquence : qu'une société ne concevant rien de supérieur à l'homme devait chercher tant de jouissance, qu'elle en mourrait; et un jour effectivement elle en mourut!

Les Romains étaient, à la mort d'Auguste, un peuple arrivé au summum de la gloire; n'ayant plus rien à ambitionner, il ne cherchait qu'à maintenir son avoir. La décadence touchait à son omnipotence. A la jouissance acquise se joignaient les voluptés à acquérir, c'est-à-dire la sensualité portée au suprême, l'absence absolue de morale, position dans laquelle l'homme n'étant guidé par aucun sentiment affectueux veut satisfaire ses passions quel qu'en soit le prix; méthode qui conduit les fils des grandes familles au rôle de gladiateurs et où les filles se font inscrire sur la liste des prostituées. Si ces métiers ne valent plus rien, les crimes les remplacent et quels crimes! Ils arrivent même à n'avoir plus la force de les commettre, et il ne leur reste plus qu'à les commander à des stipendiaires. Ainsi tombèrent les Romains!

Si dans le cours de leur long empire très médiocrement bon, avec les Vespasien, les Titus, les Trajan, les Adrien, Antonin le Pieux et Marc-Aurèle, on réveille encore quelques idées saines pouvant aider au sauvetage de la civilisation, on y trouve aussi des Tibère, des Caligula, des Néron, des Domitien, des Commode, c'est-à-dire toutes les horreurs humaines.

Grâce à cette différence, ces deux siècles allant de l'élection d'Auguste à la mort de Commode, forment la période où l'empire fut matériellement à son apogée ; mais nourri des errements pratiques de son gouvernement il meurt en même temps, de l'absence de toute vertu ressortant de l'âme. A part les crimes, les hommes de Rome durant ces deux siècles avaient le désir de vivre agréablement, sensuellement; bien peu, et ceux-là n'ont pas été compris, ils cherchaient, oubliant la tyrannie odieuse, le bonheur en puisant une satisfaction dans les facultés ou les désirs de leurs âmes. Quelques-uns des empereurs ont été de ces chercheurs d'une vie meilleure, plus morale et mieux établie mais malheureusement l'habitude n'a pu être vaincue. Ils désiraient le bien, le cherchaient dans tout ce qu'ils pouvaient voir ou toucher, mais ils n'osaient pas le prendre où il était. A la fin de cette période, la morale chrétienne était là; mais alors, tant de gens la déclaraient fausse et ennemie du pouvoir et de Rome, qu'un des empereurs, cherchant la vérité, s'écria : « Oh! mon âme, pourquoi donc suis-je si tourmenté! » Trajan voulait le bien, en mille lieux il croyait l'avoir exécuté; et cependant à Rome, en

103 jours il fit, dans le cirque, s'égorger 10,000 gladiateurs ! Devant de tels actes, les Pline, les Phèdre, les Sénèque, les Tacite passaient au second plan.

Les princes amenaient pour l'empire une chute que rien ne pouvait empêcher dans l'organisation romaine. Tout allait mourir. Il s'agissait donc de trouver une idée comme une morale pouvant arracher l'homme à cette décadence honteuse, lui donner connaissance de ce quelque chose qui pénètre vraiment en lui-même, qui protège sa vie sous des mœurs honorables, qui, n'ayant rien de trop pénible, lui permette de produire ses actes au grand jour et de les voir aimés de tous ceux qui l'entourent. Il s'agissait surtout de lui donner l'espoir d'une vie future compensant, en bonheur, tous les malheurs, tous les martyrs que les circonstances ont pu faire ici-bas. Le culte du vrai Dieu pouvait seul satisfaire son âme!

C'est une erreur qui fut inhérente au gouvernement romain de n'avoir pas combiné les choses auxquelles il poussait en faisant entrer les biens ineffables de la spiritualité à côté de ceux de la matérialité. C'était là le grand principe gouvernemental et il l'est encore. Où ce principe n'est pas observé on trouve des individus ayant émis des théories plus ou moins fâcheuses et essayant des idées d'autant plus mal faites qu'on voulait, avec elles, corriger une pratique matérielle arrivée à des limites insensées. On n'obtient un grand peuple louable et dévoué qu'en lui persuadant ce qui est l'extrême et l'absolue vérité : l'existence d'un pouvoir divin devant lequel tout le monde s'incline et dont les répréhen-

sions ou les récompenses sont aussi à craindre et à espérer pour le puissant que pour le faible. Oh! combien les hommes qui cherchent à rendre compte de tout ce qu'il y a de bon et de mal dans la vie humaine devraient tomber à genoux, devant la merveilleuse manifestation de ce créateur, qui, en ordonnant que la vie de l'âme soit révélée, après tant de siècles, à l'homme qui l'avait laissée perdre, lui fait entrevoir les splendeurs célestes !

Lutter contre tous les vices était bien difficile, presque impossible; mais ce fut Dieu, la suprême grandeur qui le voulut, et pour que sa volonté s'accomplît, il ordonna au Christ de naître, et le *Christ naquit!*

CHAPITRE VI

LE CHRISTIANISME ET L'EMPIRE ROMAIN.

Il n'est personne ici-bas qui puisse dire quelles sont les intentions de la Providence; mais en contemplant les événements, il est permis de tirer certaines inductions; de montrer à ceux qui doutent de la bonté du Créateur, combien les actes de la divinité sont venus à point et combien ils rendent à l'humanité de services pour lesquels les efforts des individus sont impuissants puisqu'ils ne peuvent émaner que de la volonté d'un Dieu.

Il existe, dans l'histoire des siècles, de ces instants solennels où l'on sent que l'avenir de l'humanité va se décider; mais ces moments échappent aux yeux des contemporains, éblouis par les détails. Si l'on avait demandé à un Romain du temps d'Auguste ce qu'il pensait de son époque, les mots lui auraient manqué pour peindre son enthousiasme, il eût répondu: « Le peuple romain domine le monde et je puis obtenir un proconsulat qui me fera presque souverain ». Qu'on ait adressé la même question au Grec, à l'Égyptien, au Syrien du même temps, il aurait répondu que le sort en étant jeté, les armes en ayant décidé, le

plus faible n'a plus qu'à accepter la loi du plus fort; et il courait encenser son vainqueur! Donc un maître, des esclaves; d'un côté, l'orgueil du commandement qui n'a rien à respecter, de l'autre l'abrutissement dans la servitude qui fait de ses volontés litière à celles d'autrui.

Qui donc eût élevé la voix au nom de la dignité humaine, qui donc eût osé prédire tant de siècles de décadence et de honte où la corruption, partie d'en haut, allait descendre jusqu'aux derniers rangs de la société? Qui donc eût dit aux souverains : Vos peuples, gangrénés par le vice, ne tiendront pas plus devant les barbares que les feuilles jaunies agitées par le vent d'automne! Si cet homme eût été un simple sujet, il eût fait rire; souverain, ses efforts impuissants, malgré sa puissance, n'auraient pas plus arrêté ses sujets que les flots de la mer. Les générations furent comme un malade abandonné des médecins : elles n'eurent plus recours qu'en Dieu, pour arrêter le monde, car la force des particuliers, comme celle des rois ou des empereurs, ne pouvant s'opposer à rien, c'est le Créateur seul que les uns et les autres doivent invoquer. La Providence, en effet, indique la voie droite; elle peut trouver, dans l'arsenal des pensées divines, l'arme nécessaire à la régénérescence générale; car elle sait proportionner le remède au mal.

Combien ne dut-on pas, quoique cela se soit passé bien loin de l'Occident, remercier le Très-Haut de son infinie bonté, lorsque, par son fils bien-aimé, il chercha à pousser les hommes à

rentrer dans une voie meilleure et plus douce!

Malgré la grande puissance de Rome, l'homme commençait, sur un grand nombre de points, à retourner vers la bête; et la vie particulière s'y trouvait gâtée, soit par des lois vicieuses, des mœurs corrompues et l'absence presque absolue du respect d'un sexe pour l'autre. L'esprit de famille s'en allait et l'intellect aussi; la conscience étant absente, la volupté, la gourmandise, l'avarice, le luxe étaient les seuls buts auxquels tendait l'homme. Naturellement Dieu savait cela absolument; et par la délicieuse doctrine du Christ, c'est en reportant la vertu dans l'esprit de famille qu'il essaya, en commençant par la masse la plus infime, mais la plus étendue, à relever des qualités qui, plus tard, se porteront dans les classes dirigeantes, et prouveront, une fois de plus, que la direction vraie de l'humanité est là. Aussi, sans entreprendre de raconter ici la vie de l'adorable Christ, il est un devoir qu'on ne demande qu'à accomplir, c'est de rappeler le divin livre de l'Évangile et d'envisager ce merveilleux récit au point de vue des principales données philosophiques qui s'y trouvent et d'essayer de voir les résultats qu'elles ont produits.

Les effets de l'Évangile sur le monde ne se sont fait sentir que longtemps après la mort de Jésus-Christ; mais ils ont jeté ces adorables bases qui ont presque révélé l'âme et montré quel était l'avenir certain de cette âme; ils ont enseigné ce qu'il fallait que l'homme fît pour la sauver et la mener à l'éternel bonheur.

Le récit de la vie du Christ, œuvre de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean, était fait, dans son ensemble, pour montrer, moins les actes de sa vie que l'énumération des doctrines par lesquelles, entrant dans tous les besoins et tous les désirs, il fait voir ce que dans ces nécessités ou ces tendances on devait refuser ou accepter.

Aussi, d'après saint Matthieu, Jésus voyant la foule monta sur la montagne et, quand il fut assis, ses disciples s'approchant de lui, il leur dit : « Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux.

« Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils possèderont la terre.

« Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

« Bienheureux ceux qui sont affamés et altérés de justice, parce qu'ils seront rassasiés.

« Bienheureux ceux qui seront miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde.

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.

« Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux. »

L'Évangile de saint Matthieu rapporte plus loin la suite de ce merveilleux discours de Jésus-Christ :

« Vous êtes le sel de la terre : si le sel perd sa force, avec quoi salera-t-on? Il n'est plus bon à rien qu'à être jeté dehors, et à être foulé aux pieds par les hommes.

« Vous êtes la lumière du monde. On n'allume

point une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais on la met sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison :

« Qu'ainsi luise votre lumière devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre père qui est dans le ciel.

« Le ciel et la terre ne passeront point que tout ce qui est dans la loi ne soit accompli parfaitement jusqu'à un seul ἰῶτα et à un seul point.

« Celui donc qui violera un de ces moindres commandements, et qui enseignera ainsi les hommes, sera regardé comme le moindre dans le royaume des cieux; mais celui qui enseignera et observera la loi, sera appelé grand dans le royaume des cieux.

« Car je vous déclare que, si votre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.

« Moi je vous dis que quiconque se mettra en colère contre son frère méritera d'être condamné par le jugement.

« Laissez votre offrande devant l'autel, et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère ; et alors venez présenter votre offrande.

« Il a été dit aux anciens : vous ne commettrez point d'adultère.

« Mais moi je vous dis que quiconque regardera une femme avec un mauvais désir, a déjà commis l'adultère dans son cœur.

« Il a été dit encore : Quiconque veut renvoyer sa femme, qu'il lui donne un acte de divorce.

« Et moi je vous dis que quiconque renvoie sa femme, si ce n'est pour cause d'adultère, la fait devenir adultère ; et celui qui épouse la femme répudiée commet un adultère.

« Je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient ;

« Afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans le ciel, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et qui fait pleuvoir sur les justes et les injustes.

« Prenez garde de faire vos bonnes œuvres devant les hommes, pour en être regardés ; autrement vous n'en recevez point de récompense de votre Père qui est dans le ciel.

« Lors donc que vous donnerez l'aumône, ne faites point sonner la trompette devant vous, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les places publiques, pour être honoré des hommes ; je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense.

« Priez votre Père en secret ; et votre Père qui voit dans le secret, vous en rendra la récompense.

« Votre père sait de quoi vous avez besoin avant que vous le lui demandiez.

« Vous, priez donc ainsi : Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié ; que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

« Faites-vous des trésors dans le ciel, où ni la rouille ni les vers ne les consument, et où il n'y a

point de voleurs qui les déterrent et les dérobent; car là où est votre trésor, là est aussi votre cœur.

« Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, tandis que vous ne voyez pas une poutre qui est dans votre œil?

« Faites donc aux hommes tout ce que vous voulez qu'ils vous fassent : c'est là la loi et les prophètes.

« Gardez-vous des faux prophètes, qui viennent à vous couverts comme des brebis, et qui au dedans sont des loups ravisseurs. Vous les reconnaîtrez par leurs fruits : peut-on cueillir des raisins sur les épines ou des figues sur les ronces? Tout arbre bon produit de bons fruits; et tout arbre mauvais produit de mauvais fruits. »

« Jésus, dit saint Matthieu, ayant achevé ces discours, le peuple était dans l'admiration de sa doctrine; car il les enseignait comme ayant autorité, et non pas comme leurs docteurs et les pharisiens. »

Si du discours sur la montagne nous passons à l'Évangile de saint Marc, nous y trouvons que Jésus, bien que n'étant pas de Rome, répondait aux pharisiens : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Quelle admirable parole! Le divin Sauveur indique politiquement aux Judéens qu'il faut reconnaître César, acceptant cette grande idée, si intéressante au moment où il vivait, de l'empire romain allant de la Perse à l'Atlantique, et choisissant d'une façon suprême la capitale de cet empire, pour que, de là, la pensée de Dieu souverain maître soit acceptée sur la même étendue.

Plus loin Jésus dit : « Dans le ciel, les hommes ne prendront point de femmes ni les femmes de maris, mais ils seront comme des anges dans le ciel. » Il y a dans cette parole une révélation immense pour l'humanité; car les anciens admettaient presque partout que la femme faisait partie des objets utiles aux hommes; et cette parole du Christ rappelant la vérité, en fait les égales des hommes. C'était montrer à la moitié agréable des êtres humains le bien qu'elle devait ressentir de la doctrine nouvelle et la choisir comme le meilleur et le plus doux des interprètes.

La femme n'était-elle pas, en effet, l'agent par excellence d'une civilisation nouvelle, qui devait tirer le monde de l'anarchie? Merveilleuse vérité qui a donné à l'homme qui est la force matérielle en tout, un tuteur plus faible mais, par sa gracieuse spiritualité, adorablement persuasif.

On remarque dans saint Luc les paroles suivantes du Christ, qui indiquent à ceux qui subissent la tyrannie de leurs semblables, circonstance forcée du matérialisme, que cette vie n'est pas tout, que la vie future sera infiniment meilleure pour ceux qui auront bien supporté les vicissitudes d'ici-bas : « Vous êtes bien heureux, vous qui êtes pauvres, parce que le royaume des cieux est à vous. »

« Vous serez bien heureux lorsque les hommes vous haïront, qu'ils vous repousseront, qu'ils vous diront des injures et qu'ils rejetteront votre nom comme mauvais. »

« Réjouissez-vous ce jour-là et tressaillez de joie :

car voici qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel.

Jésus dit ensuite aux hommes : « Soyez pleins de miséricorde comme votre Père est plein de miséricorde. » C'est-à-dire : Pensez, vous enfants de Dieu, qu'étant nés de lui, pour y revenir après la vie, vous devez suivre et pratiquer la divine miséricorde qui est son essence même. Il répète cela dans l'Évangile de saint Jean, lorsqu'il dit : « Je vous laisse un commandement nouveau : c'est de vous aimer les uns les autres, et que vous vous entr'aimiez comme je vous ai aimés. »

Dans le même évangéliste on trouve également : « Ne croyez-vous pas que je suis en mon Père, et que mon Père est en moi? Ce que je vous dis, je ne vous le dis pas de moi-même ; mais mon Père, qui demeure en moi, fait lui-même les œuvres que je fais.

« Ne croyez-vous pas que je suis en mon Père et que mon Père est en moi? Croyez-le au moins à cause de mes œuvres.

« Et je prierai mon Père, et il vous donnera un autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous.

« L'esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point, et ne le connaît point ; mais pour vous, vous le connaîtrez, parce qu'il demeurera avec vous, et il sera en vous. »

Ainsi disait Jésus !

Après avoir engagé l'homme à cultiver le bon sens, le sens vrai, de ses sentiments les plus intimes, après avoir jeté dans la civilisation d'alors, prête à

périr, les bases d'une civilisation nouvelle destinée à éclairer et à protéger la vie de chaque jour, il ajoutait, comme dernière et meilleure raison : « Le but de votre existence n'est pas celui que vous avez cru jusqu'à aujourd'hui. Ce n'est pas seulement d'être heureux ici-bas; mais d'atteindre à cette existence si parfaitement bonne que vous ne pouvez gagner qu'à la condition de vous souvenir que vous êtes fils de Dieu, c'est-à-dire mes frères, qu'au moment où je ne serai plus là, notre lien de parenté, celui qui est la preuve de l'essence semblable que nous avons les uns et les autres, celui qui est la raison de votre existence sur la terre, sera le besoin d'amour ineffable qui unit les portions d'un même tout : *le Saint Esprit.* »

Rappeler ces faits énoncés par le Christ, c'est montrer comment, et à quel moment, Dieu engagea l'humanité à changer la vie qu'elle menait. C'est en mettant au jour un aliment nouveau de tendresse et d'amour, indiquer que le bien était là, et que, pour la valeur de ce lien de famille, on pouvait tout sacrifier. On en était recompensé par l'élévation de l'humanité. En un mot, ces paroles créaient l'adorable et merveilleuse Trinité qui est la réunion de toutes les parties volontairement séparées, et qui sont l'essence même, et de Dieu et de l'humanité. Réunies alors, elles forment tout ce que la spiritualité peut être.

Ainsi Jésus-Christ donna à l'homme des qualités qui lui permirent de vivre, qui le soutinrent dans sa lutte contre la perversion et empêchèrent son abrutissement. La suite des événements démontrera

quels avantages considérables la spiritualité a produits dans le cours de l'histoire, quels chemins elle a ouverts dans le sens du progrès; et cela, malgré les malheurs du temps. Cet immense empire romain allait supporter à l'intérieur des secousses et des guerres intestines, résultats des passions humaines; et tout autour, sur toutes ses limites, des barbares, poussés par d'autres peuples, allaient l'attaquer. Pour lutter, presque rien ne restait; l'État avait atteint cet aspect cadavérique qui ne laisse pas d'espoir. Le peu de force qui subsistait était affreusement employé et, chose étonnante, c'était justement par les corrections apportées à ce mal par la doctrine de Jésus-Christ, que les Romains essayèrent de relever leur empire. Attirées par les événements, les masses se portèrent vers cette nouvelle doctrine. Par ses sages préceptes un certain nombre de races reprirent vigueur et courage; mais, cependant, elle ne sauva pas l'empire, elle le prolongea seulement. Son grand avantage fut, lorsque plus tard cet état disparut, de former de ses débris la base d'une civilisation plus intéressante, plus productive que la précédente.

Avec le martyre le christianisme grandissait; il finit à Rome même par gagner bien des esclaves malheureux, et par pénétrer dans chaque famille. Ces exquises leçons de moralité entraient partout et, partout aussi on commençait à saisir l'intérêt d'une amélioration portée dans les actes essentiels de la vie.

La lutte fut longue, terrible; la foi des victimes

étant complète, le martyrologe prit des proportions étonnantes; la spiritualité avait de telles qualités que, malgré tant de morts, le nombre des convaincus fut encore plus grand. Chaque hécatombe, au lieu d'un anéantissement, amenait une résurrection de chrétiens. Sans parler ici des Néron ni des Caligula, bien d'autres empereurs, tout en empruntant au christianisme des mesures telles que l'interdiction aux maîtres du droit de vie ou de mort sur leurs esclaves et la création des refuges pour les orphelines, continuaient d'ordonner des massacres. Trajan, le grand Trajan, le non moins grand Marc-Aurèle, suivirent cet exemple. Les empereurs espagnols, italiens, même syriens continuèrent ces scènes sanglantes. L'anarchie en était venue à tel point, que les armées appelaient au pouvoir empereur sur empereur, pillant dans l'intervalle, puis égorgeant un Auguste après un autre Auguste. Ceci se passait de 235 à 312 de l'ère chrétienne, époque la plus féconde en martyrs.

Enfin, un jour arriva où les populations finirent par comprendre que le christianisme, malgré les épouvantables massacres, gagnait chaque jour, et que les empereurs chrétiens pouvaient seuls conjurer l'anarchie, et donner à leur autorité un verdict nouveau.

Six empereurs régnaient à la fois, mais un seul mérite d'être cité : il s'appelait Constantin. Plus intelligent que les autres, il fut le plus fort; et, voyant l'importance à laquelle était arrivée la religion nouvelle, il estima qu'il y avait plus de chances

à se jeter de ce côté. Il assura sa gloire et sa force en se faisant chrétien pour céder, disait-il, à sa mère Hélène. Mais, ce dont il ne se rendait pas parfaitement compte, c'est que le christianisme alors représentait le bien luttant contre le mal. Son adhésion au christianisme, c'était donc la victoire du bien.

Combien allait durer cet heureux succès?

L'esprit général de l'empire est alors intéressant à connaître, il montre à quel degré l'on était parvenu et quelle influence le christianisme devait avoir sur le monde.

Malgré tous les malheurs éprouvés, une sorte de jugement s'était formé dans tout l'empire et avait créé une opinion générale. Cette opinion démontrait les grands avantages qui devaient résulter pour les masses de la religion nouvelle. On sentait que tout manquait; il fallut donc non seulement que les masses saisissent cette corde de sauvetage, mais que pour la partie intelligente des sociétés de chaque province de l'empire, on en arrivât à être convaincu de la nécessité de ce changement. Des hommes de grande valeur, se tenant dans le principe en dehors des discussions, furent saisis de son importance. Reconnaissant ensuite la valeur des conséquences de cette doctrine chrétienne, ils s'adonnèrent à en recueillir les dogmes et à énoncer l'amour si bon et les qualités si sérieuses qu'elle produisait comme de vrais savants peuvent le faire. Là furent des hommes réellement chrétiens.

Après les conquêtes des Romains, chez chaque peuple, dans les sociétés païennes, parlant plus tard

italien, il se fit une sorte de cénacle intellectuel qui, à la suite des siècles se développa; et, rejetant en partie les mœurs de chaque nation, établit, sans la définir de la même manière, une interprétation, semblant indiquer un point à chercher pour arriver à une notion générale. Certains savants, littérateurs ou poètes païens qui en faisaient partie, furent gagnés par le christianisme. Ils eurent alors la perspicacité de trouver dans leurs qualités la base nécessaire pour rendre populaire la nouvelle doctrine. Ils s'en firent les sectateurs et les interprètes.

Ce que les Grecs apprirent aux Romains de l'Italie, les Romains le transmirent ensuite aux pays qu'ils avaient vaincus. Les œuvres de Cicéron, de Salluste, de César, de Virgile, de Tite-Live, d'Horace, d'Ovide, de Tacite, de Pline et de tant d'autres, transportées en Espagne, en Gaule et en Afrique furent dans la société d'alors l'origine d'une belle et charmante instruction. Les pensées, ainsi émises, relevèrent considérablement l'esprit, aidèrent à saisir la doctrine chrétienne et firent surgir bien des néophytes et des avocats qui, en propageant cette doctrine, obtinrent des résultats merveilleux.

Les jurisconsultes romains ajoutèrent même, pour bonifier les rapports généraux, des instructions, qui, sous le nom de *droit civil*, constituaient l'élément sérieux de la position de chacun et qui furent bien plus acceptées des nations voisines que ce qui avait été créé jusqu'alors. Ce droit était cependant émaillé de défauts; mais il créait, pour chacun des sujets de Rome, une sorte de personnalité chère à

tout homme et à toute famille. Il fut à la fois une attache dans l'ensemble de la société, dont celle de Rome était la tête.

En Arménie, parmi les rois ou potentats changés sans cesse par les Romains, l'histoire ne compte aucun grand homme; mais les modifications faites dans les institutions des peuples de l'Orient empêchent, dans le pays même, la création de points de résistance intellectuelle. En Asie Mineure, en Syrie, en Judée les grands hommes firent aussi défaut. Chaque petite division ne pensait qu'à elle-même et n'éprouvait pas le besoin de se jeter dans les événements généraux. En Égypte, à côté d'une population facile et douce, s'élevait ou se développait encore, vers la fin de l'empire d'Occident, la grande cité d'Alexandrie. Héritage de la Grèce et des Grecs, elle fut toujours le centre où les gens laborieux, mais très mal dirigés, cherchaient à se grouper. La littérature, la philosophie, les mathématiques même y prospérèrent; mais elles étaient fixées, dans leur raison d'être, à des hauteurs où, comme les étoiles du ciel, il était impossible de les saisir. Dans l'instruction, tout y était peu pratique et peu sensé; et lorsque le christianisme y fit son apparition, il fut là, comme dans tout l'Orient, tant que l'empire de Rome dura. L'immense valeur du Saint-Esprit fut moins comprise à Alexandrie qu'en Occident; et de cette individualité si adorablement divine, au lieu d'en faire le fond assuré de toute science et de tout idéal, les philosophes grecs froissèrent cette idée par des raisons sorties de

mille théories plus fausses les unes que les autres.

Dans le reste de l'Afrique, au moment à peu près de la conversion de l'Empire, les populations commençant à se ressentir des bienfaits de l'Occident, prêtèrent leur appui au développement intellectuel de certains grands hommes. C'était le milieu d'un merveilleux bien-être, d'une civilisation très développée, qui ne se laissa jamais tomber comme celle de l'Égypte devant la nonchalance climatérique. Aux Cornélius Fronto et aux Apulée se joignirent bientôt les Cyprien, les Lactance, les saint Augustin. Pendant l'Empire, l'Espagne produit le philosophe Sénèque, le poète Lucain et Quintilien le rhéteur.

Les Gaules, remuées de bonne heure sous ce rapport, coururent de nouveau vers la gloire intellectuelle, y donnant d'autant plus de développement que le christianisme grandissait ; elles finirent bientôt par succéder à l'Italie dégénérée. Sur ce territoire des Gaules, aux Varron, aux Trogue Pompée, se joignirent ces Césars : Postume le père et son fils Postume le jeune, Numérien orateur et poète, et des diseurs tels que : Eumène, les Mamertin, Paulin évêque et poète. De Trêves sortit, muni des instructions du christianisme, le grand saint Jérôme ; et de Bayeux, saint Ambroise et les Delphidius descendants des vieux druides. Bien des poètes s'inspirèrent d'Ausone de Bordeaux ; ils s'énonçaient en latin et parurent soit dans le Nord, soit vers les villes d'Autun, Vienne, Lyon, Arles et Toulouse. Leurs œuvres littéraires pouvaient être comparées à celles qui illustrèrent dans le principe les villes italiennes, telles

que : Arpium, Rome, Padoue, Vérone, Terni et Côme.

Tel est le souvenir de la civilisation antérieure à Constantin. Sous sa domination, la doctrine religieuse du Christ se répandit de plus en plus ; et ses instructions parfaites commencèrent à s'étendre d'un bout de l'Empire à l'autre. La charité soutenait les chrétiens se rendant de l'Occident en Orient à la recherche des villes saintes. L'hospitalité la plus sérieuse, les secours aux pauvres, basés sur la compréhension des langues différentes, se pratiquaient en tous sens et les mœurs commençaient à prouver la valeur de cette sainte et merveilleuse morale qui relevait les classes, depuis l'humble esclave, jusqu'au grand seigneur. On devait donc espérer que cette doctrine divine allait donner lieu à l'apogée d'une civilisation parfaite; cette foi, ce dévouement, cette confiance dans l'avenir, devaient rester la loi de la plupart des chrétiens. L'empereur Constantin, en saisissant la pratique de ces bonnes mœurs, dans le sens exclusivement politique, introduisit des appétits nouveaux qui firent disparaître chaque jour des idolâtres mais augmentèrent le nombre des chrétiens qui ne craignaient plus d'être martyrs.

Outre les dons immenses que Constantin fit à l'Église, il l'autorisa à recevoir sans limite les donations et les legs avec perpétuité de possession. Il fit des évêques, les juges des contestations chrétiennes ; et l'exécution de leurs décisions devint une loi à laquelle les gouverneurs des provinces devaient

obéir. Non content de la vie jusque-là pratiquée par les sectateurs de la religion du Christ, il introduisit dans l'Église un luxe personnel, qui fit bientôt naître des idées d'ambition. C'était pour satisfaire les désirs des masses qu'il commit cette erreur.

Les peuples chrétiens étaient alors dans leur époque parfaite, et aucun ne se doutait des conséquences des décrets impériaux; aussi Constantin vainqueur et chrétien fut-il porté sur le plus élevé des pinacles. Certains services qu'il rendit à l'humanité valaient du reste bien cela. Il défendit les combats de gladiateurs, il empêcha de frapper les débiteurs insolvables et de tuer les prisonniers de guerre. Il fit recueillir les enfants abandonnés. Les hôpitaux, sous ses ordres, s'élevèrent pour les différentes maladies; et l'avis fut donné aux gouvernements différents de secourir les nécessiteux. Enfin, il chercha, suivant l'idée chrétienne, à rendre au mariage son équité.

De ces actes, l'empire tira de grands avantages qui n'eussent fait que s'accroître si la position prépondérante donnée aux évêques n'eût surexcité des ambitions qui jetèrent de nouveaux troubles dans le monde romain. Quelques hérésies, formidables dans leurs effets, en furent la conséquence : Celle des donatistes en Afrique, celle d'Arius en Orient menacèrent l'existence aussi calme que bonne du catholicisme. On jugea convenable, en 325, de réunir un Concile, dit de Nicée, où un très grand nombre d'évêques donneraient leurs avis sur les idées émises. Ils devaient créer une sorte de code maintenant intacte la

pratique des ordonnances tirées de la tradition chrétienne. Ce code, admirablement compris, est devenu le *Credo*, c'est-à-dire l'exposé des lois salutaires qui font la base de la religion chrétienne; il a été le vrai point d'appui de la civilisation moderne.

On ne saurait trop s'incliner devant ce *Credo*. Il a jeté dans tous les esprits l'admirable confiance qui aide à supporter les maux sur cette terre en enseignant tout ce que l'avenir a de magnifiquement beau. Les siècles en marchant alors ont-ils apporté des idées nouvelles, ou la science a-t-elle pris un essor qui lui permette d'expliquer plus complètement ce qu'on regardait comme croyance unique? Je ne le crois pas, surtout au quatrième siècle. Sur certains passages, bien des hérésies se sont produites; l'ont-elles été dans le but d'attaquer la loi ou d'en paralyser les effets? Sont-elles dues à de véritables scrupules sur les idées émises ou à des procédés fournis par des ambitions politiques? Cette dernière méthode où l'ambition est employée, est vraie dans un grand nombre de cas; et j'estime qu'on avait alors raison de s'avancer pour défendre le Credo. Dieu est l'éternel bien, sa puissance est complète, absolue. Jésus-Christ est bien, spirituellement parlant, son propre fils; mais à ce point de vue, les êtres humains aussi sont ses enfants. Dieu disposant à l'infini des parties de son être, faisant sortir de sa masse spirituelle, omnipotente, les êtres humains, particules infinitésimales de cette masse même, les a momentanément séparées de lui. L'immense amour qu'il ressent pour eux, les unissant à lui, forme ce qu'on

appelle la deuxième partie de la Trinité; c'est ce sentiment personnel, stipendiaire de toutes ses qualités, qu'il déverse pour tous et que chaque progrès scientifique confirme. Jésus-Christ était donc bien Dieu ; mais les humains le sont aussi, tout en étant les esclaves des intérêts et des nécessités du corps, ce qui démontre ce que leur a dit Jésus-Christ, en mainte occasion : « Comme moi vous êtes les fils de Dieu, vous êtes mes frères. »

Constantin, au milieu de si grands efforts, jugea, pour établir une civilisation nouvelle, que le peuple romain et celui d'Italie étaient trop corrompus pour qu'il maintienne chez eux le centre du gouvernement ; aussi, porta-t-il sa capitale à ce point du Bosphore où s'élevait Byzance et la désigna-t-il par son propre nom : Constantinople. L'empereur espérait, en s'installant à Byzance, être dans un centre et avoir moins à redouter les incursions des barbares de la Gaule, de l'Espagne ou de la Germanie qu'en restant à Rome. Malheureusement il ne comptait pas sur l'anéantissement de la discipline dans toutes ses armées de l'Orient. Il oublia encore que pour fonder la capitale d'un empire comme le sien, il fallait transporter sur le lieu choisi une population entièrement neuve ; or, de longtemps, même avec une population neuve transportée en nombre suffisant, il devait mettre un temps considérable à donner à cette capitale la prépondérance absolue. Il fallait y amener l'élite de l'Italie, et cette aristocratie en grande partie honteuse de quitter son luxe effréné de Rome, refusa de se rendre à Constantinople. Il dut donc

s'efforcer d'attirer les Asiatiques dans sa nouvelle capitale; et ceux qui vinrent s'y établir apportaient avec eux une corruption pire que celle des Romains. Les Grecs ou les Asiatiques consentirent à faire le fond de cette population, mais la partie aristocratique surtout, n'y vint que contre des payements obtenus; aussi l'argent destiné aux armées fut-il prodigué, et chaque jour écoulé augmenta la faiblesse de l'État. La misère de l'Empire ne tarda pas à se déclarer; l'anémie, par suite de cet acte de Constantin, marcha grand train. L'administration civile obtint cependant un succès qui, en favorisant les créateurs des lois, donnait naissance à une école légiste de premier ordre. Il sortit de ce foyer des lois civiles dont les grandes données, justement prônées par l'Église, contribuèrent pour une forte part, même en Occident, à l'extension de la civilisation. Ces ordonnances restèrent le type sur lequel toute la législation moderne fut basée.

A la mort de Constantin le monde romain tombe dans les mains des Flavien, des Valentinien, des Théodose sous lesquels, en somme, tout s'amoindrit. Sous Julien le paganisme reparaît un instant, puis il meurt. Un gouvernement qui n'a pas su maintenir les esprits mal intentionnés, se trouve bientôt débordé et il ne se rend plus compte dans quel sens les anciens partisans de la philosophie grecque ou romaine tourneront leurs pas. Ces esprits n'ayant rien à soutenir, cherchent du nouveau et se jettent dans l'arianisme. Au lieu de mener la vie chrétienne, ils se servent de leurs faux errements pour

soulever les passions humaines et combattre l'orthodoxie. Le mal qu'ils font est épouvantable. Repoussés par une grande partie des orthodoxes, ils recherchent des partisans là où la civilisation est moindre, l'anarchie plus grande et les barbares voisins tous prêts à marcher. C'est même, dans l'espoir de réussir qu'ils s'adressent à eux. Les barbares arrivent de tous côtés! C'est au point qu'un César ou un Auguste voulant combattre un autre César ou un autre Auguste appelle ces hordes étrangères pour envahir l'empire. Par ces antagonismes, l'extérieur de l'empire romain étant bientôt dévasté, c'est vers l'intérieur que ces expéditions se portent. Chez les peuples écrasés d'impôts, les Empereurs changent tout propriétaire insolvable en serf qui trouve à peine à travailler pour gagner le pain du lendemain. Aussi Théodose, effrayé de l'état des choses en Occident, estime qu'un résultat favorable pour lui, serait de couper le grand État en deux empires, celui d'Occident et celui d'Orient. Il voyait qu'en peu de temps, Rome, la seule et grande Rome, allait mourir; et il ne voulut pas accepter la responsabilité de sa mort.

Les évêques avaient déjà prévu ce changement. Théodose fut donc devancé par l'Église. Celle d'Orient refusa de prendre part au Concile qui devait avoir lieu à Rome en 382; et la même année, avant celui de Rome, elle en réunit un semblable à Constantinople. Ce brisement injustifiable ne fit que corroborer la pensée de Théodose qui était absolument connexe de la séparation de l'empire. L'Église, devenue un véritable pouvoir, fut inconsidérément poussée à cette

rupture, par la pratique même de sa puissance. Les patriarchats d'Antioche, de Jérusalem, de Constantinople et d'Alexandrie avaient pris une telle importance que leurs évêques ne voulurent plus accepter l'Église romaine comme maîtresse et directrice. Dans chaque ville, sauf quelques exceptions, les partis naissaient et se cherchaient des querelles qu'on couvrait du nom d'affaires d'Église et qui, souvent, n'étaient que des soulèvements personnels. Dans un trop grand nombre d'occasions le sang coula sous de pareils prétextes. Toutes les ambitions menaient à ces horreurs; et, lorsque des prêtres à esprits sages cherchaient à s'y opposer, il leur fallait fuir à temps, car leur conduite était trop souvent le signal de leur mort.

Ceux des membres de l'Église ainsi traqués se réfugiaient à Rome; là les actions réellement ecclésiastiques étaient plus vivaces, la foi étant plus grande en Occident qu'en Orient. En Gaule et en Espagne, l'Église avait pénétré davantage chez les populations dont l'autonomie et le patriotisme, conservés d'ancienne date, donnaient une force plus sérieuse, plus grande et amenaient une sorte de discipline religieuse. En Orient, au contraire, dans ce mélange de peuple à peuple n'ayant, ni les uns ni les autres de patries légalement et généralement reconnues, étant de races humaines, productions de l'histoire passée, mélangées les unes aux autres, ne se rattachant à aucune grande idée commune, rien ne pouvait y avoir plus de profondeur que les querelles de tout genre. Dans tout cet Orient, les masses regardaient passer le

christianisme comme les mille religions qui leur avaient été imposées depuis l'origine des temps; elles obéissaient aux classes supérieures, plus initiées à ces idées relativement nouvelles, soit par le désir d'orner leur esprit, soit par celui d'admettre les errements qui devaient les faire respecter et cacher leur vie brutale.

On avait affaire aussi à cette poésie dont les effets sont bien plus remarquables sous les latitudes de la Judée, de l'Arabie et de l'Égypte que sous nos climats du Nord. Là-bas, les hommes, dans leur inertie générale, saisissent avec enthousiasme tout ce qui flatte leur nonchalance et élève leur pensée. En Occident au contraire, la vie tient au travail de chaque jour; les idées sont plus difficiles à recevoir, et une fois qu'on a fait siennes des idées philosophiques ou spiritualistes, si la vie matérielle a trouvé sa continuation et son avantage, on ne veut plus les perdre. Pour les soutenir, on établit des règles qui en font une loi spirituelle. Avant qu'une bonne doctrine en remplace une mauvaise, il faut mille révolutions; mais comme ces révolutions finissent par troubler l'existence elles sont définitivement rejetées. Cette querelle entre les églises mettait en présence des hérétiques, surtout en Orient, quelques hommes dévoués à l'idée religieuse et d'intelligence remarquable; mais, malgré eux, il en sortit moins des réformes ou des règles relatives aux dogmes, que mille questions dont la vraie raison était la concentration des pouvoirs. C'est ce qui faisait dire à Théodose, déjà dominé par les méchantes classes de ses

sujets : « Je ne vais pas, en ce moment, à Constantinople parce que je n'aime pas les assemblées d'évêques. Je n'en ai jamais vu aucune avoir une bonne et heureuse fin, et le bien qu'elles se proposent de faire est dépassé de beaucoup par le mal qu'elles laissent après elles. On ne voit là que contentions opiniâtres, guerres de vanité, ardeur de domination. »

Ainsi parlait Théodose; ainsi pensait Théodose en faisant son testament par lequel il ordonna la séparation de l'empire romain en deux empires ; il comprit que les barbares arrivant de tous les côtés et l'anarchie, le dévergondage outré, se faisant sentir à l'intérieur, un chef d'État ne pouvait tout mener et tout défendre.

De la fondation de Rome à la mort de Théodose, l'empire avait vécu près de onze cent cinquante ans.

LIVRE X

HISTOIRE DU MOYEN AGE ET DE LA RENAISSANCE

« Les causes des révolutions sont toujours plus générales qu'on ne le suppose; l'esprit le plus pénétrant et le plus vaste ne l'est jamais assez pour percer jusqu'à leur première origine, et les embrasser dans toute leur étendue..... En d'autres termes, les événements sont plus grands que ne le savent les hommes, et ceux-là même qui semblent l'ouvrage d'un accident, d'un individu, d'intérêts particuliers ou de quelque circonstance extérieure, ont des sources bien plus profondes et une bien autre portée. »

Guizot, *Essai sur l'histoire de France*, p. 67.

« La science est une montagne dont la montée est rude et la descente douce et aisée. L'ignorance est une citerne où l'on arrive facilement, mais d'où l'on sort avec peine. »

« Un peuple, lorsqu'il méprise la religion, est balayé par le mépris et moissonné par la destinée comme l'ivraie. »

« L'orgueil n'ajoute rien à la grandeur, ce n'est rien de plus que le vent qui gonfle un tambour. »

Le livre des pensées jaillissantes, par le savant distingué, le client de Dieu, Abou L'-Kacem-Mahmoud-ben-Omar, surnommé Zamakhschari.

Trad. de Barbier de Meynard.

CHAPITRE PREMIER

LES INVASIONS BARBARES EN OCCIDENT.

Si l'on cherche à montrer, dans un travail comme celui-ci, quelle fut l'histoire de l'humanité et la chute

de l'empire romain, différentes manières d'envisager la situation se présentent. Qu'on veuille se rendre compte pourquoi cet immense empire est tombé, ou qu'on cherche par quelles raisons, cet empire étant mort, il est resté debout des bases qui ont servi de points de départ à une civilisation nouvelle, c'est là une recherche dont le sujet d'étude est plein d'intérêt. A quelque époque qu'il appartienne, l'homme, matériellement, est presque le même ; il n'a pu subir, en principe, que quelques changements causés par les milieux dans lesquels se passait sa vie ; mais, spirituellement, sa marche a progressé. Le spectacle de l'histoire des temps passés montre comment les êtres humains sont une espèce que leurs passions, leurs instincts emportent sans cesse à une anarchie trop grande ; mais que leurs pensées, leur sagesse, peuvent conduire à une civilisation plus régulière et meilleure.

Une discipline sagement combinée, donnant naissance au droit de chacun et une législation morale à laquelle les saines et nobles pensées, fruits d'une merveilleuse religion, viennent apporter leur appui, étaient seules, au commencement du moyen âge, capables de relever l'humanité et de créer des centres à peu près parfaits. Rome nous a légué l'une et l'autre. Elle les possédait, et cependant, malgré cette possession, elle est morte, parceque, à côté d'elles, se ressentaient, malgré des choses si remarquables, des défauts souvent bien criminels. Le peuple romain avait des vertus mais il ne possédait pas alors le mérite de les pratiquer d'une façon qui devait conduire

sans cesse à un but parfait. Les grands hommes qui devaient venir plus tard ont senti le besoin, non de suivre la vie de leur époque, mais de ne rien faire sans avoir puisé d'abord aux souvenirs de l'histoire. Ils ont cherché ce qu'il y avait de réellement bon dans les annales romaines, au moyen âge, avant de travailler dans le sens d'une civilisation plus grande. Les érudits profitèrent des exemples antérieurs, et c'est en remontant en arrière, en augmentant leurs études, qu'ils ont favorisé et poussé leurs commettants vers un ordre plus parfait et vers des pensées spirituelles plus nettes et plus profondément salubres. Montrer ainsi quels sont les services rendus par les faits précédents, aux générations futures, est un sujet attrayant et qui enseigne, par les lois générales dont l'humanité sut profiter, les quelques mérites qu'avait Rome aux remerciements des peuples modernes.

L'administration romaine, lorsqu'on la créa pour servir à étendre l'empire sur le monde occidental, indique quels sont les errements dont le résultat a été utile dans le principe, néfaste dans l'avenir. Les grandes contrées telles que : l'Espagne et la Gaule, conquises par les armes, l'ont été, à la suite, par cette organisation et cette législation qui, laissant le calme en arrière, permirent aux légions romaines de s'étendre pour combattre l'ennemi. Il n'existait plus, après mille batailles, à la place des vaincus, que des nations se composant presque de citoyens romains. Gaulois ou Espagnols défendirent donc désormais cet immense État, comme les Romains l'avaient défendu; mais, plus tard, quand il s'est agi des vastes régions

s'étendant au delà des frontières, l'administration romaine recueillit, à propos des barbares qui peuplaient les pays voisins, le résultat des fautes énormes que son organisation contenait. Non seulement elle essaya par le commerce qui pouvait être favorable, de gagner ces tribus aux trois quarts sauvages, mais, du même coup, elle montra à l'ennemi, sans s'en rendre compte, de quel ensemble de jouissances l'empire était le centre, comparé à leur vie rustique. Rome, par son intervention dans les guerres des barbares entre eux, leur apprit la trahison. Par la permission trop souvent accordée à des individus de races lointaines, de passer les frontières et de venir jusqu'à Rome dont ils ne sortaient que désireux d'y rentrer en maîtres, l'administration en fit de redoutables ennemis. Lorsqu'on n'aurait dû que changer leur législation, comme on l'avait fait en Gaule et en Espagne, on créa chez eux des colonisations militaires qui, sauf en Dacie et en Pannonie, où elles durèrent longtemps, furent relativement courtes, tout en leur portant un commencement de civilisation. En voyant chaque jour manœuvrer le soldat romain, ces guerriers barbares devinrent plus à craindre. Enfin, la politique romaine mit le comble à ses erreurs en recrutant parmi ces demi-sauvages des soldats pour ses légions, ou en transportant des peuples entiers de barbares sur le territoire de l'empire. Elle finit par combattre les gens d'Asie avec les gens d'Europe, épargnant aux vrais défenseurs de l'empire la gloire de le défendre. Elle en arriva à ce qu'un vrai Romain ne fut plus soldat, à ce qu'un

Espagnol ou un Gaulois ne le furent qu'à demi, et à ce que les barbares contre lesquels elle aurait dû maintenir des rangs pressés et disciplinés devinrent leur seule armée. Les sujets légaux de l'empire ne prirent plus les armes que pour des causes intestines, n'étant plus capables de repousser les invasions nouvelles de nouveaux barbares. Gaulois et autres nations, vaincus sans cesse, retournèrent à la barbarie, laissant détruire les beaux souvenirs d'une civilisation passée, tandis que du nord, de l'est et même du sud, des tribus envahissantes déchirèrent le vieux territoire de l'empire. Si dans les temps précédant la chute de Rome, les invasions eussent été moins fréquentes, l'administration, renforcée par la religion chrétienne, pouvait atténuer les désastres; mais ces invasions furent trop répétées et trop grandes pour qu'on pût les arrêter. On essaya de faire accepter par quelques tribus barbares les données nouvelles; mais, en général, l'adoption de la religion était encore bien loin d'atteindre son apogée; et, pour quelques tribus, leur conversion ne fut qu'une facilité de plus pour aller piller Rome ou Constantinople.

Rome antique était comme ces grands brasiers qui, en brûlant, répandent autour d'eux la chaleur et la lumière, mais qui, un jour, à force de consumer leurs aliments, amènent une diminution de leur éclat. A peine sensible d'abord, cette diminution va jusqu'à ce que ces brasiers ne fassent plus qu'un monceau de cendres recouvrant des tisons. Encore quelques instants et tout serait fini si un vaste

courant d'air, balayant ces cendres, n'avait ranimé les tisons. Cet air, porteur d'oxygène, sans lequel rien ne peut vivre, c'est le christianisme.

L'ensemble de la période qui dura plus de mille années et qu'on nomme le Moyen Age est remarquable en ce qu'on y voit peu à peu, à côté des grandes données gouvernementales romaines qui vont s'affaiblissant, un monde nouveau qui se forme, mélangeant à ses débris, les notions de mœurs, d'habitudes et de législations barbares. Dans le faisceau de l'avenir, tout se trouva mêlé aux doctrines qui furent celles du christianisme; et cet assemblage si remarquablement utile sauva l'Europe occidentale. Les barbares, après avoir écrasé les peuples jadis sujets romains, dominèrent les restes ou se fondirent avec eux. Dans le principe, la religion chrétienne, privée par leur invasion de tout pouvoir apparent, n'était pas saisissable. Ils ne la voyaient pas, ils ne savaient pas ce qu'elle était; aussi, en peu de temps, certains hommes dévoués que n'effrayait pas le martyre, poussés par les masses malheureuses dont le christianisme était la dernière ressource, cherchèrent à s'attacher aux vainqueurs afin d'arriver à les convertir. Les barbares, d'ailleurs, maîtres de la puissance, eurent forcément le désir de se rapprocher du peuple. Tout omnipotents qu'ils étaient, vivant désormais avec des nations enseignées et conseillées par le christianisme, ils oublièrent en partie leurs vieilles religions pour adopter à la longue celle de leurs sujets. La doctrine prêchée par Jésus-Christ commença à régner; et, malgré des abus sans

nombre, elle se développa, se concentra, et finit par être la protectrice véritable de quelques lois romaines ainsi que la créatrice de la civilisation nouvelle.

Après avoir vu les invasions anciennes venues de l'Orient vers l'Occident; après avoir vu que ces invasions avaient été forcées par les Romains de s'arrêter, il faut se reporter dans la période qui précède la séparation des deux empires, c'est-à-dire presque au commencement du Moyen Age, pour trouver de la part des barbares un débordement nouveau. Il faut jeter les yeux sur les parties orientales de cette Europe, se rappeler quelles races s'y étaient fixées et voir par quels courants nouveaux ces races ont été conduites vers l'Atlantique, les Asiatiques les suivant de près. Pour se rendre bien compte des événements de cette longue époque, il faut envisager aussi les populations de l'Arabie, de la Syrie et de la Perse, fortement mêlées par l'esclavage aux races nègres; elles occupèrent toute l'Afrique le long de la Méditerranée, elles pénétrèrent en Europe par l'Espagne et poussèrent jusqu'en Gaule. Ainsi, de toutes parts, des êtres nouveaux vinrent soumettre et pénétrer les races humaines des invasions antérieures et leur apportèrent, avec leur sauvagerie barbare, une force réelle.

Telle est la première partie du Moyen Age. Dans la seconde, au contraire, ce sont tous ces peuples qui, poussés l'un par l'autre, du centre de l'Asie à l'océan Atlantique, se fondent avec les nations antérieurement établies dans les mêmes régions, et n'ont plus alors que de rares symptômes de la vieille

civilisation. Leurs rapports sont tout une histoire où la moralité commune est souvent absente ; c'est une période que l'établissement du droit du plus fort a permis de désigner sous le nom de féodalité. Mais, là encore, les charbons en ignition dont on parlait tout à l'heure, ranimés par cet oxygène apporté, commencent à communiquer leur chaleur et leur lumière : Le christianisme en protégeant les faibles finit par toucher les grands. Il aide à la valeur de ses chefs, il élève le chevalier et lui montre l'honneur. Il se sert des réunions de prolétaires qui se trouvent dans les enceintes fermées pour leur apprendre lentement, pour leur faire comprendre l'intérêt qu'ils ont à seconder la pratique du droit commun, celui des lois de la vieille Rome ; et enfin il les dirige vers l'industrie, les arts et les sciences. Ainsi la nouvelle doctrine allait renouveler la civilisation qui périssait ; elle faisait, avec les principes divins qui la rendaient bien supérieure à celle des Grecs et des Romains, le premier pas vers le progrès moderne. A chaque changement de l'histoire, la civilisation, suivant l'adorable volonté divine, gagne un degré, en se rapprochant d'une compréhension plus merveilleuse des qualités de Dieu !

En parlant des peuples qui habitaient les Gaules antérieurement à l'histoire romaine, on a essayé de rappeler qu'ils appartenaient aux races japhétiques, et qu'ayant repoussé vers le sud et le nord-ouest les Ibères, ils avaient occupé ces positions occidentales

sous les noms de Celtes, de Gaëls, Kymris et Belges. Au fur et à mesure de l'extension de la puissance romaine, ces grandes races, connues sous le nom générique de Gaulois, étendirent leurs incursions victorieuses jusqu'à Rome, jusqu'à la rive droite du Danube et aux Alpes Illyriennes. Elles allèrent même par le retour d'une partie d'entre elles, au sud de leur marche première, vers l'Épire, la Macédoine, la Grèce et l'Asie Mineure; elles se fixèrent en Galatie. Arrêtées cependant dans cette extension vers l'orient, elles furent rejetées vaincues, en Asie et en Italie, dans les pays où elles s'étaient d'abord fixées et que les Romains nommèrent les Gaules. Elles y formèrent à la longue une population presque autochtone qui servit de garde à la rive gauche du Rhin. Le bassin de ce fleuve était en effet la limite où, plus tard, vinrent s'accumuler les nouvelles tribus de races cimmériennes, poussées sans doute par d'autres races également aryennes qui, comme elles, venaient de l'Asie moyenne. Dire quelle était la position géographique que ces migrations occupèrent en Europe est extrêmement difficile. On sait à peu près où elles ont été plus tard, lorsque leurs rapports avec les Romains ont pris place dans l'histoire de l'empire; mais lorsque, dans le principe, en guerre les unes avec les autres, elles ont un moment changé leurs appellations premières, on est en droit de se demander quel nom elles ont pris ensuite, et si ces noms leur appartenaient en propre. Le nom pris souvent par une race victorieuse ne passe-t-il pas pour celui de toutes les tribus justement dési-

gnées auparavant par des noms tout dissemblables? Il est à craindre que tout cela soit vrai. Aussi, après avoir cherché chez les meilleurs érudits, essaierons-nous de les nommer sans admettre d'une façon absolue que nous disions la vérité.

C'est dans les soixante années qui précédèrent la naissance de Jésus-Christ, que la grande race dite teutonique paraît être arrivée dans le nord de l'Europe jusqu'à la rive droite du Rhin. Elle se divisait en trois groupes : les Germains, les Suèves et les Scandinaves. Derrière eux venaient les Sarmates, probablement aussi de la grande race cimmérienne. Ces derniers étaient essentiellement nomades à l'est des monts Carpathes jusqu'au Borysthène, et sédentaires à l'ouest de ces montagnes, dans ce qui fut nommé depuis la Dacie, la Pannonie et l'Illyrie. Arrivant d'Asie, probablement à la suite de la race teutonique, ils avaient trouvé, déjà établie et fixée sur tous ces territoires et même jusqu'à la mer Baltique et au fleuve de la Vistule, une autre grande race, leur congénère, celle des Slaves. Comme eux, les Slaves descendant de la migration japhétique étaient arrivés de l'Asie du sud-est et formaient le fond de la population jusqu'aux rives du Tanaïs. Les Sarmates les dominèrent.

Parmi les représentants de la troisième invasion des Noachides en Occident, celle des races teutoniques qui occupa le centre de l'Europe et vint s'accumuler sur la rive droite du Rhin se composait des peuples dits Germains qui s'étendaient des embouchures de ce fleuve jusqu'au sud de la forêt Hercy-

nienne, et à l'est jusqu'au fleuve de l'Elbe. Elle se composait en allant du nord au sud, le long du Rhin, des sous-races intitulées : Frisons, Bataves, Usipètes, Teuctères, Bructères, Francs, Sicambres, Chérusques Celtes et Mattiakes et, enfin, Alémans et Helvètes.

Au delà de l'Elbe, jusqu'aux monts Carpathes, s'étendaient les Suèves qui, pour se fixer, avaient dominé ou refoulé les Slaves connus dans cette région, jusqu'à la Rhétie, sous le nom de Vendes. Cette dénomination des Suèves, donnée aux tribus à l'orient de l'Elbe, comprenait, outre les Suèves proprement dits peuplant la rive gauche du haut Danube en partant du nord, les Cimbres de la Chersonèse du nord, les Angles, les Saxons, les Longobards, les Burgondes, les Ambrons, les Semnons et, enfin, les Boïens, les Marcomans, les Hermundures et les Quades. Ces dernières tribus se disputaient plus ou moins la Bohême occupée avant eux par les Slaves.

Enfin la troisième partie des Teutons se composait des tribus vulgairement appelées Scandinaves qui, traversant la mer Baltique au moyen des îles nombreuses, gagnèrent la vaste péninsule du nord, surtout dans sa partie orientale dite la Scandie, où ils eurent à repousser vigoureusement les Finnois. Ils formèrent dans ce pays, au milieu d'autres dénominations, les sous-races des Goths dans le sud, celle des Suénons plus au nord et, plus tard, celle des Northmans dans l'ouest. On pense en outre qu'ils avaient laissé, sur les bords de la Vistule, les Hérules et les Vandales.

Il sembla un certain temps que ces vastes territoires de l'Europe allaient rester ainsi divisés, et que la civilisation obtenue, malgré ses progrès de plus en plus rares, suivant qu'ils s'éloignaient vers l'orient, allait permettre l'établissement sédentaire de presque toutes ces tribus; il sembla que ce qui s'était passé en Gaule allait s'accomplir au moins jusqu'au fleuve la Vistule. Mais vers le deuxième siècle de l'empire romain, cet espoir fut trompé. Une nouvelle invasion, presque inconnue, des Finnois, venant d'Asie, eut lieu dans le nord et s'étendit jusqu'à la Scandinavie. Elle attaqua, vers le nord, les plus avancés de la race teutonique; et plusieurs de ces tribus, vaincues par eux, furent forcées de se rembarquer et de descendre sur la côte germanique entre l'Elbe et la Vistule. Ces tribus formèrent deux migrations : l'une des Goths et l'autre des Gépides. Elles envahirent immédiatement le bassin de la Vistule, rejetant vers l'ouest les Longobards et les Vandales, qui attaquèrent les Marcomans en Bohême et parvinrent au Danube; les Suèves, à leur tour, s'adressèrent aux Germains des bords du Rhin. A l'est, alliés aux Hérules, ils repoussèrent les Sarmates, et les Goths dominèrent entièrement les Slaves, dans toute la Pologne jusqu'à la mer Noire. Établis dans ces vastes régions, les Goths se divisèrent en deux agglomérations distinctes : à l'est du fleuve, le Dniester, jusqu'au Tanaïs, les Ostrogoths; à l'ouest des Carpathes, les Wisigoths. Les Gépides se fixèrent plutôt vers ces derniers dans la vallée, à l'ouest de cette chaîne de montagnes; et les Héru-

les, au delà du Dniester, sur les bords mêmes de la mer Noire.

Cet ensemble des invasions venues de l'Orient en Europe paraît avoir amené, pour plus de trois siècles, malgré les conséquences de ce retour des Goths, un calme général relatif. Les Germains continuèrent bien à attaquer les Gaules ; mais les Romains et les Gaulois eux-mêmes surent les maintenir sur la rive droite du Rhin, tant que leur valeur et la discipline à laquelle les légions étaient soumises conservèrent leur force. Mais, plus le temps avançait, plus cette vigoureuse opposition mise à l'invasion des barbares diminuait; et les conséquences de cette diminution se voient facilement dans les récits de cette histoire, montrant combien les défenseurs reculent et combien les envahisseurs, passant le grand fleuve, pénètrent dans les Gaules : les Francs par le nord et les Alémans par l'est. A chacune de leurs petites invasions les Francs gardent un morceau du territoire, tandis que les Alémans, après avoir dévasté le pays où ils entrent, repassent le Rhin pour rentrer dans leur domaine; mais, à la fin, vers la seconde moitié du quatrième siècle, tandis que les Francs étendent leur pouvoir dans le nord de la Gaule, les Alémans, opposant moins de résistance à l'est, les tribus leurs voisines de ce côté montrent leurs étendards aux bords mêmes du Rhin.

Ce mouvement des barbares coïncidait à peu près avec la mort de l'empereur Théodose et la séparation absolue et complète de l'immense empire romain qui fit désormais deux empires : l'empire

d'Orient, ayant Constantinople comme capitale et l'empire d'Occident, qui, abandonnant presque Rome comme point central de son gouvernement, laissa ce grand privilège passer, parfois à Milan, parfois à Ravenne. C'est à ce moment que commence réellement la période dite du Moyen Age, pendant laquelle le monde moderne est encore à son chaos, tandis que le monde ancien finit.

Vers le milieu du troisième siècle après Jésus-Christ, une horde nouvelle s'avança du centre de l'Asie sur les limites de l'Europe. Elle appartenait en partie à la race tartare occupant, au nord et à l'est de la mer Caspienne, ces pays que les anciens ne connaissaient même pas, qui s'étendent jusqu'à l'océan Pacifique d'un côté et, de l'autre, dans tout l'extrême nord de l'Europe. Sur cette longue bande de territoires, les Tartares donnaient la main à la famille finnoise. Les uns et les autres n'étaient cependant pas de la même souche et se divisaient en deux races bien tranchées : l'une, qui venait vers le centre de l'Europe en passant au nord de la mer Caspienne, s'appelait les Huns blancs; l'autre, qui arriva en Occident par les défilés de la chaîne des monts Ourals, portait le nom de Huns noirs. Ces Tartares finnois commencèrent par menacer les Slaves établis à l'ouest du Tanaïs; puis bientôt, portant leurs efforts vers le sud, comme cela est naturel à tout peuple venant du nord, ils attaquèrent les Goths installés sur la rive droite du Tanaïs. De ces attaques résulta nécessairement une forte poussée vers l'ouest qui força, jusqu'à la fin du

quatrième siècle, les nations teutoniques à se répandre sur la route conduisant aux Gaules.

En 374, les Huns, entraînant avec eux les Alains, peuple habitant au nord du Caucase, attaquèrent sérieusement les Ostrogoths entre le Tanaïs et le Borysthène, et les vainquirent. Ils laissèrent comme sujets, dans cette contrée, une forte partie de cette nation, tandis qu'une autre, ne voulant pas se soumettre, repassa le Borysthène et alla rejoindre les Wisigoths établis sur la rive droite de ce fleuve. Tous ensemble, attaqués à leur tour et battus, se retirèrent derrière la rivière du Pruth; mais là, les deux parties Ostrogoths et Wisigoths, n'ayant plus les mêmes idées ou la même religion, se divisèrent. Ceux qui s'étaient faits chrétiens, les Wisigoths, ayant admis la foi arienne, sans trop savoir ce que c'était, traversèrent le Danube et passèrent en Mœsie, où les Romains, effrayés de leur arrivée, voulurent les laisser mourir de faim et de privations de tous genres. Les Wisigoths se révoltèrent et, au nombre de deux cent mille, attaquèrent et battirent l'empereur Valens à la bataille d'Andrinople en 378. Ils ravagèrent la Thrace et la Macédoine; et enfin, après mille peripéties dont leur origine barbare déterminait les bases, après avoir pillé la Grèce, pillé l'Italie, promené le fer, répandu le sang et porté la dévastation dans Rome même, ils s'arrêtèrent, en 419, dans le midi des Gaules et le nord de l'Espagne.

Tout est intéressant dans la marche des grandes invasions, et démontre combien une mauvaise poli-

tique, suite forcée d'une administration excessivement fautive, amène la décadence d'un grand État. L'empire romain, dont les deux portions auraient pu être puissantes toutes deux, mourait d'une épouvantable anémie. Il était gouverné par des souverains omnipotents entourés d'une cour impossible. Tout ce que les vices pouvaient produire était là. Par des moyens généralement mauvais, chaque empereur courait à la jouissance et à la fortune sans jamais faire entrer en quoi que ce soit l'idée patriotique dans ses décisions. Prendre des places, des trésors, était son ambition première; et, si un homme de quelque valeur se produisait, il était forcé de vivre dans un milieu qui ne l'acceptait que suivant la quotité des récompenses dont il disposait. L'eunuque Eutrope à Constantinople, ou l'honnête et habile Stilicon, l'adversaire d'Alaric en Italie, en sont les frappants exemples. D'un côté comme de l'autre on les écrasa traîtreusement quand ils n'avaient plus rien à donner. Le devoir était mort et, par ce fait, morts aussi les empires!

Du vieil État romain une seule chose restait, elle était supérieure à tous les errements du monde bouleversé : c'était le respect, mal employé mais existant cependant, de la loi intérieure des familles, reconnaissant une discipline et s'étendant dans une certaine mesure à la loi municipale. C'était là un bien rejeté par les empereurs, mais existant encore dans les masses. Quand une invasion à demi sauvage dévastait ou ruinait les campagnes, tout espoir était anéanti pour leurs habitants, et la culture disparais-

sait; mais, dans les villes fortifiées, pour les défendre, il se faisait une sorte d'accord qui, sans troubles, poussait les populations aux remparts. Ces faits avaient lieu pour l'Europe entière; et le résultat fut, dans les villes non prises, de conserver la pensée du droit disciplinaire, fruit de la constitution de la famille qui donnait aux hommes de valeur le droit de commander et de sauver la population qui leur était confiée.

Dans les temps prospères, l'établissement de la famille avait été un excellent point de départ; et, au commencement du Moyen Age, on ne saurait trop le redire, la religion chrétienne, en prenant le commandement, aida à conserver cette institution. L'intelligence des chefs du christianisme avait saisi ce point important; et c'est surtout la constitution générale qui permit de ne pas laisser mourir absolument la civilisation ancienne dans l'anarchie du moyen âge. L'invasion passée, cette constitution donna l'influence d'une morale simple et bonne, sur laquelle un grand nombre de centres commencèrent à baser leur existence. Il en résulta que la religion chrétienne constitua l'origine d'une force qui fut l'élément du monde moderne.

De ces services rendus par les religieux, est-ce à dire qu'au moyen âge, les représentants du christianisme répandirent partout et toujours les bonnes et excellentes maximes dont ils étaient les détenteurs? Mille exemples, hélas ! nous prouvent le contraire. La science générale de tous les besoins de l'humanité, ils ne l'ont pas instantanément saisie; ils

n'ont pas, peut-être, admirablement compris dans quels sens ils devaient agir; et ils ont souvent modifié, dans des circonstances malheureuses, la doctrine originelle et faussé étrangement la loi qu'ils avaient mission de soutenir. Du moment où les empereurs se firent chrétiens, une partie de leur puissance passa à l'Église, et ce fut cette puissance que voulurent recueillir toutes les ambitions humaines. L'Église eut alors ses grands hommes, grands à juste titre, et ses séries de conciles qui constituèrent le dogme, fixèrent l'orthodoxie et créèrent des données les plus précieuses; mais, à côté des saint Athanase, des saint Ambroise, des saint Jérôme, des saint Augustin, des saint Grégoire de Nazianze, de saint Chrysostome, l'Église offrit une belle part à toutes les erreurs humaines. Dans bien des cas, la doctrine de Jésus-Christ fut faussement interprétée; il en sortit bien des hérésies mêlées de souvenirs des religions anciennes, de doctrines philosophiques plus ou moins erronées.

Quand l'Église eut pris sa force, les empereurs la gagnèrent par des concessions. La juridiction civile fut accordée aux évêques; cependant tout membre du clergé fut exempté des impôts et des charges civiles; on lui donna même de grands espaces de terre dans tout l'empire; on l'autorisa à recevoir des legs particuliers. Sous une législation semblable, les évêques devinrent matériellement tout-puissants. Dans le principe ils étaient en grand nombre des chefs chrétiens opposés aux païens; puis ensuite, des défenseurs de la vraie religion; malheureusement ces

concessions nouvelles leur apprirent à rejeter les lois sur lesquelles était constituée la doctrine chrétienne elle-même. Admirables furent-ils lorsqu'ils étaient bons, remarquables, lorsque bien instruits ils essayèrent de créer la philosophie basée sur la compréhension sérieuse de leurs dogmes religieux; mais, lorsqu'ils se livrèrent à leurs ambitions, lorsqu'ils se laissèrent prendre par la jouissance du pouvoir, par une richesse insensée et par mille autres choses, leur salutaire influence baissa.

Au Moyen Age, surtout en Orient, l'Église a eu cette fatale idée d'attaquer ses opposants d'une façon cruelle qui lui fit des masses d'ennemis. Tant qu'elle a été douce et bonne, tant qu'elle a prêché aux peuples la doctrine du Christ, elle a rendu d'immenses services; mais, lorsqu'elle est devenue aristocratique, elle a perdu une grande partie de sa gloire de tutrice de l'humanité. Elle a oublié de penser que sa grande utilité était d'assurer aux peuples les données dont elle était l'interprète, d'encourager ses contemporains à obéir aux devoirs touchant, soit à la famille, soit à l'État, soit au travail; ne se réservant que d'être aristocrate chaque fois qu'il s'agissait de la Spiritualité. Elle devait être la conseillère intelligente des gouvernements si le besoin s'en faisait sentir; mais rien au delà. Sa hiérarchie ne devait exister que pour son administration propre à côté de toutes les questions religieuses; jamais elle n'aurait dû paraître dans la politique générale. En sortant de sa mission, elle donnait l'avantage à ses ennemis. Ainsi, perdit-elle sa coïncidence avec les

masses; elle leur retira la moralité, son enseignement vrai, et leur rendit facile l'acceptation des hérésies plus ou moins fausses. L'Église en arriva à ce que le christianisme ne fut plus respectable ou respecté qu'en Occident, où, prenant une position plus infime et plus sérieuse, il essayait d'apaiser et non de relever les passions. Au commencement du Moyen Age, dans toute cette partie de l'Europe, autant que cela était possible, par ses enseignements spiritualistes, le clergé poussait, soit à la pratique de l'agriculture, soit à l'étude de ce qui restait de science, de la moralité et de la compréhension de quelques lois anciennes. C'est dans sa création des maisons de refuge ou couvents, que se conservèrent les saines et bonnes institutions de la vie civile.

Chaque année les Huns avançaient sur le Danube, et chaque année aussi, les progrès de leurs armes ou la crainte de leur barbarie rejetaient vers l'Occident les peuples des invasions précédentes ou ceux qui, soumis d'abord par eux, s'enfuyaient à la première occasion. En 407, les Suèves, les Alains, les Vandales passent le Rhin et ravagent quatre ans la Gaule; puis, allant toujours devant eux, les populations indigènes n'étant pas averties suffisamment de leur marche, ces peuples traversent cette vaste contrée du nord au sud, les Suèves se précipitent en Galice, et les Vandales en Lusitanie dont ils s'arrachent les lambeaux. Ces derniers, enfin, passent en Afrique par le détroit de Gibraltar et prennent à l'empire romain ces provinces africaines, jusqu'au jour où, traversant la Méditerranée, ils viendront à

leur tour piller et presque détruire Rome. Tous les peuples, en fuyant vers l'Occident, se battaient les uns contre les autres lorsqu'ils ne trouvaient pas la voie libre. Les Francs bientôt, comme les Burgondes, comme les Wisigoths se font une large place au soleil des Gaules. Leurs rapports depuis longtemps constants avec les Romains, ont donné à ces peuples une civilisation un peu plus avancée que celle de leurs voisins et qui les détermine à se fixer sur le territoire qu'ils viennent d'acquérir. Cologne, Mayence, Trèves, Tournai et Cambrai en 447, de villes romaines devinrent ainsi villes franques.

Les Huns, fortement établis sur les bords du Danube, se concentraient et se renforçaient chaque jour par des tribus de leur race venant d'Asie; de plus, ils apprenaient des Romains la manière de combattre. Tantôt Théodose, tantôt Honorius prenaient les Goths à leur charge pour combattre les Huns, ou les Huns pour combattre les Goths. L'armée romaine se composait, parfois, de soixante et douze mille Huns et de vingt-cinq ou trente mille Italiens, Africains ou autres. Le résultat d'un état si triste en amena un plus triste encore; car, ainsi instruits, les Huns se disposèrent bientôt à attaquer l'empire.

Ils étaient commandés par Attila, ce fameux roi, intelligent, brave, sauvage, astucieux et jouissant sur ses peuples d'une omnipotence que rien ne pouvait égaler. En peu de temps il prend et ravage la Mœsie, la Thrace, la Pannonie et réunit la plus nombreuse armée barbare qu'on ait encore vue. Cette horde immense était composée de tous les peuples et de

toutes les tribus dont les Huns tenaient la tête. Ravageant tout sur son passage, elle se jeta sur la Gaule, pays si attrayant pour tous les envahisseurs. Ce génie asiatique allait tout soumettre et détruire ce qui restait encore de la vieille civilisation romaine; mais il trouva devant lui, dans ce qu'il se proposait d'anéantir, le christianisme. Cette religion, en Occident, faisait chaque jour des adeptes chez tous les peuples barbares nouvellement établis; et sa popularité s'élargissait si bien que tous, tremblant de perdre cette foi, de voir bouleverser leurs espérances, s'unirent à l'armée à peu près romaine d'Aétius. Les Wisigoths de Théodoric, les Burgundes, les Francs Ripuaires ou Saliens sous Mérovée, s'avançant contre Attila, le rencontrèrent en Champagne aux Champs Catalauniens. Cette journée lui coûta cent soixante mille hommes et sauva l'Occident. Attila, ce génie battu, mais non vaincu, recula vers l'Orient, se fixa sur le Danube d'où il revint sur l'Italie dans l'espoir de conquérir Rome; mais, arrêté sur son chemin par le pape Léon, par les présents italiens et, surtout, par la nouvelle qu'Aétius revenait de Gaule, il retourna dans son camp barbare. En 453 il y mourut, frappé, dit-on, par une de ses épouses qui se vengeait, ou par une apoplexie, fruit d'une débauche outrée, ce qui est tout aussi probable.

Quelques années plus tard, Romulus Augustulus, le dernier des empereurs romains, mourut; et Odoacre devint roi d'Italie. Les peuples barbares d'une part ne craignant plus ni les Huns, ni l'empire, se divisèrent, religieusement parlant; les uns restèrent catho-

liques, les autres adoptèrent l'arianisme d'Orient; mais tous proclamèrent leur indépendance. Les Francs, sous Clovis, dominèrent dans le nord des Gaules; les Burgundes sous Gondebaud dans le pays voisin des montagnes du Jura et des Alpes, les Ostrogoths et les Lombards en Italie et les Alémans et Thuringiens dans les contrées au nord et à l'est du Rhin. Quant aux Saxons et aux Angles, une partie traversant la mer sur de frêles esquifs entra dans la Grande-Bretagne qui devint la terre des Angles : l'Angleterre.

Les Francs bientôt agrandirent leurs possessions. Ayant, dans le siècle suivant, battu les Wisigoths, les Burgundes, les Ostrogoths, ils dominèrent la Gaule entière et y créèrent cet État redoutable et catholique qui n'eut plus qu'à se défendre contre les races étrangères, lorsque leurs querelles intestines ne les forçaient pas à combattre les uns contre les autres. Leurs guerres intérieures, leurs combats incessants, en firent une nation presque homogène, pour le jour où un chef serait capable de la conduire et de créer, sous une forme bien différente de celle d'autrefois, un nouvel empire d'Occident.

Après la mort d'Attila, ses fils essayèrent en vain de prendre le pouvoir créé par leur père au centre de l'Europe. Les peuples soumis et qui obéissaient aux Huns se révoltèrent. Les Gépides s'emparèrent de la Hunnie, les Ostrogoths de la Pannonie et les Asiatiques se trouvèrent rejetés au delà des monts Carpathes, vers les rivages de la mer Noire. Revenus sans cesse, mais battus sans cesse aussi, surtout par

les Ostrogoths, les bandes d'Attila se soumirent à l'empire d'Orient ou succombèrent sous les trahisons des empereurs de Constantinople. Quelques Huns cependant retournèrent au delà du Dniéper et se joignirent à de nouvelles bandes hunniques, arrivées d'Asie et qui, sous le titre de Coutrigours blancs, s'étaient fixés au nord de la chaîne du Caucase et sous celui d'Outigours noirs, mélangés aux Finnois, occupèrent le territoire européen à la latitude du nord de la mer Caspienne. Parmi ces derniers se trouvait la nation des Bulgares, moitié Huns, moitié Finnois. Les Outigours noirs donnèrent leur nom au grand fleuve sur lequel ils étaient alors établis : l'Oulgours, le Voulgars ou le Volga.

L'ensemble de ces peuples représente une nouvelle invasion asiatique qui, nombreuse, disciplinée mais absolument errante, marchait vers l'Occident. Sur leur passage ces bandes se buttèrent contre la vieille population arienne des Slaves, s'étendant alors du Tanaïs à la Vistule. Dans ces vastes plaines, ces Slaves, de race Cimmérienne, sur lesquels jadis les Teutons, les Sarmates leurs congénères avaient passé et qui s'étaient adonnés à cultiver les sols fertiles, se dressaient comme un obstacle au passage des Huns. Les combattre était dur. Il parut plus utile aux Outigours de s'allier à eux et de les entraîner quelque peu vers le centre de l'Europe. Les Slaves acceptèrent. Leurs armées suivirent les Huns et facilitèrent leur invasion; mais les populations entières ne quittèrent pas pour cela leurs demeures. Elles se contentèrent d'augmenter un peu

leur territoire qui représente aujourd'hui, d'une part, toute la partie occidentale du centre et du sud de la Russie, et de l'autre, vers l'ouest qui s'étend des monts Carpathes qu'ils habitaient sous le nom de Slovènes jusqu'en Bohême où on les trouvait déjà sous les noms de Vénètes ou de Vendes; tandis que vers le sud, plus tard, à la suite de ces expéditions, traversant le bassin du Danube, ils parvinrent jusqu'aux rivages de la mer Adriatique.

Pour les Huns, le véritable résultat de leur nouvelle invasion, où ils surprirent d'abord les Romains, fut la mise en hostilité entre eux. La diplomatie trop habile de Constantinople y aida. Opposant les Outigours aux Coutrigours, cette invasion les amena sur tant de champs de bataille qu'ils finirent par disparaître comme grande race, ne laissant de leur composition première, outre les Slaves, dans les contrées qui viennent d'être indiquées, que les débris des Bulgares à qui les Romains d'Orient concédèrent, plus tard, la Mœsie inférieure, espérant créer ainsi des défenseurs au Danube.

Cet anéantissement des barbares, auquel arriva la diplomatie de Byzance, n'est pas la seule conséquence de l'attaque venue d'Asie, contre laquelle les empereurs eurent à lutter. Les débris des Huns reculèrent et, en reculant, rejoignirent dans le territoire du Volga de nouvelles bandes des leurs, ou du moins, d'une origine à peu près semblable. mais plus orientale, à qui ils dépeignirent les pays où ils avaient été vaincus, et les y entraînèrent. Les premiers qui parvinrent sur la rive gauche du Danube furent les

Ouar-Khouni, véritables Huns qui se firent passer pour les Avars, leurs anciens maîtres, restés dans les plaines du Volga. Les Avars étaient une grande race de l'espèce générale des Huns, mais habitant en Asie plus au sud que les Huns finnois et ayant à côté d'elle ou sous elle la race également grande des Turks. Son nom était beaucoup plus connu et beaucoup plus redouté que celui des Ouar-Khouni à Constantinople. La ruse de ces derniers fut, dit-on, révélée à l'empereur Justinien par les Turks eux-mêmes, dont la puissance s'étendait, alors, des montagnes de l'Altaï et du Turkestan à l'orient de l'Europe. Ces Ouar-Khouni, véritables Huns s'intitulant des Avars, se fixèrent provisoirement au nord du bas Danube et de la mer Noire, dans ce que les historiens de ce temps appelaient petite Scythie, c'est-à-dire une partie de la Valachie, la Moldavie et la Bessarabie actuelles; mais ils tentèrent à l'ouest de nouvelles expéditions. Ils attaquèrent les Slovènes et les Vendes au nord des monts Carpathes, poussèrent jusqu'à la Thuringe où ils se heurtèrent aux Francs. Vaincus par ces derniers, dans le voisinage de l'Elbe, ils retournèrent, en 565, vers le bas Danube, parcourant en sens inverse le pays qu'ils venaient de traverser en vainqueurs. Après la mort de Justinien, leur Kha-Khan, nommé Baïan, trompeur au suprême degré, mais en même temps fin comme un second Attila, profitant des empereurs peu intelligents et mal instruits de Constantinople, quitta les monts Carpathes du sud et traversa la Transylvanie. Il se servit de la querelle entre les Lombards qui, de la Moravie

étant arrivés en Pannonie, voulaient descendre en Italie, avec les Gépides, et il finit par occuper le pays de ces derniers à l'est du Danube, entre la rivière la Theiss et la Transylvanie, où il forma le second État hunnique. Ce peuple asiatique dit des Avars, tantôt attaqué, tantôt attaquant, depuis les pays voisins du Rhin au nord et du Frioul au sud, jusqu'à Constantinople où il donna la main aux Perses, passa, jusqu'en 630, par toutes les alternatives de la victoire ou de la défaite. A cette époque les Slaves, devenus leurs sujets ou leurs alliés depuis leur arrivée en Europe, se révoltèrent contre eux et offrirent, comme les Bulgares, leurs services à l'empereur de Constantinople. Ce dernier, saisissant ces obstacles si utiles à placer entre lui et les Huns, établit les tribus slaves des Croates dans toute la Dalmatie et celles des Vendes ou Serbes dans les pays qui font aujourd'hui la Serbie et la Bosnie. Ces colonies nouvelles qui devaient, plus tard, adopter le schisme grec, se firent alors chrétiennes. Les Huns bulgares, peu de temps après, mêlés aux Slaves dits Antes ou Slovènes, s'établirent à poste fixe dans la Bulgarie actuelle où, à leur tour, ils devinrent chrétiens.

Ces remparts vivants, une fois établis, tous rapports cessèrent entre les Huns et les empereurs d'Orient. Ces peuples d'origine asiatique, ne pouvant plus attaquer au sud-est, tournèrent leurs efforts vers le sud-ouest et le nord-ouest, se mêlant d'abord aux querelles dans le nord de l'Italie et, ensuite, aux guerres faites aux Carolingiens par les Bavarois et les Saxons. Battus à différentes reprises, ils retournèrent dans

la Hunnie où Charlemagne ne tarda pas à les attaquer, combattant bien en eux les gens que les Francs regardaient comme les descendants des compagnons d'Attila. Il les vainquit une première fois au sud de la Bohême, près du dernier mamelon des Alpes Noriques où ils avaient fortifié la vallée du Danube et s'empara de Vienne; puis une seconde fois il en triompha par son fils Pépin qui, venu d'Italie et attaquant la Hunnie entre les rivières la Drave et la Save, tourna autour de leurs rings ou camps fortifiés; et après plusieurs campagnes s'en empara.

Le dernier ring était placé sur les bords de la Theiss. Malgré toutes ces défaites, les Huns se montrèrent souvent hostiles; et ce ne fut qu'en 805 où, complètement soumis à Charlemagne, leur khakan porta le nom chrétien de *Théodose*. Eux qui dominaient jadis les Slaves affaiblis, ils les trouvèrent raffermis, et, à chaque moment, ils en subissaient les conséquences pénibles. L'empire des Francs allait, comme pays soumis, jusqu'à la Save, comme pays tributaire jusqu'aux montagnes de la Transylvanie. Le second empire hunnique finit avec la mort de Charlemagne; et l'histoire nous engage à rappeler que plus tard, dans cette même Hunnie, un troisième empire des Huns se forma : il se nommait et se nomme encore aujourd'hui la Hongrie. Il s'est fait là des alliances de races et des changements de noms qu'il est utile de connaître.

Parmi les confédérations barbares venues d'Asie au cinquième siècle, vers l'Occident, on distingua, suivant certaines notions historiques, le nom de Hunugars,

formé d'alliances entre les Huns noirs et les Huns blancs. Au neuvième siècle on retrouve ces Asiatiques vers le territoire qu'arrose le Dniéper, placés sous la suprématie d'une race amie et d'une origine commune, les Khazars. Huns eux-mêmes alliés ou congénères de la grande confédération des Turks, ils dominent au nord de la mer Noire et en Crimée. Mêlés par la suite aux guerres des Bulgares contre l'empire de Constantinople, les Hunugars sont eux-mêmes battus à leur tour par d'autres peuples. Ils se réfugient dans les montagnes de la Transylvanie où les Khazars, vaincus aussi, viennent joindre à eux huit de leurs tribus, dont une portait le nom de Magyars; celle-ci forma plus tard une dénomination aristocratique. L'ensemble de cette confédération continua d'être désigné en Occident sous le nom de Hunugars, Hungars, Hongres ou Hongrois. Lorsque, plus tard, les descendants de Charlemagne eurent perdu toute la partie de l'empire carolingien à l'Orient du Rhin, de nouvelles querelles suscitées dans le centre de l'Europe entre la Bavière et la Moravie laissèrent les Hongrois, descendants de la Transylvanie sur les bords de la Theiss, battre les Moraves, vengeant sur ces Slaves la défaite des Huns-Avars, et ils donnèrent naissance au troisième empire hunnique. De cette position, trois fois acquise à leur grande race, ils prirent part à toutes les guerres où leurs voisins se trouvaient mêlés, parvinrent même en France; et, dans le commencement du dixième siècle, ils accablèrent à tel point l'Europe centrale de l'affreuse barbarie qu'ils apportaient d'Asie, que M. Amédée

Thierry, dans son beau livre sur l'histoire des Huns, nous fait souvenir que leur nom d'Hogre ou d'Ougre reste encore pour notre génération le synonyme des Ogres des contes de fées qu'apprennent nos enfants. Les Hongrois cependant, braves entre tous, se laissèrent ensuite gagner par la civilisation européenne; ils se firent chrétiens et devinrent ce peuple sympathique que gouvernèrent, par la suite, saint Étienne, Jean Hunyade et Mathias Corvin.

Nous ne pouvons ni ne voulons faire ici l'histoire complète du Moyen Age. Les détails en sont infinis; et s'en rendre bien compte demande une existence entière; nous pensons que ce qu'il importe pour scruter les progrès faits par l'humanité, c'est d'embrasser, dans ces études, les annales de chacun des peuples, mais en grand seulement et même d'un peu loin. Qu'on veuille donc bien nous excuser d'avoir si longtemps parlé des confédérations qui se rapportent à l'origine de ces mêmes peuples. Nous avons essayé, en indiquant seulement les points de départ de chaque nation, de traiter des conditions qui la conduisent ou des obstacles qui l'arrêtent. Et, peut-être, si un jour Dieu nous permet d'aller jusque là, pourrons-nous, de ces origines de races, tirer quelques conclusions nouvelles et expliquer certains faits ou certains désirs, certaines répugnances qui facilitent ou gênent la route que l'humanité parcourt. Laissons donc de côté les événements de chaque jour, ceux qui nous lisent les connaissent suffisamment; cherchons, après avoir indiqué les fondations de chaque empire, à nous

rendre compte de leurs grandes lois politiques, administratives, commerciales, scientifiques, morales ou religieuses; tâchons de trouver, dans ces parties si différentes les unes des autres, ce qui mène à des conclusions démontrant la vérité du christianisme et le moyen de parvenir au but qu'il nous indique.

CHAPITRE II

LE MOYEN AGE EN ORIENT.

Depuis Mérovée écrasant Attila, Sigebert battant les Avars, et Charlemagne les anéantissant en Hongrie même, de 451 à 826, près de quatre siècles se sont écoulés durant lesquels, en Gaule, le pouvoir fut occupé par la famille mérovingienne et finit par échoir aux Carolingiens. Pendant la première de ces dynasties aucune grande donnée politique ne reste à l'histoire des progrès de l'humanité. Il se fit simplement dans ce pays une sorte de fusion entre la race conquérante des Francs et les anciennes populations des invasions précédentes qui, après avoir admirablement lutté contre les Romains, finirent par adopter d'une façon très intéressante leur grande civilisation. Cet avantage, cette source de bien-être que les Gaulois eussent bien voulu garder, disparurent sous les coups terribles et l'administration méprisée que leur apporta la décadence de l'empire. Au moment où les Francs commencèrent à étendre leur puissance, l'anarchie avait repris presque toute sa force; et, après Dagobert, les querelles des descendants de Mérovée leur livrèrent toute la région,

de la mer du Nord à la Méditerranée, de l'Atlantique aux Alpes et à la vallée du Rhin. La vie intime dans les Gaules eût probablement succombé au milieu des événements de cette période, et la barbarie eût régné en maîtresse, si l'exemple, en toute occasion et particulièrement en administration et en morale, n'eût été offert par l'Église. En administration elle mit en regard des coutumes et des lois barbares ce qui restait des lois romaines. Cette Église se trouvait en présence de querelles sans cesse renouvelées entre les chefs et leurs vassaux ou leudes. Elle s'efforça de calmer les désordres qui amenaient à chaque instant des chefs cherchant à obtenir des rois la propriété, à vie d'abord, puis héréditaire de provinces entières. Pendant que ces bénéfices étaient acquis aux chefs de toutes les classes, les évêques en atténuèrent le résultat, en faisant réserver une portion des terres pour les villes, les institutions populaires et pour eux-mêmes.

L'Église devenue puissante sur les populations des territoires occupés, et conseillée par l'autorité chrétienne de Rome, créa au roi un véritable appui en lui donnant comme soutiens les évêques et les conciles de province. Lorsque les Mérovingiens furent renversés, elle permit et appuya la grande intelligence et l'omnipotence de Charlemagne ; mais il arriva un moment, sous les successeurs du grand empereur, où les Scandinaves, venus de Norvège dans le bassin inférieur de la Seine et portant le nom de Northmans, mirent à feu et à sang toutes les

contrées du nord-ouest des Gaules. A côté de ces sectateurs de la mythologie du nord, les leudes, n'étant plus dirigés par le pouvoir central, reprirent, au milieu des guerres civiles aussi nombreuses que cruelles, une autorité absolue. Les évêques, les abbés furent aussi forcés de se fortifier dans leurs abbayes ou dans leurs villes; et l'anarchie se déclarant dans le territoire entier força la Gaule à retomber dans les conditions néfastes, d'où leur entente des affaires l'avait jadis presque sauvée.

Tout ne fut cependant pas perdu; car il resta à l'Église les réunions monastiques, où les qualités morales, qu'un jour les évêques ne possédaient même plus, furent conservées. Quelques hommes de mœurs pures établirent, surtout en Occident, dans leurs réunions relativement peu nombreuses, des règles qu'ils respectèrent et une instruction qui permit aux nations modernes de garder une partie des lois et des livres principaux venant de la Rome ancienne. Il y eut au Moyen Age, dans certaines parties de l'Occident, une obéissance à la volonté divine qui voulut, lorsque les effets matériels ont presque tout détruit, qu'il se présentât quelque chose ayant échappé à ses atteintes. On poursuit son chemin en comparant le mal du jour dont on espère sortir, au souvenir du bien qui enfante, à son tour, pour l'humanité, l'espoir d'un progrès réel. La position prise par la tête de l'Église, là où le barbare n'intervenait pas, lui avait donné au point de vue des chefs militaires, par-

tout établis, une autorité supérieure. Dans un grand nombre d'occasions elle les forçait à la respecter, soit en leur donnant de bons conseils, soit en leur imposant d'obéir à la popularité qu'elle avait acquise chez les masses. Ainsi elle enfanta la civilisation moderne en sauvant une partie de la civilisation ancienne.

Tout cela se passa, non seulement en Gaule, mais en Italie, en Allemagne jusqu'aux pays slaves, dans la péninsule ibérique et dans la Grande-Bretagne que jadis les Saxons et les Anglais avaient conquise.

En Orient il en fut bien autrement. Dans ce second empire romain, où l'on acceptait au commencement des conditions analogues à celles de l'Occident, la population changea bientôt ses rapports avec le clergé, et les défauts de ces pays ne tardèrent pas à arrêter le développement que trouvaient également les nations occidentales dans le reste des lois romaines combinées avec les premières ordonnances barbares. On peut dire qu'en Occident, pendant la première partie du Moyen Age, les choses s'améliorèrent, le spiritualisme commença à briller; tandis qu'en Orient, durant la même période, le matérialisme le plus honteux se développait, et les qualités les meilleures s'évanouirent. Ainsi va le monde : ou le matérialisme, réfréné par une législation sage, produit le bien, ou le spiritualisme débordé n'enfante que le mal. Ce n'est pas à dire ici que le matérialisme est bien et le spiritualisme mal. C'est au contraire affirmer que le

premier, mauvais par lui-même, ne devient possible et bon que lorsque le second le règle; et à condition que le second, qui est la perfection même, ne développe sa valeur que lorsqu'il n'a pas pour l'obscurcir la jouissance du premier.

La vraie condition d'un bon gouvernement est donc d'ouvrir la porte plus grande au spiritualisme qu'au matérialisme; il s'agit de tirer du spiritualisme les bonnes raisons qui commandent au matérialisme. Voilà la mission de l'homme; et si politiquement on n'a pas la valeur nécessaire pour l'obtenir, tout croule : la puissance comme la religion, la morale comme la science ; c'est ce qui est arrivé à l'empire de Constantinople, résultat de l'assemblage de peuples hétérogènes et échéant à des souverains pris au hasard, depuis un guerrier de valeur ou un législateur éminent, jusqu'au plus vil des ennuques. L'état byzantin en arrivait à ne presque plus pouvoir lutter, soit contre les barbares, soit dans les constantes querelles civiles, autrement que par la concussion et la trahison, l'absence de justice ou les mœurs dégradantes. Constamment attaqué, il eut de la peine à subsister. Souvent la capitale fut en danger! Le règne le moins mauvais de ces annales, c'est celui de l'empereur Justinien; et cependant, malgré les guerres heureuses que Bélisaire ou Narsès conduisirent, malgré ces constructions sans nombre où passaient mal à propos l'argent et la force de l'empire, malgré ces magnifiques recueils dans lesquels les législateurs mirent au service des nations subséquentes une grande

partie des errements de la législation romaine, tous ses actes furent criminels. Très intelligent d'ailleurs, il fut le type de la corruption ; et, si l'on examinait de près ses Codes, Institutes, Digestes ou Pandectes et autres, on y trouverait, à côté d'énonciations fort utiles à l'humanité, des ordres et des avis impossibles à comprendre ou à exécuter pour des juges véritablement honorables et bons.

Un des successeurs de Justinien, Héraclius seul, était digne d'être le souverain d'un grand empire, le jour où sa mollesse le lui permettait. Forcé d'agir, il le fit voir en défendant ce que ses prédécesseurs lui avaient laissé. Il attaqua ses ennemis nombreux, alliés des Turks, il repoussa les Perses au delà de l'Euphrate et du Tigre ; mais son pouvoir réel fut un moment presque borné à la seule ville de Constantinople. Sous lui, cette capitale, reste du grand empire d'Orient, eut une passe d'agonie. Il essaya comme remède d'y porter la vraie croix, de lui donner un caractère religieux et d'arrêter sa décadence ; mais ce qui fit mieux que lui, dans le sens de la prolongation de la vie de cette seconde Rome, ce fut le peu de territoire qui lui fut réellement soumis et l'oubli que ses ennemis eurent par la suite d'un aussi faible État. La renommée de l'empire romain resta au territoire qu'occupait cette vieille Byzance ; mais comme matériellement cet empire ne gênait personne, il subsista tant qu'un vainqueur n'eut pas besoin de lui pour attaquer l'Europe, devenue autrement redoutable.

Pendant une partie du temps qu'il vécut, l'empire romain de Constantinople eut dans l'Orient de grandes guerres à soutenir contre les Perses. Il dut se défendre contre les armées de ce peuple possesseur de tout l'Iran, combattant pour le maintien de sa puissance et pour sa gloire. Après les successeurs d'Alexandre, les Perses s'appelèrent Parthes pendant cinq siècles et Persans ensuite. Le nom seul varia. Soumis d'abord aux Séleucides, ils recouvrèrent leur indépendance sous les Arsacides et la conservèrent malgré les Romains, malgré les Byzantins, sous les Sassanides. Aux Sapors succèdent les Chosroës, jusqu'au jour où les Perses, luttant comme les empereurs d'Orient contre les Arabes, furent vaincus à leur tour.

Pour la seconde fois le peuple arabe reparaît dans ce long travail; et les événements que crée cette nation, mis en présence du judaïsme, du christianisme et des restes de la civilisation antique, donnent cours, et un cours excessivement redoutable et curieux, à l'étude de la vie et des pensées morales de la race de Sem. Chez les Sémites, comme on a pu s'en rendre compte dans la lecture de la Genèse et de l'histoire biblique, ou dans la constitution générale des populations de la vaste péninsule arabique, on voit l'immense puissance de la vie de famille. Ils en ont supporté tous les inconvénients et recueilli tous les avantages. Leurs mœurs ont été le point de départ des nombreuses tribus; mais, en même temps, elles ont donné la triste habitude de soutenir et de défendre les auteurs de fautes ou de haines,

c'est-à-dire de faire dégénérer une querelle en guerre civile. Les Sémites ont trouvé dans leurs pères des types de vertu et de courage qu'il était bon d'imiter et qui, dans les faits généraux, leur ont appris à réunir une quotité d'efforts pour arriver au succès. Aussi, à côté de grands défauts se transmettant d'âge en âge, le patriotisme et d'autres qualités naquirent; et lorsqu'un chef, homme de génie, a su se faire déclarer le maître, le législateur et le prophète suprême, tous se sont rangés derrière lui. Sa doctrine est devenue, presque instantanément, la loi et la croyance auxquelles ils ont consacré et leurs corps et leurs âmes.

Telle fut l'histoire de Mahomet. Un jour, au milieu des discordes des Arabes, il parut; son habileté lui permit de prêcher sa doctrine et de prendre le pouvoir de dominateur de tribus. De scheik ordinaire, il devint scheik suprême de presque toutes les portions de la nation arabe, en indiquant aux tribus la beauté de leur organisation patriarcale qui laisse à chacune sa liberté, ne la suspendant que là où le cœur le lui dit. Pour être absolument maître de ce cœur, il en dissimula les erreurs avec tout ce que le christianisme put lui fournir de bon. A ces peuples presque sauvages, il enseigna et prescrivit certaines vertus; il leur promit une vie qui leur assurait la satisfaction de tous leurs instincts s'ils obéissaient à ces vertus. Il n'alla pas et ne pouvait aller au spiritualisme; mais il copia à peu près le résultat des lois spirituelles et se servit de ce document pour moraliser le matérialisme. Pour ses sectateurs, la con-

quête, le commerce étaient, ici-bas, la satisfaction de leurs appétits; et la mort, à côté de leur drapeau, leur promettait la jouissance d'une satisfaction éternelle. Avec ces données, il devait triompher et il triompha ! Ses ordonnances mêmes étaient, au temps où il les imposa, les plus morales de l'Orient ; et son peuple fut le plus sage dans l'Orient tout entier. Elles donnèrent aux scheiks arabes, ses successeurs, un pouvoir et une importance réels de l'Atlantique à l'Inde; et ils ne succombèrent en Occident, que lorsque, arrivant en Gaule, ils eurent à lutter contre certaines vertus plus grandes que les leurs.

Les qualités des Arabes n'étaient cependant pas constituées pour durer toujours; aussi en Orient devinrent-ils fatigués eux-mêmes d'une jouissance continue. Ils s'amollirent jusqu'à ce qu'ils disparussent devant les nouveaux désirs matériels des populations voisines. Ils sont restés mahométans, ne conservant des instructions du Prophète que la croyance dans un paradis qu'ils espèrent encore atteindre, donnant pour le témoigner, comme dans certaines autres religions, trop de part aux excentricités exaltatives, et restant presque partout misérables, mais libres dans la vie d'ici-bas.

Dans le Coran, malgré les erreurs sans nombre qui s'y trouvent, Mahomet fait voir à quel point il se préoccupait de relever l'esprit public des tribus presque sauvages peuplant l'Arabie, et comment il leur inoculait des qualités qu'il croyait nécessaires pour en faire un grand peuple. Heureusement,

d'après son livre, il paraît avoir été convaincu de la grandeur de Dieu et l'adore par ses premiers mots : « Louange à Dieu, maître de l'Univers, le clément, le miséricordieux, souverain au jour de la rétribution. C'est toi que nous adorons, c'est toi dont nous implorons le secours, dirige-nous dans le sentier droit.

« Dieu. Il n'y a pas d'autre Dieu que lui, le Vivant, l'Immuable.

« Rien de ce qui est dans les cieux et sur la terre ne lui est caché. C'est lui qui nous forme comme il lui plaît, dans le sein de nos mères. Il n'y a d'autre Dieu que lui. Il est le puissant, le point sage.

« Si vous mourez ou si vous êtes tués en combattant dans le sentier de Dieu, l'indulgence et la miséricorde de Dieu vous attendent. Ceci vaut mieux que les richesses que vous amassez.

« Pensez-vous que celui qui aura suivi la volonté de Dieu sera traité comme celui qui a mérité sa colère, et dont la demeure sera le feu? »

Dans sa doctrine, peu étendue alors, Mahomet savait que de son temps on ne connaissait presque rien de l'œuvre de Dieu, surtout chez les Arabes; mais qu'un jour viendrait où cette œuvre serait mieux expliquée, mieux conduite par les générations à venir. Il disait : « Dans la création des cieux et de la terre, dans l'alternation des nuits et des jours, il y a sans doute des signes pour les hommes doués d'intelligence, qui, debout, assis, couchés, pensent à Dieu et méditent sur la création des cieux et de

la terre. Seigneur, disent-ils, tu n'as pas créé tout cela en vain.

Au chapitre IV du Coran, on trouve :

« O hommes! craignez notre Seigneur, qui nous a créés tous d'un seul individu ; il créa de lui sa compagne, et puis de ces deux êtres il fit sortir tant d'hommes et de femmes. Craignez le Seigneur au nom duquel vous vous faites des demandes mutuelles, et respectez les entrailles qui vous ont portés; certes, Dieu vous observe. » Les passages suivants sont inscrits au même chapitre, mais sur un sujet différent : « Et toi, Mohammed, nous t'avons envoyé vers les hommes avec mission de prophète. Le témoignage de Dieu est suffisant.

« Celui qui obéit au Prophète obéit à Dieu, nous ne t'avons pas envoyé pour être gardien de ceux qui se détournent de toi.

« Dieu est seul Dieu.

« Quiconque prend Satan pour patron plutôt que Dieu, celui-là est perdu d'une perte évidente.

« O croyants! Croyez en Dieu, en son apôtre, au livre qu'il lui a envoyé, aux écritures descendues avant lui. Celui qui ne croit pas en Dieu, en ses anges, à ses livres, à ses apôtres et au jour dernier, est dans un égarement lointain.

Certains passages du Coran poussent la pensée des Arabes sur le point de départ de la grande science universelle; car on y remarque le passage suivant : « Tout chez lui a sa mesure. Il connaît ce qui est caché et ce qui est manifeste. Il est grand, le Très-Haut.

« Il a créé l'homme d'une goutte de sperme, et voilà que l'homme dispute ouvertement.

« Dieu commande la justice et la bienfaisance, la libéralité envers ses parents; il défend la turpitude et l'iniquité et l'injustice; il vous avertit afin que vous réfléchissiez.

« Soyez fidèle au pacte de Dieu, vous qui l'avez conclu; ne violez point les serments que vous lui avez faits solennellement. Vous avez pris Dieu pour caution, et il sait ce que vous faites. »

Les Arabes sémitiques se regardaient en somme comme les descendants d'Abraham; aussi n'était-il pas étonnant que Mahomet ait surtout cherché, dans la morale de la Bible et même dans celle de l'Evangile, les bases de sa doctrine. Il dit dans le Coran : « Abraham était un homme soumis à Dieu, vrai croyant; il n'était point du nombre des idolâtres.

« Il était reconnaissant pour ses bienfaits; Dieu l'avait élu et dirigé dans la voie droite.

« Nous lui accordâmes une belle récompense dans ce monde, et il est au nombre des justes dans l'autre. »

Pour s'assurer la puissance, Mahomet fait même mieux encore, il rapporte cette parole de Dieu : « Nous donnons à Moïse le livre de la loi et nous en avons fait un guide pour les enfants d'Israël. »

Plus loin il parle de Jésus, de la naissance de Jésus; mais il en fait un prophète son prédécesseur, un successeur de Moïse. Un homme de paix par excellence.

Mahomet dit ailleurs que ce que Dieu promet aux

fidèles est une existence parfaite et sans fin. « Ceux qui auront cru et pratiqué de bonnes œuvres habiteront les jardins de délices.

« Ils y demeureront éternellement, en vertu de la promesse de Dieu, de la promesse vraie ; il est le Puissant, le Sage. »

Ce créateur de l'Islam fit beaucoup pour l'homme et peu pour la femme ; ou, du moins, bannissant l'idée biblique et même chrétienne de la famille, il consentit, pour relever les chefs, à accorder la légitimité à la première épouse ; puis, tombant, comme législateur, dans une des passions à laquelle il aurait dû se garder de coopérer, il autorisa le droit d'étendre la légitimité au second ordre, aux femmes prises légalement dans une autre famille ; et enfin, il déclara que pour ce qui est des esclaves qui charmeraient les croyants, ils peuvent les acquérir. Il établissait ainsi la polygamie à laquelle il joignait le concubinage, faisant de la femme, la mère d'enfants mâles, l'égale du père et autorisant cette connexité illégitime lorsque l'homme le désirerait. Il ôtait ainsi toute valeur à la femme et retirait à son peuple la moitié de son prix. C'est là une des grandes taches de sa loi. Le christianisme était décidément très supérieur au mahométisme !

En tout, Mahomet fut matériel ; c'est ainsi qu'il dit : « Les jardins d'Eden aux vertueux ! Ils y entreront et s'y pareront de bracelets d'or et de perles ; leurs vêtements y seront de soie.

« Ils s'y reposeront sur des sièges, faisant circuler la coupe pleine de boisson délicieuse. Ils auront des

vierges au regard modeste, aux grands yeux noirs, et semblables par leur teint aux œufs d'autruche cachés avec soin. »

Les habitants de l'Arabie avaient certaines qualités naturelles, qui, secondées par une telle doctrine, les plaçaient bien au-dessus des civilisations en décadence. L'intelligence, l'audace d'un homme et surtout l'étude que Mahomet a pu faire des croyances et des législations des peuples voisins, ont conduit ce prophète à utiliser le mieux possible ce qu'il apprenait pour tirer parti de sa propre nation, de ses habitudes sauvages, de ses vertus et même de ses désirs, afin de la lever tout entière, et de la mettre en état d'opérer cette conquête de l'Atlantique à l'Himalaya. Ces gens vivant de rien dans le désert, il les a conduits à acquérir les immenses richesses de l'Asie et de l'Afrique. Il en a fait en un instant des guerriers aussi intrépides que leur espoir de jouissance était grand. Homme extraordinaire, Mahomet, à force de talent, sut utiliser la nature des Arabes. Grand peuple il les fit; mais le désert a été encore plus habile que lui; et, malgré des siècles de grandeur, son peuple est aujourd'hui absolument semblable à ce qu'il était avant lui. Ses tribus parcourent comme jadis des espaces sans fin, n'étant pas plus riches qu'autrefois. Le fond de la croyance qu'il leur a donnée leur est seul resté. Bien d'autres peuples, n'ayant rien d'arabe, se sont convertis à sa religion parce qu'ils ont senti l'utilité des jouissances que cette croyance donnait; mais l'autorité souveraine n'ayant plus existé, la division

est venue. Cette religion, suivie sur une étendue immense, compte aujourd'hui cinq cents sectes au moins; et les caravanes seules vont encore un peu plus qu'avant Mahomet à La Mecque ou à Médine.

Dès 632, année de la mort du Prophète, le succès obtenu par lui fut transmis à ses successeurs. La race arabe tout entière se leva derrière le chef qu'elle choisit; et, passionnée d'acquérir les biens dont elle commençait à entrevoir l'existence, elle marcha, soit vers l'est, soit vers l'ouest. Les premiers Khalifes Abou-Bekre, Omer, Othman et Ali, suivant l'avis émis par Mahomet, donnèrent l'exemple d'une remarquable austérité, ne comblant de richesses que leurs sujets; mais ceux qui vinrent après n'agirent plus de même, et leur fastueuse puissance s'établit avec un despotisme juste parfois, mais autoritaire toujours.

Les Arabes, une fois réunis, le premier succès obtenu, ont agi en bandes immenses, comme celles que conduisait Attila. Elles n'avaient en face d'elles aucune armée puissante et disciplinée; aussi l'histoire nous fait-elle voir que leurs masses, jouant leurs vies pour une croyance, écrasaient forcément des ennemis ne croyant à rien et par conséquent n'ayant aucune raison de perdre leur existence. En maintes circonstances, les Arabes mettent les nations qu'ils combattent dans cette position d'être massacrées ou d'adopter la religion de Mahomet. Devenir mulsulmans était, pour les populations battues, la marque d'un état nouveau qui les avait

surprises dans le principe, mais qu'ensuite elles avaient parfaitement admis, trouvant qu'un changement d'une religion peu pratiquée, comme c'était alors le sort de tout l'Orient, pour une autre, leur donnait une vie matérielle tout aussi commode, dont les agréments faisaient accepter la discipline.

Sous Abou-Bekre, les Arabes conquirent la Mésopotamie jusqu'aux frontières de la Perse, la Syrie jusqu'au delà de Damas, ayant battu d'un côté les armées des souverains de Ctésiphon, de l'autre celles d'Héraclius. Sous Omar, ils s'emparent non seulement du pays, mais de toutes les grandes villes, c'est-à-dire de Jérusalem, Damas, Alep, Antioche, centres de la civilisation orientale. Ils poussent leur marche vers le nord, prennent l'Arménie et la Cappadoce et menacent même Constantinople. Dans les ports de la Syrie, ils forment une marine et s'emparent des îles de Chypre, de Candie et de Rhodes. En 672, ils entreprennent le siège de la capitale de l'empire d'Orient; mais, en 679, c'est-à-dire six ans après, ils en sont chassés, non par la bravoure des Grecs, mais par le feu grégeois. Les empereurs byzantins eux-mêmes, qui ne savaient plus gouverner, trahissent, tuent ou expatrient les chrétiens du Liban qui n'étaient pas de la communion de Constantinople; et les Arabes complètent alors leur conquête de la Syrie, en s'emparant du territoire que la population ne peut plus défendre. Pour l'Égypte, les souverains du second empire romain firent de même. Des chrétiens peuplaient ce

pays; mais pour ceux de Constantinople, ils étaient des hérétiques; aussi, lorsqu'Omar envoya son lieutenant Amrou avec une troupe au nombre dérisoire de quatre mille hommes, s'empara-t-il de Péluse, de Memphis et d'Alexandrie. La plus grande partie de la race égyptienne, appelée les Coptes, s'empressa de payer le tribut demandé, plutôt que de rester les sujets des Grecs, chrétiens comme eux. Les querelles d'évêques tuaient, non seulement l'indépendance des peuples, mais leur intelligence; ils firent si bien que, dans tout l'Orient, la religion chrétienne fut remplacée par l'islamisme.

Sous Othman, la Nubie fut conquise, puis la Tripolitaine, la Byzacène furent attaquées et vaincues. Les richesses prises à Sufetula par l'armée arabe font voir à quel degré de prospérité ces pays, à peu près oubliés des empereurs de Constantinople depuis les campagnes de Bélisaire, étaient parvenus. Le général Zobéir donna à chaque cavalier 3,000 pièces d'or et 1000 à chaque fantassin à la suite de la prise de cette ville romaine (1). Peu de temps après, les Arabes, en battant les Romains ou Grecs qui peuplaient tous les pays du nord de l'Afrique, les Maures, population mélangée des ports de la Tunisie, de l'Algérie et du Maroc actuel et, enfin, les Berbères, population stable et déjà adonnée à la culture, étendirent leur marche jusqu'aux bords de l'Atlantique. Vaincus à leur tour par les Berbères, ils retardèrent encore leur conquête du nord de l'Afrique.

(1) Sufetula, nom romain, est située en Tunisie à l'est de la ville algérienne de Tebessa. Elle porta sous les Arabes le nom de Sbeitla.

En Orient, les guerres civiles chez les Perses leur avaient ouvert le chemin. Dans ces contrées les chefs arabes, une fois vainqueurs, donnent à leurs soldats des récompenses plus grandes encore qu'en Afrique; et leurs conquêtes s'étendent sans limites. Possesseurs alors de Hira, ils fondèrent Koufah et Bassorah, près du golfe Persique, où la plus grande partie du commerce avec l'Inde se concentrait. Bientôt Ctésiphon et Séleucie leur appartiennent, ils s'emparent de la Médie, de la Susiane, du Khorasan, du Sedjestan, puis, combattant les hordes turques, ils traversent l'Oxus et pénètrent jusqu'à la Sogdiane.

Cette invasion de l'Orient fut enfin arrêtée par les guerres civiles, fruits de l'ambition des uns et des autres. La civilisation, très réelle, des pays conquis, leur grande richesse et l'autorité sur des populations sans énergie depuis le changement religieux, laissèrent les chefs arabes se disputer le pouvoir. Ils étaient malheureusement très barbares au fond, et leurs guerres civiles furent souillées d'affreux massacres ; mais l'avantage pour les Arabes, c'est que presque toutes les anciennes populations ayant accepté la religion de Mahomet, les générations suivantes commencèrent à y croire. Transformées ainsi, elles arrivèrent à baser leurs mœurs et leur justice sur une religion qui fut désormais respectée. Outre la civilisation à laquelle les mahométans sont parvenus sous les principaux Kalifes, ils n'ont jamais augmenté sensiblement leur tendance à des idées meilleures ; mais ce qu'ils étaient, ils sont restés.

La religion a acquis, dans le monde musulman, un fond de moralité que personne ne peut offenser sans être frappé par le public lui-même. Tout cela admis, le système arabe est bien loin d'être parfait, mille défauts lui restent, son système étant matérialiste et absurde; mais ayant égard à ceux pour lesquels il était fait, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître la haute intelligence du prophète.

L'histoire arabe dans le septième siècle montre cette nation se précipitant de nouveau dans le nord de l'Afrique, de la ville de Barca sur celle de Kaïrouan, au pays appelé par eux le Magreb, et prenant possession de la fameuse Carthage, centre incomparable de richesses accumulées par les Grecs encore ses possesseurs. Après ces victoires, les Arabes retournèrent en Égypte serrer leur or, puis ils y revinrent de suite en bien plus grand nombre, espérant tous y conquérir des trésors pareils. A leur retour, les Grecs étaient en fuite! Les Berbères pouvaient seuls défendre l'Afrique et ils le firent; mais ils furent vaincus. Les Kabyles restèrent dans les montagnes de l'Atlas. La culture les attacha au sol. D'autres Berbères, séduits par la vie arabe, se laissèrent convertir et se mêlèrent à leurs envahisseurs.

Les Kalifes ont toujours eu une politique habile, mais peu scrupuleuse. Arrivés au bout de l'Afrique et toujours poussés à aller de l'avant, pour conquérir la vaste péninsule espagnole où commandaient encore les Wisigoths, les Khalifes organisèrent les Berbères en armées et les exposèrent les premiers.

Ces bandes de soldats africains purs, quoique mahométans, à peine débarqués y gagnèrent la célèbre bataille de Xérès en 711 ; derrière eux débarquèrent sur la côte andalouse les véritables arabes; et, lorsque leurs chefs divisèrent un peu plus tard le pays complètement soumis en quatre provinces, la garde en fut confiée aux troupes de Syrie, de Perse, de l'Yémen et de l'Irak. Ces Arabes, l'élite de l'Orient, furent relativement faciles pour les chrétiens d'Espagne. Trop distancés de leurs patries ils avaient à craindre des révoltes et ne voulaient en susciter aucune ; de plus la culture et le commerce de cette contrée leur donnaient de magnifiques profits; aussi s'occupèrent-ils d'y former une civilisation dont le tableau que nous transmet l'histoire est excessivement remarquable. Il n'y eut qu'une chose à laquelle les Khalifes ne donnèrent pas une attention suffisante : c'est que cette civilisation, avec le temps, relèverait le peuple autochtone et en ferait un peuple redoutable qui, ne s'assimilant jamais avec les Arabes, les rejetterait un jour vers l'Afrique.

La péninsule conquise, les Arabes finirent par pénétrer en Gaule; et leurs succès dans le Midi de cette région sont dus à la terreur qu'ils avaient inspirée en Espagne. Avançant toujours devant eux, ils durent lutter contre les populations plus guerrières et plus unies du Nord; ils succombèrent à Poitiers, sous les coups de Charles Martel. Ils retournèrent alors vers le midi et tinrent longtemps encore dans les forteresses voisines des Pyrénées, dans le sud de l'Aquitaine et de la Septimanie. Surpris par

les succès de Charlemagne ils durent repasser les montagnes, et furent poursuivis en Espagne jusqu'aux bords de l'Èbre.

Telle est l'histoire de leur conquête en Occident; mais la partie la plus intéressante de ses annales est le souvenir des bases de la science et de la littérature qu'ils y importèrent. Ces premières idées donnèrent des exemples dont les érudits européens ont su profiter.

Dans l'Asie centrale, les Arabes poussèrent leurs conquêtes au delà des limites antérieures. Ayant déjà passé l'Oxus ils parvinrent, dit-on, dans l'Est, à travers le pays élevé de Pamir, jusqu'aux frontières de la Chine; dans le sud, ayant tourné ou franchi l'Indou-Kouch, ils s'emparèrent de la plus grande partie de l'immense vallée de l'Indus et même pénétrèrent dans l'Hindoustan, jusqu'au Gange. Ils ne purent tenir sur les bords de ce dernier fleuve, et la ligne séparative des contrées que parcourent ces deux grands fleuves servit pour longtemps de limite à leurs puissances.

Chez les Arabes, la valeur intellectuelle des maisons régnantes avait une importance de premier ordre. Les Ommiades à qui échut le pouvoir à la suite des premiers successeurs du Prophète ont été les créateurs et les conservateurs de cet immense empire jusqu'en 752. Malgré les crimes qu'une politique heureuse enregistre, mais ne justifie pas, leur famille a été la grande gloire de leur race. Malheureusement, pour la nation arabe tout entière, après eux, ce sont les Abbassides qui s'emparèrent du pou-

voir. Au lieu de commencer leur règne par une série de victoires ou d'ordonnances utiles, leur premier acte fut de répandre des ruisseaux de sang ommiade et de donner lieu dans tout l'empire à des guerres civiles; ils usèrent la vigueur de la race purement arabe et forcèrent un grand nombre de chefs à regagner le désert.

L'Espagne et le nord de l'Afrique cessèrent, sous les Abbassides, de faire partie de l'empire. La grande capitale ne fut plus en Syrie, mais sur les rivages du Tigre. Bagdad remplaça Damas ! Au fur et à mesure que l'omnipotence de ces souverains nouveaux gagnait en gloire et en bons rapports avec leurs peuples et un peu avec leurs voisins, à mesure que la civilisation augmentait, leur pouvoir perdait de son extension. Chaque gouverneur de province finit, à peu près sans guerre civile, par devenir sultan ou possesseur de son gouvernement, en se déclarant toujours le sujet respectueux des khalifes et le vertueux croyant aux grandes doctrines de l'islamisme. Pour les peuples à peu près barbares, chez lesquels ils étaient, ces gouverneurs adoptèrent l'administration établie par les khalifes et favorisèrent le plus possible les relations commerciales. Cette bienveillance était et fut longtemps la source de ces grands trésors dont ils espéraient se servir pour perpétuer leur race; mais de pareils errements surexcitèrent trop de passions et, un jour ou l'autre, provoquèrent de terribles rébellions ou des invasions devant lesquelles les Arabes succombèrent.

L'administration établie par les khalifes présenta des exemples on ne peut plus intéressants. Non seulement ces princes protégèrent les différentes sortes de propriétés ; mais ils établirent des espèces de juges pour toutes les contestations qui pouvaient se présenter. Ils instituèrent même des sortes de commissaires de police chargés de faire exécuter les lois dans la vie civile et de porter secours aux malheureux. Ne connaissant cependant pas l'avantage d'un corps de justice indépendante de toutes relations, dont les décisions devaient mériter d'être particulièrement honorées, ils poussèrent les différentes sortes de négociants à se former en syndicats responsables, c'est-à-dire ayant dans leur partie une certaine autorité. Cette organisation peut avoir son avantage lorsque la composition est bonne, mais elle compromet tout lorsqu'elle est formée de gens peu capables ou trop désireux de bénéfices. Ils oublièrent ce grand axiome : La justice ne peut être rendue dans une chose que si elle ne fait pas partie de cette chose et qu'elle soit elle-même responsable des décisions qu'elle prendra. Les khalifes permirent, dans la suite, des coalitions pouvant être nuisibles à l'État. Elles le furent en effet.

Les premiers khalifes avaient par le fait conquis tout ce qu'ils pouvaient conquérir ; et, en grande partie avec la race arabe dont la force fut consommée dans des proportions tellement considérables, que les populations de cet immense empire, soutenant la famille des Abbassides, repoussèrent l'organisa-

tion purement militaire, c'est-à-dire les Arabes, pour ne plus favoriser que la croissance d'une civilisation nouvelle. Partout ils se levèrent, obéissant à leurs souverains; et la race purement sémique des sectateurs de Mahomet regagna peu à peu et Médine et la Mecque, ne fournissant plus de guerriers que de loin en loin lorsque les khalifes en avaient besoin, ou lorsque l'attaque était trop voisine de leur pays.

Quoi qu'il en soit, le règne des Abbassides atteignit une civilisation de premier ordre. Pour tout l'empire, le khalife resta le chef de la religion de Mahomet, et représenta par conséquent, pour de longues années, le pouvoir suprême. Lasses de combattre, peinées d'être massacrantes ou massacrées, les populations n'aspiraient qu'au repos et ne demandaient qu'à obéir. Elles s'adonnèrent à l'agriculture, un peu en Syrie et beaucoup plus dans les pays fertiles, entre l'Euphrate et les chaînes de l'Himalaya. Les commerçants purent, d'un bout de l'empire à l'autre, s'occuper des transactions et même favoriser d'une façon merveilleuse leurs rapports avec les peuples étrangers. Les caravanes partant de Bagdad montaient au nord-est jusqu'à Samarcande, d'où elles échangeaient leurs marchandises contre des produits chinois; à l'est elles faisaient avec les Indes les mêmes transactions par la vallée de l'Indus; au sud-est, les navires partis de Bassora, non seulement gagnaient la côte de Coromandel, mais presque tous les rivages de la mer des Indes aussi bien à l'occident qu'à l'orient. Les immenses pro-

duits de ces grands voyages, amenés dans la Mésopotamie, étaient ensuite réexportés dans la Syrie, l'Asie Mineure, l'Arabie ou l'Égypte, pour, de là, par le Magrebh, gagner la péninsule espagnole, leur limite à l'occident. Les îles de la Méditerranée n'étaient pas oubliées dans ces transactions. Des produits considérables gagnaient l'Europe, mettant, comme jadis le faisaient les Phéniciens et les Romains, l'extrême Orient en rapport avec l'extrême Occident.

L'agriculture, le commerce, les fouilles dans le sein de la terre, ne furent pas les seules occupations auxquelles les khalifes entreprirent de pousser leurs sujets. L'architecture, préconisée et protégée par ces souverains, se développa sur une ellipse grandement étendue. On vit bientôt s'élever, dans presque toutes les villes de l'Orient, des palais et des mosquées dont les hauts minarets, s'apercevant au loin dans les campagnes, semblaient, comme les flèches de nos églises, appeler les fidèles à l'adoration du Très-Haut.

Dans ces existences orientales, où l'homme étendu passait les premières heures de la nuit à respirer le frais du soir, l'art de la musique était plein de charmes; aussi est-il resté très populaire dans tout l'Orient. Le Coran ne laissait les Arabes ni sculpter ni peindre les images; par conséquent le vrai art grec, dans ces deux ordres d'idées, fut malheureusement laissé de côté par des races qui s'en seraient probablement vaillamment servies; mais, ce que les khalifes n'oublièrent pas de prendre aux Grecs et

aux Romains dégénérés, qui existaient encore en Asie Mineure ou en Syrie, ce fut la connaissance des vieilles traditions et surtout des vieux manuscrits qui, rappelant les âges passés, jetaient dans les esprits des mahométans les bases de sciences dans lesquelles ils se montrèrent bientôt maîtres.

Cultiver son intelligence était la plus grande flatterie qu'un sujet pût faire à son khalife ; des milliers d'élèves fréquentèrent les bibliothèques considérables formées par les souverains dans presque toutes les grandes villes. Les mathématiques, l'astronomie, la chimie, la médecine et enfin la philosophie, malheureusement presque toujours faussée par leurs érudits, se développèrent avec une vitesse et une profondeur que le monde n'avait encore jamais vues.

N'ayant plus besoin d'étendre leur empire, les peuples dits arabes, trouvant pour faire leurs services, des masses d'esclaves d'autant plus dociles qu'ils étaient recrutés dans tous les pays, jouissaient non seulement de la vie, mais des richesses immenses qu'ils avaient rassemblées et de la bienveillance témoignée aux vaincus, ce qui en faisait des sujets fidèles. Cet heureux état dura surtout sous les règnes d'Haroun-al-Raschid et d'Almamoun, khalifes profondément remarquables, qui avaient mis tous leurs soins à consacrer et à soutenir cette civilisation superbe ; mais le temps marchait, après eux la décadence augmenta, amenée qu'elle était par les ambitions des différents gouverneurs ou par des sectes religieuses que le luxe exorbitant dévia de leurs origines.

Si l'on contemple l'histoire des nations qui ont jeté dans le monde un grand éclat, on est forcé d'arriver à des conclusions qui menacent singulièrement de se répéter à la suite des temps, mais qui, grâce à Dieu, laissent toujours un progrès derrière elles. Une civilisation monte généralement pour des peuples que des guerres heureuses ont rendus puissants; les arts, l'industrie, le commerce, les sciences, croissent avec leur pouvoir, donnent une brillante époque où, par l'autorité des chefs régnants, des découvertes intéressantes sont faites et amènent la grande prospérité intellectuelle aussi bien que matérielle. Puis, la jouissance des détenteurs du pouvoir finit par les entraîner à des fautes qui, plus les jours s'écoulent, d'inconsidérées deviennent graves et nuisibles. La puissance commence à échapper aux maîtres, d'abord aux extrémités de l'empire, puis elle en arrive à se perdre au centre même. L'ambition, fruit d'une trop grande jouissance, n'étant pas contenue par des lois générales, se produit partout et en toute matière. L'homme n'obéit plus, et, dans les occasions les plus perfides et les plus criminelles, en arrive à disputer chaque lambeau de l'autorité. Cette ambition atteint même ceux qui s'occupent des sciences. De l'habitude de chercher en tout le Créateur, en scrutant son œuvre on parvient souvent, pour se faire une place dans ce monde, à trouver que tout ne s'y passe pas le mieux possible. On tâche d'arracher chaque chose au divin maître et même à le nier. Les écoles de philosophie générale divaguent; et, ayant perdu le principe des

principes, voient les causes et les effets, absolument dissemblables de ce qui faisait la prospérité de tous. Ils commencent à dire que Dieu est une fable, que la propriété est un vol, qu'il ne faut pas manger d'animaux parce que l'animal est semblable à l'homme intellectuellement parlant. Le plus abject matérialisme prend tout, l'athéisme domine et, en dominant, ne laisse plus subsister que la guerre incessante, partout répétée, qui, faisant ressembler l'homme à la brute, le conduit tout droit à la plus infecte des barbaries.

L'empire arabe a eu tout cela ! A sa grande prospérité, sa décadence a promptement succédé au physique comme au moral. Ce vaste État, né dans le septième siècle, au dixième s'en allait en lambeaux. Non seulement, chaque jour ses provinces lui étaient enlevées, et ses chefs périssaient dans les plus affreux supplices, mais la théorie de Mahomet qui avait compris une partie réelle du caractère humain, en faisant honorer le Créateur et en promettant une vie future agréable à ses croyants, se trouva sapée par des écoles qui, rejetant ce qu'il avait conçu comme la vérité, ou suscitant les passions insensées, employèrent mille moyens pour le démolir. Heureusement, pour la gloire du prophète, une partie des mahométans n'a pas été capable de s'occuper des sciences; ils ont seulement conservé de ses doctrines ce qui leur appartenait bien et ce que le prophète leur avait enseigné : un respect des uns pour les autres et surtout l'adoration de leur Dieu ! C'était pour une vaste partie du monde un grand

progrès ; souhaitons qu'en tous temps cet exemple soit suivi !

Un peu avant l'an mil de Jésus-Christ, les restes de la puissance arabe disparaissent de l'Asie, et les empires qui s'étaient déjà élevés sur leurs débris, comme ceux des Ghaznévides, successeurs des Samanides à l'Orient, des Bouides en Perse qui régnaient du Khorassan au golfe Persique au sud de Bagdad, furent détruits et ravagés par la première grande incursion des Turks seldjoukides, qui, ayant passé l'Oxus, pénétrèrent dans l'Asie occidentale. Cette grande armée, résultat du rassemblement, sous une même autorité, de toutes les tribus habitant le pays au nord de l'Oxus jusqu'au sud de la Sibérie, était en partie hunnique, en partie kirghiz, et la masse fortement mongole. Quelle que soit du reste son origine, elle était beaucoup trop nombreuse pour le territoire peu fertile, qu'on a nommé plus tard le Turkestan ; aussi cherchait-elle à s'introduire sur un terrain nouveau en se convertissant à l'islamisme, ce qui lui ouvrit forcément le passage de l'Oxus, et lui permit d'entraîner avec elle des populations déjà soumises et converties par les Arabes. Les Turks seldjoukides, abusant de leur sorte de victoire, se firent tellement craindre, depuis le Khorassan jusqu'au tiers de l'Asie Mineure, qu'à Bagdad, le dernier des Abbassides se démit, en faveur de leur chef, du titre de commandeur des croyants et fit de ce sauvage le chef suprême, le sultan matériellement comme spirituellement, de tous les musulmans. Cet État victorieux, du reste, de l'invasion des Turks

dans l'ouest et le sud, dura peu; et l'immense empire qu'ils formèrent finit avec Malek-Schah, et les khalifes abbassides purent reprendre momentanément le pouvoir. L'autorité était du reste si mal et si peu établie chez les Turks seldjoukides, qu'à la mort de Malek-Schah, chaque province réclama sa liberté. La Perse, le Kerman, la Syrie et l'Asie Mineure se formèrent en États indépendants.

Dans l'Orient, au delà de l'Indus, à la fin du douzième siècle, bien des événements s'étaient passés. Des guerres incessantes avaient été entreprises sur les frontières de ces contrées par les Arabes ou les gouverneurs des provinces voisines, comme jadis entre les Aryas, les Mélaniens, les Dravidiens et les Kouschites. Les musulmans y combattaient les adorateurs de Brahma et de Vichnou; et cette fois encore, ceux venant du nord l'emportèrent, et la loi, comme la religion de Mahomet, prêchées par les Gourides de la vallée de l'Indus, devinrent celles d'une partie des habitants au nord du Gange.

A la fin du onzième siècle, lorsque commencèrent les croisades des nations de l'Occident contre le monde mahométan, ce fut dans des pays déjà détachés de l'empire des Arabes, qu'elles eurent lieu. L'Asie Mineure d'abord, puis la Syrie, furent les théâtres de ces glorieux combats. Emad-Eddyn et ensuite Nour-Eddyn, qui commandaient les musulmans, étaient les maîtres de toutes les villes célèbres entre l'Asie Mineure et l'Égypte; et lorsqu'ils cessèrent d'exister, ce fut le sultan Saladin qui, combattant les croisés, établit son autorité, de la fron-

tière orientale de la Tripolitaine à l'ancienne Susiane. Homme, dit l'histoire, de qualités incontestables, il copia Haroun-al-Raschid, il fit de l'Égypte et surtout du Caire un séjour élégant et dans lequel il s'efforça de faire séjourner et les savants et les artistes; mais, et ce fut là un des grands défauts du monde musulman, les qualités du père passent rarement à ses enfants. Leur éducation n'est presque jamais qu'un effet du hasard. Il est bien rare de la trouver sérieuse. Les fils d'ailleurs ne succèdent que peu souvent à leur père; à peu près inconnus les uns aux autres, après avoir lutté, ils finissent par s'égorger. C'est ce qui arriva en Égypte après la mort de Saladin. Son empire fut divisé et son pouvoir eût été perdu pour ses descendants, les princes ayoubites, si les croisades avaient été régulièrement et sagement conduites. Les guerriers de l'Europe féodale n'étaient malheureusement pas en état, ni comme nombre, ni comme unité de commandement et d'opérations, de relever une civilisation qui ne leur appartenait pas. Le grand avantage dont les Croisades ont été l'origine, pour les Francs en particulier, existe dans les rapports qu'elles leur ont procurés avec la civilisation arabe, autrement avancée que la leur. Les sciences, les arts, l'industrie dont ils n'avaient qu'à peine l'idée, les ont étonnés à leur arrivée en Asie; et beaucoup, revenant ensuite en Europe, en ont rapporté les principes. Ce que les croisés ont gagné là est venu se joindre aux éléments de données à peu près semblables qui, de l'Espagne, commençaient à monter jusqu'à eux.

Au milieu de toutes ces discordes civiles ou morales qui frappaient les musulmans à la fin du onzième siècle, il importe de citer une secte cruellement dévergondée, dite du Vieux de la montagne. Elle imposa pendant près de deux cents ans sa volonté à une grande partie de l'Asie occidentale; et sa renommée fut telle, qu'elle parvint jusque en Europe. Ce ne fut jamais que ce qu'on appelle une bande de voleurs. Prendre tout ce qu'avaient les autres pour augmenter leurs jouissances, tel était leur but. Les crimes furent leur élément; et, lorsque par hasard ils ne voulaient pas tuer, ils employaient la terreur. Excités les uns contre les autres, ils se combattirent, et finirent par disparaître sous une invasion bien plus forte qu'eux, où leurs cruautés aussi stupides que féroces n'étaient pas comprises.

Les Mongols, peuple immense, qui, vers le commencement du treizième siècle après Jésus-Christ, apparurent vers le nord de la Tartarie et le sud de la Sibérie, d'où les Turks étaient sortis, venaient des contrées orientales comprises au delà des montagnes de Thian-Chan, entre l'Altaï, le pays de Kachkgar et le désert de Gobi, jusqu'au fleuve Amour, au nord de la Mandchourie. Cette immense contrée entourée presque partout de chaînes de montagnes si difficiles à franchir, forme le territoire d'où sont parties, à l'origine, plusieurs des invasions qui, à des époques indéterminables, se sont portées vers l'ouest. Le seul côté où des défilés peuvent être franchis par des populations devenues trop nombreuses, est celui

où s'ouvrent les vallées situées entre le Thian-Chan et l'Altaï. Elles conduisent au nord du Syr Daria, dans le pays appelé aujourd'hui celui des Kirghiz vers le lac Aral, au centre du Turkestan. C'est là que se précipitèrent les Mongols commandés par Gengis-Khan, et c'est là aussi qu'ils parvinrent au Khorassan et au nord de la Perse, en battant les Turks et les Arabes, rejetant les uns et les autres, partie vers l'ouest, partie vers l'est par la vallée de l'Indus. En 1258, les Mongols prirent et ravagèrent Bagdad, pour se butter ensuite contre les Mamelouks, milice très brave créée par les sultans d'Égypte et composée d'esclaves circassiens. Ces Mamelouks restèrent à peu près les maîtres dans l'Asie occidentale, jusqu'au delà de l'année 1500, où ils furent exterminés par le sultan des Turks, maître de Constantinople et devenu le chef suprême de l'islamisme.

Depuis la prise de cette grande puissance jusqu'à sa perte, les Mamelouks eurent à lutter contre de terribles événements. Tamerlan ou mieux Timour, le descendant de Gengis-Kan, maître à peu près, en 1370, de tout l'empire mongol, se précipita vers le Khorassan; et, barbare sauvage, il saisit les contrées au sud de la mer Caspienne, près de la Géorgie. Puis il conquit la Perse, passa le Tigre et reçut la soumission de Bassora et de Mossoul. Il va ensuite dans le nord, ravage la Russie du sud, puis revient en Asie, court vers l'Inde où il s'empare de tout le nord du fleuve le Gange. De là il retourne en Occident, combat le chef des Turks Bajazet Ier, passe dans la Syrie, s'empare d'Alep, bat les Ma-

melouks, prend Damas, puis Bagdad où il construit cent vingt tours sur les remparts avec 90,000 têtes. Il rasa même la ville de Smyrne que défendaient les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. De là, retournant à Samarcande, il voulait conquérir la Chine, lorsqu'en 1405, un refroidissement le tua. Ainsi avait passé cet affreux orage. Timour fut, dit-on, une bête fauve rusée pour préparer son manger, mais dont la digestion difficile compromettait le résultat. La seule chose intéressante qu'il saisit dès le principe, fut l'intérêt de la religion mahométane, surtout pour ses sujets qui n'avaient à peu près aucune croyance. Il protégea cette religion partout ; mais, sauf Bajazet, il tua presque tous les mahométans dont il put s'emparer. Quarante-huit ans après sa mort (1453), les Mamelouks vaincus définitivement, les Turks ottomans s'emparèrent de Constantinople, terminant en Asie l'histoire dite du Moyen Age.

Tandis que se passaient en Orient tant d'événements redoutables et nuisibles, comme ceux qui viennent d'être simplement indiqués, les populations de toute la partie de l'empire de Mahomet, de l'Égypte jusqu'à l'océan Atlantique et celles de l'État que ces souverains arabes créèrent dans la péninsule espagnole, sentirent un jour, et même assez promptement, le besoin de ne plus obéir en tout et pour tout à ces khalifes, dont les nouvelles mettaient un temps tellement long à leur parvenir. D'autres événements les avaient peut-être remplacées après le départ, et ce retard nuisait considérablement à

l'union de ces deux parties de l'empire. Les séparer était nécessaire. En 756, l'État formé en Espagne par les Arabes appela et accueillit le seul des Ommiades échappé au terrible massacre de cette famille. Il le prit pour sòn khalife, et la péninsule ibérique échappa ainsi aux khalifes abbassides. Dans le Magrebh, pendant les années qui suivirent la conquête, les deux partis des Arabes et des Berbères, ayant des mœurs différentes, se combattirent longuement et cruellement jusqu'au moment où, fatigués les uns et les autres, ils s'accordèrent à peu près pour régner dans des contrées voisines. Ils se divisèrent en deux parties, non comme populations de races diverses, mais comme étendue des pays occupés. La contrée dont il s'agissait borde la Méditerranée, de l'Égypte à Tlemcen, vaste surface laissée sous l'autorité spirituelle des Abbassides, et qui fut gouvernée par la dynastie arabe des Aglabites. De Tlemcen à l'océan Atlantique, c'est-à-dire le vrai Magrebh où les khalifes alides s'emparèrent complètement du pouvoir, ils formèrent un État indépendant, ayant pour longtemps tous ses rapports avec les Arabes sujets des Ommiades d'Espagne. Ils construisirent et prirent comme capitale la ville de Fez.

Les Aglabites attirèrent et fixèrent pour un moment, dans leurs villes de Tripoli, de Kairouan et de Tunis, une partie des sciences et des arts dont les éléments leur vinrent de Bagdad et que releva encore le spectacle des ruines sans nombre dues aux Romains et aux Grecs. Comme les Arabes

d'Espagne, ils créérent une marine qui, malheureusement, fit souvent la loi sur la mer Méditerranée; leurs troupes débarquaient sous le nom de Sarrasins et le cimeterre au poing, sur les côtes de France et d'Italie, sur les rivages de la Corse, de la Sardaigne et surtout de la Sicile. De cette dernière île ils chassèrent les armées envoyées de Constantinople, et dans le neuvième siècle s'en emparèrent. Leur civilisation suivit de près leur conquête; et leur long séjour, au lieu de nuire à ce pays, le transforma en une contrée plus riche et plus peuplée qu'au temps où les Grecs de Constantinople en étaient les maîtres.

Avec la fin de la dynastie des Aglabites, la gloire des Arabes du nord de l'Afrique cessa, la décadence commença dans cette contrée et dans le grand État antérieur; des principautés musulmanes peu étendues s'y formèrent. Le Magrebh seul résista à cette division. Les khalifes, vivant surtout en dehors des autres, y ont maintenu ce vaste État qui prend aujourd'hui le nom d'empire du Maroc.

En Espagne, cette même race arabe avait aussi obtenu de merveilleux succès dans la civilisation qu'elle y introduisit; mais là, comme ailleurs, le désir de jouissance fit naître des divisions, et dans le onzième siècle, la décadence eut aussi son tour. L'empire, commencé dans la péninsule en 711, par la bataille de Xérès, finit en 1492 par la prise de Grenade. Ferdinand le Catholique et Isabelle furent bien alors les maîtres de l'Espagne; et, dans le siècle suivant, tous les Arabes, Berbères ou Maures qui

s'y étaient établis, en furent chassés et rejoignirent leurs races en Afrique.

Cette expulsion des Arabes d'Espagne est bien, au Moyen Age, la fin de leur histoire; mais la partie qui, pendant ce long et si intéressant récit, mérite encore d'être indiquée, c'est celle des découvertes qu'ils firent en bien des genres et qui représentent l'immense amélioration apportée par eux à la civilisation générale. Ce qu'ils créèrent fut loin de périr tout à fait avec eux, ils furent, soit par les Croisades, soit par la Sicile, soit même par l'Espagne, les propagateurs en Europe de sciences et de pensées extrêmement remarquables.

Leur histoire se ressentit évidemment de l'excessif matérialisme dû au Coran; mais en même temps les Arabes furent conduits par les doctrines de ce même livre à l'étude de la nature. Cette manière d'envisager les choses leur fit prendre une philosophie dont le matérialisme était la base. Tout, dans leur existence, les ramenait à combiner et à chercher ce que les choses seraient le lendemain; tandis que chez les chrétiens, tout ce que l'Évangile leur avait indiqué était établi sur la pensée d'une vie future, où l'âme devait recueillir les bénéfices si elle avait bien rempli sa mission. L'Arabe fait tout pour jouir ici bas et continuer les mêmes jouissances dans l'autre monde; tandis que le chrétien négligeait et même martyrisait sa vie matérielle, pour en obtenir une parfaite au delà. L'un a succombé quand le matérialisme a tout anéanti; l'autre, partant du matérialisme le plus affreux, a rendu la spiritualité meilleure et

augmenté le désir de gagner le ciel. La doctrine du Coran, malgré toute sa valeur, a conduit à la mort, tandis que les enseignements du christianisme ont conduit à la vie!

En science comme en philosophie, les Arabes adoptèrent toujours cette combinaison qui se rapporte essentiellement au matérialisme, qui consiste à étudier l'effet et de partir de cet effet pour remonter à la cause. C'est ce qu'ils firent en tout et dans toutes les sciences; aussi leur histoire finit-elle plus promptement! Les sectateurs des théories de Mahomet ont employé mille points de départ pour remonter à la perfection; mais ils ont eu en cela un inconvénient qu'on y rencontre forcément, celui de ne savoir, pour monter, qu'ajouter à leur première marche. Si parfois ils améliorent un moment leur principe, presque toujours ils se perdent. Il leur faudrait inventer un augmentatif; or l'ombre d'une différence fait quitter la vraie voie. Au contraire, en partant du plus haut, on ne s'égare jamais. Si l'on fait une erreur, on revient sur ses pas et l'on finit toujours par se placer dans la voie droite. Si vous remontez un fleuve, vous trouverez toujours ses sources; si au contraire vous partez d'une source quelconque dans un pays que vous ne connaissez pas, vous avez grande chance, même bien orienté, de ne jamais arriver à l'embouchure. Souvent, ce petit cours d'eau se perd en route. Comme chez les Arabes une partie de la science actuelle a été construite sur la même idée que, concluant d'une saine étude de la nature, elle mènerait à Dieu; mais parfois, la nature

bifurque en tant de points que ces sciences ne savent plus où aller. C'est ce qui arrive chaque jour. Du plus petit on n'enjambe pas le plus grand; les jambes pour qu'on le fasse n'ont pas encore assez poussé; tandis que du plus grand on peut toujours enjamber le plus petit.

Les Arabes, conduits par la doctrine qui se trouve inscrite au Coran, éprouvèrent un immense besoin de connaître comment tout se passait dans l'univers. A la suite de leurs conquêtes et de la grande gloire qui fut leur partage, leur intelligence se développa, et ils cherchèrent autour d'eux ce que les savants des autres peuples avaient déjà énoncé sur les faits naturels. Ce fut surtout aux Grecs qu'ils s'adressèrent. Désireux d'apprendre, leurs praticiens s'empressèrent de traduire les anciens ouvrages; ils fixèrent leur attention sur les matières qui y étaient traitées, et particulièrement sur l'astronomie. Savoir ce qui se passait dans le ciel fut un de leurs premiers désirs; mais ils sentirent en même temps l'importance qu'avaient les mathématiques pour qu'on puisse avancer dans cette science, et firent mille efforts pour mener leurs études l'une à côté de l'autre. La mécanique même eut une part dans leurs travaux; aussi les voit-on faire de sensibles progrès scientifiques sous les souverains Almanzor, Haroun-al-Raschid et Almamoun. Dans ce temps on remarque Mashallah, l'astronome, et Hegia-ben-Yousef, le mathématicien, le traducteur d'Euclyde. Haroun-al-Raschid, dit l'histoire, fit don à Charlemagne d'une fameuse horloge et Almamoun fit réviser l'Al-

mageste de Ptolémée. Ce dernier khalife fit même mesurer un degré du méridien, évaluer l'obliquité de l'écliptique qui fut fixée au nombre de 23°, 33', 52", touchant de bien près celle reconnue aujourd'hui de 23°, 27', 37"; il fit entrevoir certaines questions se rapportant aux éclipses, aux comètes, aux équinoxes et même aux taches du soleil.

Au fur et à mesure de l'écoulement des années, les grands noms arabes ou mieux mahométans qui s'occupèrent de ces sciences sont : Alkendi, qui composa deux cents ouvrages de tous genres, Albategni, le Ptolémée arabe, Alkuhi et Aboul-wéfa, mathématiciens tous deux en même temps qu'astronomes, ils cultivèrent la trigonométrie. Ils trouvèrent les sinus, les cosinus, les tangentes et les cotangentes ; puis vint le célèbre Avicenne et, à la cour de Mahmoud le Ghaznévide, le glorieux Albirouni. Des écoles astronomiques, des observatoires pour mieux dire, s'élevaient dans le dixième siècle à Damas, à Schiraz et durèrent même, à Samarcande, jusqu'au petit-fils de Tamerlan. Ce n'est pas seulement en Asie que ces sciences prirent un pareil développement, c'est en Afrique, au Caire, à Kairouan, à Ceuta, à Tanger et à Fez ; c'est en Espagne, où Cordoue, Grenade et Tolède possédaient de grandes bibliothèques scientifiques, que s'instruisaient les Arzachel et les Averroës.

Lorsque les Arabes commencèrent à apporter leur concours à l'instruction générale, la cartographie n'était guère connue de l'humanité que par les travaux très curieux et même très intéressants,

faits dans les sociétés grecques ou romaines par les Eratosthène, les Hipparque, les Posidonius, les Marius de Tyr et les Ptolémée. Ces travaux étaient plus ou moins faux au point de vue des distances. Jusqu'à la seconde période du Moyen Age, les quelques notions, sorties de ces érudits, dans la représentation de la terre, ne furent guère conservées en Occident que par l'Église catholique, qui, pour empêcher leur disparition, les renferma dans le fond des couvents; mais ce sont surtout les Arabes qui, dans les neuvième et dixième siècles, en traduisant les auteurs grecs et en corrigeant leurs erreurs, lorsque les progrès de leur astronomie leur donnèrent un meilleur point de départ, bonifièrent sensiblement la cartographie.

Non seulement les mesures furent améliorées, mais les voyages, donnant chaque jour des faits géographiques nouveaux, les cartes se corrigèrent sensiblement sous le rapport de la reproduction des formes, soit générales, soit de différents pays et des distances des centres de populations de chaque contrée. Les savants arabes, outre leur nombre, étaient des voyageurs éminents. Parcourant tous les pays où avaient lieu des relations commerciales, ils étendirent, soit par écrit, soit sur leurs cartes, les notions déjà acquises de la géographie générale. Que de voyageurs ont lentement parcouru ces inmenses chemins de Cordoue à Bagdad, à Delhi ou à Samarcande, laissant au monde à venir de bien curieux travaux! A partir du dixième siècle, les Ibn-Haukal, les Al-Istakhri, les Macoudi, les Edrisi,

les Abou'l-Hasan, les Abou'l-Féda et tant d'autres encore ont laissé des descriptions bien intéressantes et bien complètes du monde arabe; mais, vers le quatorzième siècle, les divisions survenues partout commencèrent à les arrêter dans leurs voyages et, malgré le grand mérite des Ibn-Batoûtha, des Ibn-al-Ouerdi, leurs sucesseurs décroissent rapidement, et comme énonciateurs des faits et surtout comme diseurs de la vérité. Les traditions non justifiées commencent à prendre trop d'empire et à compromettre l'histoire.

L'appétence des voyageurs était de trouver quelque chose qui amenât une jouissance, une satisfaction, sinon pour eux, au moins pour leurs contemporains ; aussi firent-ils attention à tout ce qui les entourait; dans le sol ils découvrirent des métaux, ils examinèrent attentivement la botanique et se firent, en chaque endroit, les négociants des produits naturels dont ils avaient pu reconnaître l'utilité, encourageant même la production animale sur tous les points nécessaires. Partout leur grande intelligence se manifesta; et le résultat fut un développement de l'activité commerciale. Leur marine elle-même, soit dans la Méditerranée, soit dans les mers de l'Inde, y gagna sensiblement.

La pharmacie et surtout la médecine firent de grands progrès, malgré l'alchimie et l'astrologie qui y furent trop souvent mêlées; la pharmacie conduisit aux notions de la chimie élémentaire. En médecine, science excellente, mais pour les Arabes essentiellement matérialiste, puisqu'elle vit de la

constatation d'une chose sur une autre, ils eurent encore comme base, outre ce que les latitudes des différents pays leur permirent de découvrir et d'observer, la traduction des travaux qu'avaient laissés les Grecs. Leurs noms les plus sérieusement connus dans l'étude de cette science furent : Mesué, le médecin d'Haroun-al-Raschid, Honain, qui refusait à son khalife de combattre un mal par l'usage d'un poison et qui voulait que ses remèdes ne donnassent que du bien aux malades. Plus elle avançait, plus cette science comptait de noms justement célèbres : les Rhazès, les Avicenne, les Averroës dont les ouvrages traduits furent, à côté des Grecs, le point de départ de la médecine en Europe.

Si de ce savoir, si utile à l'humanité, on passe à une sorte de médecine spirituelle qui s'appelle la philosophie, et qu'on tienne à savoir à quels progrès elle parvint, on est très étonné de la marche adoptée. Ce fut la doctrine absolument matérialiste, sur laquelle le Coran était établi, qui prédomina. Elle est encore, chez les islamites, celle de tous les croyants; et c'est justement l'intelligence supérieure qui, partout où elle s'est produite, ne voulant plus admettre le fond de cette doctrine destinée à exciter les masses, a donné lieu à toutes les sectes qui ont tant et si malheureusement divisé les populations de l'empire arabe. L'intelligence a eu très fortement raison de sortir du matérialisme; mais, se trouvant trop souvent seule et trop restreinte, elle n'a pu lutter avantageusement. Elle a commencé à chercher à se faire des points de départ en traduisant Pytha-

gore, Socrate, Platon, Aristote; mais elle s'est perdue par ses oppositions à la doctrine des masses et par la multiplicité des voies qu'elles a suivies. Partie de théories nombreuses, elle enfanta des sectes absolument divergentes et toujours prêtes à se contrecarrer, dont les premières données ne furent bientôt plus que des divagations. Au lieu de rassembler l'intelligence pour en faire usage, elles ne groupèrent que la bêtise humaine; et, au lieu d'être de grandes écoles philosophiques, elles ne rassemblèrent que des bandes humaines se combattant. Faire comprendre la suprême spiritualité à des êtres croyant à la matérialité, et n'avoir pas d'origines sérieuses et solides, c'est les faire divaguer.

Les philosophes arabes ont été très forts, très savants; mais ils ne sont jamais arrivés à rien : le matérialisme général les a toujours vaincus, soit en les anéantissant, soit en les divisant à l'infini. Le christianisme était bien autre chose que le mahométisme; et, chaque fois qu'une intelligence se développe, il lui enseigne qu'elle se rapproche de Dieu. Le Coran, au contraire, dit à ses croyants: Voici ce que Dieu ordonne; obéir à sa loi sur la terre, c'est mériter la récompense qu'il s'est engagé à donner. Or il était bien facile d'entretenir la jouissance bornée et matérielle de cette récompense, tandis qu'il est encore presque impossible de soupçonner l'excessive béatitude de l'âme rapprochée de Dieu. Le matérialisme se fera sentir sur terre, chez les chrétiens comme chez les islamites; mais les uns ont l'ordre de le vaincre, et les autres ont la liberté

de s'y abandonner dans une certaine mesure; au de là de la mort, pour les seconds, il continuera d'exister et disparaîtra pour les premiers. C'est ce qui, jusqu'ici, a conservé l'humanité, c'est ce qui, un jour ou l'autre, la sauvera!

Malgré la foule d'erreurs qu'ils émirent et l'absolue insignifiance dans laquelle ils ont fini par tomber, les philosophes arabes eurent un grand mérite. Plus la lutte était rude, plus elle fut soutenue par des savants perspicaces, plus elle compta dans ses soldats des organisations de premier rang. Leur nombre a été grand; partout de bonnes écoles, partout des maîtres d'écoles érudits. Partout des hommes d'autant plus remarquables que leurs noms s'attachent à des masses de sciences malheureusement diverses, et qu'ils y ont gagné, en corrigeant, lorsque c'était possible, une doctrine par l'autre, la facilité de grands progrès dans chacune des parties. Les plus célèbres s'appelaient : Al-Gazali, Avicenne et Averroës! Hélas, ce furent de grands hommes, mais ils ne purent conclure de même et leur savoir leur a permis de reconnaître les lacunes de leurs conclusions. Ils ont proposé des doctrines plus ou moins élucidées par Platon et Aristote, sans déclarer qu'ils les croyaient vraies. Ces savants, qui font honneur à l'humanité, n'ont pas été des révélateurs; mais d'excellents chercheurs. Ils ont dit ce qui leur avait semblé à peu près vrai; mais ils n'ont pas dit : le Vrai, c'est cela! Al-Gazali a mis quelque part : « Il existe des principes inconnus à l'homme, qui sont la manifestation divine »; Avicenne a vivement prôné

le panthéisme oriental et, enfin, Averroës a écrit : « Dans l'homme il doit y avoir deux intelligences qui se corrigent l'une l'autre. La première est l'intellect universel, la seconde est l'intellect humain actif; l'une modifie l'autre et la raison est cette modification. » Ce sont là de grandes et intéressantes philosophies, sans qu'aucune soit la vérité. Averroës seul la soupçonne!

Les musulmans nous ont laissé un bien curieux ouvrage, dont l'intérêt montre comment ils comprenaient la vie humaine. On y voit que le spiritualisme en est absent, mais l'auteur tire de son intelligence une façon charmante de recommander la vertu en se servant du matérialisme poussé à ses dernières limites. Il s'agit de l'ouvrage intitulé : *Le livre des pensées jaillissantes par le savant distingué, le client de Dieu Abou'l-Kaçem Mahmoud ben Omar, surnommé Zamakhschari*. Ces quelques versets, pris au hasard, sont empruntés à la traduction de M. Barbier de Meynard.

« Méfie-toi du dévot qui t'excuse, mais ne néglige pas le fidèle qui te blâme.

« La pureté du cœur est un vêtement plus sûr que la meilleure cuirasse; quiconque s'en dépouille ne rencontre que le malheur.

« Le sot ne goûte pas plus les douceurs de la sagesse que l'homme enrhumé n'apprécie le parfum de la rose.

« La mémoire la plus sûre a ses moments d'oubli; le cœur le plus tendre ses aspérités.

« Que chacune de tes actions ait pour but de

plaire à Dieu; sinon toutes tes œuvres seront stériles.

« Les signes de la chute prochaine d'un État sont le développement de la peste et l'amoindrissement de l'agriculture.

« Les cadeaux (faits aux juges) favorisent l'injustice.

« Les blessures que fait la langue sont quelquefois plus cruelles que celles de l'épée. On guérit les blessures de la lame ; celles que fait la langue sont inguérissables.

« Récompense un bienfait par un bienfait. Que Sirius est brillant à la suite d'Orion !

« La science est une montagne dont la montée est rude et la descente douce et aisée. L'ignorance est une citerne où l'on arrive facilement, mais d'où l'on sort avec peine.

« Ne dépose pas ton secret dans un autre coffre que le cœur d'un ami noble et sincère.

« Un peuple, lorsqu'il méprise la religion, est balayé par le mépris et moissonné par la destinée comme l'ivraie.

« L'orgueil n'ajoute rien à la grandeur, ce n'est rien de plus que le vent qui gonfle un tambour.

« Homme avide de richesses, assez longtemps tu as été semblable à un enfant à la mamelle; à quand le sevrage? »

Cette manière d'exprimer à quel degré l'intelligence s'est développée en philosophie morale prouve que, non seulement dans le monde arabe, mais dans toutes les nations soumises à la loi musulmane, le

Coran a été, par suite certainement de sa constitution essentiellement matérielle, le trait d'union qui a joint l'Espagnol, le Syriaque, le Mongol et l'Indien. Cette influence qu'eut le Coran sur la philosophie, il l'eut aussi sur la littérature. Il fournit un modèle, et fut la base dont partit le style oriental pour tous les usages sérieux, soit en science, soit en poésie. En fait d'histoire pure, les siècles où a brillé la civilisation arabe ont laissé des souvenirs très curieux, mais loin encore, bien loin de Tacite. La curiosité se satisfait en parcourant leurs œuvres, et c'est avec un grand plaisir qu'on ouvre les Abou'l-Féda, les Ibn-Khaldoun, les Makrisi, les Macoûdi et les Hadji-Khalfa. Bien d'autres aussi ont laissé des œuvres remarquables; mais les tyrannies sous lesquelles vivaient leurs auteurs ne leur ont pas permis de développer leurs pensées. C'est plus sur les faits acquis que s'étendent les historiens arabes que sur des appréciations, fruit du raisonnement ; ils sont surtout remarquables par les détails qui font pénétrer dans la vie. Tout ce qui est matériel remplit leurs récits; mais ils oublient généralement de parler de ce qui est spirituel.

Les Arabes se sont servis de la poésie pour exprimer les pensées qui frappaient leur esprit; mais elle aussi, ils l'ont toujours concentrée sur le fait qu'ils voyaient. Chez ce peuple à vie simple mais nomade et guerrière, c'est, comme chez tous les Orientaux des pays chauds, surtout le soir, dans le calme de la nature, que la poésie se produit. Les traditions, l'orgueil des tribus, l'honneur des

défunts, firent de leurs œuvres des annales glorieuses où, malgré leurs couleurs différentes, les historiens modernes trouvent des masses de renseignements précieux. Faites ou dites entre le dernier repas et le premier sommeil, chez les vrais Arabes changeant sans cesse de place, ces poésies étaient forcément très courtes et ne se rapprochaient en rien des chants sans fin des poètes tranquilles de l'Inde.

Là où le commerce accumulait les richesses, l'architecture augmentait considérablement de valeur. Ce que les mahométans, se faisant aider par les Grecs, construisirent de mosquées ou de palais, est impossible à énumérer. De Cordoue, de Séville, de l'Alhambra, de Kairouan à Damas, à Bagdad, à Samarcande et dans le nord de l'Inde, que de monuments scientifiques sont nés de leur art! On peut encore juger aujourd'hui de la beauté et de la majesté de ceux que les guerres civiles ou les invasions n'ont pas détruits.

Ce qu'il y a de plus curieux et de plus intéressant dans cette grande civilisation arabe, c'est le rôle qu'elle a joué dans le reste du monde. Tandis que l'Europe, désolée par le Moyen Age, ne pratiquait plus qu'en secret ce que lui avait légué la civilisation romaine et que les guerres écartaient heureusement les Grecs, les Arabes prenant, outre leurs qualités personnelles, ce que Constantinople put leur fournir, mirent l'Occident en contact avec l'Orient, portant jusqu'en Espagne ce qu'ils avaient récolté chez les empereurs byzantins, comme sur les frontières

de la Chine et de l'Inde. Représentant la vie matérielle, ils en rassemblèrent les avantages, en donnèrent connaissance aux pays chrétiens dont les populations encore plongées dans une existence presque sauvage, soutenues par leur religion essentiellement spirituelle, purent unir les matérialités l'une avec l'autre et les corriger l'une par l'autre.

CHAPITRE III

CRÉATION DE L'AUTONOMIE DES NATIONS OCCIDENTALES.

Le récit des parties importantes de l'histoire du Moyen Age nous force à repasser de l'Orient à l'Occident et à revenir, dans l'empire des Francs, à l'organisation si évidemment remarquable créée par Charlemagne.

Il faut se rappeler ici que ce fils de Pépin le Bref avait, comme chef de peuples barbares, une compréhension admirable des défauts de son temps et des mesures à prendre pour les atténuer. Son génie se rendit compte que les victoires de ses armes n'étaient pas suffisantes pour faire durer son œuvre; et il espéra assurer à ses descendants la possession de ses États en se faisant proclamer empereur d'Occident, comme les souverains romains et en s'intitulant le défenseur de l'Église. Il s'était parfaitement rendu compte que chez les religieux il pouvait retrouver le peu de science, de règles législatives ou administratives dont il avait le plus vif besoin. Il savait qu'une intelligence encore supérieure à celle des masses était là, et il fit tout pour l'avoir avec lui.

Le clergé le reconnut bien vite comme un parfait protecteur; et, de leurs efforts combinés, naquit un véritable essai de retour à la civilisation.

Pour empêcher tout trouble de se produire chez des populations qui demandaient sans cesse à marcher en avant, l'empereur, toujours uni au clergé, s'empressa de présider, ou mieux de faire présider par ses agents toutes leurs assemblées. Il en atténua ainsi les effets, et donna l'habitude de ne parcourir que les voies qu'il ouvrait avec intérêt. Dans ses Capitulaires il fit admettre une organisation gouvernementale où, pour des ordres donnés, l'obéissance remplaça l'acquiescement à l'opinion des masses. Il arriva aussi à cette grande donnée qui fut le premier repos de toutes les races peuplant alors l'Europe, à la création ou mieux à l'encouragement du droit de propriété. On voit que cette œuvre remarquable est avec Charlemagne et, surtout après lui, la base de l'histoire. Pour parvenir à cette jouissance de possession, on se battra affreusement, mais la conséquence sera toujours la même, c'est-à-dire la fixation des races. Par là Charlemagne réglementait aussi sa puissance en ordonnant que quiconque devenait possesseur de terre devait le service militaire. Il se montra tellement soigneux des règlements que demandait une bienfaisance absolue, qu'il devint, pour le peuple comme pour les soldats, l'homme le plus populaire. Devant les chefs et le clergé, il sut prendre et soutenir les intérêts du peuple et fut le juge suprême. S'il disposait, pour un but quelconque, des premiers de ses

sujets, il leur donnait le titre de *missi dominici* ou missionnaires gouvernementaux, et les récompensait ensuite largement, en biens ou en richesses que ses conquêtes lui amenaient.

Une des grandes gloires de Charlemagne c'est d'avoir essayé de relever l'éducation des jeunes gens, dans des termes tels, que pour l'avenir elle bonifiait sensiblement leur emploi. Il démontrait et il prouvait qu'une excellente éducation jointe à une religion parfaite étaient pour lui l'origine de tout bon gouvernement. Il appela autour de lui, pour l'aider dans son œuvre, le moine saxon, le savant Alcuin, Théodulf, évêque d'Orléans, saint Benoît d'Aniane, Eginhard enfin; tous devinrent les éléments de son conseil suprême et leurs services eussent aidé à relever la race franque si la faiblesse de son successeur, les divisions et les querelles de ses petits-enfants, n'avaient rejeté l'Occident dans une époque affreuse. Durant plusieurs siècles, ces discordes rappelèrent les souvenirs les plus odieux de l'invasion des barbares. Cependant, malgré l'abandon de l'œuvre de Charlemagne, il resta quelques souvenirs bien vagues et bien cachés, soit dans les couvents, soit dans quelques châteaux, de ses grandes lois, de ses bonnes ordonnances qui, retrouvées un jour, aidèrent à tirer les peuples de la misère où l'ambition mal ordonnée les avait conduits.

Lorsque les peuples ne sentirent plus l'omnipotence de Charlemagne, il y eut chez eux comme un réveil de tous les instincts. Chacun chercha une jouis-

sance ou la satisfaction d'une ambition.; et comme l'homme auquel la discipline n'en impose plus ne peut y arriver qu'en attaquant ceux qui ont ce privilège, une série de guerres civiles commença, là surtout où des invasions étrangères, comme celles des Normands, ne vinrent pas détruire les populations ou les soumettre. Dans cette lutte, chacun chercha à réunir autour de soi ceux qui pouvaient dominer ou qui partageaient son ambition; d'où naquit forcément ce qu'on est convenu d'appeler la féodalité. Le possesseur d'un fief réunit ceux qui jadis étaient vaincus, ceux qu'on lui avait donnés comme serfs en récompense de ses services; il en devint le maître d'abord, puis au milieu des guerres incessantes, le maître protecteur. Le comte réunit ses hobereaux, c'est-à-dire ses inférieurs à qui il avait procuré des serfs ou des terres; le duc, ses comtes; et le chef d'une race ou d'une haute association, le possesseur de provinces, ses ducs. Chaque partie du territoire devint la propriété du donataire d'alleux, s'augmentant en étendue et en puissance, suivant les offices dont ils avaient rempli la charge et que concédait le souverain. Lorsqu'un chef rendait justice à ses vassaux, c'est avec le concours des pairs de ces vassaux, protecteurs de leurs droits.

Pendant la féodalité le clergé aussi eut une part à remplir. Il fit même tellement, soit par les bénéfices obtenus, soit par les dons des fidèles, qu'il finit par posséder une partie très notable du territoire de toute l'Europe occidentale. La propriété étant encore très mal établie, les masses populaires y

gagnèrent. Le clergé sut, soit par les croyances dont il conduisait la marche, soit par les guerriers qu'il appelait à le protéger, attirer les populations autour des églises ou des couvents. De grandes villes s'y formèrent, et une paix relative y régna. C'est autour du clergé que la civilisation commença à renaître. Au temps de la féodalité, les individus vivant sur le même territoire et toutes relations leur manquant à l'extérieur, les dispositions et les intérêts étant les mêmes, le culte de la famille, ce principal agent d'un état meilleur, prit un vigoureux essor. Dans cette vie du *home*, comme on dit en Angleterre, les femmes, les mères créèrent l'agrément du logis; il eut une importance de premier ordre et releva la valeur de l'humanité. Dans la solitude du château ou de la chaumière, le clergé même instruisit les femmes bien plus que les hommes. Elles devinrent, par les soins qu'elles donnaient, leur religion et leur gaieté, la joie du foyer; et leur œuvre combinée avec la trêve de Dieu, qu'ordonna le clergé, eut une part des plus sérieuses dans la fin de l'anarchie.

Dans la première partie du Moyen Age, les provinces se coalisèrent entre les mains des descendants de Charlemagne et créèrent ces États, qui, par la suite, sortant de cette famille, furent tour à tour soumis, tantôt aux uns, tantôt aux autres. Du grand empire des Francs se formèrent d'abord trois empires d'étendue moindre : celui des Gaules qui fut surtout celui des Francs, la Lotharingie et la Germanie. Puis, un peu plus tard, le grand État

d'Occident se divisa en neuf parties qui s'appelèrent : l'Italie, la Germanie, la Lorraine, la France, la Navarre, la Bourgogne cisjurane comprenant la Provence, la Bourgogne transjurane comprenant la Suisse, l'Aquitaine et la Bretagne. La couronne impériale passait en Germanie.

Pendant cette période, les Normands-Danois ou Scandinaves, sortis de la Chersonèse Cimbrique, du sud de la Suède et de la Norvège, non contents d'être établis sur les côtes nord-ouest de la France, envahirent lentement l'île de la Grande-Bretagne qu'ils finirent en 1066 par conquérir définitivement lorsque Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, y gagna la bataille d'Hastings. Les Pictes et les Scots furent rejetés par les Normands vers le nord, en Écosse, et dans les petites îles de l'Atlantique. Dans la Grande-Bretagne, les vainqueurs s'assimilèrent peu à peu les Saxons et les Danois qui avaient conquis avant eux cette partie de l'Angleterre. En Irlande les Normands combattaient contre la population qui semble être un reste important de la race ibérique du sud aux temps primitifs; de là ils pénétrèrent, en voyageurs émérites, jusqu'au Groënland, au Labrador, puis, enfin, dans l'ouest extrême, aux États-Unis actuels, à la latitude où la vigne poussait. Dans le sud, on les trouve même, plus tard, ravageant les côtes de la péninsule ibérique et gagnant la Méditerranée où ils se fixèrent momentanément dans le sud de l'Italie et en Sicile. Dans l'est, ils se jetèrent dans la Baltique, et, passant les embouchures de la Vistule et du Niémen,

ils pénétrèrent dans les terres, s'emparèrent de Novogorod et y créèrent, dit-on, les bases de l'empire russe.

Ce vaste moyen d'autonomie, déclaré par toutes les races de l'empire carolingien, se développa pendant les neuvième et dixième siècles; le onzième vit ces conséquences d'autonomie s'affermir. C'est pourquoi, lorsqu'en France, Hugues Capet, appelé au pouvoir en 987, trouva que l'extension des populations qu'il allait être appelé à régir était moins étendue que leur race ne le comportait, essaya de pousser son pouvoir en France au delà de la province de Paris. Comme ses successeurs, il chercha à étendre son action et à quitter les compétitions en partie locales pour celles, beaucoup plus vastes, dont la conquête de grandes régions était l'objet. De gouverneur de province il arriva à être le maître, puis il chercha à devenir chef d'État. Cette idée bien prise, intelligemment prise, s'accordait parfaitement avec le désir qui était celui de la population, de moins craindre au dehors et de prendre son chef comme protecteur au dedans, contre la quantité de châteaux forts récemment établis.

Les Capétiens représentaient la justice protégeant le faible contre le fort; il se servait dans ce but, et de leur pouvoir, et de leur force. De même dans cette race, le roi également soutenu par la petite noblesse et le clergé, et se servant du peuple qui partout lui tendait la main, se montrait au besoin, lorsqu'une loi était violée, le défenseur du comte contre le duc.

Chaque jour son triomphe s'augmenta, ainsi que le nombre des provinces plus ou moins soumises. A la fin du dixième siècle et au commencement du onzième, le territoire reconnaissant le pouvoir capétien s'étendait de Bruges à Narbonne et à l'embouchure du Rhône, de la Bretagne aux sources de la Saône.

Vers la fin du onzième siècle, cette longue bande des provinces capétiennes s'amoindrit par la faiblesse de ses souverains, qui n'en occupèrent réellement que le centre; mais autour d'eux des événements célèbres eurent lieu. La conquête de l'Angleterre par Guillaume eut pour la nation française le tort énorme d'enlever pour un temps trop long une grande partie du territoire de l'ouest, héritage de la famille de Normandie. Le royaume de Portugal fut également fondé dans la péninsule ibérique; mais tout cela était pour l'Europe d'une importance de second ordre, comparé aux grandes querelles entre les papes et les empereurs d'Allemagne.

Les affaires politiques en Allemagne eurent des conséquences sérieuses et de longue durée. La première question fut la base sur laquelle l'empire allemand s'éleva, c'est-à-dire l'élection du souverain par d'autres grands seigneurs, presque ses collègues. Obtenir sa régularité fut tout ce qu'il y eut de plus orageux, et, le résultat atteint, la conséquence fut naturellement la mise à exécution du besoin qu'ont les peuples du nord, de descendre vers le midi. Ces races obéissent à cette grande loi, d'aller toujours

où la vie est la plus facile. Devant ces invasions redoutables, les populations de la péninsule italique ne pouvaient fuir, entourées qu'elles sont par la mer ou des montagnes infranchissables; elles cherchèrent donc à les repousser. Dans la défense de leur territoire, deux choses leur donnèrent une certaine force : c'est un reste bien affaibli, mais un reste enfin, de la civilisation romaine et la puissance que l'église chrétienne avait obtenue, et avec laquelle sa diplomatie commandait un peu partout. Devant le nombre et le courage militaire, l'Italie eût certainement succombé si, au nord en particulier, et dans l'est, des guerres civiles allemandes, entre les grands ducs féodaux et des attaques d'autres peuples, n'avaient arrêté l'envahissement combiné des Germains et des Teutons.

Ce grand combat entre le Nord et le Sud eut comme prétexte la querelle dite des *Investitures*, nom donné à la lutte du temporel que représentait l'empereur d'Allemagne, considéré quelque peu comme l'empereur d'Occident, et le spirituel que soutint le Pape, maître absolu de tout le clergé de l'Europe, et particulièrement de l'Italie. Des théories nouvellement émises par le Pape, il résultait que nul autre que lui n'avait eu, en aucun lieu, le droit d'investir un clerc d'un bénéfice ecclésiastique. C'était se donner une influence primordiale, se rendre maître de tous les biens, de tous les couvents, de tous les évêchés, et devenir supérieur de l'Europe si les empereurs d'Allemagne n'y avaient fait opposition. Cette grande puissance obtenue,

elle donnait au chef du christianisme tout le temporel, mais anéantissait le spirituel. Ce triomphe complet eût certainement fait tomber la civilisation à peine née, tandis que la lutte prolongée, ayant besoin de tous les progrès pour atteindre la victoire, le Pape dut consacrer ses soins à se servir de cette arme spirituelle, nourricière d'une civilisation plus grande. Dans cette lutte qui embrassa une grande partie de l'Europe, pour être vainqueur, d'un côté comme de l'autre, on chercha à progresser; et tandis qu'en Italie, les arts, les sciences et la littérature commençaient à surgir, d'autres puissances, moins près de l'action de cette grande querelle, se développèrent assez pour en prendre plus tard la succession. Elles se trouvèrent un jour assez fortes, sans nuire à l'Église, pour ne pas laisser la théorie des investitures s'implanter chez elles, pour ne conserver au culte chrétien que le spiritualisme, la seule base de la morale, de la justice, de la science, de l'art et pour faire un grand pas dans l'Union avec le Créateur.

Les inconvénients de la querelle des Investitures se sentirent à un degré tel qu'au bout de peu de temps, vers 1122, chacun des partis craignant l'autre, une entente réellement nécessaire et abolissant la partie principale du motif de discorde essaya de rétablir la paix. Les conditions secondaires subsistèrent cependant; et les dissensions auxquelles elles donnèrent lieu changèrent, mais la chose ellemême continua. On ne chercha plus, comme au temps de Grégoire VII et d'Henri IV, à établir ou

à combattre l'omnipotence de l'Église; mais on fit de nombreux efforts pour conserver ou enlever au Pape une puissance matérielle qu'il tâchait d'acquérir et dont le prix était, pour l'instant, le gouvernement de l'Allemagne et de l'Italie. Ces deux contrées furent le théâtre des suites de cette grande querelle ; seulement cette fois, deux hautes familles s'y trouvaient en présence, dont l'une était le résultat de la diplomatie ecclésiastique. Il s'agit des maisons de Saxe et de Souabe; c'est-à-dire : de Welfs et d'Hohenstaufen. Ce sont leurs partisans qu'on a nommés, en Allemagne comme en Italie, les Guelfes et les Gibelins. Les Guelfes, défenseurs du Pape et de la puissance ecclésiastique étayée sur une force assez considérable, étaient soutenus surtout par les habitants des grandes villes italiennes. Les Gibelins se composaient des soldats de l'empereur d'Allemagne ; leur puissance ressortait de tous les États du Nord.

Dans cette seconde lutte, aussi barbare que la première, où les Papes luttaient contre les empereurs, les Italiens prirent leur principal point d'appui dans l'enceinte des fortifications de leurs villes importantes. Pour modèle d'organisation ils rétablirent la municipalité romaine et préparèrent une telle résistance qu'ils finirent par repousser Frédéric Ier, Barberousse, en Allemagne, et qu'ils créèrent, dans le nord de la péninsule italique, cette série de petites républiques où se développèrent, en peu de temps, et les arts et les sciences.

Ces grandes luttes entre le Nord et le Sud, suspendues à la mort de Barberousse, reprirent en Italie avec Henri VI d'un côté, et Innocent III de l'autre. Ce dernier songea à retrouver pour l'Église, mais avec des moyens nouveaux, la puissance autocratique à laquelle les discussions sur les investitures avaient donné lieu. Il ne fallait plus parler de l'ancienne manière de procéder; il chercha donc une combinaison différente pouvant agrandir démesurément sa puissance; il fut au moment de réussir. Dans l'Europe entière le clergé, grâce à des errements, bien préférables à tous ceux qui furent mis au jour autour de lui, avait obtenu, chez les populations, un pouvoir étonnant. Quiconque ne marchait pas avec lui, marchait contre lui; et chacun de ses décrets pour le bien des peuples devait être suivi de point en point. Son prestige était immense, et sa juridiction, secondée par les masses, permettait à ses anathèmes et à ses excommunications de frapper même les rois. Innocent III, se servant de cette puissance, devint en quelque sorte le maître de l'Europe; mais les citoyens italiens, réunis dans leurs villes, virent de trop près la politique et les mœurs du haut clergé; ils ne tardèrent pas à ne plus obéir à cette tyrannie nouvelle. Chez les autres peuples européens, les développements de cette omnipotence étaient parfois si grands qu'ils blessèrent la féodalité tout entière, et qu'en France, particulièrement, on ne put prolonger longtemps leur existence. Tant que le clergé prit la bonne morale pour monter, tout fut favorable

à sa marche ; mais lorsque, parvenu au sommet de la montagne, il voulut trop jouir de ses succès, le chemin s'écroula sous lui et, matériellement, il descendit bien plus vite qu'il n'était monté. Ce n'est pas à dire qu'il ne lui resta pas un pouvoir considérable; mais il ne put l'énoncer qu'en se servant du spiritualisme pour adoucir les effets de la matérialité chez les masses et concourir au relèvement des âmes !

Au bout de peu de temps, en Italie, les querelles particulières surgirent de tous côtés. Les villes et les provinces, les unes Guelfes, les autres Gibelines, se combattirent comme faisaient les empereurs des deux partis. Frédéric II arriva à y dominer presque entièrement jusqu'au jour où, devant sa condamnation par Innocent IV, affermissant sa couronne sur sa tête, par un geste vigoureux, il s'écria : « *Elle n'en tombera pas que des flots de sang n'aient coulé. Souverains de l'Europe : si je péris, vous périrez tous!* » Mais sa destinée ne le laissa ni vainqueur ni complètement vaincu : il mourut, et la date de sa mort (1250) fut la fin de la domination étrangère en Italie.

Cette date coïncide à peu près avec la fin des Croisades. Ces expéditions en Orient avaient été entreprises par le nord de l'Europe et surtout par les Français; mais les Italiens, occupés de leurs querelles avec l'Allemagne et de leurs discussions intérieures, se servirent plus de leur tendance à une civilisation nouvelle qu'à leur action comme peuple. Des Croisades ils recueillirent les bénéfices, car elles furent, pour

eux, une bonne affaire; elles furent une occasion de développer leur intelligence commerciale et de recevoir, non seulement du numéraire, mais des marchandises. Ils aidèrent à transporter en Asie les chevaliers francs, anglais ou allemands, et revinrent, non seulement chargés des produits d'Orient achetés par eux aux chevaliers vainqueurs, et revendus bien plus cher en Italie, mais ils se servirent de ces marchandises comme modèles et apprirent, en même temps, où étaient et quels étaient les bons débouchés commerciaux de l'Orient. Partout où ils purent, ils formèrent des comptoirs; ils créèrent la lettre de change. Après les Croisades, ils restèrent les grands entrepositaires, voire même les banquiers de tout le bassin oriental de la Méditerranée, avec l'occident de l'Europe et firent naître chez eux une richesse et une civilisation qu'ils mirent à l'abri des gonfalons de Pise, de Gênes, de Venise et même de Florence. Serviteurs des chevaliers, ils surent prendre tout le bénéfice que procurait le sang de leurs maîtres.

Dès que les descendants de Frédéric II furent chassés ou tués en Italie, toute l'action de ce pays se porta vers ces républiques nouvelles qui, par leur organisation aristocratique, avaient seules quelques chances de durée; malheureusement le désir, au moyen de la richesse acquise, de se distinguer en tout, amena un luxe encore absolument inconnu en Europe au Moyen Age et créa, au bout d'un temps relativement très court, des centres de mœurs extrêmement fâcheux. Un demi-siècle

à peu près après la mort de Frédéric II, lorsque les papes résidaient à Avignon, les Italiens, libres alors, achevèrent de constituer les divisions territoriales qu'ils avaient commencées pendant leur lutte avec les Allemands. La Sicile passa, plus ou moins, à la maison d'Aragon, le pays de Naples, c'est-à-dire le sud de l'Italie, à celle des Bourbons d'Anjou. Le nord de la Péninsule se changea en tyrannies aristocratiques où la prospérité était tout entière dans l'intérêt du maître; ou en tyrannies démocratiques, qui étaient, naturellement et partout, le produit de toutes les ambitions ineptes. Ces dernières prenant leurs directeurs un peu au-dessus de la plèbe n'eurent quelque chance de durée que jusqu'au moment où des ambitions plus vulgaires les firent succomber à leur tour. A Milan, se trouvent accolés les Torre et les Visconti; les Scalla brillent à Padoue et à Trévise; la maison de Savoie régit le Piémont, celle de Gonzague, Mantoue, et celle d'Este, Ferrare. Dans les grands ports ou les grandes villes, se forment les républiques qui, toutes, ont une glorieuse histoire lorsqu'elles combattent au dehors; mais, toutes aussi, succomberont le jour où, victorieuses et richissimes, elles seront forcées de lutter contre leurs ambitions intestines. Elles s'appelaient Venise, la république commerciale aristocratique; Gênes, la république commerciale démocratique; Pise qui, vaincue par Venise, fut absorbée par Florence, la république bourgeoise qui devint la capitale de la Toscane. En Italie, plus de lois : ce pays était devenu un foyer de vices éhontés en

tous genres. Toute morale y était rejetée; les bénéfices et l'ambition étaient les seuls buts particuliers. Les Italiens ne croyaient plus à la religion, la conduite fâcheuse de l'Église les en empêchait; et peut-être ne seraient-ils jamais revenus à la respecter, si leurs ridicules mais incessantes querelles avaient duré bien longtemps. A la fin le calme revint, quelques bons instincts cachés reparurent et permirent de recréer, pour chaque point particulier, de petites législations qui essayèrent de relever les masses. Plus heureux que le Dante, avec le temps, la partie vraie et parfaite de la religion reprenant le dessus, les Italiens retrouvèrent une portion de cette paix perdue, que le grand poète cherchait en vain. Ils arrivèrent, hélas! sans avoir retrouvé la morale, à jeter les bases d'une époque dont les restes font encore voir la grandeur. Au Dante succède Pétrarque qui, en chantant les attraits de Laure, cherche à rehausser la femme, dont Boccace ne ternit que trop la moralité, en attendant que l'Arioste et le Tasse relevassent et l'honneur et la compagne de l'homme.

A partir de la fin du onzième siècle, les Européens occidentaux, les Italiens exceptés, poussés par le désir d'ôter aux mahométans la possession du Saint-Sépulcre, entreprirent les grandes expéditions qu'on a nommées les Croisades. Sauf des erreurs commises par des peuples trop peu instruits se lançant dans de pareilles entreprises, leurs opérations constituent l'époque la plus remarquable du Moyen Age.

Ce ne sont pas seulement par les faits d'armes glorieux qui s'y trouvent accomplis que ces événements sont pleins d'intérêt ; mais c'est, comme cela a déjà été indiqué, par l'initiation aux découvertes, au commerce et à la science des Arabes que les Européens doivent le commencement de relèvement de la vie qu'on est convenu d'appeler la Renaissance et qui fut la mère de la civilisation moderne. Par suite des Croisades, les Européens firent un grand pas. Ils revinrent à des idées plus saines et arrivèrent, heureusement, à se ranger sous l'empire des lois.

De tous les peuples, les Francs furent ceux qui prirent le plus de part à ces expéditions; et parmi les nations guerrières ce furent eux encore qui en tirèrent le progrès le plus immédiat. En France, comme en Europe, du reste, soutenir une même cause n'atténua pas complètement les querelles de province à province, de pays à pays; mais, du moins, en diminua les effets. Les guerriers parlant une même langue se réunirent, se groupèrent autour d'un chef commandant de leur race. Les races que leur position géographique avait rendues voisines s'aidèrent pour résister à l'ennemi ou pour le vaincre. Les habitants des contrées qui s'étendent de l'embouchure du Rhin à la Méditerranée, du Jura ou des Alpes à l'Atlantique, montrèrent, en prenant part aux Croisades, qu'ils formaient une même nation. Il y eut parmi eux bien des disputes; mais, ce qui en résulta, c'est qu'à un titre ou à un autre, ils

étaient, à peu près, les sujets des rois de France.

Avec les Croisades, non seulement le commerce prit un développement jusqu'alors inaccoutumé, mais la fabrication nécessitée par les départs contribua singulièrement à renforcer les corps d'industrie et à augmenter les populations des grandes villes. Ces corps de métiers une fois réunis se créèrent une législation dans la cité qu'ils habitaient. L'organisation communale commença à se développer. De là naquit une force matérielle très grande, s'étendant au fur et à mesure que la bourgeoisie augmentait; et il se fit aussi de place en place de grands centres offrant une résistance intellectuelle aux erreurs du temps. Ces réunions furent dans le principe et dans bien des cas les servantes des rois. Par leurs consommations, elles en arrivèrent à bonifier les campagnes voisines en leur demandant des produits plus nombreux; et en cas de danger elles augmentèrent leur garnison des ouvriers ruraux. En un mot, après les Croisades, la féodalité fut moins complète qu'avant et les seigneurs, pour la conserver, eurent à lutter non seulement contre les rois, mais contre les grandes villes.

L'Église, lorsque les Croisades finirent, sentit ce que ces énormes expéditions avaient produit sur l'Europe entière. Elles avaient émancipé quelque peu les esprits et, avec les querelles entre l'Allemagne et l'Italie, avaient notablement diminué la popularité des Papes. Dans le treizième siècle, en Europe, moins l'Italie, on était toujours très religieux; mais l'autorité du clergé perdait considéra-

blement. Les chefs de l'Église le comprirent et sentirent la nécessité de donner à l'esprit général une force nouvelle à leurs prétentions; ils ordonnèrent et autorisèrent la création des ordres prêcheurs et mendiants : les Dominicains, les Franciscains, les Carmes et les Augustins. C'était une armée de prédicateurs qu'ils formaient; dans le principe ils étaient fort utiles parce qu'ils firent pénétrer dans les mœurs un esprit religieux plus sévère et qu'ils prêchèrent l'utilité de lois générales où les peuples n'avaient qu'à gagner; mais aussi étaient-ils les cohortes pontificales auxquelles les chefs de l'Église donnèrent trop d'autorité et dont ils abusèrent.

Dans le nord de l'Europe, les règles des ordres monastiques ne pouvaient plus être les mêmes que dans l'occident. Chez les nations encore un peu barbares, en face d'autres restées païennes, comme en Russie et dans la presqu'île scandinave, ces ordres remplissaient leurs devoirs en guerroyant. Ils furent faits chevalier set, comme tels, les membres de l'ordre teutonique, copie des ordres de Saint-Jean ou des Templiers, acquirent l'épée à la main la propriété de la Prusse du Nord, de la Livonie, de l'Esthonie et de la Courlande. Pendant longtemps l'ordre teutonique rendit aux populations chrétiennes des services réels, favorisa et encouragea le commerce du Nord; mais les Papes n'avaient plus grande action sur lui. Ces ordres se trouvèrent mêlés à toutes les querelles des pays septentrionaux où ils firent une sorte de police dont les résultats furent

très heureux pour les indigènes de ces contrées.

A côté des ordres religieux, admirables surtout dans leur première époque, lorsqu'ils aidèrent les populations à entretenir des jours meilleurs, se produisit dans la bourgeoisie des grandes villes une manie de légiférer allant et beaucoup trop vite et beaucoup trop loin. Dans un grand nombre de cités le conseil communal voulut de suite s'exonérer de la puissance des seigneurs et parfois des évêques, en créant une résistance sérieuse. Les villes du nord de la France l'avaient essayé en vain pendant les onzième et douzième siècles; mais bien peu s'y étaient convenablement prises et beaucoup avaient agi dans des termes assez blessants pour réunir contre elles les forces extérieures. Ce n'est que longtemps après que leurs habitants ont pu mettre en action des lois assez bien organisées pour faire la base d'une administration régulière. Dans certains cas, où les discussions devenaient menaçantes, les communes finirent même par en appeler au roi de France, qui leur accorda son aide pour lutter contre les malversations auxquelles elles étaient en butte; mais il ne s'entremit nullement pour décider quoi que ce fût touchant leur personnalité. Elles devenaient sujettes du roi, en France du moins, conservant leurs lois particulières autant qu'elles n'en imposaient pas à la législation générale ordonnée par le souverain. Le roi de France, en maintenant son pouvoir sur ces villes, empêcha qu'elles ne devinssent une série de petites républiques, dont la plus odieuse et la plus cruelle anarchie eût été le résultat

immédiat ; et du reste, en très peu de temps elles se seraient mangées entre elles. Il va sans dire que, réclamant le secours du roi, en cas de nécessité, elles lui devaient un certain impôt et le service militaire. Sous cette position politique, les sujets des querelles si sanglantes parfois entre les partis, comme à Florence, n'eurent pas lieu ; et sous le règlement ordonné et l'intervention de l'autorité supérieure, le commerce, l'industrie, la bonne entente de la vie prirent le dessus. Les populations eurent, dès lors, moins de politique dans leur existence; mais à tous les égards une valeur et une satisfaction plus grandes. Ce fut du quatorzième au seizième siècle le lot de la France; dans cette bourgeoisie mise souvent en contact avec le gouvernement central, le souverain fut plus d'une fois heureux d'y trouver un homme qu'il pût introduire dans ses conseils.

En Angleterre, au contraire, c'est en affaires générales pour tout le pays que les communes créées en quelque sorte par les soldats après la conquête prirent leur part. Aussi les communes anglaises jouirent-elles comme ensemble de grands privilèges qui n'étaient qu'une partie des choses publiques tout aussi intéressantes pour elles que pour la noblesse non féodale. Ce sont ces choses générales qu'il fallut traiter dans l'intérêt de tous, et qui engendrèrent la grande Charte. La chambre des communes un peu inférieure, mais très voisine de la chambre des lords, fut le domaine des députés du second ordre qui eurent une grande part dans les conseils de

l'État. L'administration générale anglaise ne peut être mieux dépeinte que par cet exemple : Dans un pays quelconque un régiment s'arrête et s'établit; il a le colonel, le lieutenant-colonel et les chefs d'escadron qui forment son conseil supérieur, sa chambre des lords; mais il a aussi les capitaines et les lieutenants qui, instruits, ayant plus ou moins passé par les écoles, éprouvent le besoin de s'occuper de la chose publique. Ces derniers, laissant donc les soldats de côté, demandent à former un conseil de second ordre, la chambre des communes qui, un jour, très poussée par les sous-officiers voulant y pénétrer à leur tour, cherchera de la popularité en en admettant quelques-uns, jusqu'à ce que des idées préconçues par ces nouveaux venus les fassent se déclarer partisans de folies qui, un de ces jours, comme dans d'autres pays, réduira la discipline du régiment, jusqu'à ce que le soldat écrase son colonel.

En Allemagne la question organisatrice est différente encore; les empereurs ayant à lutter, plus même qu'en France, contre l'excessif pouvoir des chefs de provinces, cherchent des alliés dans les populations des grandes villes; et, plus tard, lorsque, vaincus à leur tour, leur puissance ayant, en certaines parties, considérablement diminué, ce sont les villes qui possédèrent la force qu'elles avaient acquise en luttant avec l'empereur contre les seigneurs directs de leur contrée. Les plus grandes, les plus commerçantes ou industrielles, représentèrent un jour une force assez imposante pour avoir leur part individuelle, mais rare cependant, dans les

diètes de l'empire. Elles furent redoutables, mais restèrent isolées, n'étant les alliées ni des uns ni des autres.

S'étendre ici sur la rivalité des pouvoirs souverains en France et en Angleterre, parler des grands fiefs que les rois de la Grande-Bretagne possédaient sur le continent, ce serait faire le récit d'une histoire spéciale, ce qui est absolument hors de cette œuvre; raconter le détail des Croisades, ou parler de Godefroy de Bouillon, de Philippe-Auguste, de Richard Cœur de Lion et de saint Louis, ce serait se lancer dans des panégyriques qui touchent relativement peu au fond de ce travail; quant à l'importance que prit alors la royauté française, ce serait indiquer également dans quelles conditions cette royauté put obtenir une popularité. Or, pour savoir comment le roi de France devint, pour les siècles suivants, le premier roi de l'Europe, il faut se reporter à la partie morale et intellectuelle de cette période. Laissant même de côté cette affreuse guerre de Cent ans qui fit tant de mal à la France et qui ne cessa que devant une véritable explosion du patriotisme et de la foi religieuse guidés par Jeanne d'Arc, il est préférable de dire quelques mots des premiers efforts faits au Moyen Age, vers les remèdes à porter aux événements que la matérialité, basée sur la féodalité des provinces, causait presque seule. Il est bon de savoir si la spiritualité humaine, commençant à se développer, n'offrirait pas les prémices d'une civilisation future marquant un grand pas dans le rapprochement avec la divi-

nité. Ainsi, entre l'histoire des organisations anglaise et française, on trouve cette remarquable différence, c'est que la Grande-Bretagne tendait surtout et avant tout à la liberté individuelle qui, favorisant le droit et le commerce, rejetait au second plan la politique générale, l'intelligence ou la religion. Elle était surtout et avant tout matérialiste. Pour la France au contraire, elle était basée sur une politique partant de l'obéissance hiérarchique, puis sur la création de centres qui soutenaient le chef reconnu, au moyen de toute la justice, de toute l'intelligence, de tout l'avancement que la spiritualité acquise dans les rapports avec l'Église chrétienne répandait. L'organisation française en arriva, au bout d'un certain temps, à être soutenue également par l'existence d'un recrutement militaire facile, par les magistrats légistes du Parlement, les docteurs de l'Université et le Conseil royal. De ces institutions partirent tant de conseils utiles, qui, bien qu'arrêtés de loin en loin par des États généraux, mirent le spirituel au-dessus du matériel. Leurs efforts ont été l'origine de lois si précieuses que plusieurs des nations de l'Europe les ont prises comme bases de leurs constitutions.

Ce qui a aidé les autres nations à apprécier les institutions françaises, c'est qu'il existait, au nord de la Loire, l'idiome dont le français est sorti et qui au Moyen Age était appelé la langue d'oïl, celle des trouvères. Le charme mis dans sa diction et l'exactitude de ses expressions ont permis que pendant les Croisades cette langue fût répandue dans presque

toutes les contrées de l'Orient baignées par la Méditerranée. Pendant la guerre de Cent ans cette langue a été longtemps celle d'une partie de l'Angleterre ; en outre, elle fut l'instrument de tous les chants épiques ou lyriques. Aussi, en dehors de la France, ceux qui, au commencement du quinzième siècle, savaient cette langue d'oïl, la première qu'on essaya d'imprimer, purent-ils lire ce qu'ordonnait le roi de France entouré de son Conseil, et apprendre comment le Parlement et l'Université avaient compris les questions proposées touchant aux intérêts de tous.

Dans le sud de la France il existait dans la deuxième partie du Moyen Age une autre langue, celle d'oc. Formée un peu de langage romain dégénéré, un peu d'italien, le tout greffé d'expressions prises aux Wisigoths, aux Arabes et, en partie, à presque tous les peuples qui commercèrent avec la côte de la Méditerranée, cette langue devint celle de la Provence. Tout ce que vaut l'héroïsme employé dans les combats, tout ce qui fait l'éloge de la femme, tout ce qui parle d'amour, tout formait dans cette langue le fond des chants des troubadours. Ceux-ci allaient dans le pays en récitant leurs œuvres et en leur prêtant un charme qui les a laissées célèbres.

Dans l'époque de formation que le temps devait améliorer, une partie de cet avantage tenait à une institution toute française qui, pour le monde catholique, fut un résultat utile dont chacun voulut obtenir les avantages : il s'agit de l'Université. Dans le principe, l'éducation ne se donnait que dans les couvents, et particulièrement à des moines; mais,

plus les populations des villes fortifiées augmentèrent, plus le même besoin d'instruction se fit sentir. Quiconque professait une science ne tarda pas à se voir entouré de nombreux disciples. L'Église, s'apercevant de l'influence qu'acquéraient ainsi certains orateurs, comprit qu'il fallait, non rejeter cette coutume, mais en profiter. Elle fit pour cela tous ses efforts et arriva à des résultats satisfaisants. Elle donna à ces séries d'études une constitution et permit, toujours sous son contrôle, de traiter en latin toutes les questions de théologie, de droit canon, de médecine et de sciences dont la philosophie, les mathématiques et les arts faisaient le fond. Cette idée de l'Église était excellente à plusieurs points de vue : des universités furent créées dans différentes villes, et notamment à Paris. L'instruction qui fut ainsi répandue dans la capitale était sans doute mieux donnée ; les étudiants jouissaient d'une liberté plus grande, et c'est là que quiconque, voulant étudier, arriva de préférence. Le résultat scientifique obtenu, lorsque ces étudiants sortaient de l'Université, ils se répandaient sur toute l'Europe et enseignaient en tous lieux les bases d'une civilisation réelle. C'était un succès très sérieux sur les errements des temps qui venaient de s'écouler. Cette institution était telle pour cette époque, que sept papes et on ne sait combien de cardinaux et d'évêques en sortirent ; et, bien souvent, l'Église dut s'entendre avec l'Université de Paris pour augmenter la valeur de ses décrets. Le roi de France lui-même dut compter avec elle.

Dans le commencement, se rapprocher des doctrines et des ordres prêchés ou donnés par l'Église fut le but de l'Université; mais en même temps, ce que les Grecs et les Romains appelaient et ce que nous nommons encore la philosophie s'y développa. Assez bonne quelquefois, elle eut pour privilège d'exciter la curiosité et devint vite fautive; car, aussitôt, pour des êtres qui réfléchissent, elle se heurta à des faits que la science ne révélait pas encore ou à des idées scientifiques ridiculement fausses. D'études où l'on cherchait la vérité dans ce que l'univers développait, comme on ne comprenait aucun des phénomènes, on expliqua faussement ceux qu'on voyait; et une voie désordonnée se présenta seule aux premiers étudiants de la philosophie. L'expérience devint une base à laquelle l'esprit se conformait; mais l'expérience fut faussement cherchée; et ces recherches dégénérèrent en astrologie, en alchimie, en folies de toutes sortes, en aberrations de tout genre. A part l'étude de ce que fournissait l'Église dans les cours de l'Université, c'est dans la manière de dire et de bien dire que se concentra le seul succès obtenu. C'était déjà beaucoup, avant de rien comprendre, le principal est de savoir la manière ingénieuse de se tirer de ce qu'on ne comprend pas.

Devant ces considérations finit ce qu'on croit pouvoir dire du Moyen Age. On a vu dans ces pages les restes de la civilisation romaine disparaître presque en entier, et sous les invasions des barbares un nouveau sang venir bonifier la révoltante anémie dans

laquelle le monde occidental était tombé. Ces remèdes furent longs, bien longs à opérer; mais le reste du Moyen Age nous fait voir que l'exemple des Arabes n'a pas eu lieu sans profit et que ces mélanges, si cruels dans leurs compositions, commencent à donner à la constitution un élément nouveau. Le malade n'est plus couché, il se lève un peu de temps en temps, sa nourriture devient plus solide, il se sent la force de marcher, et surtout il espère qu'en continuant, son organisation se bonifiant, son esprit va pouvoir combiner des plans de petites actions d'abord, de plus grandes après, jusqu'à ce que, amélioré toujours, il en arrive à concevoir dans l'avenir les grandes idées. En corrigeant sa matérialité, cette civilisation première lui donne le droit de puiser dans la moralité, la justice, les sciences et l'art, une spiritualité qui prouve la grandeur intellectuelle.

CHAPITRE IV

LA RENAISSANCE.

Toute personne qui, à un titre quelconque, s'occupe de l'histoire, a senti que, pour bien grouper les faits, pour se faire bien comprendre, il est nécessaire d'établir une classification marquant certaines limites dans la narration générale. Puis ensuite, dans l'intérieur de chacune de ces limites, elle a cherché à mener, soit ensemble, soit l'une après l'autre, l'histoire particulière de chaque peuple. Les noms qu'elle a donnés à diverses parties de cette classification, employés aujourd'hui, entraînent une idée d'ensemble qui ressort de l'histoire même. Il a donc été nécessaire, en supposant que les temps anciens aient exprimé une période perdue dans les moments les plus reculés, que le Moyen Age peignît la chute de ce qui restait encore de l'empire romain, les invasions des barbares, l'histoire de la conquête arabe et la formation, bien disputée dans toute l'Europe, du droit de justice et du droit de propriété; après cette période vint la Renaissance.

Cette dernière époque, plus glorieuse que la précédente pour l'humanité entière, commence en 1453;

Constantinople était alors perdue pour les chrétiens, et un grand nombre de sujets byzantins se réfugièrent en Italie. Ils communiquèrent à l'Europe occidentale une partie de l'art, de la science et surtout de la philosophie prise un peu trop dans les sectes de l'Orient. Leurs habitudes et leurs travaux firent connaître beaucoup d'auteurs dont l'Occident n'avait pu se procurer les œuvres que par les Arabes. A des théories qui ne sortaient guère de la scolastique, les Byzantins, comme les Arabes, introduisirent, entre autres, les écrits d'Aristote, sur lesquels s'embarquèrent nos étudiants, trop heureux d'y trouver des choses nouvelles dont ils n'avaient pas même l'idée.

La Renaissance comprend les événements qui se produisirent pendant cent trente-six ans, entre le Moyen Age et l'époque moderne. Dans cette période les peuples commencent à se faire une vie autochtone, ils se concentrent derrière des autorités assez fortes pour les protéger. C'est l'époque où, malgré des erreurs sans nombre, la royauté progresse. La Renaissance favorise surtout la partie matérielle de l'existence, elle se sert de la bravoure du parfait chevalier et de la jouissance tranquille des biens hérités ou acquis. On construit des habitations mieux installées, où se font des réunions et des fêtes qui non seulement donnent au commerce un aliment nouveau ; mais, en élevant le culte de la beauté, font naître une pratique nouvelle de la poésie élégante.

La Renaissance est, en même temps, l'époque des

grandes découvertes : Christophe Colomb, Vasco de Gama et d'autres ouvrent aux Européens la moitié du monde, tandis que Copernic leur fait entrevoir la contexture du ciel et que le Giotto, Pérugin, Michel-Ange et Raphaël, leur révèlent la connaissance du beau. Il semble qu'alors les Européens, las des périodes passées, respirent avec bonheur cette atmosphère nouvelle. Ce n'est pas à dire qu'à partir de 1453 il n'y aura pas encore des jours tristes, bien tristes ; mais l'homme sent qu'il vit pour ce qui est autre chose que le matérialisme ; sa pensée s'élance vers mille problèmes qu'il cherche à résoudre par des combinaisons nouvelles. L'humanité pendant le commencement de la Renaissance s'élève, quitte à faire un faux pas avant d'atteindre les temps modernes ; mais, suivant la loi que le Créateur semble avoir mise partout, cette époque laissera à l'homme mille raisons de parvenir à une vie meilleure.

C'est autour du chef de la France, du roi, que le progrès se groupe. Dans presque tout l'Occident de l'Europe la division des territoires s'était considérablement augmentée. Les ambitions, ayant réussi, avaient partout séparé le résultat acquis un moment par les grandes puissances et formé de petits États où chacun cherchait, suivant ses facultés, à favoriser l'augmentation du bien-être. Mais, à ces peuples, il manquait des chefs puissants derrière lesquels ils pouvaient marcher sans l'avouer. Ces véritables chefs c'étaient les rois de France. Maîtres d'une partie très étendue du territoire, leur pouvoir représen-

tait, au suprême degré, celui des maisons régnantes ou princières; autour d'eux venaient, à l'appui des idées de justice, d'instruction et d'art, se grouper les compagnons de métiers, heureux d'indiquer partout de quels maîtres puissants ils étaient les sujets. De plus, si les étrangers entraient en France et particulièrement à Paris, c'est en fréquentant alors les magistrats, les savants, les membres remarquables du clergé qu'ils s'initiaient à la partie instructive. Ils étaient forcés de reconnaître que cet ensemble était dû à l'influence d'une maison souveraine capable de tenir la tête de l'Europe.

Au commencement de la Renaissance, l'Angleterre, n'ayant plus à exercer son activité dans ses guerres avec la France, la concentre chez elle. Semblable à l'Écosse, elle emploie dans ses affaires intérieures ses tendances matérialistes.

En Espagne, le roi d'une province combat le roi d'une autre province, en attendant que le mariage de Ferdinand et d'Isabelle permette de chasser les Maures. Le Portugal revenait à une vie bien préférable à celle qu'il menait lorsque les Arabes étaient chez lui ou à côté de lui. Avec la tranquillité, son activité le poussait à s'employer à une œuvre nouvelle bien digne de gloire. Il commençait à faire des expéditions maritimes le long de la côte de l'Afrique du côté de l'océan Atlantique; et, avant 1453, les Portugais avaient déjà découvert le fleuve du Sénégal et passé le Cap-Vert; c'était pour eux une grande époque de gloire.

Vers ce même temps l'Italie était plus divisée que

jamais. Se quereller ou se battre était le but principal; occupées ainsi, Gênes et Venise ne défendaient plus leurs comptoirs. Le désordre régnait partout, malgré le retour du pape à Rome.

Tandis que la Suisse luttait contre les forces autrichiennes, au nord, l'union du Danemark et de la Suède était rompue; et la guerre allait distraire pour longtemps ces puissances de la politique européenne. En Russie, vers 1453, rien ne commence encore. Ce sont les Tartares qui guerroient contre les Moscovites, et la Pologne leur bouche aux uns et aux autres toute relation avec l'Europe; peu après cependant, Ivan, le grand-duc de Moscou, épousera une Paléologue, et représentera un jour les empereurs d'Orient.

En Prusse, c'est l'ordre teutonique qui succombe devant les rois de Pologne. Dans tout le reste de l'Allemagne, jusqu'à l'Adriatique, ce sont les seigneurs féodaux qui dominent et la bourgeoisie et les empereurs. Le duc d'Autriche, Habsbourg, était empereur d'Allemagne; mais il ne sortait guère de son duché et laissait Jean Huniade défendre la vallée du Danube contre les Turcs. Ceux-ci s'étaient déjà emparés des deux rives de ce fleuve jusqu'à Belgrade; et, en 1453, ils pénétrèrent dans Constantinople. Tel était l'état de l'Europe, lorsque la période dite de la Renaissance commença; on peut essayer de voir maintenant, en ne s'occupant que d'en résumer les points principaux, ce que fut cette période.

La France, avec des idées générales beaucoup améliorées, était en proie à la guerre civile, fruit

d'une féodalité mourante et d'une monarchie grandissante. A la fin du règne de Charles VII, les Anglais, écrasés par Jeanne d'Arc qui représentait la force d'un peuple se révoltant contre la tyrannie étrangère, furent forcés de reconnaître dans ce monarque aidé de ses conseillers érudits le justicier de France autour duquel durent se rallier les grands et puissants feudataires. Tous avaient besoin d'une justice de plus grande valeur qui, au lieu d'abaisser, élevait ceux qui étaient justiciables. De cette plus-value donnée à la monarchie, un esprit général naquit pour toutes les provinces entre les Pays-Bas et la Méditerranée. Les populations de ces pays éprouvèrent un véritable besoin de se rallier au représentant de la France, et il leur devint plus satisfaisant d'être sous les ordres d'un roi que sous ceux d'un chef particulier, quelque grand qu'il fût.

Cette position devint belle et bonne pour les souverains; elle encouragea Louis XI, malgré les erreurs de sa jeunesse, elle aida son intelligence convaincue, fine et rusée à créer la nationalité française. Ce qui lui donna un grand appui, comme à son père Charles VII, ce furent les premières troupes organisées. Par elles, il fut obéi et respecté; aussi est-ce avec ce moyen qu'il s'empara de la Normandie, de la Bourgogne et de la Franche-Comté, de l'Artois, de la Picardie, du Maine, de la Provence et de l'Anjou, du Roussillon et de la Guyenne. Il augmentait ainsi considérablement l'importance de la France! Il semble que mille crimes

aient amené ce résultat; mais il ne faut pas juger de ce qui se passait alors par les idées modernes. Presque partout la loi manquait; aussi ne doit-on pas considérer Louis XI comme un homme essentiellement cruel. Il était dans la gamme générale de son temps; mais il était plus adroit, plus rusé que les autres, et s'il trempait dans un grand nombre de fautes, la plus grande partie de ses actes était une punition de crimes et un maintien de la loi. Certes, on ne peut l'excuser; mais beaucoup de ses actes étaient des exécutions presque toujours nécessaires; et, on ne saurait trop le répéter, c'est par elles qu'il a doublé la France. Louis XI eut une merveilleuse entente de la politique et de l'administration; il a été pour beaucoup dans l'amélioration des mœurs et a su tirer de ses concessions et de ses avances fructueuses pour les masses la victoire complète qu'il a remportée.

Malheureusement une grande partie du domaine de Charles le Téméraire passa après lui à l'Autriche et força les monarques français qui succédèrent à Louis XI à entreprendre des guerres avec les nations étrangères, où la France n'eut que de bien mauvais coups à enregistrer. Les masses, n'ayant plus le même intérêt à prêter leur appui, ne cherchèrent qu'à s'abstenir, et les Rois consacrèrent à des folies une verdeur dont la France eût pu tirer un parti infiniment meilleur.

Chose curieuse, sous le court règne de Charles VIII, les grands seigneurs féodaux, se trompant sur la politique qu'ils devaient suivre, essayèrent de

revenir sur les efforts tentés par Louis XI pour établir, autant que possible, l'unité du territoire ; et ils en arrivèrent à convoquer les États généraux, c'est-à-dire une réunion de députés des trois grands ordres de la nation : la noblesse, le clergé et le tiers état, comme on l'avait déjà fait au temps de Philippe le Bel. Ils établissaient ainsi, dit M. Augustin Thierry, dans ses *Lettres sur l'histoire de France*, le point intermédiaire entre la révolution communale du douzième siècle et la Révolution dite nationale du dix-huitième siècle. Le résultat qu'obtinrent les seigneurs féodaux fut de voir la majorité de ces députés soutenir les vrais intérêts de la France dans ceux du roi, avec lequel, du reste, ils étaient bien concertés, et de rejeter leur action bien loin hors du conseil de gouvernement.

Ainsi, à l'instar des seigneurs féodaux, telle est la grande politique. Chacun y prend sa part dans la proportion de ses intérêts personnels ; et d'avantage en avantage, on court tout droit à l'abîme, s'il ne se présente pas sur le chemin un esprit assez éclairé et cherchant à être utile à l'humanité qui arrête cette marche en rejetant, d'un côté comme de l'autre, tout ce qui s'y trouve d'immoral. En réunissant, au contraire, tout ce qu'il y a de parfaitement bon, cet esprit cherche le désir du Créateur avant de fixer son action ; et s'il en arrive à ce que la paix règne entre la noblesse, le clergé et le tiers état, il aura bien mérité de son pays, puisqu'il l'aura mis dans une position d'autant plus fructueuse qu'elle est plus sage. Dans cette réunion des États

généraux, la division fut conjurée. On se servit d'Anne de Beaujeu, qui ne pensait qu'à conserver à son pupille Louis XII l'héritage de son père, dans le but d'en faire le mari d'Anne de Bretagne.

Tandis que le territoire de la France s'étendait, l'alliance de la noblesse et du peuple en Angleterre avait formé le Parlement composé de la Chambre des lords et de celle des communes. De cette alliance le roi devait tout attendre. Ce fut une force relativement régulière qui réglait la vie générale de ce pays et qui fut le commencement assez bien organisé d'une sorte de régime constitutionnel, qui, assurant l'existence, la propriété, la liberté, prêtait à l'État une organisation nouvelle pour le jour encore lointain où les résultats cherchés seraient convenablement obtenus. Au retour de la royauté et de la noblesse vaincues en France, leurs ambitions ou leur désir d'agir les poussèrent à la guerre civile dite des Deux-Roses. La maison d'York combattit bien cruellement la maison de Lancastre, jusqu'à ce que, détruites l'une et l'autre, elles furent remplacées par la famille des Tudors. Le pouvoir royal reprit alors une certaine autorité sur la noblesse affaiblie. L'esprit général, n'étant plus tourmenté par l'ambition des grands seigneurs, se tourna vers le désir des transactions lucratives. Les mers du Nord sourirent au commerce des Anglais.

Au nord de la France, à l'embouchure des bras du Rhin, à l'ouest de l'Ems, se trouve un pays peuplé de race tudesque. Cette race parle un langage,

sorte de corruption de l'allemand ; et au sud de la contrée qu'elle habite, toujours à l'ouest des Allemands, on rencontre, au bord de la mer, la race flamande; et, dans l'intérieur des terres, la race wallonne. Cette dernière parle le français, tandis que les Flamands ont leur langue à eux. Dans les premiers temps historiques, on voyait, au nord, des Bataves et des Frisons, et au midi des Belges ou des Francs. Comme possession, depuis que les guerres d'invasion avaient cessé, l'occident de ce pays appartenait aux Francs de la France, et l'orient à la Lotharingie. Lorsque l'empire de Charlemagne s'évanouit, ces pays féodalement gouvernés, furent le plus souvent soumis aux ducs de Flandre ou aux ducs de Lorraine, sauf les Frisons du Nord, qui vécurent assez longtemps indépendants. Ces contrées passèrent ensuite aux ducs de Bourgogne, et ce fut une de leurs plus belles époques. Elles étaient situées sur les voies que devait suivre le commerce se rendant du sud de l'Europe dans le Nord-Ouest, d'où on les transportait dans le Nord. Autrement dit les marchandises venaient de Marseille en remontant le Rhône et la Saône, puis gagnaient en Lorraine les cours de la Meuse et de la Moselle, ou bien. de la Vénétie ou de la Lombardie, ces marchandises étaient rendues par le Tyrol et la Suisse au cours du Rhin, d'où on les transportait vers Rotterdam, et, de là, revenaient jusqu'à Anvers. La Flandre, étant aussi un pays maritime, commençait déjà au Moyen Age à recevoir ou à exporter par mer certaines marchandises ou certains produits de la pêche. Les

chefs et seigneurs des Flamands et des Wallons, voyant ce courant s'établir, encourageaient vivement les transactions et poussaient même leurs sujets dans la pratique de l'industrie. La conséquence d'une pareille organisation fut que la population ouvrière augmenta considérablement dans les villes, et qu'à la seconde partie du Moyen Age et pendant la Renaissance, à l'initiative des grandes communes de France, des concentrations municipales naquirent dans la Flandre, le Brabant et le Liégeois. Dans ces provinces, chaque ville devint un grand centre de transactions et de fabrications; mais on ne peut mieux raconter leur histoire qu'en disant qu'au bout de très peu de temps, l'orgueil de se gouverner elles-mêmes leur donna tous les vices qui tiennent forcément à toute municipalité libre. Dans la vie de chaque jour, chacun évalue son voisin en prenant pour point de départ les choses ordinaires. Là forcément les ambitions sont toutes d'accord pour conquérir le pouvoir; mais elles se froissent ensuite à chaque instant. Elles se révoltent contre les autorités générales qui ne demandaient pas mieux que de les avoir avec elles. Cette liberté une fois acquise, celui qui est d'un degré plus bas que celui qui occupe le pouvoir ne cherche qu'à le renverser pour prendre sa place. Les communes ont eu leur raison d'être pour lutter contre la féodalité; mais, et c'est trop souvent leur sort, elles ne surent pas se ranger sous l'autorité principale du pays. Au lieu de donner de la force militaire ou administrative à leurs princes ou rois,

pour contribuer à la paix générale et créer un État fort, elles ont toutes voulu se gouverner elles-mêmes et ont appelé leurs propres membres à les régir. Très braves au besoin, mais très peu renseignées sur leurs intérêts généraux, ces populations urbaines ne connaissaient que ce qui les regardait en propre. Elles laissèrent forcément dans leur sein toutes les ambitions se produire; elles en vinrent même un jour à se battre entre elles. Ces cités intelligentes et centres de différents commerces : Ypres, Bruges et Gand en Flandre, Bruxelles, Louvain et Anvers en Brabant, Dordrecht, Rotterdam, Delft, Leyde, Amsterdam en Hollande, au lieu de former les membres d'un État puissant commandé par un grand chef dont l'intérêt eût été général, préférèrent marcher d'elles-mêmes et séparément. C'était là une grande erreur de la part de leurs habitants, qui se sont crus aptes à faire la justice, sans se rendre compte que la loi doit partir de bien plus haut qu'eux. Pour être heureux, ils doivent comprendre qu'il importe aux masses bourgeoises de rester ce qu'elles sont et d'avoir surtout le désir de bien obéir en mettant tout leur dévouement au maintien de l'ordre.

Telle fut dans le principe l'histoire des Pays-Bas, tant que régnèrent les princes flamands ou lorrains ou les deux maisons des ducs de Bourgogne. Ces pays ensuite devinrent possession de la maison d'Espagne. Il est bien fâcheux qu'au lieu de passer à la descendance de Charles le Téméraire, ils n'aient pas préféré se ranger sous l'autorité du

roi de France. Ils y eussent considérablement gagné, car cet État, en acquérant leur intelligence et leurs ressources, fût devenu le premier de l'Europe; mais ils ont alors follement agi, et leur vigueur d'esprit ne leur a jamais donné que des succès très remarquables mais intermittents.

Dans le nord de l'Europe, depuis la prise de Constantinople par les Turks jusqu'au commencement du seizième siècle, la Suède, la Norvège, le Danemark furent la proie d'une série de guerres féodales où les princes, les seigneurs, les chefs de l'Église, cherchèrent à se faire une place dans le monde en employant les moyens les plus tristes pour y arriver. L'alliance même de ces trois États, conclue en 1397 sous le titre d'union de Kalmar, ne fit au contraire qu'augmenter les troubles. Plus à l'est, les peuples slaves, fixés en Pologne, cherchent pendant la même période à créer des États particuliers. Ceux des territoires dont la Vistule occupe le centre et qui s'étendent des monts Karpathes à la mer Baltique perdirent d'abord la Silésie au sud-ouest, puis ensuite au nord le pays de Dantzick et les villes de la Baltique. Cette dernière contrée était enlevée à la Pologne par les chevaliers teutoniques qui, en 1346, pratiquaient déjà cette habitude destinée à vieillir chez les Allemands, de chasser les aborigènes des pays conquis et de les remplacer le plus vite possible par leurs nationaux. Cette manière très adroite de procéder fait qu'une conquête dure indéfiniment. Plus tard les Polonais alliés aux Lithuaniens reprirent une par-

tie de la Pologne, avant qu'elle fût complètement peuplée d'Allemands et rejetèrent les Teutons vers le sud du fleuve Niémen. Dans le calme relatif où vivaient alors les Polonais par rapport à l'étranger, ils trouvèrent moyen de rétrécir constamment leur puissance à cause des guerres, querelles et obstacles perpétuels que leur noblesse imposait au monarque.

Pour l'état général de la Russie, ce n'est qu'en 1462 que commence le soulèvement qui doit former un jour l'empire des tzars. Au sud-est de l'Europe, les Turcs aussitôt maîtres de Constantinople s'emparèrent de la Grèce entière et, malgré les efforts des chevaliers chrétiens de Rhodes, ils devinrent les maîtres de presque toutes les îles de l'Archipel. Leur empire s'étendait alors du Danube au sud de l'Arabie, des frontières de la Perse à l'isthme de Suez; et de là, le long de la côte d'Afrique, jusqu'à l'Atlantique dans le Magrebh; mais ces possessions si éloignées furent à peu près indépendantes. Malgré cette étendue immense, les sultans de Constantinople étaient et furent toujours menacés, non seulement par les Européens d'un côté, par les Persans de l'autre, mais par les populations soumises et toujours prêtes à se révolter. Bien que les mahométans fussent, pendant la période que nous appelons la Renaissance, les véritables intermédiaires du commerce entre l'Asie et l'Europe, il leur fallut partager ce privilège avec les Génois et les Vénitiens jusqu'au jour où les découvertes faites par les Portugais dans l'ouest et le sud de l'Afrique per-

mirent qu'on leur enlevât une partie très notable de ces transactions. Ils ne furent plus le centre des rapports de tous genres entre l'est et l'ouest de l'ancien continent et, par suite, devinrent une puissance allant toujours s'affaiblissant.

Dans la péninsule ibérique, comme en France, le peuple recherche son soutien dans l'autorité la plus haute. C'est ainsi que se créèrent en Aragon, en Castille et en Portugal, ces rois qui donnèrent à ces pays une large période de gloire. Au Portugal, Jean III vainquit la noblesse d'un côté; mais de l'autre il améliora sensiblement sa marine et poussa ses sujets dans une voie qui avait pour but la découverte et la conquête. Autant que possible il tira même parti des vastes territoires ainsi acquis sur la route du cap que ces navigateurs appelèrent cap de Bonne-Espérance. Ce monarque, si essentiellement remarquable, conduisit si bien son œuvre que la noblesse portugaise, vaincue par lui, oubliant sa défaite, le suivit dans ses lointaines conquêtes et dans son amour des sciences et des arts. C'est en 1498 que Vasco de Gama pénétra dans la mer des Indes et que, longeant la côte occidentale de l'Afrique, il parvint à l'Hindoustan, sur la côte de Malabar, le 20 mai de la même année. Vasco de Gama trouva l'Inde telle qu'elle était au temps d'Alexandre le Grand. Comme le Macédonien, cherchant à en attirer les immenses produits dans son empire, il rapporta lui-même en Portugal les échantillons de toutes les richesses de ces pays tropicaux. Aussi, le roi, la noblesse, comme le peuple, mirent-ils toutes leurs es-

pérances dans l'augmentation de leur puissance en Orient.

Pedro Alvarez Cabral en se rendant dans l'Inde en 1500 découvrit le Brésil dont Emmanuel, le digne successeur de Jean II, se déclara le possesseur, malgré le traité fait par le pape qui séparait le monde, hors de l'Europe, en deux hémisphères : l'un pour l'Espagne, qui voulait profiter des magnifiques découvertes de Christophe Colomb en Amérique, et l'autre pour le Portugal, auquel tout l'Orient devait appartenir.

Bientôt, comme Gama, Almeida et d'autres guerriers portugais allèrent dans l'Inde. En 1506, ce fut le grand Albuquerque qui, abandonnant Lisbonne pendant neuf années, fit régner le nom de sa patrie, de la côte d'Afrique aux mers de la Chine, de l'île Socotra et d'Ormuz jusqu'à Goa, jusqu'à Malacca, jusqu'aux îles Moluques en Océanie. Albuquerque connaissait bien la géographie des pays qu'il conquérait, car il comprit que la route la plus courte que devaient prendre les marchandises indiennes était le passage par la mer Rouge. A la limite du nord de ce long golfe, ces marchandises n'étaient plus distantes de la Méditerranée que de la largeur du petit isthme de Suez ; mais, pour réussir à les faire passer d'une mer dans l'autre, il fallait, avec les quelques navires et le peu d'hommes qui les montaient, vaincre tous les États arabes et, dans l'impossible, voir Gênes et Venise prendre ces transactions dont le Portugal n'aurait pas profité.

Les prises de possession des Portugais, en Amé-

rique comme en Orient, étaient malheureusement trop considérables pour durer bien longtemps. Sur les côtes où partout ils avaient abordé, les sujets du roi Jean avaient obtenu de merveilleux succès; mais ils étaient trop peu nombreux pour réduire et commander dans l'intérieur des pays, et, à la mort de ce glorieux monarque, sur un grand nombre de points ils étaient déjà attaqués par les populations. C'était une épopée sublime que Camoëns chanta dans les Lusiades; épopée qui pour le Portugais finit vite, comme un beau poème. C'est un grand trésor qu'ils ouvrirent, où désormais chacun chercha à puiser et prit d'autant plus de poignées de cet or qu'il était plus fort pour le porter. Le Portugal eut le succès incomparable d'avoir découvert pour l'Europe la moitié du monde; mais il n'eut malheureusement pas la vigueur nécessaire pour soutenir une lutte venant de tous les côtés contre lui; et, après la bataille d'Alcazar, après la mort de don Sébastien, Camoëns partant aussi pour un autre monde put s'écrier : « Ma patrie meurt, au moins je meurs avec elle. » Plus tard le Portugal, aidé de la France, ressuscita. Les Lusiades aussi renaquirent de leurs cendres et rappelèrent la vieille époque de gloire de l'Europe occidentale.

A côté des Portugais, un peu avant le départ de Vasco de Gama, d'autres expéditions quittèrent la péninsule ibérique. Dans la monarchie espagnole, Isabelle et Ferdinand fournirent, en 1492, des vaisseaux au Génois Christophe Colomb,

et l'autorisèrent à chercher un continent nouveau. Il aborda, dans ses voyages, aux îles et aux terres que baigne la mer des Antilles, remerciant Dieu à genoux de doubler la surface du monde.

Par la suite on enleva à Christophe Colomb le droit de donner son nom à sa découverte immense, et on nomma ce continent Amérique, nom d'un autre navigateur, au lieu de l'appeler Colombie. Plus tard, c'est Fernand Cortez, conquérant le Mexique jusqu'à la Californie du nord; c'est Magellan découvrant la route de l'océan Pacifique par l'ouest, gagnant les îles Philippines et revenant en Europe par le cap de Bonne-Espérance, après 1124 jours de traversée; c'est enfin la conquête du Pérou, du Chili, du bassin de la Plata, tous pays enlevés aux Aztèques, aux Toltèques et à d'autres populations indigènes, qui devinrent les immenses possessions espagnoles. Tout ce qu'on put en tirer d'or fut apporté aux successeurs d'Isabelle et de Ferdinand; et, en même temps, cet or donna dans toute la péninsule ibérique les moyens de grandir la civilisation. Il fournit à Charles-Quint, dans les dernières années de son règne, le moyen de former des armées redoutables et d'acheter les clefs d'un grand nombre d'États. Ces richesses firent de Charles-Quint et de sa descendance les plus puissants monarques de l'Europe; mais un temps vint où les colonies donnèrent moins à leur métropole; et, l'échange commercial n'étant pas encore né, les relations s'amoindrirent. La grande monarchie espagnole tomba, n'étant plus de force à porter sa gloire!

En Amérique, terre vierge, le clergé rendit de très grands services pour y introduire une civilisation nouvelle et favoriser puissamment les gouvernements espagnol et portugais. Il se fit le protecteur du sauvage contre la cruauté de certains chefs exploiteurs du pays et finit par obtenir une véritable importance autour de laquelle bien des centres se formèrent. L'histoire lui en sait gré, mais elle est forcée de dire ensuite que, si les membres du clergé furent, sous les ordres des gouvernements européens, des ordonnateurs bons et utiles, ces gouvernements venant à faiblir les laissèrent à peu près seuls en Amérique. Ils n'eurent plus qu'à obéir à leurs caprices, perdirent leur vertu des premiers temps et, sur certains points, devinrent de véritables commandants barbares dont le pouvoir, devenu absolu, empêcha les indigènes d'entrer en rapports suivis avec les Européens. Là où le clergé était le plus et le mieux installé, la civilisation baissa et les populations indigènes, quoique chrétiennes, retournèrent quelque peu à la barbarie. Craignant de sortir de la position qu'ils avaient prise, les membres de ce corps ne pensaient pas à pousser les populations à s'occuper avant tout d'agriculture, ils craignaient de former des colonies des grands peuples de l'Europe. De tous les ordres religieux qui dans les pays fertiles, mais vierges encore, rendent des services réels et créent de grandes valeurs matérielles, puis ensuite morales, ce sont ceux dont on n'a pas parlé en Amérique, ce sont les moines de Saint-Benoît et les trappistes. Ils furent les grands maîtres en agriculture,

dans toute l'Europe et même aujourd'hui en Afrique.

Pendant que les populations de la péninsule ibérique faisaient ces découvertes de territoires destinés plus tard à former de grands empires, l'histoire de l'Espagne marchait vers une meilleure époque. Malheureusement pour elle, cette amélioration ne devait durer qu'un temps relativement court. Isabelle, en épousant Ferdinand le Catholique, réunit la Castille à l'Aragon, et sous leurs ordres se forma la première armée réellement nationale, celle qui, en 1492, chassa complètement les Maures arabes de l'Espagne où leur domination avait duré 782 ans. Ferdinand comme Isabelle n'avaient qu'un désir, c'était que la péninsule tout entière fût réunie à leur monarchie. Pour arriver à la satisfaction de cette pensée, non seulement Ferdinand se mêla adroitement de politique, mais il permit une sorte de tribunal secret qu'on appela l'Inquisition. Il cherchait à faire disparaître toutes les différences de mœurs et de croyances, tous les centres naturels d'une opposition quelconque ; mais il ne s'aperçut pas que cette organisation judiciaire était essentiellement criminelle en ce qu'elle punissait comme de grands coupables bien des innocents. Il jetait ainsi une sorte de crêpe noir sur toute la monarchie espagnole. Avec les Juifs et les Maures qui furent particulièrement frappés, le commerce et la science disparurent. Autant la justice est grande, autant la cruauté est affreuse. Le devoir est d'être intolérable pour une faute commise, mais jamais pour une faute à venir à laquelle les victimes ne pensent pas. Qu'on

ne prête jamais à une autorité le droit d'user des moyens dictatoriaux suivant ses moindres et souvent ses plus odieux caprices ou passions, sous peine d'arriver à un résultat diamétralement contraire à celui qu'on s'est proposé.

Par les alliances de leurs descendants Jeanne la Folle avec le fils de la dernière princesse de la maison de Bourgogne et de l'empereur Maximilien d'Allemagne, Isabelle et Ferdinand réunirent sur la tête de Charles, leur petit-fils, l'Espagne, le royaume de Naples, l'Allemagne et les Pays-Bas. Le règne de Charles-Quint fut, pour lui-même, une période de gloire; mais pour l'Espagne le commencement d'une période de décadence. Il gouverna en tyran et anéantit peu à peu ce qui constituait une vie intelligente et bonne. En Espagne il frappa les Maures, le clergé et la noblesse; puis au dehors, payant avec l'or et l'argent de l'Amérique ses armées permanentes, obéissantes et braves, commandées par des chefs habiles mais en même temps peu scrupuleux, il attenta à la liberté de tous les peuples devenus ses sujets.

A l'époque dont on s'occupe ici, dans l'Europe occidentale, de grands États sont formés. Il n'en est pas de même des pays du centre où chacun fuit l'instant où pourraient être créés des États à part et solidement constitués. La force et l'intérêt des seigneurs féodaux, ainsi que les alliances de familles entre les nationaux et les étrangers, les affaires religieuses, l'ambition des bourgeois des grands centres, continuent à se faire sentir, c'est-à-dire à s'opposer à l'éta-

blissement de bonnes constitutions monarchiques.

Frédéric III, alors empereur d'Allemagne, mais avant tout chef de la maison d'Autriche, passa toute sa vie à laisser les différents seigneurs et coteries allemandes se battre entre eux, ne songeant qu'à agrandir son domaine et à se donner pour la suite une prépondérance marquée sur tous les États et même un agrandissement important. Singulièrement favorisé encore par le mariage de son fils Maximilien avec l'héritière de la maison de Bourgogne, il en arriva à acquérir un empire grand, trop grand, où d'un bout à l'autre la cohésion manquait.

En Italie, à la suite des guerres qui avaient rempli le quatorzième siècle et le commencement du quinzième, tandis que les armées des grands États occupées par leurs querelles intestines n'y venaient plus combattre, le sol se trouvait divisé en une foule de petits États, fruits de différentes alliances de familles ou des ambitions rivales. L'esprit comme les tendances des populations variaient d'un lieu à l'autre suivant les passions ou la valeur intellectuelle de la maison qui régnait. Il y avait cependant un esprit général auquel tous les Italiens se soumettaient dans la seconde moitié du quinzième siècle, celui de la jouissance matérielle, résultat d'un commerce immense et, par suite, d'une valeur agricole en Europe. Mais le plus beau titre qu'eut alors l'Italie, ce fut l'importance que lui donnèrent dans la science ou dans les arts le mérite de quelques-unes des maisons souveraines ou des autorités républicaines dans les domaines qu'elles étaient appelées à gouverner.

A Milan les Sforza avaient remplacé les Visconti et, en absorbant la pauvre république de Gênes, vaincue par Venise, ils avaient inoculé aux habitants de la Lombardie, aux Lombards, la dénomination prise aux Génois d'être appelés les banquiers de l'Europe occidentale. Quant à Venise, elle était la capitale de la richesse, résultat de son immense commerce; car elle amenait et distribuait dans tout l'Occident les marchandises de l'Orient. Elle était en même temps le commissionnaire aristocratique de tout le bassin de la Méditerranée et rien n'égalait le luxueux développement de ses relations; mais rien non plus n'approchait de la triste politique, tyrannique et secrète, qu'elle pratiquait chez elle. Elle favorisait au fond les chrétiens ou les musulmans suivant qu'elle avait à gagner avec les uns ou avec les autres; et l'on disait de ses habitants lorsqu'on évaluait leurs efforts : « Vénitiens d'abord, chrétiens après. » Dans le quinzième siècle, cette fière et luxuriante république jouit de la plénitude de sa gloire ; mais, dès les premières années du seizième siècle, le Portugal en détournant le commerce de l'Inde, l'Espagne en y ajoutant les transactions avec l'Amérique, lui retirèrent, ainsi qu'à Gênes et à tous les Italiens, les bénéfices de leur qualité de commissionnaires, c'est-à-dire de la civilisation si luxueuse acquise par les uns ou par les autres; et, à partir de l'année 1500, sur tous les points, leur décadence commença.

A côté de la république aristocratique de Venise existait la république bourgeoise et banquière de Florence, où prennent pied les Albizzi et les Médicis,

qui, la faisant grande par les sciences et les arts, ne la gouvernent trop vite que par des moyens inavouables qui lui ôtent toute valeur militaire. Florence fut longtemps un foyer de débauche, elle le fut tant qu'elle put la payer; aussi, le jour où la banqueroute arriva, par suite de dépenses outrées et du changement de ligne commerciale, on n'y trouva plus que les défauts d'une existence qu'aucune moralité ne soutenait. La corruption de Florence se mêla à celle de Rome comme les derniers des Médicis aux Borgia. Les hommes de l'Italie centrale, ne sachant plus manier l'épée, firent de leur pays le domaine du poignard et du poison. Ces criminelles doctrines se répandirent par malheur dans une partie de l'Europe; et les populations du nord, voyant certains membres du clergé obéir à des ordres ainsi donnés, poussées elles-mêmes par d'autres intérêts, se levèrent contre l'autorité ecclésiastique, dont la principale qualité aurait dû être dans des vertus essentiellement chrétiennes que rien ne peut violer.

Si, après avoir passé l'Europe en revue, on continue à suivre le cours des âges, on en arrive à considérer en France une époque où l'esprit gracieux et brave commence à prendre le dessus. Charles VIII, Louis XII et François Ier établirent un pouvoir à peu près incontesté. L'honneur et la gloire ne sont peut-être pas encore assez bien entendus, mais ils existent, commencent à se développer et luttent contre le triste deuil dont Charles-Quint est le représentant. François Ier est battu à Pavie, en Italie où il aurait

mieux fait de ne pas aller, par l'armée que peut rassembler une autorité très étendue ; mais François Ier est un souverain qui, contrairement à Charles-Quint, défend son drapeau national et, tout vaincu qu'il est, le relève. Dans les guerres du seizième siècle, l'Italie, ravagée partout, est fatiguée d'être le théâtre de batailles sans nombre dans la grande lutte entre la France d'un côté, l'Espagne, l'Allemagne et les Pays-Bas de l'autre; lutte que sa politique occulte avait suscitée. Le clergé italien, se joignant aux seigneurs de ce pays, employait la politique corruptive pour engager ces grandes puissances à servir ses intérêts sans penser qu'il variait d'une province à l'autre, d'un possesseur du pouvoir à son compétiteur. Aussi est-on heureux de voir, dans ces querelles qui n'ont pas de véritables raisons d'être, le clergé français autoriser Louis XII à combattre Jules II, en disant que cette guerre n'était pas faite au pape, mais au souverain des États romains. A la suite de ces combats le clergé italien comprit dans quelle position il s'était mis et chercha de nouveau à se relever pour reconquérir les populations qu'il avait en grande partie perdues.

En passant la frontière montagneuse de l'Italie, les souverains de France, poussés par l'intérêt de leurs alliances et par leur désir de gloire, ne se souvenant plus du mot de Louis XI : « Les Génois se donnent à moi et moi je les donne au diable, » firent une folie amère. Ils employèrent là toutes les forces qu'ils auraient pu conserver pour des intérêts plus sérieux lorsque leur véritable avantage était de

plier la noblesse à la discipline militaire en attaquant ses ennemis dans les Pays-Bas et non en Italie. Les armées se seraient moins corrompues, et les mœurs italiennes ou espagnoles ne seraient pas venues introduire en France cette compréhension des choses dont M. Duruy, dans son histoire moderne, répète l'expression : « Une toile d'honneur faite d'un tissu lâche. »

Sous François I[er] une politique sereine et profitable était complètement laissée de côté ; on se jeta, souverain comme sujets, dans des querelles aussi ridicules que vaines qui firent craindre un moment la disparition de la France. Au bout de cette période, notre pays, malgré son honneur, était tellement affaibli par l'emploi inutile et nuisible de ses forces, et si menacé par les États voisins qu'il aurait succombé si Charles-Quint même n'avait pas été occupé en Orient par les victoires de Soliman sur les Hongrois. Les Ottomans, en battant les Jagellons, faisaient hériter la maison d'Autriche de la Hongrie et donnaient ainsi au puissant empereur une occupation qui l'empêchait de réunir toutes ses forces contre le souverain de la France. Le même fait se produisit lorsque les successeurs du Prophète et de Barberousse luttèrent dans toute la Méditerranée contre l'empereur d'Espagne et d'Autriche. En les voyant s'établir sur toute la côte nord de l'Afrique, Charles-Quint essaya, mais en vain, de les chasser de Tunis et d'Alger. Ces expéditions sauvaient la France. Les intérêts de Soliman étaient en quelque sorte les siens. Elle fut protégée encore contre les conséquences de

ses actes par les querelles intestines que la politique et la religion firent naître entre la noblesse allemande et l'empereur. Henri II, un peu moins brillant que François Ier, lui succéda ; et ayant moins à craindre l'ennemi, il eut plus de profit à lutter contre Charles-Quint vieux que son père contre Charles-Quint jeune. Cet avantage fut surtout remarquable en 1556 lorsque ce souverain, bien que se plaçant en successeur de Charlemagne, montra des volontés dernières qui anéantissaient l'œuvre de toute sa vie. Il laissa l'Espagne, les Pays-Bas et l'Italie à son fils Philippe II et l'Allemagne à son frère Ferdinand. Il fit tout par son intelligence pour créer une seule maison digne de commander à l'Occident ; et par son dernier acte il en créa deux. Il espérait faire contre la France deux centres d'attaque et ne saisit pas que cela allait au contraire diviser les moyens de ses successeurs. Charles-Quint fut une sorte de Louis XI avec moins de finesse d'esprit et un talent moins grand.

La fin de certains hommes est qualifiée quelquefois par cet aphorisme : le roi est mort, vive le roi ; souvent le peuple se trompe, car il ne trouve pas toujours au point de vue où il se place un véritable successeur à son roi. C'est ce qui arriva lorsque François Ier et Charles-Quint disparurent. La partie intellectuelle de la Renaissance vit son agonie commencer. Cette belle époque était née en Italie lorsque la fortune commerciale favorisait sa croissance ; lorsque chacun avait en main la possibilité de penser, d'exécuter dans ses rapports avec le beau ce dont il désirait jouir. L'architecture, la

sculpture, la peinture, l'art même de fortifier étaient amenés à un merveilleux développement. L'esprit toujours à la recherche de l'utile éprouvait le besoin de protéger les villes, de les orner et poussait, au delà de toute limite, le désir de représenter le beau jusqu'à la perfection. Dans chacune des parties de l'art, les Italiens cherchaient à se rapprocher de la nature; quelques-uns même en arrivaient à faire saisir la partie intellectuelle de l'action qu'ils reproduisaient. C'est ce summum artistique qui en peinture, en sculpture et en gravure a rendu si célèbres les noms qu'il désignait. Et, lorsque la perfection de la Renaissance commence à disparaître, on est forcé de dire adieu au Perugin, perfectionnant le Giotto, son prédécesseur d'un siècle; adieu au Léonard de Vinci, au Michel-Ange, au Titien, au Raphaël, au Corrège, au Tintoret, au Véronèse, au Benvenuto Cellini. En Italie, après Charles-Quint, on doit dire adieu aux grands écrivains de la seconde moitié du quinzième siècle et de la première du seizième, l'Arioste et le Tasse. Après cette grande école les auteurs seront presque oubliés, car ils ne seront représentés que par des partisans des doctrines de dévergondage telles que : le *Prince*, le satan de Machiavel et le *Fléau des princes* de l'Arétin. Quelque temps après, c'est à peine si ce pauvre et grand astronome, imitateur du polonais Copernic, Galilée, pourra s'écrier en s'entendant condamner: « *E pur si muove,* » et cependant elle tourne, cette terre. Ainsi la Renaissance, née en Italie où la tranquillité de la pensée était libre un moment, fut

prise d'une cruelle anémie qui dura trois siècles et ne lui laissa que l'erreur de son beau temps : l'habitude de la Vendetta exécutée par les Arlequins et les Pantalons. Elle n'en mourut pas cependant ; et rejetant tout cela aujourd'hui, mieux servie par ses médecins, mieux poussée à la moralité par son clergé, elle commence à guérir sa maladie et renait avec plaisir.

Pendant que la Renaissance était à son apogée en Italie, elle débordait sur les pays voisins; et ce progrès de l'esprit humain se faisait sentir en France. La fréquentation de la péninsule italique par nos armées fut pour quelque chose dans ce développement intellectuel, bien que sur notre territoire cette levée des esprits, à quelque ordre qu'ils appartinssent, eût à lutter, dès son arrivée, avec la sérieuse intelligence qui, venant de l'origine des peuples dans les pays gaulois et francs, ne voulait pas que les pensées parties du sud pussent prendre l'omnipotence sur elle. En un mot la France reçut très agréablement les progrès italiens, mais à la condition qu'ils seraient un ornement de plus à ses vieilles coutumes ; elle en arriva même, avec sa vigueur innée, à leur donner une valeur plus réelle encore que celle qu'ils importaient d'Italie. Malheureusement, l'histoire de l'Europe occidentale nous fait voir que les pitoyables guerres de religion qui éclatèrent aux derniers temps de la Renaissance empêchèrent particulièrement les Français de se livrer à l'étude du beau. Ainsi fut frappé Jean Goujon sur ses échafaudages du Louvre, le jour maudit

de la Saint-Barthélemy. François Ier avait bien su appeler à lui les Léonard de Vinci, ou les Benvenuto Cellini, les Primatice pour orner ses résidences, mais il ne leur livra pas le fond de l'éducation de son peuple. Quelques-uns, comme Philibert Delorme, peut-être Germain Pilon, étaient allés chercher des leçons dans l'Italie même. Ils surent s'en approprier les grandeurs et l'art prit en France une force qui se mélangea agréablement à des qualités vraies. C'est surtout dans les sciences que la protection de François Ier arriva à des résultats dignes de toute louange. Par ses conseils l'université progressa sensiblement, et devint une institution qui, dans l'étude des langues étrangères, des mathématiques, de la médecine, de la philosophie, fut, pour le monde entier, la mère des sciences. Les Rabelais, les Marot, les Amyot, les Ronsart et enfin Montaigne donnèrent à l'esprit un lustre nouveau, vantant toujours les catholiques et ne desservant qu'à moitié les protestants.

Le nord de l'Europe n'était pas encore très disposé à prendre part au succès de l'art et de la littérature au moment de la Renaissance ; mais cependant on peut voir encore à Bruges les délicieux et sauvages modèles qu'ont laissés les Hemmelinck et les van Eyck ; et, en remontant vers la Hollande, l'esprit se repose volontiers en entendant citer Érasme, le savant philologue un peu philosophe de Rotterdam. Il fut célèbre dans presque tout l'occident et modéré sur tout; il montra dans toute sa carrière un esprit réellement supérieur. Il vantait

Luther quand il trouvait que le clergé se conduisait mal et, au besoin, démolissait le chef de la réforme lorsque celui-ci touchait trop au clergé. Il ne fut pas protestant, mais fut tout près d'être cardinal. Il traitait tous les acteurs de ces affreux drames par cette phrase qui prouve son esprit sagement mordant et fait souvenir du grand art de sa patrie au temps de la Renaissance : « Ces gens sont comme les tapisseries de Flandre à grands personnages, qui ne font leur effet que vues de loin. »

A la même époque, à peu près, quelques noms trop rares se retrouvent dans l'histoire allemande : ce sont ceux d'Albert Dürer et d'Holbein qui firent faire un grand pas à la gravure et à la peinture ; mais les lignes si régulières qu'Albert Durer traça lentement dans l'acier, comme prémices d'un grand art, ont été effacées par celles que ses contemporains, pour la réforme et pour la guerre, labourèrent en tout sens avec l'acier de leurs armes.

Malgré les guerres insensées, la Renaissance, on ne peut le nier, a été le commencement d'une nouvelle civilisation. La vie intérieure, le luxe, les arts, les grandes découvertes se produisaient à l'appui de ce dire, et elle serait restée une époque douce et bonne ; malheureusement une question est venue s'y mêler et, comme elle était entièrement basée sur des données spirituelles, elle fit que cette seconde partie de l'histoire fut rude et dure. A côté des événements politiques, fruits de l'usage plus ou moins grand de satisfactions matérielles, on voit.

par cette question, se prononcer le résultat de la vie intellectuelle menée jusqu'alors.

Le dévergondage affreux et les différentes ambitions de la tête de l'Église italienne et même allemande avaient fini par dégoûter une partie des populations croyantes. La mauvaise opinion conçue par elles, dans les contrées éloignées de Rome, devenait chaque jour plus grave. Si à cela on joignait les désirs des grands seigneurs ou des villes importantes, on trouvait partout des foyers d'hostilité contre le clergé extrêmement puissant, et par suite contre la religion catholique dont il était le représentant. La civilisation de la Renaissance, en commençant à se répandre, non seulement engageait à l'attaque de ce qui était alors ; mais, en ouvrant les idées, elle faisait au clergé des ennemis plus redoutables. Un jour l'écume ambitieuse monta à la surface, et un homme très intelligent d'ailleurs chercha, dans le développement de l'esprit, le moyen d'épurer ce liquide nauséabond. Il s'appelait Luther et naquit en 1483. Sa passion s'élance sur mille points. Merveilleux par sa forme de diction, par l'exactitude de la plupart des défauts qu'il signale, la doctrine nouvelle, par laquelle il attaque l'Église, a chance de succès dans une certaine partie de l'Europe ; mais, grisé par sa propre pensée, perdu dans sa remarquable vigueur, tout en cherchant à convaincre ses contemporains, il aide vite et sûrement à les égarer. Les raisons qu'il fit valoir dans l'ordre matériel assuraient son triomphe ; car presque toutes les personnalités avaient intérêt à l'y voir

réussir ; mais dans l'ordre moral ou spirituel il ne pouvait s'appuyer sur aucune base sérieuse. Bien que clérical, il voulut changer les dogmes, mais il ne sut et ne put les remplacer. Son insuccès était certain.

Pour se servir d'autres termes, la doctrine de Luther fut, dans tout le nord, l'origine de ce qu'on appelle : la sécularisation des biens de l'Église, c'est-à-dire les immenses propriétés du clergé rentrant dans le domaine public et créant une position réelle à des quantités de gens qui, auparavant, n'en avaient aucune. Luther donna surtout lieu à une curée où les chiens se précipitèrent sur leur proie avec une vigueur telle que les coups de fouets des valets ne purent même pas les faire reculer. Favoriser cette affreuse anarchie, ce fut le grand et principal succès de Luther. Des sociétés se recomposant lentement, sur des bases nouvelles, furent à peu près le seul résultat sérieux qu'il obtint. Sa doctrine est restée en vigueur pour les populations des contrées les plus élevées vers le nord parce qu'elles étaient à peu près seules et libres, et répartissaient encore, entre elles, les espaces qu'elles occupaient ; mais elles l'ont adopté sans qu'on y trouve aucune idée capable d'entraîner un grand peuple. Les nations fixées à des latitudes moyennes n'ont conservé de ces doctrines que ce qui, assurant leurs propriétés, leur donnait du même coup une grande force pour lutter contre les catholiques. Alléchée par les partages, la classe inférieure, une fois excitée, ne se contenta pas des biens du clergé, elle voulut aussi partager ceux

des seigneurs. Leur prédicateur se reprocha alors d'avoir poussé les masses si loin; mais il était bien tard et il fallut, pour empêcher les tristes suites, commettre des massacres énormes. Ce qui fait voir, une fois de plus, que toute réforme, lorsqu'elle n'est pas basée sur l'expérience et la sagesse, lorsque le règne du bien n'est plus ce qu'on cherche, ne mène qu'à des erreurs, proches parentes du crime.

Charles-Quint aurait pu dès le principe anéantir la popularité de ce hardi novateur; mais il était occupé à d'autres soins; et, lorsqu'il dut intervenir, il ne put que l'empêcher d'être entendu par tous ses sujets. Ses ennemis, comme les Français surtout, n'ont pas eu, dès le commencement, à se plaindre des contrariétés sans nombre que ce changement religieux accumulait sur lui et ses successeurs. Cette doctrine mit une scission dans l'empire d'Allemagne et finit par ôter aux Espagnols tout crédit dans les Pays-Bas, où ils ne purent rester qu'à force de sang répandu.

Ce ne fut pas seulement dans ces pays que le protestantisme se développa. Peu à peu il s'établit partout où il y avait quelque chose à prendre: en Suède avec Gustave Wasa, en Danemark avec les tristes Christian, en Suisse avec Calvin qui trouble même la réforme pour devenir un pape au petit pied et exercer une tyrannie que rien n'explique; en Hollande où les réformes luttèrent contre l'inquisition de Philippe II, en Écosse où Knox eut à se faire les mêmes reproches que les protestants méritaient partout; en Angleterre où cette lutte, qui

passa de Henri VIII à Élisabeth, fut une orgie de sang, et enfin en France, où ces nouvelles doctrines n'eurent qu'une réussite très bornée. Dans ce dernier pays, le protestantisme trouva chez la nation une crainte moins grande de la tyrannie du clergé romain; aucun territoire à acquérir et une instruction beaucoup plus grande que dans le reste de l'Europe; aussi ne put-il s'étendre que très médiocrement, et la religion catholique resta celle du peuple français. Une partie de la haute noblesse seulement accepta les doctrines nouvelles dans l'idée d'en faire, contre le roi, la base d'une révolution; mais les racines manquaient, et l'intelligence comme le patriotisme n'étaient pas de ce côté. Elle fut presque vaincue.

Il y a cela de remarquable que, sauf en France, où la division était sérieuse, la querelle religieuse se continua très longtemps dans le reste de l'Europe; aussitôt établi au moyen de tyrannies odieuses, le protestantisme cessa toute contestation avec le monde catholique. On était en droit de supposer que cette paix intérieure allait lui donner une énorme puissance; il n'en fut rien. La liberté, non régie par une autorité qui lui donne une valeur réelle, fut la première de ses institutions, et chacun des États qui l'avaient adoptée vécut désormais en une coterie intérieure. Les uns faisaient leur religion dans un sens, les autres dans un autre; et cette liberté que rien ne réglait, à qui la discipline ne servait pas d'arrêt, amena des divisions dans tout le monde protestant.

Le luthéranisme, le calvinisme, l'anglicanisme et bien d'autres sectes se divisèrent l'Europe hérétique; mais elles ne sont pas et n'ont jamais été le résultat d'une doctrine réellement sérieuse. Sauf pour quelques exaltés, leur doctrine ne fut jamais qu'un changement suivant les rancunes ou les réformes que méritaient leurs docteurs ou l'intérêt même à l'intérieur de leur pays. Leur haine ou leur ambition ont été les seules raisons de leurs hérésies. Quant aux doctrines, non seulement ils n'en ont fourni aucune grande, mais ils n'ont pu vivre qu'avec la raison d'utiliser presque toute la morale publique apportée par Jésus-Christ. Ils ont rejeté certains dogmes sans les remplacer par quelque chose qui les vaille; en même temps ils ont eu le tort d'encourager l'exaltation des esprits par des données plus ou moins fausses. Ni Luther, ni Calvin, ni d'autres n'avaient trouvé une base solide. Ils ont bâti en boue et en chaume sur le sol de petites constructions que chacun a pu imiter, mais qui n'ont pas permis d'élever un édifice central capable de faire faire un pas de plus à la civilisation. Ils ne vécurent que de ce qu'ils conservèrent de la discipline catholique. Ces réflexions rappellent ce passage de l'*Histoire de la guerre de trente ans*, où Schiller s'exprime ainsi : « Si les Luthériens avaient pu rester unis entre eux, les forces des deux partis religieux se seraient balancées et la paix d'Augsbourg aurait eu quelques chances de durée, malgré les principes vicieux de ses bases. Mais les doctrines prêchées à Zurich par Zwingle et à Genève par Calvin ne tardèrent pas

à se répandre en Allemagne, où elles causèrent tant de dissidences que bientôt les protestants ne se reconnurent plus entre eux qu'à leur haine pour les catholiques. Ils n'avaient, pour ainsi dire, plus rien de commun avec les protestants qui, cinquante ans plus tôt, avaient fait leur profession de foi à Augsbourg. »

Le coup porté par le protestantisme à la religion catholique était grave. Cette réforme était amenée en partie par les erreurs souvent criminelles du clergé; et les papes comprirent bientôt qu'il fallait suivre une tout autre conduite. Sous peine de baisser sensiblement, le pouvoir pontifical devait choisir des hommes de valeur réelle, dont l'exemple serait la sauvegarde absolue de l'Église et de la religion. Quelques papes l'essayèrent; mais, bientôt, ils craignirent de ne pas réussir et eurent recours à de mauvais moyens. On leur avait fait la guerre, ils voulurent la faire à leur tour, au lieu de défendre leurs bases de moralité. Ils débutèrent par anéantir toute opposition chez eux; et, malheureusement pour cela, ils relevèrent des institutions fâcheuses. Ils forcèrent bien l'Italie à rejeter toute pensée de se rapprocher des réformes du Nord, mais devant cette tyrannie nouvelle, devant cette rupture, la péninsule succomba. Les institutions, la valeur des hommes, les avantages que les sciences, les arts et les lettres avaient procurés dans ce pays, pendant la Renaissance, s'affaiblirent.

L'Église alors, pour se défendre et pour gagner et séduire les masses dans l'Europe entière, créa

des ordres nouveaux combattant, non corporellement comme des soldats, mais de toute manière pour devenir une force redoutable. Entre autres elle accepta et aida les Jésuites, les disciples d'Ignace de Loyola qui, entrant dans la vie commune, pénétrèrent un peu trop dans les familles et contribuèrent beaucoup à la création d'un moral, trop sensible, dans le sens qui leur est propre. Ils furent en partie bons prêtres, dévoués, braves au suprême degré, instituteurs et politiques très habiles; mais, à l'époque où ils naquirent, l'Église admit dans leurs institutions certaines conditions qui, en les conservant personnellement pauvres, leur donnèrent ce désir d'accaparer, pour leur ordre et pour l'Église même, les biens d'autrui. Tout ordre qui s'occupe personnellement du public, pour être bien vu et pour conduire son œuvre à bonne fin, à fin essentiellement civilisatrice et religieuse, doit abandonner tout maniement ou affectation de propriété, quelle qu'elle soit. Si elle ne le fait pas, elle ne sera pas bien longue à provoquer des réformes nouvelles et à remettre les nations dans des erreurs pareilles à celles qui ont fait naître et Luther et Calvin. Les Jésuites ont toujours représenté une institution grande et noble, utile et bonne, mais il y a dans leur constitution des défauts qui les compromettent toujours.

Dieu a mis l'homme en présence de devoirs qu'il peut et doit découvrir ; il encourt l'effet de sa justice s'il n'y obéit pas; or, les Jésuites ont pris de travers cet énoncé de la justice. Ils ont été mis, plus qu'il ne fallait, sous les ordres de leurs chefs, re-

gardant comme un devoir d'indiquer et de prêcher suivant leurs ordres. Là où ils parviennent à faire croire à ces ordonnances, c'est qu'ils ont apporté et leur talent et leur science ; mais ils ont supprimé la liberté de conscience. C'est une erreur et une erreur grave. Le prêtre ne peut être que le meilleur des conseillers et moralement l'intermédiaire le plus parfait du grand juge ; mais il ne peut ni saisir ni accaparer. En mettant de côté ces directions fatales, la position qu'il acquiert est d'autant plus élevée que ses ennemis sont absolument forcés de le respecter.

Les Jésuites n'étaient qu'une seule partie des soldats dont le pouvoir pontifical sut faire son armée dans la grande guerre contre le protestantisme. Bien des ordres religieux fournissaient aussi leur contingent et c'est à juste titre qu'on en a remarqué parmi eux, qui songeaient, par leurs travaux, non seulement à rétablir l'humanité dévoyée, mais encore à montrer que le véritable avenir et la vraie gloire n'étaient pas dans la matérialité dont le protestantisme n'était qu'un des agents. Ils acquirent ainsi une popularité égale aux services qu'ils rendaient. C'est dans leurs couvents que tout le talent se réfugia pour n'en sortir qu'à la fin des guerres religieuses.

Le long concile œcuménique de Trente était, dans le principe, convaincu que la liberté de conscience appartient essentiellement à l'homme ; il ne voulait pas que l'on admît un instant que le pape était le seul correspondant de la volonté divine. Dans presque tous les pays, l'Église réunie en conciles

nationaux, comprenant et désirant cette liberté, émettait pour elle, comme à Constance et à Bâle, la prétention à ces divins rapports; elle concluait à ce que le pape, prenant les ordres de l'Église en considération, resterait le suprême administrateur du christianisme. Bien long fut le concile de Trente; et sous Pie IV il eut un résultat à peu près contraire à cette première idée, en établissant l'autorité absolue du pape sur toute l'Église, sans cependant affirmer complètement qu'il fût seul en rapport avec Dieu. Là était la plus sérieuse ordonnance religieuse : l'autorité suprême de l'Église doit être confiée au pape; mais si, par sa conduite ou par les événements, ou pour des faits dogmatiques, le besoin de la réunion d'un concile œcuménique se fait sentir, le suprême pouvoir revient à ce concile et le pape n'en est que l'exécuteur. A la suite de ces graves discussions, l'administration de l'Église devint meilleure; et c'est surtout par la discipline régénérée et bien ordonnée, par Sixte-Quint, qu'elle bonifia, tout en comptant quelquefois avec les désirs particuliers aux différentes nations de l'Europe.

En France, à la fin de la période appelée la Renaissance, les guerres religieuses prêtant leur concours aux guerres civiles, les catholiques durent s'opposer à la séparation de ce pays que les protestants voulaient renouveler. Ces querelles commencèrent sous François I[er] sans qu'on puisse donner aux protestants des raisons valables, autres que la manière de présenter leur ambition personnelle. Ces raisons augmentèrent cependant très sensiblement

lorsque Catherine de Médicis, épousant Henri II, des Italiens sans moralité aucune furent amenés à la cour de France. Ces Italiens cherchèrent à gagner à leur cause une grande partie de la noblesse et à persuader les masses. L'influence acquise par cette cour italienne eut comme conséquence aussi de détourner une partie de la noblesse de l'obéissance et de rejeter une certaine quantité de ses membres vers le protestantisme. Le résultat des mauvaises idées, qu'elles vinssent de Luther ou de Calvin, ou de la décrépitude italienne, mit à bien du monde, en France, l'épée à la main. Cette anarchie fut tristement signalée par l'affreux massacre de la Saint-Barthélemy. Elle dura jusqu'au moment où l'esprit de la nation française, comprenant que son intérêt n'était pas de secourir ces protestants que rien n'excusait, arrêta la production de pareilles erreurs et rendit la force au vrai pouvoir royal redevenu catholique. Ainsi finit l'époque de la Renaissance.

LIVRE XI

HISTOIRE DES TEMPS MODERNES

« Quel charme vainqueur du monde
Vers Dieu m'élève aujourd'hui?
Malheureux l'homme qui fonde
Sur les hommes son appui!
Leur gloire fuit et s'efface
En moins de temps que la trace
Du vaisseau qui fend les mers,
Ou de la flèche rapide
Qui, loin de l'œil qui la guide,
Cherche l'oiseau dans les airs. »

Racine, *Cantique.*

« Si vous avez des larmes, préparez-vous maintenant à en répandre. (Soulevant le manteau qui couvre le corps.) Vous connaissez tous ce manteau! Je me souviens du jour où il le porta pour la première fois; c'était un soir d'été, dans sa tente; ce jour-là, il vainquit les Nerviens; — Regardez: à cet endroit a pénétré le poignard de Cassius: voyez quelle déchirure a faite celui de l'implacable Casca; c'est ici qu'a frappé le bien-aimé Brutus; et quand sa main a retiré l'infernal acier, voyez la trace de sang qu'il a laissée à sa suite; comme si le sang de César se fût hâté de sortir pour s'assurer si c'était bien Brutus qui avait frappé ce coup inhumain; car Brutus, vous le savez, était le bien-aimé de César! Jugez, ô dieux, avec quelle tendresse César l'aimait! De tous les coups qui lui furent portés, celui-là lui fut le plus cruel; car sitôt que le noble César vit s'avancer le poignard de Brutus, l'ingratitude, plus forte que les bras des traîtres, le terrassa: alors son cœur magnanime se brisa, et, se couvrant la face de son manteau, aux pieds de la statue de Pompée toute ruisselante de son sang, le grand César tomba. O quelle chute, mes concitoyens! »

Shakspeare, trad. nouvelle par Benjamin Laroche,
Jules César, acte III, scène II.

CHAPITRE PREMIER

ENSEMBLE DES ÉTATS MODERNES.

On a dit tout à l'heure : ainsi finit la Renaissance. Ici on peut affirmer qu'en 1589, Henri IV devenant roi de France, ce sont les concentrations des temps modernes qui s'indiquent. C'est le moment où toutes les relations se forment, où les folies stupides ou cruelles entre catholiques et protestants s'oublient; où les masses sentent le besoin de se rassembler et de soutenir le pouvoir royal, qui seul peut constituer la patrie. En France, Henri IV, autour duquel se rallièrent tant de seigneurs réellement patriotes, par sa conversion, augmenta considérablement son influence; l'armée qu'il réunit devint assez redoutable pour lui permettre de triompher des Espagnols, déjà occupés dans les Pays-Bas où se formait l'État des Provinces-Unies. Après ce souverain populaire, la faiblesse de son fils Louis XIII permit encore la production de quelques soubresauts où la pensée d'indépendance et le fait de non-organisation de la nation jouèrent encore leur rôle ; mais l'entente devenait si nécessaire que ces convulsions furent les dernières.

En dehors de nos limites, chez les Hollandais comme chez les Anglais, l'idée d'indépendance avait jeté ces peuples dans le protestantisme. Cette religion établie écarta les querelles avec les nations étrangères. Ces peuples bonifièrent sensiblement leur état social et augmentèrent chaque jour les bénéfices résultant du commerce et de l'industrie. En Angleterre Élisabeth lança ses navires dans des mers encore presque inconnues; les Drake et les Davis ont fait valoir le nom anglais, soit au sud de l'Amérique et de l'Afrique, soit dans la région que terminent les glaces du nord-ouest. En Hollande, les habitants, ayant moins à lutter contre la tyrannie espagnole, en étaient venus à chercher le progrès matériel dans le commerce maritime. Après les Portugais ils étaient devenus les intermédiaires des échanges de marchandises, couvrant ainsi les pertes que leur avaient imposées les guerres en Europe. A chaque cargaison débarquée ils comptaient le bénéfice acquis. L'espace à parcourir ne leur causait aucune crainte, car dans les mers de l'extrême Orient ils créèrent l'empire des îles Moluques. Ce fut une grande et superbe colonie dont leur intelligence est encore la maîtresse.

L'Espagne se retirait et se concentrait dans la presqu'île ibérique; l'Allemagne et l'Italie commençaient à respirer.

Mais, tandis que chacun des peuples de l'Europe était appelé à concentrer ses efforts sur la réussite de ses intérêts personnels, il se créait, en quelque

sorte une histoire européenne où la France, autant par sa position géographique que par l'esprit vif et varié de sa population, devint le centre où se rencontraient les actes des nations voisines. Elle se trouvait forcément placée à la tête de l'Europe, et elle devint le foyer de la civilisation moderne. Bien plus, c'est chez elle que naquirent ces lumières qui, se répandant ensuite dans le monde entier, bonifièrent chaque nation et contribuèrent à former les agglomérations si curieuses à l'heure actuelle, qui se sont fait une place dans l'histoire générale. C'est donc dans le tableau très abrégé des annales françaises qu'on peut suivre, depuis l'avènement de Henri IV, les destinées de l'Europe d'abord, puis du monde entier.

Dans l'étude de l'histoire, il y a des appréciations dont le résultat est des plus curieux, parce qu'il donne la valeur des hommes qui exercent une influence sur les destinées de leur pays. Cette étude des personnalités est surtout pleine d'intérêt lorsqu'elle démontre que les idées de ces hommes sont d'autant plus intéressantes qu'elles s'occupent de certaines données générales, dont l'application est la vraie politique. Soutenir la moralité humaine, c'est une preuve de génie, le bien-être général en étant la suite. Il en fut ainsi pour Henri IV. Né d'une branche collatérale de la première famille souveraine du monde, dans sa jeunesse, en dehors de la petite et encore sauvage Navarre, ce futur grand homme fut privé de bien des études auxquelles un souverain a droit. Élevé,

et presque prisonnier à la cour de France, il a eu, tout en affectant, dans ses mœurs ordinaires, dans sa fréquentation des gens aux habitudes italiennes, une perspicacité profonde qui l'aida à tout comprendre sans jamais s'abandonner. En s'amusant à la cour des Valois, il l'a profondément étudiée et s'est rendu compte des véritables intérêts, non seulement du souverain de la France, mais de la nation française tout entière au point de vue, soit de la morale, soit de la politique; aussi, plus tard, à la mort de Charles IX, son droit de régner fut-il un véritable coup de fortune pour notre pays. Avant lui, il y a eu parfois des effets salutaires dus aux lois générales votées par les parlements et aux qualités des souverains; mais jamais aucun pouvoir n'a eu cette grave pensée de dire à un peuple tout entier : « Mettez la poule au pot »; j'ai une main sur le sceau de justice et l'autre sur la garde de mon épée. C'est ce qu'il y eut de plus grand, de plus noble. C'était créer d'un mot typique une excellente monarchie, source de bonheur et de gloire.

Henri IV fit intelligemment mieux encore : il sut choisir Sully, et, avec lui, mit l'ordre dans les finances, donna à la propriété une base réelle, créa les régiments, c'est-à-dire l'armée française, fit construire des fortifications de tout genre, engagea ses sujets à tirer parti de leur sol et poussa aux grands progrès de l'agriculture. Il en arriva même à ouvrir des débouchés commerciaux nouveaux. Tandis que d'un côté, par des travaux de routes et de canaux, il bonifiait nos provinces et le Médoc en

particulier, de l'autre il faisait planter partout des mûriers destinés à nourrir des vers à soie dont le produit devait servir à la confection de magnifiques étoffes. Il autorisait également la création des verreries et des cristalleries; en un mot de tout ce que les étrangers fabriquaient d'agréable et de fructueux.

Au Canada, il envoya Champlain fonder Port-Royal et Québec. Il obtint du grand Turc cette énorme concession, aujourd'hui en train de disparaître, que tous les chrétiens étaient dans tout l'Orient protégés par le pavillon français. Après les tristes et cruelles guerres religieuses, il eut l'honneur de créer, pour ses sujets, avec son intelligence et son savoir, une civilisation nouvelle dont les résultats devaient s'augmenter chaque jour et arriver, sous son second successeur, à faire réellement de la France la reine du monde. Lorsque Henri IV devint maître du pouvoir, il fut brave et intelligent au suprême degré. Protecteur de tous, il mit tous ses soins à assurer le bonheur et l'avenir de son pays; et sa politique aurait fait le péril de la maison Austro-Espagnole, s'il n'était tombé assassiné par le sectateur de quelque parti lâche.

C'est après la mort de ce grand monarque qu'on commença en France à recueillir le bénéfice de ses bienfaits. Louis XIII était loin cependant de valoir Henri IV; mais il eut du moins ce singulier mérite de savoir reconnaître les qualités remarquables d'un homme, de faire de cet homme son premier ministre et de le soutenir contre toutes les oppositions d'une noblesse généralement catholique, mais par-

fois protestante, dont l'ambition cherchait encore à troubler l'État. Richelieu fut ce grand cardinal, défenseur des idées de Henri IV. Dans le but d'une sagesse remarquable, il s'appliqua d'abord à acquérir et ensuite à se conserver l'appui du roi. Comme politique il essaya, ainsi que l'avait fait le chef de la maison bourbonienne, d'éteindre la puissance de la famille Austro-Espagnole; et c'est surtout en luttant secrètement, à la cour même, contre les Italiens, ostensiblement contre les Espagnols et une portion de la noblesse française, qu'il atteignit son but. Les protestants outrés osèrent lever contre la France une armée française que devait soutenir une armée anglaise. Heureusement il les battit, et en prenant la Rochelle arrêta ce crime. On peut dire à sa gloire que, lorsqu'il mourut, il laissa la France augmentée de l'Alsace, presque de la Lorraine, de l'Artois et du Roussillon.

Pour arriver à défendre son propre pays, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, il faut être avant tout un homme de profond mérite. Bien des historiens ont eu le tort d'appeler le cardinal de Richelieu *le ministre terrible*. Ils ont fait une grave faute : ce n'est pas lui qui fut terrible, ce sont les pervertisseurs de toute morale, de toute religion, de toute politique qui cherchaient à fausser ce qui est juste pour favoriser des intérêts particuliers, presque toujours les leurs. Lui ne fut que la justice, c'est-à-dire le défenseur de tout et de tous. Les punitions étaient proportionnées à la faute commise. Comme Henri IV, il a continué la création de la nation française, et il

a légalement puni, même de la mort, ceux qui ont voulu l'arrêter dans cette œuvre.

Partout où Richelieu touchait, comme le grand Alexandre, il laissait la marque de son génie. Pour réglementer la langue française, il créa l'Académie; pour instruire ses contemporains, il fonda la Bibliothèque et l'Imprimerie royales; pour aider au développement des sciences, il organisa le Jardin des Plantes. Il touchait à l'art comme à la littérature : à côté de Poussin et de Vouët, il se fit honneur de Corneille.

Si cependant, dans les temps modernes, on veut se rendre compte de la gradation successive des progrès vers la civilisation actuelle, et des effets qu'en tira la politique française, on est forcé de passer en revue la position que les lois ou les passions ont faite au monde entier et particulièrement à l'Europe.

La guerre entre les catholiques et les protestants, dont la France n'eut guère à supporter que le contre-coup, eut tout son developpement dans le centre et dans le nord de l'Europe. D'un côté comme de l'autre, rien de convenable, voire même d'avouable, n'a justifié cette terrible et longue entrée en scène. On y continuait cette querelle où l'un ayant tout pris, l'autre voulait tout ravoir, et où tant d'intérêts particuliers amenèrent les cruelles erreurs, suite des événements généraux. A la fin du XVIe siècle, on se battait depuis la Hongrie jusqu'aux Pays-Bas, sans aucune cause sérieuse. Au commencement du XVIIe siècle on continua, mais en se groupant, et on arriva à la célèbre

guerre dite : de *Trente ans*. Des périodes de cette anarchie datent des unions dominantes ou nouvelles et l'établissement, dans le nord, d'une discipline croissante qui fut l'origine des armées modernes. La période palatine commença, la période danoise la suivit. Les Danois une fois vaincus par les généraux de Bavière et d'Autriche, ce sont les Suédois qui, conduits par Gustave-Adolphe, essayèrent de leur succéder. Ce monarque, dont l'intérêt dans cette guerre est plus que douteux, fut un capitaine de premier ordre : il battit les impériaux partout, jusqu'au jour où sa mort amena en partie la perte ou le retrait de ses sujets et le triomphe des catholiques. Alors arriva la période française, la quatrième, dans laquelle la question religieuse n'entrait plus en compte.

Les protestants étaient bien vaincus par la défaite des Suédois; mais Richelieu ayant toujours à se plaindre du resserrement du pays de France entre les débris de l'empire de Charles-Quint, c'est-à-dire l'Autriche à l'est, les Pays-Bas dans le nord et, en cas de besoin, l'Angleterre à l'ouest, sentit que la puissance des protestants permettrait un jour ou l'autre à toute l'Europe de nous écraser. Il fut donc conduit, par le pouvoir politique si peu et si mal entendu, à continuer les errements de Henri IV, et à faire entrer la France dans cette guerre longue déjà, mais dont un bon ministre ne devait pas laisser les conséquences s'égarer. C'était un homme réellement fort que ce cardinal qui, allié aux Hollandais, menaçait les Pays-

Bas, se faisait confier l'Alsace pour entourer la Lorraine, tendait la main aux Suédois, maintenait les prétentions des Grisons à la possession de la Valteline, augmentait l'influence française en Piémont et sur certains princes de l'Italie du nord, pendant qu'aux montagnes des Pyrénées il attaquait le Roussillon et, au bord de l'océan Atlantique, favorisait la révolte du Portugal contre l'Espagne. Cette politique de Henri IV et de Richelieu, c'était un centre de rayonnement, tandis que nos ennemis séparés les uns des autres ne pouvaient étendre leur lumière. Leur éclat, bien dissemblable de celui de la France, manquait de force; car ils sentaient à côté d'eux ou derrière eux d'autres foyers de lumière opposés aux leurs. Le triomphe de la France fut le résultat de cette grande politique. Mazarin, le successeur de Richelieu, continua cette manière d'agir jusqu'au merveilleux traité de Westphalie qui mit fin à la guerre de Trente ans, et changea toute l'Allemagne occidentale en une sorte de confédération germanique. Cette entente, à laquelle l'Espagne se montra rebelle, laissait, outre les conquêtes françaises, l'indépendance des princes allemands, quelle que fût leur religion. Le jeu de la Suède avait séparé, dans le nord de l'Europe centrale, les intérêts de l'Autriche de ceux de l'autre partie du domaine de Charles-Quint et assurait pour longtemps la paix générale. Des débris de l'empire du roi espagnol, naissait alors le futur royaume de Prusse. Le grand électeur, Frédéric-Guillaume de Brandebourg, augmentait ses possessions, soit en Occident

contre la frontière de France, soit en Orient du côté de celle de la Pologne.

Depuis Élisabeth, l'Angleterre ne s'était mêlée que de loin au grand mouvement politique de l'Europe; après avoir agité les nations modernes, elle allait leur laisser un moment de paix relative où elles pourraient apporter leur activité à l'extension d'une civilisation nouvelle. Sous cette reine, cruelle mais intelligente, l'Angleterre se trouvait lancée dans le développement très réel du commerce; un grand nombre d'Anglais, dégoûtés des querelles intestines, partirent pour l'Amérique, où ils jetèrent les bases d'une vaste colonie. Les successeurs de la protectrice de Shakspeare et de Bacon, Jacques I[er] et Charles I[er] pillèrent, sans raison aucune, les finances de l'Angleterre et excitèrent tellement l'intérêt des particuliers, que la plus grande partie des citoyens s'unit contre eux. Ils en arrivèrent même à la triste révolution dont Cromwell fut le chef et qui fit tomber la tête de Charles I[er]. Las de toutes ces discussions aux résultats insensés, ce peuple, vigoureux au fond et brave, commença par se trouver trop à l'étroit dans ses îles, retourna ses moyens vers la création de colonies et chercha l'agrandissement de son commerce.

Les partis que gênait trop une action gouvernementale ne pouvaient, en Angleterre, chercher secours ou se réfugier chez une nation voisine. Les masses anglaises, écossaises ou même irlandaises étaient prises entre la tyrannie folle et la mer, ce qui leur fit bien vite sentir combien leur position

était dangereuse; position qui permit à leurs esprits de trouver les moyens d'y parer et les força ou de s'enfuir, ou de devenir, dans une curieuse mesure, les créatrices et les sujettes de l'État gouvernemental, dit constitutionnel. C'est dans cette acception qu'il faut chercher en Angleterre toute l'importance de la révolution presque pacifique, vers laquelle la population se comporta si bien qu'elle trouva moyen de conserver sa noblesse qu'on a justement nommée haute noblesse, sa bourgeoisie sage, ses cultivateurs libres et respectés et même, un peu plus tard, son souverain.

Dans cet état nouveau, les habitants nombreux et actifs des villes, en grande partie maritimes, encouragés à répandre au loin les résultats de leur vigueur, n'apportèrent plus de contingent aux discordes civiles; et la constitutionnalité anglaise prouva au monde qu'elle faisait faire un pas de plus, voire même un grand pas, vers la paix intérieure.

La question de foi n'a jamais été pour rien dans les affaires anglaises. L'hostilité politique contre le catholicisme avait permis jadis de favoriser l'introduction du protestantisme, qui, n'ayant pas de bases sérieuses, finit par baisser sous une multiplication de doctrines sans valeur. La seule raison dont auraient pu arguer ses auteurs en Angleterre était la liberté de pensée. Devant les masses irréfléchies, c'était là le seul titre; et cependant ce titre devenait insolite, puisqu'il anéantissait toute discipline intérieure. On est arrivé dans ce pays à créer la religiosité protestante telle qu'elle est aujourd'hui prati-

quée dans certaines contrées. C'est un excès de sentiments mal ordonnés, une provocation au désordre.

Les grandes guerres entre le catholicisme et le protestantisme ne furent pas, comme l'histoire les a nommées, des guerres religieuses; elles furent dès leur origine des combats de possessions. Ce fut une triste chose, d'une part comme de l'autre, d'avoir si mal compris, à l'époque de ces guerres, la religion chrétienne excellemment bonne. Elle renfermait tout ce qui pouvait être utile à l'homme; et pour la constitution des États, elle donnait les seuls vrais matériaux : l'éloge des vertus, de la moralité, de la justice qui, mises en présence des vices que la nature apporte, pouvaient lutter et certainement, dans la plupart des cas, l'emporter. Le pouvoir catholique de Rome devait penser à l'âme en écartant le trop grand empire de la matérialité et en mettant sans cesse devant ses administrés ce drapeau qu'on adore avec bonheur, c'est-à-dire le Vrai, le Bien et le Beau, ou Dieu lui-même!

Pour se rendre compte ici de ce que l'humanité devait faire pour devenir heureuse, on a été forcé de narrer ce qu'elle a fait, et de le comparer avec ce qu'elle aurait dû faire. Ce qui revient à dire que, pour remplir sa mission, l'espèce humaine doit lutter, à force de spiritualisme, contre le matérialisme que la nature pousse toujours à l'excès. Le spiritualisme seul fait voir que la bête humaine doit être conduite par l'âme divine qu'elle a en elle, que toute gloire est là, et que le reste n'est rien.

Cromwell, comme les autres chefs anglais, sut se servir des sectes protestantes pour acquérir le souverain pouvoir. Il utilisa les folies populaires; mais on doit lui rendre cette justice que, tout cruel qu'il fût politiquement, c'était un général habile et surtout un gouvernant intelligent pour régler et l'emploi de la vie de ses concitoyens et l'utilisation de la force anglaise. Comme Élisabeth, il poussa vigoureusement au développement du commerce et à l'extension des relations maritimes. Le 9 octobre 1651 il fit paraître le décret appelé l'*Acte de Navigation.* Ce fut la fortune de l'Angleterre. Cette pièce interdisait l'entrée des ports anglais à tous les vaisseaux chargés de marchandises qui n'étaient pas un produit du sol ou du travail national du peuple dont le navire portait le pavillon. Les vaisseaux anglais importaient seuls des produits de différente origine.

Ce décret tuait la marine des Hollandais. Jusqu'ici, ce peuple industrieux et brave, mais essentiellement restreint dans son territoire et dont la population était limitée, avait peu de produits encombrants à exporter; aussi basait-il toutes ses relations et, par suite, l'acquisition de fortunes considérables pour beaucoup de ses armateurs, dans la pratique du commissariat et dans le transport de presque toutes les marchandises circulant dans le monde. Cromwell, en empêchant, par son Acte de Navigation, les Hollandais d'importer en Angleterre les produits des autres nations, espérait tout simplement que les Anglais prendraient leur place; et, en effet, ils l'ont prise, l'ont conservée et

s'en servent encore aujourd'hui. Il en résulte qu'ils sont devenus d'excellents marins et que leurs commerçants sont les plus riches des temps modernes. Aujourd'hui encore, ils doivent espérer que cette prospérité leur servira longtemps; mais il est à craindre qu'un jour ou l'autre l'Angleterre ne soit la Hollande d'un autre pays; c'est-à-dire qu'après une guerre maritime sérieuse, vaincue à son tour, elle soit réduite au rôle de pays relativement petit. Lorsque le monde avance, l'origine des rapports varie; et peut-être qu'un jour les États, grands au temps actuel, s'agglomèreront commercialement et peut-être politiquement parlant. Ils formeront ces associations qui, sous un climat à peu près semblable, ayant des produits presque identiques, et par conséquent les mêmes intérêts, ne reconnaîtront plus qu'une même douane et, peut-être, qu'un même souverain.

Quoi qu'il en soit : Blake, l'Anglais, battit les Hollandais Tromp et Ruyter. Les transactions sur les marchandises que la marine des embouchures du Rhin avait déjà ravies dans l'extrême Orient aux Portugais commencèrent à être accaparées par les marins de l'Angleterre, et le grand centre commercial changea de place. La Hollande elle-même, cherchant, après cela, à se protéger contre les puissances voisines, devint en quelque sorte un État vassal de l'Angleterre.

En 1658 Cromwell mourut, laissant, à côté des succès maritimes, le peuple anglais, ne sachant plus à qui confier sa direction, dans un désordre extrême.

Aucun parti, ni politique ni religieux, n'avait absolument vaincu l'autre; tous semblaient devoir être hostiles au détenteur du pouvoir. Mais le second successeur du dictateur, Monk, comprit parfaitement la position politique; il vit que la situation était à peu près impossible à tenir pour ses partisans, et rappela Charles Stuart au trône. Ce prince régna dix-huit ans sans avoir su gagner les défenseurs de Cromwell, moitié partisans de la liberté, moitié protestants; et lorsqu'il mourut, son frère Jacques II, plus difficile et moins habile encore que lui, après maintes folies gouvernementales, fut forcé de s'enfuir. Son gendre Guillaume d'Orange, stathouder de Hollande, prit sa place.

Ce nouveau roi, traînant la Hollande derrière lui, accepta l'état gouvernemental tel qu'on voulut bien le lui remettre, et prêta serment au régime constitutionnel.

Cette constitution se composait, à son début, d'un souverain dans sa plénitude de gloire; mais elle réservait en même temps les droits de la nation et de ceux qui la forment. De son adoption date la période heureuse et fructueuse de l'Angleterre. Dire que cette constitution rendrait absolument les mêmes services à d'autres peuples, cette question mérite d'être étudiée. La division de ce régime en Wighs ou Torys a pu avoir son avantage dans le milieu britannique; mais il n'en serait peut-être pas de même ailleurs. En Angleterre, Wighs et Torys s'attaquaient tour à tour, ce qui ne les empêchait pas, dans certains moments, de se réunir

pour attaquer le pouvoir exécutif. Depuis 1688, ce régime dure encore, c'est ce qu'on pouvait espérer de mieux; mais qu'en est-il résulté? C'est que le pouvoir exécutif a fini par n'être plus rien qu'un simple drapeau dont on se débarrassera quand on voudra et que, par la suite, les Wighs représentant la masse et tenant leur force de leur inconscience finiront par régner seuls, c'est-à-dire par tuer l'Angleterre.

Il est difficile d'aborder ici le récit de la Fronde ou celui des guerres entre la France et l'Espagne, surtout dans le Nord. Il est simplement permis de rappeler que le traité des Pyrénées constate quelle avait été la marche du temps depuis Charles-Quint et à quel point l'héritage de ce grand souverain avait été mal organisé. Le royaume de France au contraire se relevait; Henri IV et Richelieu lui avaient donné une administration et une gloire que les autres États de l'Europe ne demandaient qu'à copier; il arriva même qu'il s'y produisit une civilisation nouvelle dont les encouragements et la faveur, répartis un peu plus tard à toutes les sciences et à tous les arts, voire même aux rapports des sociétés entre elles, constitua pour un peuple la vie la plus douce et la plus agréable dont l'histoire ait jamais transmis le souvenir.

Sans entrer dans les détails du règne de Louis XIV, si utile et si beau tant qu'il fut sage, qu'il soit permis de s'y arrêter un instant et de montrer les services rendus par la mise en pratique de règles excellentes laissées comme héritage par ses prédécesseurs et

d'indiquer la valeur et la fermeté dont la jeunesse du Roi donna tant de preuves.

Louis XIV avait une belle idée de la puissance monarchique ; et ce fut cette idée qu'il mit en pratique. Il comprit la vie dans son vrai sens et ne voulut pas que, sous son règne, on retrouvât encore les errements dont il avait vu de bien près les tristes effets qui troublaient tant le pays pendant la Fronde. Au lieu de laisser les petites ambitions se développer, il voulut que ses pensées et ses ordres fussent sérieusement exécutés pour le plus grand bien de l'État, pour l'élévation de la monarchie française. Quelque grande cependant que soit l'influence de ce souverain sur les faits étudiés au point de vue général, on doit rappeler encore les nombreux succès intellectuels et pratiques qu'il sut provoquer et encourager. A côté de la justice, de l'administration, de l'armée, de la marine, l'élève de l'auteur du traité de Westphalie sut placer une politique très souvent bonne. Avec le conseil de Mazarin il créa Colbert, puis, de lui-même, plus tard, Louvois. De ses rapports avec le premier, les finances, l'agriculture, l'industrie, les routes, les canaux, la marine, furent très sensiblement bonifiés. Les Condé, les Turenne, portés au premier rang par leurs victoires, facilitèrent son œuvre. Il sut distinguer et admettre où leurs mérites donnaient droit, les Duquesne, les Tourville, les Duguay-Trouin, les Forbin, les Jean-Bart. Bien d'autres marins illustres eurent le même privilège. Il créa les grandes compagnies des Indes, du Nord, du Levant et du Sénégal, c'est-à-dire l'empire colonial

et les transactions commerciales. Son système, suivi, comme il le demandait, par ses successeurs, aurait fait occuper aux Français dans le monde, une position civilisatrice bien autrement belle que celle prise par les Anglais. Sa manière de gouverner, modifiée sur quelques points, était la production la plus parfaite de notre génie national. Ceux qui furent ses ministres étaient, à côté de conseillers remarquables, de parfaits exécutants, d'excellents serviteurs. Louis XIV a su les reconnaître, les commander et faire qu'ils ne s'opposassent jamais les uns aux autres de façon à détruire son œuvre. Sous son impulsion, se produisirent, au fur et à mesure, le génie de Vauban, les actes glorieux des Luxembourg, des Catinat, des Villars; et l'on peut dire de lui que, tout en menant la vie du monde, il se mêlait à toutes les parties du gouvernement et le faisait dans les plus grands détails. Il en vint même à signer chaque jour l'ordre de marche de ses soldats. Ces ordres s'adressaient non seulement à des régiments, mais, souvent, à quelques hommes conduits par un sous-officier. Rien ne se passait dans l'armée ou la marine qu'il ne le sût, rien qu'il n'ordonnât. A certaines heures, fatigué de son travail, il quittait son cabinet pour reprendre sa vie publique.

Louis XIV était tout et, par cela seul qu'il le voulait, sa volonté était obéie en tous points. Une idée d'intérêt général dont il était l'auteur, il ne la révélait pas, mais il avait soin qu'elle fût exécutée. Il résulte de l'étude approfondie de son histoire, que dans sa partie même peu morale, Louis XIV réflé-

chissait sur l'orgueil. Il savait que l'orgueil personnel à l'homme est un gros défaut; mais entraîné par ses instincts, il voulait que ses actes donnassent à la nation sa plus haute valeur et la preuve de sa spiritualité. Aussi, lorsqu'il allait jusqu'à prendre une partie de ses maîtresses dans la bourgeoisie d'alors, de suite il en faisait des duchesses; non pour lui, non pour elles à qui ce titre n'était pas nécessaire, mais parce qu'elles appartenaient au monarque de France. Pour ses ministres, malgré leur grande valeur, il leur a attribué mille choses dont il était seul l'auteur. Avec les idées de son temps, pour la noblesse presque en entier, un roi s'abaissait en s'occupant d'industrie, de commerce, d'agriculture : or il ne voulut pas s'abaisser; et, lorsqu'il sortait de son cabinet, c'était dans certains cas sur la pensée de Colbert ou d'autres qu'il plaçait son œuvre. M. Duruy, qui attribue presque toujours aux ministres les ordonnances du roi, dit avec juste raison, dans son *Histoire de France*. « Les ordonnances rendues alors sont le plus grand travail de codification qui ait été exécuté, de Justinien à Napoléon. » Eh bien, Louis XIV, par ses conseillers et d'après ses ordres, recueillait les documents. Lui seul concluait.

C'est encore lui qui créa et joignit à l'Académie française l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, celle des Sciences et celle des Beaux-Arts.

Non seulement il aima et soutint, dans la mesure du possible, les idées émises par les Bossuet, les Massillon, les Fénelon, les Pascal, les Racine, les Boileau et les La Fontaine, mais encore il par-

tagea la pensée de Corneille qui était que, pour les grands seigneurs, les grandes idées étaient seules valables. Il démontrait en outre que, même dans un rang inférieur, le grand mérite pouvait marcher de pair avec l'aristocratie. Comme preuve : devant sa cour, il invita Molière à s'asseoir à sa table. Que serait devenu Lulli si le monarque aimant le beau n'eût pas été là? Un pauvre troubadour plus ou moins marmiton; et l'origine musicale de l'Opéra eût peut-être été bien retardée. On dit quelque part qu'il y eut alors des peintres, des sculpteurs, des architectes de premier ordre; on aurait dû dire que : les Poussin, les Lesueur, les Claude Lorrain, les Lebrun, les Puget, les Mansard et les Perrault, furent compris et honorés par le Roi. Aussi trouve-t-on, dans un livre fait plus tard : « Vers le temps de la mort de Louis XIV, la nature sembla se reposer. » (Voltaire.)

Certes, on ne peut et on ne veut vanter ici le décret par lequel ce roi révoqua l'édit de Nantes; mais on peut l'excuser en partie en rappelant que le système des protestants nuisait sensiblement à ses grandes idées. Il semble avoir trop attentivement regardé combien cette religion nouvelle avait troublé l'Allemagne et quels fâcheux événements elle avait causés en France. Les protestants, lorsqu'ils sont faibles, ont toujours la pratique de mœurs intéressantes et relativement bonnes; mais, sont-ils assez forts pour lutter, l'ambition les a toujours conduits et, s'ils ont obtenu le succès, la jalousie les a toujours poussés à de très fâcheuses séparations

de sectes. N'ayant jamais de tête de ligne, ils n'ont jamais eu cet admirable patriotisme religieux qui distingue souvent les catholiques; et ce qu'il y avait de possible dans leur doctrine, ils l'ont effrité. Ils sont même arrivés à pousser leurs erreurs si loin, qu'aujourd'hui, entre deux de leurs sectes, il y a parfois plus de différence qu'entre eux et les bouddhistes de l'Inde. Louis XIV eut le tort d'employer envers eux une réprimande trop rude et trop violente; mais le point de départ fut une pensée qu'il croyait utile, et qu'il aurait dû démontrer et non imposer aussi vivement. Ses rigueurs contre les protestants ne firent qu'exciter les coreligionnaires étrangers qui, moitié par religion, moitié par politique, essayèrent de les venger. Les Anglais le firent en chassant les Stuarts et en appelant Guillaume d'Orange à l'exercice d'un gouvernement que, sous forme parlementaire, ses sujets partageaient avec lui; et en s'unissant à l'Autriche et à l'Italie, ils portèrent à Louis XIV des coups terribles.

Ce monarque ne comprit pas, comme les Anglais, l'état constitutionnel, et la position géographique de la France, ainsi que les institutions du reste de l'Europe, ne lui permettaient pas cette constitution d'État. Tandis que la population des Iles Britanniques n'avait aucun voisin sur les agissements duquel elle eut à se prémunir, Louis XIV était constamment exposé à ce que ses frontières fussent brusquement franchies. Il comprit que, pour s'y opposer, il était absolument nécessaire que le peuple entier obéît immédiatement à son roi, et eût une

même croyance. A la fin de son règne, il était seul pour gouverner et avait à lutter tout autour de lui ; aussi ses décisions, quoiqu'elles fussent toujours bonnes et dirigées vers ce qu'il croyait utile, laissèrent des erreurs se produire. A propos de lui, on peut redire ce mot d'Antisthène, répété par Marc-Aurèle : « C'est chose royale, quand on a fait le bien, d'entendre dire du mal de soi. » Si de grandes fautes ont été commises, il faut les attribuer en grande partie à l'affaiblissement causé par sa vieillesse et à ce qu'il ne put céder son pouvoir à des successeurs sérieux. Plus sa carrière avançait, plus aussi les petites ambitions commençaient à l'assaillir. Louis XV enfant, son successeur, fut forcément confié à des gens qui n'avaient de la méthode de son arrière-grand-père aucune connaissance; et le grand roi étant mort, les errements gouvernementaux disparurent, comme le vin dans une pièce dont la chantepleure a sauté.

CHAPITRE II

GRANDS PROGRÈS ET GRANDES CHUTES PHILOSOPHIQUES.

La plus belle des époques françaises modernes ne serait pas suffisamment indiquée au point de vue de cet ouvrage, si l'on ne revenait un peu sur les progrès faits dans cette période par l'étude de la philosophie ; ce qu'on peut facilement accomplir en se rendant compte de la vie et des pensées des grands philosophes qui l'ont illustrée.

En 1596, sous Henri IV, naquit un homme qui, dans sa jeunesse, fut militaire, mathématicien, physicien, voyageur et chercheur ; il finit un jour par renouveler, au pied de l'autel, ses protestations de ne travailler désormais que pour l'utilité du genre humain, pour la gloire de Dieu. Cet homme s'appelait *Descartes*, et il a tenu sa promesse.

Le calcul d'abord et la géométrie lui servirent de point de départ lorsqu'il lança son esprit dans des idées philosophiques. Il y trouva des notions qui aidèrent son *Discours sur la méthode*, où il prétend qu'on doive partir d'une série de détails pour arriver,

par la constatation de leurs coïncidences, à la généralité. C'est une marche très intéressante; mais il me semble cependant qu'on doit admettre surtout la méthode qui part de la généralité et qui indique comment la volonté de cette généralité donne la vraie raison de tous les détails. En un mot, d'après ce philosophe illustre, ce que l'esprit conçoit en suivant les rapports de certains détails entre eux indique l'harmonie et la raison divine, expose les lois qui sont les agissements de Dieu, fait même entrevoir le motif qui, une fois acquis, permettra d'en suivre le développement depuis le Créateur jusqu'aux derniers détails créés. Le *cogito, ergo sum* des *Méditations* est le point de départ de cette théorie. Par cette affirmation, Descartes proclame la distinction entre l'âme et le corps. En s'en servant, il continue de placer sa doctrine au premier rang philosophique; car de la conséquence de ce qu'il admet ressort l'existence de l'Être infiniment bon et infiniment parfait, de Dieu!

Sur certains points cependant Descartes semble se tromper. Ainsi il dit quelque part : « Dieu n'est soumis à aucune loi, pas même à la loi du bien. Il peut revenir sur ses décrets. » C'est une erreur et une erreur grave. Si le Créateur pouvait changer son idée ou les productions de cette idée, ce Créateur ne serait pas Dieu; car, détruisant ce qu'il a fait sous le prétexte qu'il s'est peut-être trompé, toute sa création croulerait, chacune des lois supprimées anéantirait toutes celles en rapports avec elle, c'est-à-dire tout. N'avoir pas fait ce qui devait être,

ce n'eût certainement pas été une preuve du Juste, du Vrai, du Bien, du Beau. Du Juste il aurait fait l'injuste, cela ne se comprend plus et ne peut pas être exprimé !

Descartes ne confond pas l'erreur avec le mal; et en cela il a raison, car le faux se détache du vrai par une non connaissance ou par une fausse interprétation intellectuelle, tandis que le mal est la violation du bien par un être intelligent. Ce qui fait la grande justice de Dieu, c'est que, étant la spiritualité même, seul il est capable, avant de distribuer ses récompenses, de voir, dans l'action faite, où l'erreur n'existe plus et où le mal commence. Une bonne justice humaine fait tout ce qu'elle peut pour imiter le Créateur; et, si elle réussit, c'est ce mérite qui fait la gloire de la magistrature tout entière. Dans la législation moderne, il y a une grosse erreur commise : c'est l'institution du Jury. Une cause est jugée par qui n'a souvent aucun mérite, par des gens que poussent, la plupart du temps, des raisons absolument différentes de la cause en question. La Justice doit être rendue par des juges instruits et nombreux dont les jugements passeront après devant des juges qu'ils ne connaissent pas, et que le sort désigne. Les causes doivent être produites ou défendues en public par des avocats dont le résumé seul sera transmis au dehors.

En continuant à faire connaître les théories auxquelles sa pensée le conduit, on voit que Descartes place les animaux sous la puissance d'un automatisme qui règle ce qu'ils font par l'effet de ce qu'ils

éprouvent. C'est avec une juste raison qu'il affirme que l'animal n'a jamais pensé. Ses mouvements et ses appétits sont, dit-il, la conséquence de leur machination. « L'animal est, d'après lui, une horloge qui, composée de roues et de ressorts plus ou moins compliqués, ne marche que lorsqu'elle a été montée, ne produit tel ou tel mouvement qu'autant que tel ou tel ressort a été poussé. » Cet exemple est vrai, mais Descartes n'en connaît ni les roues, ni les ressorts ; les sciences n'étant pas assez avancées de son temps pour qu'il puisse parler des éléments, des besoins comme des actions animales. Il ignorait dans la matérialité la présence et l'effet des gaz qui forment les corps organiques. Il ne réfléchissait pas que dans l'organisation, les gaz ont besoin que leur proportion ou leurs mouvements soient maintenus dans le travail moléculaire. Que ce désir est une augmentation proportionnée aux déjections, entre autres acceptions, dont l'élément est forcément redemandé par l'animal à tout ce qui peut le lui donner et qui, obtenu, assure son repos. L'animal ne sortira de son calme que pour se procurer une nourriture nouvelle ; et ses fonctions, toujours répétées, rendent l'accomplissement des actes si susceptible qu'il prend, au moyen d'une régularité naturelle, des habitudes que dans bien des cas l'intelligence de l'homme utilise.

Dans ses vastes travaux, Descartes, partant d'une époque où la science était peu développée, a fait, pour son temps, une grande œuvre. Il devina presque tout, même le mouvement général ; et cette in-

tuition lui fit supposer les lois qui devaient régir ce mouvement. Bien qu'ayant parfois gêné la philosophie scolastique, il a rendu à la religion chrétienne un service immense en séparant la spiritualité de la matérialité. On peut en juger aujourd'hui. Il a ouvert à l'humanité le grand et véritable chemin de l'espérance, en essayant de faire comprendre que la créature a toujours besoin du Créateur.

Dans le temps de la grande monarchie française dont il s'agit ici, il existait un homme dont l'étude caractéristique est singulièrement difficile. C'était un grand homme, on voudrait le louer, car sa science immense le mérite; c'était une individualité des plus remarquables, qu'une éducation mal conçue fit sortir de la ligne droite. Il s'agit de *Blaise Pascal*. Son génie naturel l'a conduit à des travaux et à des découvertes scientifiques d'un haut intérêt; mais, à peine trouvait-il, qu'il s'arrêtait. Sa pensée d'enfant, élevé dans de petites rubriques très nuisibles, lui inspirait la peur d'aller plus loin. Avec sa grande science, il voulait servir Dieu et on lui avait enseigné que Dieu était au-dessus de toute défense, d'où il résultait que bien des gens se croyant libres de l'attaquer, nul ne pouvait essayer de repousser ces attaques. La scolastique, craignant quelque peu ces combats, venait lui dire : « Je suis opposée à tout ce qu'on pourra énumérer contre Dieu. Seule je soutiens sa cause; et la soutenir en dehors de ce que nous vous apprenons, c'est faire une faute et commettre un crime. » L'humanité était ainsi retar-

dée et les conséquences en ont été si graves qu'à côté de ce voile, pour certains esprits, l'erreur marchait à pas de géants. Pascal s'est trouvé pris dans ce dilemme. Il sentait ce que la grande cause allait perdre et n'osait pas le réparer. Ses *Pensées* sont en entier de cet esprit et peignent la douleur de sa vie; ses *Provinciales* sont pleines de données sarcastiques, mais à chaque pas elles se heurtent à de grandes raisons qu'elles n'osent franchir. Ce combat a troublé son âme et par suite tué son corps.

La vraie philosophie est de marcher devant soi avec son bagage personnel, prenant ce qu'il y a de bon, soit à droite, soit à gauche, pour l'opposer à ce qu'il y a de mauvais à gauche ou à droite. Là est la vraie loi, celle que personne n'a le droit d'attaquer. Si l'homme se trompe, rien n'en sortira; si au contraire il dit vrai, immense sera le service qu'il aura rendu. Dans tous les cas, il aura bien rempli sa mission; et un jour, Dieu lui en saura gré. Pascal aurait bien voulu suivre cette ligne; mais il n'osa pas! C'est son éducation plus que fâcheuse qui lui fit dire : « Ne me plaignez point : la maladie est l'état naturel des chrétiens, parce qu'on est alors comme on devrait toujours être, dans la privation de tous les biens et de tous les plaisirs des sens, exempt de toutes les passions qui travaillent pendant tout le cours de la vie, sans ambition, sans avarice, dans l'attente continuelle de la mort. » Il ne se rendit pas compte qu'un Dieu ne peut faire de la maladie un état désirable pour l'homme, mais qu'il ordonne au contraire

de la guérir ; que le but du Créateur est que sa créature, en proie malgré lui à mille ennuis causés par les changements forcés de la nature, reste forte pour remplir sa mission quoi qu'il arrive, et qu'elle se montre digne ainsi de la loi suprême d'amour, de la divine harmonie !

Pascal a pris trop la manière de juger par la géométrie. Les règles de cette science, suffisamment poussées, peuvent et doivent être utiles en bien des cas, mais particulièrement là où il s'agit de matérialité, et nullement lorsqu'il faut penser à la spiritualité. C'est triste à dire pour Pascal, mais son esprit faussé choisit dans la religion ce qui touchait à la partie matérielle pour en faire des lois, sous le prétexte que ces lois étant plus facilement démontrées par des faits seraient plus vraies ; les théories religieuses qui n'ont que la pensée pour base n'étaient pas dignes de l'arrêter. Il ne s'arrêta pas, en effet, et pour ce dont il crut comprendre toute la réalité, il partit et fit fausse route. Il aurait dû être averti! Mille choses fixèrent sa grande intelligence ; mais il n'a pas trouvé le moyen de s'en servir et, par suite, il a rendu faux tout ce dont il s'est fait le défenseur et le prôneur.

Des théories admises par Pascal, pour arriver au scepticisme, presque à l'athéisme et à toutes les ridicules singularités modernes, il n'y avait qu'un pas. S'il ne le fit, c'est que le courage lui manqua. Il resta sans rien conclure de sérieux entre le spiritualisme et le matérialisme. Il crut à la religion, mais il y crut mal et n'en tira que l'art de se rendre malheu-

reux. Ce fut triste, car, malgré ses grands mérites, il continua l'école du faux.

A peu près à la même époque où Pascal vivait, la ville de Dijon comptait parmi ses concitoyens un des hommes les plus remarquables dont l'histoire fasse mention. Pendant son existence sans tache, il voyait clair, bien clair, et c'est une des figures les plus glorieuses de la monarchie de Louis XIV. Profondément convaincu des doctrines qu'il servait, préconisateur du vrai devoir, il eut à la fois un talent littéraire et une grande aptitude à la philosophie morale. Lui donner sa part de gloire, c'est indiquer son nom : il s'appelait *Bossuet*.

On n'en parle ici ni comme littérateur ni comme orateur ; ses mérites ont été, dans ces genres, les modèles des générations venues après lui ; mais c'est dans les grandes lignes où il dirigea sa conduite qu'il faut envisager sa vie tout entière. Il fut le défenseur d'une foi droite, d'une sage morale ; et c'est le bon de la religion chrétienne et catholique qu'il s'efforça de démontrer au public. Il fuyait toute donnée qu'une religion parfaite regarde comme une erreur et rejetait tout ce qui, étant mal ordonné, devait nuire. Il montrait les doctrines sur lesquelles il basait sa méthode telles qu'elles devaient être envisagées, et repoussait toutes les apparences du schisme que tant d'esprits inventaient alors dans l'espoir de briller au milieu des progrès de l'intelligence. Il combattit les protestants dans ses merveilleux discours, parce qu'il était trop patriote pour laisser ces ennemis de la France acquérir l'importance à

laquelle ils désiraient parvenir. Il indiquait les défauts d'une religion n'ayant pas de guide suprême et dont les sectateurs arrivaient par une diversité de pensées à l'anarchie. Il refusait également d'accepter la compréhension de la grâce, du libre arbitre et de la valeur, comme de la liberté humaine émise par Jansénius et ses défenseurs du couvent de Port-Royal. Bossuet rejetait bien loin aussi les folies du quiétisme, sorte de dévergondage moral qui, développé, eût été la couverture de bien des fautes et même de bien des crimes.

Bossuet était en quelque sorte la sagesse dominante. Lorsque des personnes se laissaient entraîner par certaines révélations scientifiques dont elles ne pouvaient comprendre sérieusement les effets, elles se lançaient dans des doctrines nouvelles. C'est encore à lui que ces révélations devaient être présentées pour avoir le droit d'exister. Cela se comprend d'autant mieux que l'évêque de Meaux était regardé par tous les esprits chercheurs comme le régulateur de toute ligne à suivre. Bossuet voyait le bien où il était réellement et indiquait à ses auditeurs qu'à droite et à gauche on peut tomber dans le mal.

Salignac de la Mothe-Fénelon fut, sous le roi Louis XIV, le précepteur du duc de Bourgogne, puis archevêque de Cambrai. C'étaient de beaux titres donnés à une haute intelligence; ils firent honneur à presque tout ce que leur possesseur entreprit. Écrivain toujours de premier ordre, Fénelon fut, malgré certaines différences d'appréciations qui le mirent en

opposition avec le grand Bossuet, un théologien de premier ordre, et en philosophie, un chercheur de la vérité. Il la rencontra sur mille points et sut en étendre la popularité.

C'est avec un vif intérêt qu'on lit son travail sur l'existence de Dieu. Dans ce livre plein d'idées justes, après avoir démontré la valeur du priori, il donne sur la théorie de l'infini, si sévère en général, des pages pleines de charme. Suivant la méthode de Descartes, il part comme lui d'un détail pour arriver à Dieu, prouvant et établissant ainsi toutes les qualités de l'être qui porte ce nom. Dans d'autres ouvrages, cet illustre philosophe combat Malebranche en repoussant la servitude trop grande qu'imposeraient à l'homme les lois créées par l'Être suprême. L'homme n'est pas un individu forcément obéissant, ce qui le ferait semblable à la matérialité; mais il a sa volonté qui prouve, et la valeur de son âme et la mission qu'il est chargé de remplir. Sans le libre arbitre, l'être humain n'aurait droit à aucune récompense.

L'amour de Dieu est le type suprême auquel doit arriver l'être religieux qui pénètre dans ce sentiment à un tel degré qu'il s'y absorbe, négligeant tout le reste. Ce fut là que Fénelon se trompa. Il disait du bien à Malebranche, mais lorsqu'il voulut pousser à l'extrême la théorie du libre arbitre, il se dit du mal à lui-même et se brouilla avec Bossuet.

Que dire de l'homme que réprimandait Fénelon, de *Malebranche*, qui ne croit guère qu'à l'évidence, sans comprendre qu'en bien des points le matéria-

lisme est le fond de son raisonnement, et qui, en maintes occasions, voulant éviter à la fois de trop s'en rapprocher, tombe naturellement dans des séries d'idées bien tourmentées. Il arrive même qu'il finit par ne plus admettre en croyance religieuse tout ce qu'un raisonnement, où le matérialisme a trop d'empire, peut prononcer; d'où il résulte que cet homme, tout en étant un peu ennemi d'une doctrine dans ce sens, finit par y tomber. Il rapproche tellement la religion du matérialisme, qu'il arrive à établir une sorte de panthéisme nuisible en tout. Physicien et mathématicien éminent, il eut beau faire, cette théorie le tenait et ne le lâcha pas.

Ses œuvres sont curieuses et instructives, soit par leur parfaite diction, soit par la science qu'il met dans leurs détails; mais, malgré le charme et la connaissance des énoncés, il revient toujours à ce système qu'il aurait dû laisser de côté. Tout est en Dieu et Dieu fait tout; tel est le fond de ses idées. On peut voir où mènent de pareilles pensées. Dieu est tout et rien n'arrive qui ne soit l'œuvre de Dieu; c'est-à-dire qu'on élève ainsi à la hauteur d'un dogme le matérialisme qui entraîne l'anéantissement de la spiritualité.

De 1715 à 1789, pour se rendre compte de l'histoire, c'est moins la politique qu'il faut regarder que la voie qu'un gouvernement affaibli laissa prendre à la morale. Après avoir parlé de la gloire, c'est la décadence qu'il faut enregistrer; mais on ne saurait trop le redire, Louis XIV a conduit la civilisation à son apogée; et ce que son règne a produit

dans tous les ordres d'idées est resté dans l'amélioration générale, tandis que sous ses successeurs l'humanité a tout perdu. Que résultera-t-il, pour l'avenir, de cet antagonisme entre la monarchie descendante et la démocratie montante? C'est une partie qui va s'engager et c'est sur la France qu'elle se passera. Déjà, la monarchie de Louis XIV ayant poussé à l'intellectualité, celle de Louis XV laissa la matérialité l'emporter sur la morale. A l'étranger, enivrés par le règne du grand souverain, les chefs des différents peuples cherchèrent, aux jours de nos malheurs, non seulement à égaler notre roi, mais à le surpasser. Ils appelèrent auprès d'eux toutes les notabilités scientifiques ; mais le temps avait marché. Sur certains points, les nations y gagnèrent beaucoup; mais sur d'autres, elles ne virent pas à quel changement cela les menait. Les hommes remarquables qu'elles appelaient de France n'étaient plus les premiers et, au lieu de ne recueillir que les avantages de la spiritualité, elles eurent à supporter les inconvénients du matérialisme qui commençait à prendre un grand empire.

Avant de parler des emprunts faits à la monarchie française, qu'il me soit permis de dire qu'on remarque en Angleterre, à la suite de Shakespeare, ce poète fameux qu'on appelait *Milton*. Dans le *Paradis perdu*, il fit voir que c'est bien un crime de se révolter contre Dieu. A la même époque, en philosophie, les Anglais se signalèrent d'une manière intéressante par l'existence de *Locke*, savant qui se servit de ses découvertes sur les causes et les

effets de l'entendement humain pour arriver à la glorification de Dieu. Ses données, malgré les fautes graves qu'elles renfermaient, permettent de conclure qu'il ne peut pas ne pas y avoir un Dieu. La doctrine qu'on tire de cet énoncé est la véritable règle que suivirent un grand nombre des savants de cette époque ; malheureusement, en considérant tous les hommes érudits que l'Europe a pu produire au dix-septième siècle, on en rencontre qui se sont rejetés d'un côté tout différent de celui indiqué par Locke et qui ont contribué trop fortement à la décadence générale.

Parmi les esprits droits qui forment l'une de ces deux catégories scientifiques, on trouve l'allemand Kepler. Astronome, philosophe et surtout appréciateur des travaux des anciens, il est un des premiers, le premier peut-être des temps modernes qui, dans un désir on ne peut plus louable, ait déclaré que le but principal de la nature humaine était de chercher. Il indiquait qu'il y a un Dieu que ses œuvres doivent révéler et que c'est dans ses œuvres qu'il faut essayer de trouver les preuves de son existence. Kepler a fait de la philosophie la sœur de la religion et il n'avait pas tort. L'une recherche Dieu et le démontre, l'autre, reconnaissant ses qualités, l'aidera. Donc, et c'est un fait que nous pouvons constater aujourd'hui, où la science a tant marché, la vraie philosophie rejette le voile qui cachait Dieu et ouvre une ère nouvelle pleine de renseignements précieux.

Kepler aussi était parvenu à soulever ce voile, car

il dit : « La marche du monde n'est qu'un concert divin dont la philosophie est la partition. »

Cette excellente manière de comprendre la vérité ne devint malheureusement pas d'un seul jet une règle inéluctable; car, en 1632, on voit naître en Hollande le savant *Spinosa*. Ce philosophe paraît accorder l'effet des rendements des choses au matérialisme; mais en même temps il regrette de voir ce matérialisme prendre tant d'empire sur les agissements de ce qu'il appelle l'entendement. Plus tard, il cherche la loi qui produit un fait et qui, d'induction en induction, se rapproche du point d'origine sans le rencontrer jamais. Il a le tort de conclure que celui qui trouvera ce point, c'est le promoteur de la raison intuitive dont l'objet propre est l'être en soi et par soi. Il eût mieux fait de dire : L'âme, qui est un être en elle-même, ne fournit pas la preuve de son existence par elle seule. Spinosa part du raisonnement pour arriver à tout donner à l'âme. Il en fait ce dont tout découle; or, si tout découle de l'âme, elle devient tout ! C'est là un effrayant panthéisme qui finit par ne prouver absolument rien. Si le panthéisme existait, tout serait Dieu, même le chaos, même le crime; or, à l'origine il y avait Dieu et rien, d'où il résulte que tout ce qui est matériel, tout ce qui est substance, Dieu l'a créé. Il avait ses raisons pour cela; et tout ce qui tend au panthéisme est contraire à la vérité et montre cette donnée absurde que substance et spiritualité ne sont qu'un.

Peu de temps après 1727, en Angleterre, une

médaille reproduisait une tête d'homme autour de laquelle étaient ces mots : *Felix qui potuit rerum cognoscere causas*. On éleva au même personnage une statue au pied de laquelle on mettait : *Qui genus humanum superavit*. Cette grande individualité à laquelle on dédiait ces épitaphes s'appelait *Newton*. Les modernes, en considérant ses merveilleux travaux, l'ont nommé l'*inventeur de la gravitation universelle*. Si une renommée a justement rempli le monde, c'est bien celle de Newton. Outre ses découvertes, la base même de ses idées a soulevé tant de problèmes et poussé à un si grand progrès que la gloire scientifique lui appartient réellement. Ses grandes découvertes n'étaient pas absolument la plus pure des vérités; mais sans elles on n'aurait pu, à la suite du temps, en faire de plus parfaites. Newton ne regardait même pas les grandes lois qu'il découvrait comme étant absolument et toujours universelles ; aussi Leibnitz dit-il, en parlant de lui : Newton croit que l'Univers est une machine faite par Dieu ; mais il estime qu'elle est si imparfaite qu'on peut la décrasser de temps en temps par un concours extraordinaire et même la raccommoder comme un horloger son ouvrage... « Selon mon sentiment, la même force y subsiste toujours et passe seulement de matière en matière, suivant les lois de la nature et le bel ordre préétabli. Et je tiens, quand Dieu fait des miracles, que ce n'est pas pour soutenir les besoins de la nature, mais pour ceux de la grâce. » Ici Leibnitz avait raison, Dieu a fait son œuvre adorablement établie ;

et, sous peine qu'il ne soit pas Dieu, son œuvre universelle sera toujours la même; mais, à son tour, Newton avait une juste manière de voir lorsqu'il disait : « Ce que j'appelle *attraction* est peut-être causé par quelque impulsion ou de quelque autre manière qui nous est inconnue. Je ne me sers du mot attraction qu'en général pour désigner la force par laquelle les corps tendent l'un vers l'autre, quelle que soit la cause de cette force... Déduire des phénomènes de la nature deux ou trois principes généraux de mouvement et, ensuite, expliquer comment les propriétés et les actes de toutes les choses matérielles découlent de ces principes, ce serait faire un grand pas dans la philosophie, quoique l'on ne connût pas encore les causes de ces principes... J'ai appliqué les phénomènes des cieux et de la mer par la force de la gravité; mais je n'en ai pas encore assigné la cause. C'est une force produite par quelque chose qui pénètre jusqu'au centre du soleil et des planètes sans rien perdre de sa force; elle n'agit pas proportionnellement aux surfaces des particules sur lesquelles elle agit comme les causes mécaniques ont coutume de le faire, mais proportionnellement à la quantité de la matière solide; et son action s'étend de tous côtés à des distances immenses, diminuant toujours en raison double des distances... Mais je n'ai pas encore pu déduire de ces phénomènes de la gravité la cause de ses propriétés, je ne fais pas d'hypothèses : *Hypotheses non fingo.* »

Grands et nobles sont ces aveux de Newton; car ils permettent de penser que la vraie raison de ce

qu'il indique a pu se trouver. Ils autorisent à croire que si on rencontrait, pour arriver au même résultat, une raison sérieusement valable, le savant qui l'aurait découverte n'aurait pas les théories de Newton pour lui faire de l'opposition : le père Secchi est dans ce cas ; et la *gravitation* des atomes éthérés prouve, mieux encore, que Newton ne s'était trompé que sur l'application du mot attraction dont il s'est servi. La véritable cause, donnant les mêmes effets, était différente de celle qu'il émettait.

Peu de temps après Locke, Spinosa et Newton, naquit à Leipzig le grand *Leibnitz;* l'Allemagne s'en fait une gloire et à juste titre. C'est un polygraphe éminent, et les mathématiques tiennent le premier rang dans ses travaux. On ne peut que s'incliner devant l'inventeur du calcul différentiel, dût-il même partager cette gloire avec Newton; mais il a laissé moins de traces glorieuses, à cause de sa philosophie. Dans cette partie il fut certainement un grand érudit et ses œuvres sont remplies de bonnes choses ; mais il fit un faux départ ; il erra autour de la vérité, sans l'atteindre jamais. Il crut, dans le principe, que la règle de toute la nature, c'était la loi de *continuité.* Partant de là, il en arrivait à croire que l'homme est une suite du zoophyte plus ou moins amendée; il n'avait pas saisi que l'Univers est construit avec certaines lois dont la variation n'est pas possible, et que toutes sont œuvres de la spiritualité divine. Ce que Leibnitz avait dit de la continuité, il semble plus tard le confirmer par ce

qu'il nomme l'*Harmonie préétablie ;* c'est une erreur encore, il suffit, pour le démontrer, de citer ce qu'il invoque lui-même. Deux horloges faites et organisées absolument de même s'accordent admirablement dans les indications qu'elles donnent ; donc, dit-il, il y a là un type d'harmonie. Or, qu'il change si peu que ce soit à l'une d'elles, bien vite leurs indications n'auront plus aucun rapport. Les horloges marchent harmonieusement lorsqu'elles sont dans la loi ; mais, du moment où elles en sortent, elles ne sont plus rien. Il faudra remettre celle à laquelle il manque quelque chose comme elle était dans le principe, pour que son mouvement soit suivi de telle manière que, commençant à une heure, elle arrive exactement au même point lorsque vingt-quatre heures seront écoulées.

Les lois divines sont les lois supérieures ; celles qui en sortent cessent d'être ce qu'elles étaient en tombant sous une loi nouvelle et deviennent une chose toute différente ; ce qui s'y produit donne ce que cette combinaison lui impose de produire. Maintenant, l'infinie intelligence de Dieu a si bien fait, si bien combiné, si admirablement multiplié les lois qu'il donnait pour l'exécution de ses volontés, que l'Univers existe et continue sa création.

Lorsqu'il s'agit de l'âme, Leibnitz n'est pas non plus dans le vrai ; il croit que ces êtres qu'il nomme des *monades* sont créés par Dieu avec des degrés de perfection ou d'imperfection. Si l'on adoptait son principe il arriverait ceci : c'est que du moment où des monades étaient différentes les unes des autres,

elles devaient aller en sens différents. Or, ce qui n'est pas dans une loi, se trouvant dans une autre, doit se développer également. Si donc, par la suite, ces monades se rencontrent, elles agissent différemment; d'où, si l'une est bonne, l'autre est forcément mauvaise ; d'où encore, le Créateur aurait par l'une détruit l'autre ; c'est-à-dire qu'en une minute il aurait anéanti son œuvre de la minute d'avant. Mais c'est le néant! Avec un tel point de départ il n'y aurait plus ni matériel ni spirituel !

Le philosophe allemand, outre qu'en bien des choses il était un génie et même un bon génie, s'est butté à la fin contre le libre arbitre. Il s'est fait dans sa théorie une position dont il ne pouvait sortir, et il le voyait bien. Un jour vint où il chercha partout le moyen de s'écarter de données détruisant la liberté. Il se jeta alors dans une pensée vraie au fond, mais dont il ne sut pas saisir la vérité compréhensible ou visible : celle de l'âme, de Dieu !

Quand on étudie l'histoire de la philosophie et qu'on cherche à se rendre compte de son origine à chaque époque, on est étonné de la marche qu'elle suit; et le cours des événements montre un peu la raison de cette origine. Au seizième siècle et même au dix-septième siècle, les philosophes ont été des penseurs isolés qui ne désiraient qu'énoncer à l'humanité ce qu'ils croyaient vrai et ce qu'ils supposaient devoir être utile. Quelle qu'ait été la donnée qu'ils cherchaient à expliquer ou celle dont ils se sont faits les défenseurs, ce qu'ils ont voulu a toujours été de convaincre. Ils étaient pleins de ce

qu'ils croyaient la vérité; et c'est cette vérité qu'ils voulaient répandre autour d'eux. La popularité utile qu'ils ont su ainsi acquérir les a mis dans toute leur gloire. Les Descartes, les Pascal, les Bossuet, les Fénelon, à tort ou à raison, se sont trouvés au sommet de la réputation philosophique parce qu'ils étaient là pour rendre service à leurs semblables, sacrifiant au besoin leur existence. Au dix-huitième siècle, cela change, non seulement pour la philosophie, mais pour tout ce qui peut seconder l'ambition des personnes. Les philosophes nouveaux en particulier, hommes profondément habiles, ne voient plus des mêmes yeux que ceux du siècle précédent. Ils peuvent être persuadés de la vérité de ce qu'ils énoncent; mais, quoi qu'ils fassent, on peut toujours se rendre compte que ce qui les pousse ce n'est pas d'être utile à leurs voisins, mais de l'être à eux-mêmes, en flattant, sous des couleurs fines et distinguées, les vices qu'ils découvrent; en persuadant à leurs lecteurs que c'est eux qu'ils défendent ou qu'ils vengent de ce qui pouvait leur nuire. S'ils n'attaquent pas ils se moquent, et cette moquerie, si vite et si facilement adoptée par les masses, rend ces auteurs promptement populaires. C'est là tout ce qu'ils cherchent; aussi au dix-huitième siècle, la philosophie ne mérite plus le nom d'étude de la sagesse. Elle devient un travail sur la critique qui, par l'ambition des auteurs, doit mettre au summum le vice et celui qui, en le combattant, a su le faire valoir d'une façon agréable.

Parmi les hommes pleins d'un immense intérêt

qui commencent cette série, c'est *Montesquieu* qu'on doit citer le premier. Il était sans doute de bonne foi; mais, à côté d'une science intense, sans peut-être qu'il s'en soit rendu compte, la critique, quelque savante qu'elle soit, est son arme. Sans doute il dit des choses merveilleuses; comme écrivain, il est un des meilleurs maîtres, mais il réprimande avec une grande perspicacité les erreurs commises, plus qu'il ne donne une marche à suivre. La *Grandeur des Romains* et l'*Esprit des lois* sont de délicieuses choses qui peignent bien ce que l'auteur raconte; mais c'est là tout. C'est un très grand homme parce qu'il met sa belle pensée à la place de celle de tout personnage; mais à son époque les écrivains commencent à ne plus émettre le remède du mal qu'ils découvrent. Ils disent au public: je vais vous montrer combien cette femme est laide, et ils la déshabillent. La masse voit bien par où la nature pèche; mais elle est d'autant plus ambitieuse d'en déshabiller d'autres que personnellement elle ne les trouvera peut-être pas si laides.

Tout en s'abandonnant à cet ordre d'idées, Montesquieu sentait cela si bien, qu'il ne pouvait souffrir des œuvres semblables.

Ce qui paraît curieux, autant qu'il a su la rendre intéressante, c'est la marche suivie par ce grand écrivain. Mécontent de voir les affaires mal menées à la fin du règne de Louis XIV et au commencement de la Régence, tout bon qu'il était, il prit part au dévergondage spirituel du temps et écrivit les *Lettres persanes*. Plus tard, il s'aperçut qu'il avait donné

trop de part dans cet ouvrage à l'esprit qui n'avait plus de morale; et il essaya, par la *Grandeur et la décadence des Romains*, de montrer très sagement à la population les fautes dont les descendants de Romulus s'étaient rendus coupables en négligeant les bonnes lois qui, dans le principe, avaient produit leur grandeur. Montesquieu espérait que les Français seraient convaincus par cet exemple et que, de la loi antérieure, ils banniraient le mauvais en conservant le bon. Cette magnifique élucubration une fois produite, il s'aperçut de nouveau qu'il s'était trompé et s'empressa, toujours pour venir au secours de ses concitoyens, de publier l'*Esprit des lois*, ce livre qui réunit si superbement tout ce qu'il croyait savoir. Mais cet *Esprit des lois*, admiré par les lettrés, n'eut pas la popularité que désirait son auteur. La pensée des masses, surexcitée, avait passé bien au delà de ce qui s'y trouvait. Il arriva même, comme dans tout naufrage au bord d'une côte, que Montesquieu jeta la dernière corde à l'embarcation; mais les naufragés ne la saisirent pas. Jadis, en cas pareil, l'Angleterre avait dans Cromwell trouvé un homme vigoureux qui rétablit bien des choses, mais la France était alors tellement dévergondée que dans aucun des partis elle n'en produisit un. La perversion reprit le dessus et la philosophie du dix-huitième siècle fut l'agent voyer de la mauvaise route. Toutes les fois que ce travail nécessaire eut une vallée à passer on prit les hautes sciences de l'époque comme guide et comme étai; mais on s'en servit si mal qu'on anéantit leur valeur. Au lieu d'employer les découvertes produites

pour relever l'humanité, on ne les utilisa que pour donner la prépondérance à la matérialité; et, plus le précipice était profond, au lieu de s'arrêter sur le bord, plus on s'y laissa tomber.

Montesquieu du reste se trompait lorsqu'il donnait, dans le chapitre premier de son grand ouvrage, cette définition : « Les lois, dans la signification la plus étendue, sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses; et dans ce sens, tous lès êtres ont leurs lois; la Divinité a ses lois, le monde matériel a ses lois, les intelligences supérieures à l'homme ont leurs lois, les bêtes ont leurs lois, l'homme a ses lois. » Avec ces dictons qu'il regardait comme axiomes, sans s'en rendre compte, il donnait cours à la décadence philosophique. Les lois ne découlent pas de la nature des choses, les êtres n'ont pas de lois, Dieu n'a pas de lois, il les a créées instantanément, leur commandant d'obéir partout et toujours à son ordonnance unique dont il savait d'avance toutes les conséquences. Quant aux intelligences inférieures ou supérieures, il n'y a pas à répondre; pour les bêtes, c'est de la matière comme le reste; quant à l'homme enfin, s'il a quelques soins de son âme, son devoir est d'obéir et de remercier le Très-Haut de lui avoir donné sa mission. On voit, par ce que Montesquieu vient de dire à ce sujet, à quel dévergondage peuvent tomber les doctrines d'un homme si fort; et on peut constater également où s'en allait le dix-huitième siècle.

Au point de vue de l'honneur et du sentiment, Montesquieu se rapprochait encore de la vieille no-

blesse de France; *Voltaire*, presque son contemporain, s'en écartait dans ce qu'elle avait de bon pour ne saisir que ses gros défauts. Voltaire était heureux de prendre sa part de la charmante intelligence qui régnait dans la société en essayant d'y mêler la sienne. Montesquieu ne s'empara que de la matérialité élégante; il la traita quelquefois si bien qu'il fit croire qu'il s'occupait de spiritualité. En somme Montesquieu chercha à rendre la noblesse meilleure; Arouet de Voltaire, avec sa remarquable intelligence, ne fit que la dégrader en popularisant ses vices; et, comme auteur amoureux du succès, il lui donna même plus de vices qu'elle n'en avait. En démoralisant la noblesse il se rendait populaire dans le Tiers État. Être purement caustique était son plus grand défaut, c'était la preuve d'une volonté personnelle que rien n'excuse, c'était un esprit charmant pour lequel rien n'avait de base. Voulait-il écrire, le fond de son travail ne venait pas de son âme, mais des propensions du public dont il espérait obtenir la faveur; tout en publiant la *Pucelle* et *Candide*, il était l'auteur de la *Henriade* et de *Zaïre*. Peut-être jouait-il avec l'esprit de son temps dont il disposait de main de maître. Il flattait les vertus en faisant leur éloge; et, content du succès sérieux obtenu, il se retournait pour vanter des vices dont les attraits mettaient ses ouvrages dans toutes les mains. Voltaire eut réellement du génie, mais il s'en servit pour une mauvaise cause. Des grandes académies scientifiques, il s'en occupait par hasard; mais des pavillons des Richelieu et des d'Antin, il en ouvrait au peuple les portes à deux

battants. La philosophie était basée sur ce fait, qu'il n'y a de vrai que ce dont on jouit ; et il jouissait, surtout intellectuellement, tant qu'il pouvait. Heureusement il s'est arrêté en chemin. Les sentiments, poussés par la jouissance, remontaient bien haut ; mais il a dit cependant : « Si Dieu n'existait pas il faudrait l'inventer. »

En résumé, couvrir la dépouille de Voltaire, ce n'est pas un crime, mais c'est tristement fâcheux pour le Panthéon.

Après le littérateur de Ferney, trois noms tombent sous la plume de quiconque s'occupe de la marche suivie par la philosophie : ce sont ceux de Rousseau, de Diderot et d'Alembert. Tous les trois se sont heurtés à une civilisation tombée, et n'ont pas su se rendre compte qu'étant de naissance infime ou fâcheuse comme bien des êtres humains, ils devaient éprouver et garder de la reconnaissance pour ceux qui, ne les trouvant pas personnellement répréhensibles, leur tendaient la main. Ils se sont jetés dans les idées nouvelles et peu réfléchies. En appelant à leur aide leurs talents, ils sont arrivés à des études fausses et n'ont fait que donner de tristes points de départ à une révolution de races ; bien plus, ils ont encore créé le germe d'autres révolutions qui s'attaquent, non plus à une classification sociale, mais à l'humanité tout entière. Ils tendirent à démontrer que l'architecte de la création a été mauvais et qu'il faut le remplacer, par quoi, si ce n'est par l'ambitieuse sottise humaine? Bien des gens sous Louis XIV se sont dévoués à soutenir les malheureux, beaucoup ont tâché

de guider ceux qui laissaient quelque espoir ; mais le gouvernement fut fautif et ne sut pas continuer. La noblesse, le clergé, occupés d'eux-mêmes, laissaient monter l'orage. Des chefs manquaient à toutes les institutions ; et l'on n'a pas compris que, pour sauver la civilisation, il fallait chercher la réparation forcée des erreurs de la vie et ramener les individus à des idées saines. Chez un vagabond, un ouvrier infime et un bâtard, le talent était prouvé par leurs premières démarches, mais la position qui leur fut faite gâtait la vie et les aptitudes sérieuses. Les deviner dans l'origine eût été cependant bien difficile ; mais des établissements généreusement conçus et même des règlements bons et bien équilibrés eussent amené ces personnalités à ne pas se faire les créateurs de folies que les masses ont absorbées. Il faut, pour qu'un gouvernement soit bon et bien équilibré, qu'il ait institué ce qui doit maintenir l'ordre matériel et moral dans des conditions sans lesquelles la civilisation ne peut vivre. Il faut que, pour le bien de l'État, il ait une ligne de conduite aussi parfaite que possible, et que tout ce qui est reconnu mauvais soit rejeté.

J.-J. Rousseau, né à Genève au milieu des artisans, fit ses études chez madame de Warens. Malgré son séjour au séminaire et sa fréquentation de quelques prêtres érudits, il manqua toujours d'idées saines, parce que ses premières études avaient été mal dirigées. Il fut trop vite et mal à propos mis en contact avec des ouvrages d'histoire antique ou du Moyen Age. Aucune éducation sérieuse et bien combinée ne

venant l'arrêter, forcé du reste de se plier aux nécessités, il se trouva pris entre l'antique dont il ne pouvait voir le vrai et le faux, qui fut pour lui de véritables contes de fées, et la période moderne où se trouvaient arrêtés tous ses efforts pour sortir de la zone matérielle et dure dans laquelle il était né. Son âme travailla uniquement à rechercher ce qui, pour lui, faisait la morale et le développement spirituel pris sur les peuples des vieux âges. Tenu par une répression mal faite, il se réfugiait dans sa pensée, et cherchait une réponse agréable, mais bien souvent fausse et mal choisie. Son talent fut celui d'un homme qui dans la fréquence du monde prend et dit d'excellentes choses qu'il fait suivre de morale de laquais. C'est merveilleusement qu'il parlait, puis, à un moment donné, il ne savait plus moralement où il en était. Son intelligence poussait alors, poussait toujours, arrivait même à l'absurde; et comme il présentait tout cela fort élégamment, il sut rendre le mal agréable à la condition qu'il ne soit jamais raisonné.

Toute sa jeunesse il a désiré jouir de la propriété sans avoir les qualités nécessaires pour l'atteindre. Esprit dévergondé, ne pouvant tenir nulle part, il n'a nécessairement acquis aucun bien à lui et il s'est déclaré l'ennemi de la propriété, lorsque ce sont les propriétaires seuls qui, par les bienfaits que leur avoir leur permettait de distribuer, l'ont amené au rare talent qu'il a développé. Il léchait facilement et agréablement la main de qui lui plaisait, mais sa bave était empoisonnée.

L'esprit de Rousseau est curieux. Il dit qu'il veut faire du bien ; il y a lieu de le croire, et cependant il ne fait que du mal. En philosophie, en politique, comme en morale, il dit des choses charmantes, mais si on le suivait, c'est à l'absurde qu'on arriverait, et bien souvent au méchant absurde.

Si cet homme qu'on appelle philosophe parle de l'enfance première, il le fait convenablement. Pour lui : « les premiers mouvements de la nature sont toujours droits ; il n'y a pas de perversité originelle dans le cœur humain. » C'est excellent ; mais, ce point de départ acquis, il l'anéantit presque en donnant une fausse marche à l'éducation. Il ne montre pas dès le principe, à celui qu'il appelle son élève, que la plus chère pensée de l'homme doit être de savoir qu'il a une âme, que cette âme a dans la vie une double mission parfois bien dure à remplir, mais dont la satisfaction complète doit être le résultat suprême. L'âme, c'est la source d'où tout découle ; les jouissances convenables, le dévouement, l'espoir d'avoir satisfait le Très-Haut en étant utile et courageux sont ses attributions. Que l'élève s'ignore ou qu'il en soit détourné, philosophiquement dit-on, il arrive vite et forcément à une sorte de jouissance immodérée, c'est-à-dire au vice, puis au crime, puis à l'abrutissement dont il ne peut plus sortir.

Rousseau dit des choses adorables ; mais malheureusement il écrit souvent le contraire et ne suit pas ses pensées après les avoir énoncées. « Quoi, s'écrie-t-il, je puis observer, connaître les êtres et leurs rapports ; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté,

vertu ; je puis contempler l'Univers, m'élever à la main qui le gouverne ; je puis aimer le bien, le faire, et je me comparerais aux bêtes! » C'est lui qui répète ailleurs en défendant le libre arbitre : « Le principe de toute action est dans la volonté d'un être libre... » « Pour empêcher l'homme d'être méchant, fallait-il le borner à l'instinct et le faire bête? »

En appréciation de la politique faite avant lui et surtout dans celle à faire, Rousseau s'est complètement trompé. Il a parlé au nom du suffrage du peuple. Il a présenté comme une bonne législation celle basée sur l'accord absolu de ce peuple. Il ne s'est malheureusement pas douté à temps que la doctrine qu'il émettait deviendrait le suffrage universel, où l'erreur remplace la sagesse, Il n'a pas vu que, dans ce cas, la pluralité restant forcément à l'ignorance, c'est sur elle que tout se base; et si elle continue d'exister, là encore le chaos sera au bout.

Des trois hommes dont on parlait tout à l'heure, *Diderot* est le second. Sa philosophie est encore triste à montrer au lecteur. Chez les Jésuites de Langres et au collège d'Harcourt où il fut élevé, personne ne sut indiquer à cette rare intelligence une doctrine assez bonne et assez salutaire pour lutter contre les idées fausses qu'il recevait de sa famille. On ne lui montra pas le bien-être d'une charité parfaite, ni le résultat de la mission qui porte l'homme au premier rang. On en fit un disciple remarquable dans les sciences, mais à la fin de ses études, il était désolé d'être bourgeois et prit la

noblesse en haine. Il se voyait une intelligence bien supérieure à celle de beaucoup de ses camarades; et son éducation terminée, ne se trouvant plus en contact avec eux, son ambition se changea en haine de leurs doctrines comme de leurs institutions. Bien des gens, par suite d'un défaut de développement moral, étaient dans les mêmes idées; c'est autour de Diderot qu'ils se sont groupés.

Les sciences dans lesquelles Diderot était un être intéressant furent nombreuses; sur toutes il émit des idées curieuses, mais il ne parut pas les avoir assez alliées dans son esprit pour en présenter un résultat profitable à ses contemporains. Quelqu'un, écrivant son panégyrique, a dit de lui : « Enivré par les procédés de l'expérience, par le spectacle des progrès des sciences physiques et naturelles, il perdit tout à fait le sens des hautes vérités métaphysiques et morales, et relégua parmi les questions chimériques tous les problèmes relatifs à Dieu, à l'âme humaine et à sa destinée future. » Diderot offre de tristes exemples de matérialisme et d'athéisme qui firent bien du mal autour de lui; tandis qu'il aurait pu bonifier la morale en démontrant qu'ici-bas aucune loi n'est isolée et que toutes ramènent forcément à leur auteur. Diderot devint le chef de tous ceux qui faisaient servir la science à enseigner l'erreur. Bien rarement, depuis lors, ses idées ont été sérieusement combattues; et malheureusement, pour trop de gens, elles règnent plus que jamais. Le devoir est de combattre sa doctrine.

Diderot avait de singulières idées. Sa théorie

ressemblait énormément à celle de Pythagore. Il ne voyait de juste que la matière, et de bien que la jouissance matérielle. Il admettait le bien en pensant que c'est pour le jouisseur une satisfaction de procurer une jouissance à un de ses camarades. Dans cet ordre il voulait bien qu'on donnât aux pauvres; mais il refusait qu'on se servît de l'aumône pour avoir le droit de dire : « Incline-toi devant le Très-Haut, obéis à sa loi, souviens-toi que c'est de lui que toute intelligence et tout bonheur découlent. » Non, il n'admettait pas cela.

S'enfonçant dans le néant, il voulait qu'une chose sensible en expliquât une autre. Il essayait ses démonstrations avec des sciences qui, quelque grandes qu'elles aient été, ne le furent pas assez pour le conduire à cette conclusion que les combinaisons de matières ne sont pas possibles sans lois et que, comme des lois ne sont pas admissibles toutes seules, il faut qu'elles existent, par conséquent, qu'il y ait un pouvoir qui les crée. Le matérialisme est un vaste puits où l'on jette tout et où tout descend indéfiniment et vertigineusement.

Diderot s'est beaucoup occupé d'art, mais en cela il n'avait pas la possibilité de réussir. Il n'a jamais su faire de l'art : la qualité de parfait, qui est nécessaire à l'art, n'arrive qu'en le rapprochant de l'idéalement beau, qu'en reproduisant dans chaque partie l'effet d'adorables accords ressortant des lois de la création divine. Diderot s'est contenté d'expliquer que, parmi ces lois, l'une existant, l'autre devait exister aussi. Il a fait cette recherche avec sa

rare intelligence, mais ce fut tout. Il admettait qu'une chose matérielle pouvant changer, une chose laide pouvait donner lieu à une belle ; mais pourquoi, comment tout cela arrivait-il? Il n'en voulut rien savoir et vit un mérite dans ce changement dont il ne saisissait pas la base. Pour lui, la matière jouissait du pouvoir de se modifier sans appui ; par conséquent, elle seule était tout et tout tenait à elle. Il en vint à prendre ce raisonnement pour la réalité ! Son art était une forme du transformisme. Je ne sais même pas si Diderot, sans s'en rendre compte, n'en fut pas le père ; il le dépeint ainsi : « Les ongles d'une main très augmentés, se joignant, font quelque chose comme la corne du pied du cheval. Donc, la nature est toujours la même, elle varie seulement dans ses acceptions. Sa force est de continuer et de changer en continuant. »

Il en arriva à des démonstrations sans chaleur, comme celles de Gœthe dans *Werther;* elles étaient intéressantes pour les choses humaines, délicieusement et savamment faites, mais nulles comme agrément du cœur et comme vérité. Elles semblaient, sans qu'il l'ait dit bien entendu, peindre l'humanité comme un grand troupeau de bêtes dont la satisfaction des instincts est le seul intérêt. Triste talent ! Peut-être Diderot avait-il une idée de l'existence d'un Dieu; mais, pour lui, c'était une sorte de nébuleuse qu'il ne savait pas condenser. Ah ! cet homme n'a rien qui mérite qu'on lui élève des statues !

Comme Rousseau, comme Diderot, un troisième érudit a jeté sur le XVIIIe siècle des doctrines qui ont

enfanté plus que des incertitudes; on y trouve des croyances sans raison, des échafaudages appuyés sur des sables mouvants. Au premier souffle du zéphir tout ce que *d'Alembert* avait construit s'écroula.

Il chercha à affirmer de la philosophie fausse; il dit mille bonnes choses mal appliquées; et pour les esprits qui ne le valaient pas, il dissimula, par ses études sérieuses, des théories que rien ne pouvait prouver. Il finit par se dégoûter lui-même de ses travaux. Ayant commencé l'Encyclopédie avec Diderot, il y renonça bientôt et se fixa dans la science pure. En cherchant il a trouvé sa célèbre théorie de l'équilibre et a ouvert, sans le savoir, un vaste chemin à l'étude des lois du Créateur; mais il ne lui en a jamais fait gloire.

A côté de ces trois hommes, Rousseau, Diderot et d'Alembert, d'autres savants paraissaient au XVIII[e] siècle dont les doctrines, plus carrément avancées, ont fait le plus grand mal à l'humanité. Je veux parler d'*Helvétius* et de *Condillac*. Ils n'étaient pas dans des positions difficiles et tristes comme leurs prédécesseurs. L'un était le fils d'un médecin justement estimé, l'autre appartenait à une famille adonnée à la magistrature. Ils étaient donc lancés dans un monde où la bonne morale et le dévouement à des travaux utiles formaient les principaux mérites. A l'âge de vingt-trois ans, Helvétius était fermier général; mais cette occupation le retenait moins que son désir de briller dans la littérature et la philosophie.

Le travail de presque toute sa vie se concentre

dans son traité de l'*Esprit.* Il a admis que l'homme est un animal plus sensible qu'un autre animal, qui n'agit et ne peut agir que d'après ses sensations. Chez le premier la variété des sensations est bien plus étendue que chez le second. Il suppose qu'on pleure et qu'on rit suivant la manière dont les nerfs sont froissés. Dans un sens ce froissement est le malheur, dans l'autre, le bonheur; de là, le seul but à poursuivre, c'est de rejeter le premier et de saisir le second. Il y a dans cette petite manière de comprendre les choses un petit arbuste dont tous les vices sont les fruits et dont la barbarie est le résultat. Suivant Helvétius, les passions étant tout, nous nous devons les uns aux autres d'établir des lois qui font que la passion de l'un n'arrête que le moins possible la passion des autres. Triste morale! Il admet que toutes les intelligences qu'il fait sortir de la matérialité sont égales; il se trompe grossièrement. Si, ce qui est certain, les intelligences sont égales avant de se produire, c'est parce qu'elles sont ensuite emprisonnées dans la matérialité qu'elles deviennent inégales. Leur enveloppe étant presque toujours pleine de défauts, le dégagement de la spiritualité, parfaite par elle-même, en subit les conséquences.

Helvétius ne s'arrête pas là ! Il se plaint de ce que le petit vermisseau se promenant sur un fumier est mangé par le poulet; le poulet lui-même rencontré après au fond d'un bois est mangé par le renard; par conséquent, le véritable intérêt des victimes est d'éviter les dévorants, que tout leur avantage est là

et que l'intérêt est la seule raison qui doive nous guider. C'est une erreur aussi grave que grossière; elle fait de l'homme une bête, et de l'animal une matérialité ayant la pensée en dedans. Cela n'est pas et n'a jamais été. L'animal, on l'a dit bien souvent ici, n'a que l'instinct, rien que l'instinct; et le poulet ne pensera pas à éviter le renard, il ne le voit pas et ne le devine pas. Lorsqu'une contraction douloureuse des molécules de son organisation se fait tout à coup sentir, il s'enfuit pour que cette contraction se calme. Un gaz est menacé de décomposition par un autre gaz qui arrive, il se contracte, tout l'organisme s'en ressent, tout s'y passe comme la nature l'exige; et souvent son effet est d'autant plus actif que les organes sur lesquels il agit ont déjà été menacés, tourmentés de la même manière. C'est ce que dans le monde moderne on est convenu d'appeler la mémoire. Voyez dans quelle grosse faute Helvétius faisait tomber ses lecteurs.

J'ai chez moi, dans ma maison de Quenet, un tableau ayant appartenu à Helvétius; c'est l'homme lui-même que ce tableau. Il a une élégance un peu aristocratique du temps de Louis XV. Il représente Apollon faisant de la musique avec les neuf muses. Les personnages y sont tout juste vêtus; et, au milieu de cette image voluptueuse, on croit, en regardant ce tableau, se rendre compte du savant Helvétius écoutant en idée cette musique. Pour lui, la philosophie était là. Moins la jupe, il ressemblait aux Musulmans voyant danser des almées; pour lui c'était la vie, la grande occupation, la grande jouis-

sance ; partout et toujours l'intérêt était de conserver ou d'acquérir cette voluptuosité par n'importe quel moyen.

Condillac est aussi le possesseur d'une singulière et même très coupable doctrine philosophique. Comme Helvétius il suppose que l'intelligence de l'homme est la même que celle des animaux et qu'elle vient par les mêmes moyens ; cependant il est d'avis que l'intelligence de l'homme est plus développée que celle des animaux parce que l'homme a pour lui les signes, le langage qui lui permettent de s'exprimer, de faire usage de toutes ses facultés et d'acquérir des qualités que l'animal n'a pas. Autrement dit, il base tout son système, non sur ce qui produit, mais sur la production répondant à la sensation causée à notre intérieur par les faits extérieurs. Il ne nie pas entièrement l'âme ; mais rien n'est su et connu de lui que ce qui vient du dehors. Les signes et le langage sont, pour le récepteur, les moyens de répondre aux sensations venues de l'extérieur ; il faut bien une lime aux prisonniers qui veulent s'échapper pour détruire les barreaux de la fenêtre, et prendre leur essor. Ceux, cependant, qui pensent autrement que Condillac se disent que, si derrière les facultés corporelles il n'y avait pas de spiritualité, l'homme aurait agi comme l'animal ; il aurait fait entendre, sans s'en douter, toujours le même son pour la même sensation, ne le modulant que suivant l'étendue de cette sensation. Lorsque chez l'animal un muscle est fortement touché, la douleur qu'il éprouve passe, soit à d'autres

muscles, soit aux nerfs; et, de là, instantanément au larynx où le mouvement correspondant fait un cri par lequel la douleur causée se révèle. L'animal n'a que des cris qui sortent des faits qu'il ressent; il exclame; et il a, en accentuant plus ou moins, toujours exclamé plus ou moins fort, mais pareillement, pour le même objet. L'homme avec sa spiritualité accentue ses cris de façon à ce que l'auditeur les appelle : exclamations, plaintes, gémissements, émotions, afflictions et se rende compte de ce qui les a fait pousser. Le chien change ses cris sans le vouloir, d'après ce qu'il ressent; certains autres animaux y répondent dans quelques occasions où cela a une action sur leurs fluides organiques, mais l'homme seul, qui a pour lui la réflexion, sait ce que cela veut dire.

La vraie philosophie ne place l'origine d'aucune spiritualité dans la sensation. Sentir, c'est l'effet que cause ce qui se passe, effet parfaitement en dehors du donataire. C'est, nous l'avons déjà dit, le toucher du musicien sur le piano; mais ce n'est pas l'âme du compositeur. Il est possible de démontrer que le traité des sensations de Condillac est absolument faux; mais nulle preuve de cette appréciation ne vaut celle-ci : le docteur qui, comme M. Vulpian, touche la matière blanche du cerveau, cause au propriétaire de ce cerveau l'impression qui lui plaît; il choisit l'endroit où son toucher agit. Ceci prouve l'effet d'une sensation et la négation absolue de ce que dit le philosophe lorsqu'il s'écrie : « Le moi de chaque homme n'est que

la collection des sensations qu'il éprouve et de celles que la mémoire lui rappelle; c'est, tout à la fois, la conscience de ce qui est et le souvenir de ce qui a été. » D'après lui, l'homme ne serait pas un être possédant une âme, mais une collection de coups reçus ou rendus dont il lui resterait la haine ou le plaisir. Condillac sent bien que l'âme est quelque part, il la cherche; et, ne pouvant la trouver, il la place dans un ensemble de faits matériels. Quelle que soit son opinion, il fait de la physiologie et non de la psychologie.

A la suite des philosophes dont on vient de parler on peut citer encore quelques étrangers qui n'ont pas été sans laisser derrière eux des doctrines ayant une grande influence sur les idées politiques. A ce point de vue, malgré le peu de vérités qu'ils ont émises, ils sont bons à connaître, ne serait-ce que pour ne pas tomber dans les mêmes errements.

Il en fut un qui naquit à Boston et qu'on a appelé le Socrate américain. Il eut une grande carrière dans l'organisation de son pays, je veux parler de *Franklin*. Dans son jeune âge, il se trouva au milieu d'une population très occupée et ne reçut pas des leçons traitant d'une philosophie sérieuse. Il n'eut que le désir de concevoir des idées plus intéressantes et plus grandes que celles des personnes qui l'entouraient ; ce fut dans l'instruction générale qu'il les prit. Il étudia l'histoire ancienne; et, dans ses travaux, ce furent les théories des Grecs qui le séduisirent. Il ne fit pas bien attention qu'entre les Grecs et les Américains du XVIIIe siècle il s'était

passé des choses qui devaient modifier son éducation première; aussi se lança-t-il dans le scepticisme antique. Ne connaissant que les Grecs et les Romains, il douta de tout et de tous, et chercha à rétablir la vie d'autrefois. Dans le monde où il vivait, il réussit assez bien. Il ordonna de bons principes pour l'existence particulière et commune. Il prêcha la formation d'un patriotisme nouveau, purement et nécessairement corporel pour ses contemporains et finit par faire passer dans la loi des idées assez salutaires pour créer de bons citoyens, tant que leur intérêt serait d'accord avec ses idées.

Le caractère américain a subi, par les théories de Franklin, une réforme qui, sans être parfaite, est utile. Ayant affaire à des émigrants dont la masse s'occupait peu de religion, il leur a laissé à cet égard la liberté complète; c'est-à-dire qu'il les mettait dans une position où l'un ne gênait pas l'autre. On y fit le protestantisme qu'on voulut, suivant les règles que les uns ou les autres avaient importées d'Europe; mais, en même temps, il leur a inculqué le respect de la propriété. Le jour où la surface des États-Unis sera très peuplée, il est bien à craindre que cette acceptation de l'idée de propriété, augmentée par un commerce immense, n'étant plus basée sur des données se rapportant à la religion, n'amène d'affreuses guerres civiles. La morale de Franklin ne suffira plus alors, à moins que le spiritualisme, apporté par un philosophe nouveau, ne vienne à son secours.

Chercher l'effet de la philosophie sur la civili-

sation moderne est une étude intéressante. Parmi les gens qui ont laissé leurs noms à l'histoire, il est nécessaire de ranger l'Allemand *Emmanuel Kant.* Il naquit, vécut et mourut à Kœnigsberg. Ce fut par excellence un philosophe honnête. Bien élevé, bien éduqué, bien instruit, il travailla bien, même très bien et ne s'occupa de la société que lorsque ses grandes œuvres le firent priser par ses contemporains. Philosophiquement ou scientifiquement on peut ne pas être de son avis, on peut le regarder, en fin de cause, comme s'étant absolument trompé; mais on ne peut nier son extrême mérite de chercheur.

Kant a laissé de nombreux ouvrages dont les *Critiques de la raison pure, de la raison pratique et du jugement*, forment un fond dans lequel résident toutes les données qu'il a cru devoir émettre. Son but, dans sa vieillesse, était de créer une grande œuvre en cherchant ses matériaux dans ce qu'il trouvait de bon, d'un côté dans le scepticisme, et de l'autre dans le dogmatisme. C'est entre le doute général et les théories basées sur les règles de la raison humaine qu'il prit de quoi mener son travail à bonne fin. Il reconnut qu'il y a dans la raison pure des éléments qui dominent l'expérience; dans la raison pratique il admet qu'il faut, pour conclure quelque chose, arriver à la liberté de la volonté, à la survivance de l'âme et à l'existence d'une divine Providence. Enfin, il émet que cette opinion est dans la vie pratique le moyen de jouir des avantages qu'il croit reconnaître, mais que la liberté en est la qualité nécessaire et principale. Il prétend ouvrir

le grand jour au jugement. Il reconnaît que la raison humaine existe et c'est son triomphe qu'il désire; il le désire même tellement qu'il est heureux de priver la raison des obstacles erronés qui l'encombraient, sans cependant avoir le tact de la faire se soumettre aux lois qui doivent la diriger. En un mot il admire la révolution de 93; il se réjouit de ce qu'on a appelé depuis le suffrage universel, sans apercevoir le mal épouvantable que causera une liberté désordonnée. Il ne s'est pas rendu compte qu'avec cette liberté outrée, les passions arrivent qui tuent la sagesse comme faisaient, aux temps des cirques romains, les lions et les tigres en dévorant les martyrs. Rien n'est plus dangereux que le suffrage universel et rien n'est plus bête. Ses partisans prétendent qu'avec le temps on relèvera le suffrage universel par une éducation plus sérieuse et plus nombreuse; mais qu'il soit permis de leur demander si en élevant l'éducation ils ne feront pas monter le prix des travaux que demandent à la masse des ouvriers l'agriculture et la fabrication industrielle. Pour donner un coup de pioche ou polir du fer faudra-t-il avoir passé son baccalauréat? Si l'on en arrive jamais là, que d'ambitions ces ridicules philosophes auront soulevées et quelles guerres civiles ils auront préparées! Kant était un philosophe ayant beaucoup de bons principes, mais, comme un mauvais cocher, il ne savait pas la manière de conduire ses chevaux. Vivant âgé, dans le fond de sa province, il n'a pas vu pratiquer ses doctrines; et tout porte à penser que s'il avait été

un réel spectateur, l'effet que l'emploi d'une philosophie se rapportant à la sienne produisait en France lui eût fait comprendre que sur bien des points il avait un peu trop favorisé de tristes et méchantes doctrines.

Ce qu'il y a d'excellent dans l'œuvre de Kant, c'est que la raison pratique, celle qui se rend compte et juge de ce qu'elle voit, de ce qu'elle entend, est forcément dans l'être humain, qui est alors condamné à se décider entre le scepticisme et le dogmatisme, c'est-à-dire entre le doute, que rien ne produit ni ne conduit, et l'événement, le fait qu'on touche et qui part nécessairement d'un auteur qui ne peut être que Dieu. Cette philosophie était saine et bonne; mais on peut le dire encore, Kant gâtait tout cela en supposant, à côté, une liberté qui était une autre loi parallèle à la loi divine. Cette liberté est bien loin d'être un principe absolu, car seule elle mène au faux; c'est une conséquence qui laisse la créature se décider entre le matérialisme et le spiritualisme. On lui accorde la facilité d'agir pour tâcher que ceux qui pratiquent la première de ces méthodes la changent pour la seconde et, devant cette dernière, s'inclinent toujours. Kant a cru que l'homme avait à se créer une science du devoir; c'est là qu'il fit une grosse faute. L'homme ne crée pas le devoir; il cherche à le reconnaître et lui obéit. Il croit que la raison lui donnera le devoir; mais si la raison est fausse quel devoir aura-t-il? La raison n'est bonne que pour découvrir la loi et donner ensuite à la matérialité l'ordre de s'y conformer.

CHAPITRE III

LES CHUTES EFFACÉES PAR LES SCIENCES.

Dans l'ensemble du grand œuvre la philosophie n'est pas tout ; et nul ne peut se rendre compte des progrès éminents de l'esprit humain en bornant ses recherches à cette étude ; il y a, à côté de la philosophie, d'autres sciences qui aident énormément à comprendre la création et à en déterminer les lois. Examinons donc ces travaux qui, admirablement faits, par des hommes remarquables, ont produit des idées saines, ont aidé, par l'observation et l'expérimentation, à des découvertes qui rapprochent de plus en plus l'homme de son créateur.

Chose rare : dans une famille, celle des Jussieu, cinq de ses membres furent botanistes éminents et firent partie de l'Académie des sciences ; par mille soins donnés à leurs travaux, ils établirent le Muséum d'histoire naturelle, ensemble de collections qui forme un des établissements les plus utiles à la science. Leur grande valeur est d'avoir découvert : et la subordination des caractères distinctifs dans les plantes organisées et la distribution des végétaux en familles naturelles. Ils divisèrent les plantes

en acotylédones, monocotylédones et dicotylédones. Pour ceux qui ne s'occupent pas de botanique, ces divisions n'ont l'air de rien et, cependant, cette classification trouvée par les Jussieu est au contraire un solide point de départ. Ils découvrirent les lois qui embrassent tout ce qui vit et qui montrent, pas à pas, la marche que le Créateur a ordonnée.

De même, il est peu de gens qui aient laissé une renommée égale à celle de *Ferchault de Réaumur*. Parmi des sciences nombreuses, deux ont assuré sa gloire : la physique et l'histoire naturelle. Pour la première il augmenta sensiblement l'utilité du thermomètre, dont son nom, justement inscrit sur ces instruments, indique une valeur de degrés dont on se sert encore aujourd'hui. On peut dire de Réaumur, qu'en industrie chacun de ses pas a laissé sa trace. Il a découvert aussi l'art de refroidir certains éléments de la nature par leur mélange avec certains autres. C'est l'origine de bien des découvertes chimiques. Mais ce que la mémoire de Réaumur a surtout le droit de réclamer, ce sont, dans la seconde des grandes sciences qu'il cultivait, ces admirables travaux, non seulement descriptifs, mais qui indiquent les fonctions végétales ou animales et la valeur des éléments organiques après leur emploi. C'est une sorte de physiologie générale qui fait mieux saisir les combinaisons différentes employées par la nature, et l'ordre dans lequel ces combinaisons sont aujourd'hui retrouvées. Entre autres découvertes de ce naturaliste, on peut citer ce fait dont la géologie et la géographie reconnais-

sent la véracité, que les coraux ne sont pas des plantes devenues inertes et solides, mais des animaux qui, l'un étayant l'autre, arrivent à former, par la multitude de leurs cadavres, des continents entiers.

A l'époque de la grande formation des sciences dont nous essayons de donner une idée, en passant en revue les œuvres des vrais grands hommes, à côté du Suédois *Linné*, qui fut un des premiers classificateurs en histoire naturelle et qu'on appelait le Pline du Nord, il en est un qui, comme cela s'est quelquefois vu depuis, quoique membre de l'Académie des sciences, a été reçu, avec bonheur, membre de l'Académie française : c'est le naturaliste *Leclerc*, *comte de Buffon*. On peut être tout dans ce monde, mais il existe bien peu de personnes assez profondément intelligentes pour contempler la nature dans son immense développement et rendre ses observations de manière à ce qu'elles soient, pour les générations futures, un excellent modèle. Buffon en était là ! Il a été l'historien de presque tout ce qu'on voit, le chercheur de tout ce qui était, et il a tout décrit de façon à fixer et à charmer l'attention ; il a même énoncé toutes les pensées de haute philosophie que ses travaux si prolongés lui inspiraient. Ayant beaucoup remarqué, il a conçu l'idée d'un plan général, il a cherché la structure des êtres que commençait à démontrer Daubenton, son préparateur et son ami, et comment les effets de leur organisation s'accomplissaient. Là il s'est heurté à la philosophie ; et, chose ex-

traordinaire, il s'est presque rendu à l'opinion de Descartes, admettant que l'animal est une sorte de machine admirablement établie. C'est vrai, c'est forcé, il ne peut pas en être autrement ; malheureusement pour lui, il n'a pas su le démontrer. Il y a à cela une preuve irrécusable, incontestable, avec laquelle la philosophie vient au secours de l'histoire naturelle, et qu'il ne put reconnaître : Si l'animal pensait, il aurait en lui ce à quoi les efforts se portent pour qu'une idée surgisse, c'est-à-dire une âme. Or, depuis qu'on en cherche une chez les animaux on ne l'a pas encore trouvée. Buffon avait bien l'idée de laisser l'animal aux combinaisons matérielles ; mais les conséquences du raisonnement l'ont effrayé. Il avait comme Descartes une pensée vraie, mais il n'a pas osé l'émettre.

Il serait bon, très bon, de s'étendre davantage sur les célèbres ouvrages de Buffon, de décrire son œuvre connue sous le nom d'*Histoire naturelle*, ou bien encore de s'arrêter aux puissantes données des *Époques de la nature ;* mais ce travail s'étendrait trop et sortirait de cette légère revue des progrès scientifiques. On peut rappeler simplement, en quittant les travaux de Buffon, comment cet illustre auteur charma la haute société de son temps, en l'initiant à une science qu'elle ignorait presque absolument : l'art de bien cultiver. Il a su montrer que l'agriculture, loin d'être une occupation du bas peuple, était au contraire un cadre où bien des découvertes devaient naître et dont la direction serait une gloire et une preuve d'intelli-

gence pour le grand seigneur qui consacrerait ses labeurs à la perfectionner.

Cette marche indiquée par Buffon montre aujourd'hui les progrès réalisés et l'avancement des connaissances agricoles. En faisant mieux connaître les lois naturelles, elle démontre quelle base véridique et palpable elle donne à la philosophie.

En histoire naturelle, après Buffon, viennent par rang d'âge *Lamarck* et *Lacépède*. Le premier s'appelait de Monet de Lamarck, homme de noblesse, soldat et brave, ce qui ne l'empêcha pas de changer un jour ses épaulettes contre la plume d'un zoologiste distingüé dont les travaux sur les coquilles fossiles furent si utiles à la création de la paléontologie. Il fut naturellement une sorte de prédécesseur de Charles Darwin. Il nia la fixité des types organiques et proclama le changement continu et indéfini. Leurs théories furent à peu près les mêmes, sans que cependant Lamarck ait absolument fait comme Darwin, qui confondait complètement l'instinct et l'âme; il ne savait pas voir que l'instinct est un effet des relations de la matière avec elle-même, et enchevêtrait la spiritualité dans ces évolutions. Ce dernier savant a placé la volition à côté de la sensibilité! Le second Français que nous venons de citer, c'est de Laville, comte de Lacépède. A la position de militaire de cour, il fut assez sage pour préférer bien vite l'étude des grandes sciences. Il fut le successeur de Buffon et passa une partie de sa vie à contempler les reptiles et les poissons. Ce fut une occupation telle, que la triste révolution l'oublia

presque; lui-même oublia aussi un peu trop la monarchie. L'empire, du grand et bon savant, en fit un président du Sénat. Tout cela ne l'empêcha pas de pencher en 1814 vers le roi, puis vers l'empire encore et, en fin de compte, vers la monarchie de 1815. Sa science était grande, mais n'était pour lui qu'un accessoire.

On n'en dira pas autant des deux personnages, *Cuvier* et *Geoffroy Saint-Hilaire*, dont l'histoire naturelle fit la grande gloire et qui tiennent dans le monde scientifique, à propos des découvertes et des raisonnements qu'on cherche à exposer ici, des places de premier ordre.

Prenons donc Georges-Dagobert Cuvier et regardons quelles sont les idées traitées par un pareil homme. Dans sa jeunesse, ne connaissant que les travaux de Buffon et de Linné, mais parfait observateur de tout ce qu'il voyait, il jeta les bases de la zoologie et des classifications qu'elle comporte. Plus tard, introduit au Muséum et placé à l'anatomie comparée, il donna à la physiologie un développement qui expliqua bien des phénomènes de la vie. C'est en travaillant sa grande *Anatomie comparée*, qu'il arriva, par des points de ressemblance des animaux, à établir une classification qui fait tant d'honneur à son génie. Ce sont ses élèves, Duméril et Duvernoy, qui en ont donné connaissance au public.

Cuvier disait : « Tout être organisé forme un ensemble, un système unique et clos dont les parties se correspondent mutuellement et concourent à la

même action définitive par une réaction réciproque. Aucune de ces parties ne peut changer sans que les autres changent aussi ; et, par conséquent, chacune d'elles, prise séparément, indique et donne toutes les autres. » Ainsi l'anatomie ou la dissection démontrera ce que sera la physiologie ; et un des premiers organes parfaitement anatomisé indiquera dans quelle classification sa physiologie doit être comprise. C'est là, pour l'histoire naturelle, un grand intérêt descriptif. Il y a cependant encore certaines corrélations qui peuvent faire varier les classifications ; mais alors, ces points étaient scientifiquement à peu près nuls ; et si aujourd'hui on pense, en certains cas, reconnaître leur existence, c'est qu'on entrevoit des conditions nouvelles et inappréciables alors pour l'anatomiste. Ces conditions doivent être telles qu'un organe ou une sécrétion étant affectés plus ou moins par certains mélanges de milieux ou même certaines combinaisons gazeuses, la matière n'étant pas toujours la même, peuvent être saisis par elles de différentes façons dont, dans quelques cas, la production sera des constitutions variées ou l'instinct pouvant être amené à tout son développement. Ainsi deux organes semblables en anatomie étant affectés par un même milieu, peuvent l'être de tant de manières que des deux animaux auxquels ils appartiennent, l'un ira à droite tandis que l'autre ira à gauche. C'est-à-dire qu'il entre, dans la combinaison première de ces deux organes qui paraissent les mêmes, des éléments correspondant différemment aux éléments du milieu dans lequel ils vivent.

Il faut donc que la classification naturelle soit étudiée, non seulement par l'anatomie, mais par une sorte de chimie qu'on ne connaît pas bien encore et qui servira à décrire sainement, non seulement la physiologie, mais l'instinct même.

Pour les animaux, rien n'est plus curieux ; mais pour l'homme il y a encore une influence que nul ne peut nier et qui servira, sinon à établir sa classification, ce qui n'est pas nécessaire dans ce cas, du moins à aider à ce que ses organes soient mêlés salutairement. C'est-à-dire qu'on puisse faire entrer en ligne de compte l'influence que les décisions de l'âme ont sur le développement parfait des organes. Dans ce genre, ce que les animaux n'ont pas, tout homme le possède et une entente de ce que les organes matériels désirent, combinée d'après les influences de l'âme, peut conduire ou laisser aller les organes à des combinaisons qui ne sont pas propres à leur essence elle-même. Ce sont les sentiments justes de l'âme auxquels on doit ouvrir la route chez les enfants pour qu'ils se conduisent convenablement et mènent plus tard leurs descendants dans des conditions justes et bonnes, toujours les plus hygiéniques de la vie.

Pour revenir aux lois qu'a reconnues l'érudit qui nous occupe en ce moment, lois qui, sagement employées, conduisent à la connaissance à peu près complète de ce qui est, remarquons qu'elles remplissent le désir du Créateur, que connaissant nos fonctions organisées, le résultat en soit de nous laisser entrevoir dans la nature d'autres champs d'étude.

Ainsi la géologie devenant, pour Cuvier, chaque jour plus intéressante, l'a conduit par des changements de genres, de races et d'espèces, à chercher les grandes bases de la classification géologique et à émettre cette idée qu'il ne put jamais publier, la mort venant en empêcher la rédaction, que sans doute il eût écrite ainsi : Influence des résultats des problèmes scientifiques récemment découverts sur les progrès et le développement de la création. Une pareille diction eût donné une assise solide à la civilisation moderne. Aussi, si jamais l'administration de la ville de Paris fait son devoir, à *côté* de l'église du Sacré-Cœur de Montmartre elle devra créer le collège de Cuvier qui sera le point de départ de naturalistes d'autant plus distingués que le terrain même sur lequel cette institution s'élèvera sera le premier où ce grand savant a trouvé les éléments de sa paléontologie.

Si je me permets de parler ici de théories nouvelles, en cherchant leurs points d'appui dans des données philosophiques autres que celles que les naturalistes ont demandées jusqu'ici aux sciences exactes, qu'on veuille bien me le pardonner. Ce qui m'y a encouragé, c'est qu'il y a là, je crois, des vérités grandes, auxquelles on n'était pas encore parvenu et qui, pour les différentes parties de l'univers, viennent d'être si sagement examinées ou traitées par des hommes érudits, que je prends la liberté de les suivre. Pour l'une d'elles, Cuvier se trouve scientifiquement l'ennemi de son ancien ami Geoffroy Saint-Hilaire; ils traitent différemment les effets de

la création que tous deux regardaient comme parfaite. L'un dit : les animaux sont créés pour l'œuvre qu'ils ont à remplir dans ce monde ; s'ils ont des ressemblances elles ne sqnt nullement nécessaires et simplement accidentelles. L'autre lui répond : ces ressemblances sont au contraire les preuves que les animaux se rapprochent d'un type sur lequel ils ont été formés ; ces séries se ressemblent par leur point de départ, et en étudiant ces connexités, en les remontant, on doit arriver à l'œuvre divine.

Je n'ose presque pas prendre ma plume en présence de ces jugements ; mais, si le désir d'exprimer ce que je crois être la vérité me fait vaincre mon hésitation, que le lecteur veuille bien m'excuser. J'ai déjà dit dans les grandes raisons de cet ouvrage, en exposant ce que je crois être la réalité créatrice : Dieu a fait si admirablement son œuvre que, dans les différents milieux qui ont existé, les combinaisons se sont produites et les espèces en sont nées. Ces milieux ont donné à chaque espèce sa nature, sa conformation, ses éléments composés de gaz ou de produits de gaz accumulés. Il faut en conclure aussi que si les milieux suivants différaient très peu l'un de l'autre, ils ont pu continuer la même espèce ; ou bien ils ont produit, dans chaque espèce, des dissemblances que nous remarquons aujourd'hui et qui forment des races différentes. C'est la loi ; et dans cet ordre d'idées la seule qui soit dans la nature.

Pour être plus clair encore, je puis dire que l'espèce que la loi naturelle enfante sera peut-être ressemblante à une autre sous l'action de tant de

degrés d'acide carbonique et d'oxygène, toutes deux marcheront là où les degrés de ces gaz conduisent naturellement; mais si dans un des milieux suivants il y a un peu moins de l'un que de l'autre, elles variront certainement dans leur organisation en paraissant rester presque semblables. Si cependant, à ces matières gazeuses se joint de l'hydrogène par exemple, il naîtra, dans ce nouveau milieu, une espèce toute différente des autres, soumise dans son organisation à des conditions bien dissemblables.

Il en est de même pour la monstruosité, qui sert aussi de preuve à ce que nous venons d'affirmer. Elle ne se produit, Geoffroy-Saint-Hilaire l'a dit, que par le fait d'un accident. Ceci donne raison à ses adversaires. Un accident ne tient pas au milieu lui-même, mais à quelque chose qui a modifié l'agencement de ce milieu. Un accident qui nuit à ce qui était ou devait être cause un trouble chez le mâle, la femelle ou même le petit; et, partant, il donne naissance à quelque chose qui trouble l'harmonie de l'individualité, mais qui ne se répète pas si le milieu continue après à rester ce qu'il était avant. Une monstruosité anormale ne se perpétue jamais.

En un mot, Cuvier, en créant des classes, avait fait faire un grand progrès à l'histoire naturelle, tout en n'attestant pas complètement l'ordre créant ces classes qu'il supposait individuellement et séparément voulues par Dieu; tandis que Geoffroy Saint-Hilaire faisait, dans les espèces amplifiant toujours, les témoins d'un développement régulier de la création. Qu'il soit donc permis. à l'heure présente, de dire que

la création fut bien continuée, non par des espèces se succédant, non par la succession des espèces, mais par une suite de milieux longuement divergents, et que les espèces sont nées différentes les unes des autres à chaque changement de milieu. Dieu, l'essence sublime de la pensée, avait dit : « Je veux que la création commence et se continue. » Sa puissance était tellement immense que, depuis le point de départ jusqu'à aujourd'hui, tout obéit à ses lois.

Quoi qu'il en soit, cette grande et intéressante question philosophique à laquelle le naturalisme donna lieu va cesser, pour un temps donné, de se reproduire en France. Lamarck avait, dans un sens, écrit ses premières notions sur une découverte que rien ne justifie. Cuvier les a victorieusement combattues. Même lorsqu'elles furent reprises à nouveau par Etienne-Geoffroy Saint-Hilaire dans une acception que leur auteur voulait croire bonne, Cuvier eut encore raison. A une époque récente, cette même question grave de l'origine des espèces sera entreprise par l'Anglais Darwin. Dans ses travaux, consciencieux du reste, les écoliers et les savants ont trouvé un prétexte de laisser leurs âmes jouir d'une liberté sans limite; et, cela acquis, de s'égarer autant que possible, de quitter la bonne voie pour en prendre une très mauvaise.

Si, après avoir rappelé les grands services rendus au progrès de l'esprit humain dans plusieurs sciences, on veut se souvenir également des noms illustres qui ont donné à d'autres parties de l'intelligence des services égaux, qu'il soit permis au moins

de citer ces noms qui ont fourni, comme base à l'étude des élucubrations humaines, des origines certaines. Qu'on soit autorisé à parler des personnes qui, comme *Euler* et *Lagrange*, ont fait faire aux mathématiques des pas immenses. Ces savants ont su découvrir, par l'étude et le calcul faits sur de petites combinaisons atomiques, perpétuellement entre nos mains, le moyen de monter aux démonstrations infinies; ils ont trouvé ainsi les points de départ de la physique, de l'astronomie et de bien d'autres sciences.

Dans les variations, la mécanique analytique, les équations, le calcul différentiel, Lagrange a fourni les moyens de tout corriger, de pousser au delà de toute limite, et de prouver l'exactitude de découvertes qui sont la preuve de certaines doctrines philosophiques. Par une vue exacte de l'œuvre, il a fait adorer l'auteur. Honneur, grand honneur soit rendu aux savants qui rehaussent ainsi le règne humain!

Une autre personnalité vécut à la même époque et fut un type de la grande science géométrique qu'il appelait la logique en action; c'était le savant et illustre *Monge*. Professeur distingué, appliquant sa science à la production d'industries nécessaires, se tenant, pendant la révolution de 93, en dehors des horreurs dont le 21 janvier est le type, il rendit à son pays des services signalés. Non seulement, plus tard, président de l'institut d'Égypte, il sut en compagnie de Berthollet, de Jomard, faire rentrer dans l'éducation moderne de grands chapitres de l'histoire antique et donner à ses contemporains la possibilité de n'avoir plus de lacunes

dans la série des siècles, mais encore il sut comprendre l'importance qu'il y avait à élever l'intelligence de la jeunesse vers des régions scientifiques; et il permit de chercher et de proclamer certaines grandes lois, qui, quoi qu'on fasse, sont toujours utiles. Monge l'a prouvé en fondant l'École polytechnique. En comparant cette école et en l'imitant, quelques grands États de l'Europe montrèrent la valeur de son œuvre et son mérite d'avoir contribué puissamment aux progrès de la civilisation.

La première application des grandes données mathématiques a été, comme on peut bien le penser, l'idée de savoir ce qui ce passait dans la voûte céleste, cette espèce de coupole qui paraît nous entourer. Autrefois, dans les pays d'Orient, les Babyloniens et les Arabes avaient le désir immense de savoir ce qui se passait dans ces masses innombrables d'étoiles qui paraissaient se balancer au-dessus de leurs têtes. C'est à peine si leurs observations continuelles, basées sur des données chiffrées, purent leur faire comprendre les prémices des mouvements qu'ils essayaient de constater; mais, depuis eux, la Renaissance est venue et, avec elle, ou après elle, les Tycho Brahé, les Galilée, les Newton commencèrent à comprendre et à perfectionner les explications fournies. Au XVIII[e] siècle cette marche vers la connaissance des choses célestes s'est considérablement augmentée; certains noms ne demandent plus guère qu'à être cités pour montrer combien on a approfondi la formation de l'univers et quelles découvertes on a faites sur les mouvements

des astres. Les hommes que ces noms désignent ont indiqué des raisons auxquelles nous ne pouvons penser sans convenir que l'ordre qu'elles démontrent et auquel toute la matière obéit est invariable, que notre spiritualité ne peut rien faire de mieux que de reconnaître les volontés divines.

William Herschel le Hanovrien, ce musicien devenu astronome, habita l'Angleterre et dut tous ses moyens d'action à Georges III. Très grands sont les services qu'il rendit à la science en perfectionnant et en augmentant le champ du télescope ; il fut le géographe du ciel qu'il ouvrit aux astronomes. En même temps la série de ses observations fit de lui le popularisateur de nombreuses lois d'optique. Les cartes célestes, sous sa main, se meublèrent de signes et d'instructions de premier ordre. Il fit d'excellents catalogues sur les étoiles. Les nébuleuses entrevues par lui montrèrent aux astronomes, non les lois puissantes que le Créateur leur impose, mais l'ensemble des innombrables phénomènes dont l'étude peut, à la suite des temps, amener une connaissance parfaite en prouvant la vérité de l'ensemble de leur constitution.

La science est évidemment très reconnaissante à William Herschel de ses travaux et d'avoir su dresser son fils *Sir John Herschel* à lui succèder, en Angleterre, comme au cap de Bonne-Espérance.

En France, le *marquis de Laplace*, contemporain de William Herschel, s'était adonné comme lui à l'étude des merveilles de l'univers ; son mérite fut

d'autant plus immense et glorieux que les lois qu'il a découvertes sont encore des lois qui, sauf quelques indications nouvelles, renferment l'astronomie. Être professeur de géométrie fut sa première distinction, maître en science physique fut sa seconde qualification : l'une et l'autre eurent pour conséquence qu'elles en firent le premier astronome des temps modernes. Il devint l'auteur de la *Mécanique céleste*, appelée l'*Exposition du système du monde*, lorsque, plus tard, elle fut publiée sans les calculs qui en rendaient la lecture bien difficile aux masses. Il est aussi l'auteur d'un autre ouvrage qui porte le titre de : *Théorie analytique des probabilités ;* c'est la preuve des lois de l'univers. Ce qu'il démontra ainsi, il l'appliqua même à la nature terrestre, à l'agrégation moléculaire qui se fait sentir à des distances imperceptibles, montrant que les lois divines sont générales pour tout ce qui existe, et que partout elles existent.

Dans le temps presque actuel, il est impossible de faire un court résumé des grandes découvertes émises par la science sans parler d'*Arago*, de *Delambre* et de *Leverrier*. Le premier, géodésiste célèbre dont l'annuaire du Bureau des Longitudes renferme tant de travaux, rendit encore de bien grands services lorsqu'il prit la lumière comme sujet de ses études. Partisan de la théorie de l'ondulation, il chercha et fit connaître le phénomène de polarisation. Il sut appliquer aux astres certaines découvertes faites sur la terre et arriva à une modification très remarquable de la science astronomique. La physique

même lui dut des progrès nombreux; et, dans les souvenirs qu'il a laissés, l'électricité et le magnétisme entrent pour une large part.

Delambre, mathématicien, géodésiste, astronome, comme Arago, fit faire aux sciences qu'il cultivait des progrès aussi grands que sa modestie était grande. Partout il créa des voies à suivre pour arriver à des découvertes; et la citation de son nom comme point de départ d'un travail en est toujours la meilleure note.

Leverrier, que nous nous souvenons encore d'avoir vu siéger à l'Institut, Leverrier, le grand et illustre astronome, digne successeur de Laplace, avait une telle science de mathématicien, qu'en adaptant ses grands calculs aux orbites des astres, il découvrit, dans l'immensité, sans se servir du télescope, des planètes dont nul ne connaissait l'existence. Chiffres en mains, il indiquait sur son papier quels effets leur présence apportait aux mouvements des astres voisins et que, tout combiné, elles devaient se trouver là. Les Herschel, descendants du fameux astronome, grâce à leurs instruments, purent constater, de suite, la certitude de ces découvertes faites à douze cent millions de lieues du soleil. A cette indication on peut joindre les recherches de Leverrier sur les comètes dont l'étude n'est pas moins intéressante.

Pour présenter un tableau qui intéresse complètement le public, il est absolument nécessaire de citer aussi les personnages qui, dans la chimie, ont tenu un rôle remarquable, et de montrer, comme peut le faire quelqu'un qui ne connaît pas du tout

cette science, ce que méritent leurs magnifiques travaux, ainsi que l'importance échue à la chimie dans une sorte de description de l'Univers. Sous ce rapport, tout est immense. Le départ absolu de cette science n'est-il pas la combinaison divine la plus infime et en même temps la plus grande qui existe, celle d'avoir créé, dans des conditions que Dieu seul peut concevoir, le premier élément du monde, unité tellement formée, qu'en proie au mouvement, tout ce qui existe de matériel en est sorti. Cette merveilleuse combinaison qui, agitée dans un sens ou dans l'autre, a donné lieu aux myriades d'étoiles qui peuplent l'immensité, aux gaz qui, mêlés les uns avec les autres devant des chaleurs incalculables, ont fait des métaux absolument différents de ceux qui contribuèrent à les former; comme aux petits microbes dont les agitations anéantissent ou forment en zoologie mille combinaisons de la nature.

Cette grande faculté de s'instruire et d'instruire les autres dans de pareilles sciences méritait l'admiration des contemporains; eh bien, il fut une époque qu'il est écœurant de nommer, où un homme, appelé *Lavoisier*, le fondateur de la chimie moderne, fut guillotiné. Le nom de cette époque de l'histoire de France se reproduit ainsi : 1793. Lavoisier avait tout pour vivre : ses talents, non seulement de chimiste mais d'administrateur financier, faisaient grand honneur à son temps. Un tribunal de coquins, ne pouvant pas admettre l'existence d'hommes plus hauts que ceux qui le composaient et se rapprochant du bagne

où il aurait toujours dû être, le condamna. C'est sous son verdict que fut anéanti ce grand savant qui, après cent expériences dangereuses, était venu annoncer au monde cette magnifique découverte ouvrant aux esprits tant d'horizons nouveaux : *l'air n'est point un corps simple.* Par ces quelques mots il faisait une de ces révolutions qui poussent la spiritualité à monter un échelon de plus, aidant à comprendre et à utiliser les mille et mille produits que les combinaisons créatrices ont mis à la portée de l'homme.

Jamais des gouvernants n'auraient dû prendre la vie d'un Français qui, par la suite de la découverte qu'on vient d'indiquer, démontra et créa les noms qui ont le plus contribué à faire de la chimie l'orgueil de la France. Ces noms s'écrivent : oxygène, hydrogène, azote. Ils se réunissent par des classifications d'acides se terminant comme sulfurique et sulfureux, en ique et en eux ; ou d'oxydes, bases mêlées aux acides en ale ou en ite, comme sulfate ou sulfite. Ainsi Lavoisier créait l'origine de la vraie langue chimique. Outre ce travail admirable, Lavoisier produisit, sur la chaleur et ses effets dans la nature, de superbes idées qui ont rapproché sensiblement de la vérité les sciences physique, chimique et physiologique.

A la suite de Lavoisier, la chimie, considérablement mêlée à la physique, compta dans ses annales des noms très remarquables qu'une nation est toujours heureuse d'entendre prononcer, et qui, unis à la gloire actuelle, forment un faisceau avec

la gloire précédente. Citons *Gay-Lussac*, *Volta*, *Becquerel*, *Biot* et *Thénard*. Parmi ces savants qui ne sont malheureusement plus, *Dumas*, de l'Académie française, comme de l'Académie des sciences, ajoutait sa personnalité. Comme Dumas, *Boussingault*, qui vient de mourir, rendait chimiquement à l'agriculture des services que les agriculteurs employaient sans se douter d'où ils venaient. Je passe ici ceux qui existent en ce moment et qui sont bien dignes d'avoir leurs noms sur la même liste. Qu'il soit permis de terminer cette nomenclature des héros de la chimie comme de la physique, par deux mots touchant Gay-Lussac. Ce savant, en allant contempler à 7,016 mètres au-dessus de la terre les effets qu'offre l'immensité, fit là-haut des expériences qui agrandirent le champ des recherches. La physique, qui traite surtout des effets de ce qui existe et des combinaisons dont la chimie forme la base, entra, par ses travaux, dans certaines données sur les variations et les résultats thermométriques, barométriques et magnétiques qui, souvent vrais, quelquefois rectifiés, devinrent des points de départ au delà desquels ces sciences purent marcher vers des connaissances plus parfaites encore. Gay-Lussac démontra que de 0° à 100° le coefficient de dilatation reste le même pour tous les gaz. On partit de là, plus tard, pour montrer que les gaz sont liquéfiés sous des pressions différentes; et, plus encore, on les trouve aujourd'hui solidifiables sous des pressions certaines pour chacun d'eux. Il a indiqué tant de corps précieux

par ses compositions et ses décompositions qu'on ne pourrait lui en savoir trop de gré.

De même que la famille des Jussieu a produit en France des hommes successeurs les uns des autres dans la science qu'ils affectionnaient, les *Saussure*, établis en Suisse, ont donné à ce pays une continuité de gloire. Nicolas de Saussure, l'agronome, eut pour fils Horace-Bénédict de Saussure qui, lui-même, enfanta Nicolas-Théodore de Saussure. Tous trois ont mené une vie tellement studieuse et si intéressante au point de vue des progrès accomplis, que leur nom est devenu un vrai drapeau scientifique. Avoir été leur ami ou leur disciple, c'est un titre de gloire auquel bien des gens eussent été heureux de prétendre.

Le plus remarquable cependant fut Bénédict de Saussure. La géologie était une des sciences dont il fut un des premiers adeptes. Voyageur intrépide, il examina assez les terrains curieux et surtout les montagnes de l'Europe, pour montrer la valeur et l'âge possible des couches du sol et pour indiquer les granites comme étant la première des scories sur laquelle toutes les autres se sont plus ou moins appuyées. Des neiges, ces productrices des fleuves, il en indiqua le jeu dans la nature; il inventa ou perfectionna les instruments au moyen desquels on se rend compte aujourd'hui des degrés de température, de l'humidité, du poids de l'eau, de l'air, de leur action sur tout ce qui vit. Son fils Théodore, dressé par lui comme géologue, s'adonna plutôt à la chimie et à la physiologie végétales. Il montra ce que les plantes

absorbent ou apportent dans l'atmosphère; et ses analyses prouvèrent que le troisième des Saussure n'avait rien perdu des qualités des deux premiers.

En parlant des hommes érudits dont les découvertes sont corrélatives de celles de leurs prédécesseurs, qu'il soit permis de citer encore *Léopold de Buch*, le géologue, qui, indiquant des hauteurs différentes du sol dans les pays du Nord, surtout aux bords de la mer, montra qu'en ces points la création continuait et que les scories et les sédiments sont, parfois, en certaines places, encore bouleversés par les forces centrales de la terre.

Le grand *Alexandre de Humboldt* était Allemand comme Léopold de Buch, et cependant on est en droit de se demander si notre patrie, plus scientifique alors que toute autre, n'était pas celle de l'auteur du *Cosmos*. Il écrivait ses chefs-d'œuvre, sur toute matière, en français comme en allemand; et l'Institut de France, comme celui de Berlin, s'honoraient de le compter au nombre de leurs membres. Toutes les données auxquelles il a touché ont gagné; et si les progrès accomplis depuis, dans certaines parties de la science, n'ont pas laissé à quelques-uns de ses travaux toute leur valeur, c'est qu'il en avait si bien ouvert les voies que bien d'autres s'y sont avantageusement précipités. Bien des érudits modernes se sont fait une gloire d'avoir marché à sa suite.

Humboldt alla même si loin dans les perfectionnement de ses propres œuvres, qu'il en rectifia lui-même quelques-unes. Ainsi il crut à la force vitale telle que ses ancêtres l'avaient comprise et l'avaient

proclamée. Plus tard il eut l'immense mérite de chercher à rectifier cette idée et de faire les premiers pas dans la voie conduisant à cette rectification.

Immenses furent ses voyages; et les praticiens de la géographie ont conservé de ses travaux un grand souvenir. Il fit, dans chacun de ses pas, des progrès scientifiques qui ont servi à illustrer son nom et à lui donner cette gloire insigne d'être un des favoris de l'Europe entière. Il est peu de sciences qui ne furent siennes; outre la géographie, il traita de main de maître l'astronomie, la zoologie, l'anatomie comparée, la politique, l'art militaire et l'économie politique s'étendant à l'agriculture, au commerce, aux mines et aux finances. Dans sa jeunesse il parcourut et décrivit l'Occident, l'Orient dans sa vieillesse; et les récits de ses voyages publiés dans le dernier quart de sa vie servirent de point de départ à presque tous les voyageurs modernes.

Ce qui couronne toute l'œuvre de M. Alexandre de Humboldt, c'est la publication du *Cosmos*, sorte de philosophie de ses immenses labeurs; c'est l'énonciation de l'harmonie que toutes les parties de la nature ont entre elles et pour les lois qui les règlent. Il ne nomme pas l'auteur de ces lois, mais il est impossible de lire son œuvre sans se rendre compte qu'il y pense de toute son âme, et que vanter la gloire du Créateur est, au fond, le but qu'il s'est proposé.

Autrefois, lorsque l'esprit de famille était entièrement développé par l'existence d'une saine morale et que la possibilité d'arriver au succès se mesurait dans la proportion du travail accompli, on espérait

se faire une réputation dans le sens que les pères avaient suivi et, souvent, on y réussissait. C'est ce qui arriva aux *Cassini*. Le premier, sous Louis XIV, fut un grand astronome italien; son fils et son petit-fils furent de grands astronomes français. Le dernier pouvait dire : mon bisaïeul a calculé, indiqué les mouvements des planètes, des comètes, des éclipses; mon grand-père a déterminé la figure de la terre, a concouru à la certitude de mesure du méridien de Paris; mon père a fait et accompli la première carte topographique de France; et moi, j'ai imité mon bisaïeul. Nous pourrons dire à notre tour : honneurs aux Cassini! Non seulement ils ont fourni à l'astronomie mille données précieuses, mais ils ont émis, soit comme mesure des méridiens, soit comme cartographie, un travail tellement perfectionné qu'il a été le point de repère d'une science bien appréciée depuis, qu'on a nommée la Géographie.

Un homme parut dans le monde savant en même temps que le second et le troisième des Cassini : ce fut *Bourguignon d'Anville*. Se servant des premiers travaux de cette illustre famille des Cassini, il donna pour ainsi dire à la géographie la popularité qu'elle mérite, en faisant valoir ce qu'elle puise aux études mathématiques, et ce qu'elle emprunte aux travaux descriptifs que font les voyageurs, ou aux renseignements puisés, soit dans l'histoire ancienne, soit dans celle du Moyen Age. Dans son cabinet, dont il n'est jamais sorti, d'Anville, lisant tout ce qu'on peut lire, fit et publia des cartes sans nombre; son œuvre fut, pour son époque, tellement bien faite, qu'il corrigea

les cartes locales d'un grand nombre de ses prédécesseurs. Avec tous les travaux qu'il put recueillir, il forma cette magnifique collection géographique dont il fit présent au roi Louis XVI. Les élucubrations de ce savant furent telles, qu'elles présentèrent au public le moyen de suivre toutes les histoires précédentes et de faire naître et comprendre la grande politique ainsi que les grandes données commerciales. Dans ce genre, il étendit la pensée humaine, lui permit de voir tout ce que renferme la surface de la terre, et d'admirer, de plus en plus, l'œuvre de Dieu.

D'Anville eut un élève, un seul, qui, à sa mort, fut appelé par le roi à garder, à Versailles, la magnifique collection cartographique. C'était *Jean Denis Barbié du Bocage*. Imitant son maître, il renseignait Louis XVI, lorsque celui-ci combinait avec Galaup de la Pérouse le magnifique et triste voyage de ce grand navigateur. Malheureusement la révolution éclata; ses efforts pour protéger le château des Tuileries au 10 août le conduisirent, avec tant d'autres savants, au Comité de salut public. Libéré par sa femme, de cet odieux tribunal, Barbié du Bocage fut plus tard le créateur des travaux de topographie de l'École d'état-major ; puis, lui qui avait déjà fait l'atlas du voyage d'Anacharsis, s'adonna, comme son maître, à la géographie historique. Il mourut doyen de la Faculté des ~~Sciences~~ Lettres où l'avait conduit son titre de membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Ses deux fils, trop vite ravis à la science, ont été, l'un le géographe des affaires étrangères, l'autre, tout

jeune, le professeur de géographie à la Sorbonne.

Les personnes qui tiennent à connaître les progrès scientifiques obtenus ne doivent pas oublier le nom de *Malte-Brun*. Il a rendu la géographie essentiellement populaire. En publiant son ouvrage, il a enseigné quelle extension allait naître des relations de peuple à peuple, et il a fourni le canevas que l'avenir devait si bien remplir.

A côté des *Jomard*, des d'*Avezac*, chercheurs intrépides, bien des hommes se sont adressés à la géographie historique pour rappeler ce qu'étaient les civilisations anciennes, pour montrer comment, depuis le commencement du monde, malgré les intermittences, l'humanité progresse. Cette doctrine est excellente et, parmi nos contemporains, bien des savants y consacrent leurs soins; mais ici, pour citer leurs noms, il me faudrait des volumes, et peut-être suis-je déjà trop long. Qu'il me soit permis de dire cependant que la géographie, pour laquelle les d'*Entrecasteaux*, les *Cook*, les *La Pérouse*, les *Franklin* ont donné leur vie, est une science de premier ordre. Son intérêt est même plus grand encore qu'on ne se le figure; car la géodésie, la géologie, la botanique, la zoologie, l'ethnographie lui doivent le départ d'atlas nouveaux que toutes les classes d'hommes ont intérêt à connaître. La géographie est même la base de toute relation diplomatique et de toute économie politique.

Puisque cette dernière attribution vient sous ma plume, qu'il me soit permis d'en dire un mot.

L'économie politique est une science essentielle-

ment moderne, car elle n'a sa valeur que dans les intérêts, fruits de concentrations humaines; elle n'existe pas là où l'homme a encore de l'espace devant lui. Un individu ne vit que par la culture du sol et dans la proportion du travail de ses bras; mais, ses besoins grandissant, il éprouve bientôt la nécessité d'user de produits faits par d'autres et, là, réside l'échange. C'est de la réglementation de l'ensemble de ces échanges que naquit l'économie politique qui commença à devenir une très honorable science, lorsqu'au XVIII[e] siècle la France, l'*Italie*, le Portugal, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, les Pays-Bas commencèrent à exporter leurs produits si différents les uns des autres. Les personnes qui s'en occupèrent alors avaient pris leurs notions premières dans l'histoire italienne. Au Moyen Age, Gênes, Milan, Pise et Florence furent, quoique dans un ensemble restreint, les créatrices de l'économie politique. Dans l'époque plus moderne, c'est en France que reprennent ces combinaisons de bonne organisation des échanges.

Il semble que, pour tout esprit parfaitement honnête et droit, cette science doit être apprise comme on apprend à lire. C'est, je crois, un grand alphabet où, quoi qu'on fasse, rien ne varie et ne variera. Il est évident que, pour s'en occuper, il faut savoir additionner, soustraire, multiplier ou diviser; mais on n'aura jamais que des additions, des soustractions, des multiplications ou des divisions à faire. Nous sommes des êtres que les produits du sol doivent nourrir, faisons donc tout pour que nous

et nos concitoyens nous en ayons suffisamment. La vraie richesse est là et la seule économie est de la rendre abondante, fructueuse et toujours présente. Si le résultat de cette production est grand, qui en profite? L'ouvrier qui exécute un travail s'en nourrit parce que le cultivateur pour en jouir lui achète ce qu'il a fait. Cet ouvrier gagne d'autant plus à vendre que le cultivateur a mieux réussi; d'où il résulte forcément que l'agriculture est la mère de l'industrie. Il n'y a pas d'autre point de départ en économie politique. Or, pour favoriser les transactions et rendre toute une population heureuse, il ne faut pas que, par le libre échange, on vienne empêcher le bénéfice en introduisant chez le producteur un objet égal mais moins cher que le sien; car le producteur n'a plus alors aucun intérêt à travailler; peu de temps après, forcément, il en meurt et le consommateur après lui. En publiant des travaux sur ces questions j'ai eu le tort énorme de ne pas connaître les économistes précédant notre époque ; aujourd'hui que cette question ne doit plus laisser de doutes, c'est avec plaisir que je lis leurs œuvres. Je trouve, chez le plus ancien de tous, au XVIII[e] siècle, chez *Quesnay*, homme me paraissant le plus fort en ce genre, une doctrine qui me ravit. Il publia ce qui suit : « Pendant que l'artisan travaille, que le philosophe médite, que le marchand fait voyager la richesse, que l'artiste s'occupe à charmer notre vie, ne faut-il pas qu'ils subsistent? Et d'où leur viennent les moyens de subsistance, sinon de la terre? La terre nourrit donc ceux qui ne la cultivent pas avec

l'excédent laissé disponible par la nourriture de ceux qui la cultivent. Donc cet excédent, ce produit net, sert à solder tous les travaux de l'industrie, du commerce, de l'intelligence. Le propriétaire, possesseur du produit net, voilà le vrai dispensateur des produits de la nature, le distributeur des trésors de la terre, le suprême caissier de l'industrie. » Avec un passage pareil, Quesnay s'est déclaré un vrai patriote, sachant faire passer en première ligne l'intérêt de sa nation. Il était pour son époque bon médecin de ses concitoyens; en se faisant ensuite économiste, il est devenu l'auteur d'une consultation seule capable de guérir, dans l'avenir, un état aussi malade que le nôtre.

A côté du docteur Quesnay, on doit citer l'intendant *Gournay*, homme très capable du reste, et qui croyait faire le bien en poussant beaucoup trop vite à la liberté commerciale et en se servant de la formule : *laissez faire*, *laissez passer*. A sa place, il eût fallu dire : faites très bien, faites de mieux en mieux et, alors, on viendra acheter vos marchandises; tandis qu'avec la liberté outrée, vous fausserez votre ouvrage pour vendre le plus possible au même taux que votre voisin et la décadence générale en sera la suite.

Après ces deux économistes, un troisième est venu dans le XVIIIe siècle, et il a une réputation bien plus grande que les autres; mais aussi bien plus trompeuse, bien plus néfaste : il s'appelait Adam Smith et était Écossais. Professeur éminent de philosophie, il cherchait un peu dans quelle partie de cette

science il devait se distinguer : c'est la sympathie qu'il saisit. Ce qui était sympathique à l'homme, c'était le bien ; ce qui ne l'était pas, c'était le mal. Cette philosophie était large, facile, mais pas exacte, vu qu'il y aura très souvent sympathie entre deux esprits également faux et que les sympathies ne se comprennent pas chez des individus que les circonstances ont faits de caractères opposés. Il prétend que nous nommons honnêtes les actions qui nous font sympathiser avec leur auteur ; et déshonnêtes celles que nous désapprouvons parce qu'elles ne touchent pas notre cœur. C'est là une manière de voir plus que singulière.

En 1763, Adam Smith vint en France au moment où la nation se précipitait, sans savoir au juste pourquoi, dans une fourmilière d'idées fausses. Il y prit des pensées qu'il n'aurait peut-être jamais eues sans cela. Ses appréciateurs ne sont pas de cet avis et prétendent que c'est sa seule idée qu'il a suivie ; voici du moins l'énoncé de ce qu'il a laissé : « Le travail ne variant jamais dans sa valeur propre est la seule mesure réelle et définitive qui puisse servir dans tous les temps et dans tous les lieux à apprécier et à composer la valeur de toutes les marchandises. Il est leur prix réel. » Telle est sa thèse. Elle n'a qu'un défaut : c'est qu'elle est absolument fautive. En général, le travail d'un homme est égal au travail d'un autre homme ; et, dans certaines confections, la quantité produite par l'un, dans un temps donné, sera égale à celle de l'autre, à la condition que les forces soient égales et que ce travail soit absolument mécanique ; mais si l'intelligence, la

vigueur de l'ouvrier y sont pour quelque chose, comme les deux peuvent ne pas être semblables, il est fort probable que la quantité produite ne sera pas la même. De plus, la nature n'est jamais identique, et elle ne se ressemble ni en Europe, ni en Chine, ni en Suède, ni au Soudan; et en admettant, ce qui n'est pas même exact, que le travail des hommes soit pareil, dans les pays neufs des États-Unis, il rendra dix fois plus dans la journée qu'en Angleterre ou en France, où les usages prélèvent plus considérablement sur la vie ordinaire. Le travail n'a que rarement des résultats semblables. Son vrai mérite, c'est que là où les circonstances détruisent l'égalité du résultat, le travail doit être protégé par le gouvernement, c'est que l'État, par son économie, qui à la manière de Smith ne s'appelle pas économie politique, empêche justement tout ce qui est nuisible. Là seulement existe l'économie vraie! Smith donnait, involontairement peut-être, dans les idées révolutionnaires en cherchant à créer ce qu'il appelait : le *self-government*, pour les individualités.

Tels sont en partie les grands personnages que, dans quelques sciences, il est permis de citer. Par eux l'humanité a sensiblement gagné. A les voir, à les écouter, à les lire, à les critiquer même, l'esprit s'ouvre; connaître leurs découvertes, chercher à les imiter, rapproche infiniment plus de Dieu que beaucoup ne l'ont pensé. Nous pouvons le répéter encore, ces personnages font gravir une marche de plus au grand escalier édifié par les Socrate, les Platon, les Archimède et les Aristote.

CHAPITRE IV

RÉFLEXIONS SUR L'HISTOIRE CONTEMPORAINE.

Bien qu'on ait parlé des temps qui précèdent la révolution de 1789, si l'on veut suivre les fastes humains, il faut s'étendre sur cette période relativement récente; et, après avoir montré ce qui a fait naître ce bouleversement si critique, indiquer les erreurs qui ont influé sur cette période, essayer de voir jusqu'à quel point la vraie philosophie a été repoussée et enfin regarder si les résultats s'accordent avec la grande mission que l'homme doit remplir ici-bas.

Cette partie de l'histoire moderne est plus que fautive pour les esprits d'élite. Il semble qu'on n'ait pas compris les larges réformes qu'il y avait à faire et qu'on n'ait pas poussé les dépositaires de la loi ou de la morale à les accomplir. On a, au contraire, sous la régence et le règne de Louis XV, laissé à un grand nombre de membres de la noblesse et du clergé une existence qui ne pouvait mener à aucun résultat fructueux et qui excita particulièrement la bourgeoisie, d'habitudes calmes, douces et intelligentes. Ces bourgeois, profitant de l'instruction

que le clergé leur avait donnée, sentirent vite le besoin de sortir de leur position, se plaignirent promptement de leurs supérieurs et démontrèrent à tous, mais bien souvent de travers, des erreurs commises. De leur côté, le clergé et la noblesse, tout en voulant être utiles à leurs concitoyens, ont trop prêté, par leurs écarts et leur manque d'énergie, aux cris et même aux calomnies; ils en ont subi les conséquences. Ils n'ont pas su conserver la discipline. Ne la pratiquant plus, ils n'ont pu l'imposer. Au lieu de demander des lois pour les seconder, ils ont laissé l'immoralité matérielle se transmettre dans les masses par l'université désorganisée, par l'impression de livres qui n'auraient jamais dû paraître. Dans le clergé comme dans la noblesse, les petites et coupables querelles de jalousie d'une famille à l'autre, d'une idée divergente à la religion, des idées entre elles, ont fait que bien des esprits secondaires ont essayé de démontrer leur intelligence en démolissant ces notions qu'avant tout ils devaient respecter.

Clergé et noblesse, dans la monarchie, avant 1789, étaient habitués à un luxe trop grand qui nécessitait d'affreux emprunts. Ils avaient trop de part dans l'obtention des bénéfices, dans des charges absolument inutiles ou dans des pensions non méritées. Le Tiers État était impatient de payer les impôts nécessaires à ces largesses auxquelles il ne pouvait participer; la valeur générale était usée, et personne ne se sentait disposé à aider certains ministres dans les quelques actes justes et utiles qu'ils songeaient à

accomplir. La décadence commença. La jalousie de la troisième classe contre les deux premières était telle, qu'au lieu de composer, cette classe songea surtout à nuire; et le clergé comme la noblesse, trop enracinés par la soif de matérialité, se refusèrent, sans raisons sérieuses, à toute composition. La folie amenée par la philosophie insensée, la littérature de l'immoralité devenue générale, et l'administration mauvaise, prédisposèrent les classes à s'entre-déchirer. Au dernier moment, le clergé et la noblesse s'aperçurent de la position terrible dans laquelle ils étaient; et, sans aucune raison, dans la séance du 4 août, ils jetèrent tous leurs privilèges au pied du Tiers État, lorsqu'ils auraient pu ne lui accorder que le nécessaire, sans se démunir de ce qui leur était utile. Les Anglais ont jadis mieux compris une position semblable... Ils ont obtenu une cohésion nationale et patriotique en autorisant, lorsque certains des membres du Tiers État se distinguaient, à ce qu'ils fassent partie de la noblesse. La joie d'une pareille mesure, venue à temps, eût fait des Français une nation marchant vers les événements d'un pas égal; c'était mettre la moralité au premier plan, au lieu de la laisser tomber, c'était éviter l'arrivée du dévergondage qui a produit 89 et 93.

Ce temps de bouleversements a eu des effets curieux et que personne n'avait prévus. Par jalousie et haine, le Tiers État a vaincu le clergé et la noblesse, en même temps que le roi qui était leur représentant; mais, à la suite, il a été tellement bouffi d'orgueil qu'il s'est mis à faire au peuple ce que lui

faisait auparavant la noblesse. Il a acquis toutes les positions et une grande partie des fortunes, en employant de honteux moyens, bien heureux quand la boue dans laquelle il marchait n'était pas du sang. Aussi les jours succédant aux jours, c'est le Tiers État que la populace exaltée menaça d'abord, puis exécuta ensuite. De la révolution qu'elle avait faite, la bourgeoisie en souffrit plus cruellement que le clergé ou la noblesse, étant bien plus connue des tyrans de la rue. Les quelques bons actes tels que : la division du sol français en départements, les créations de la cour de cassation, des justices de paix, de l'ordonnance de l'état civil, ne lui servirent à rien. L'échafaud prit les membres du Tiers en bien plus grand nombre, et les Girondins gravirent les premiers l'escalier de la guillotine. Si le Tiers État ne s'était pas laissé corrompre par des idées fausses et une philosophie insensée, il pouvait faire beaucoup de bien à la nation française ; au lieu de cela, il s'est déconsidéré.

Lorsque la révolution fut au pouvoir, non seulement les vertus disparurent, mais les qualités matérielles firent complètement défaut ; l'administration n'existait plus, le crédit était mort ; les forces agricoles ou industrielles s'étaient considérablement atténuées, l'Angleterre ravissait le commerce extérieur, et aux moment scritiques, l'honneur militaire ne se rencontrait plus. La moralité qui, évidemment, chez un grand nombre de personnes, existait encore, avait fait place à la littérature sale, à des discours également sales avec lesquels on séduisait l'ignorance.

Mille crimes étaient commis, tous par des énergumènes; mais le vrai peuple n'était pas le vrai coupable. Il possédait à la fois tous les vices, mais aussi toutes les vertus; et sa conduite peut toujours être mesurée aux conseils ou aux excitations de ceux qui le conduisirent. Parfois il devient féroce, mais sa férocité n'est jamais qu'un résultat odieux de ceux qui l'ont surexcité; si au contraire les conseils auxquels il est livré sont bons et vertueux, son enthousiasme éclate, il saute au col de qui le guide et risque sa vie pour obéir à qui sagement le commande.

Lorsqu'en 1793 les révolutionnaires eurent affreusement usé de leur tyrannie, le crime n'ayant aucune affection pour le crime, ils commencèrent à se désunir, ne cherchant que l'occasion de se tirer d'une mauvaise affaire, en accusant leur complice. Bientôt, et par suite de leur conduite, le peuple commença à trouver que son existence et les agréments de sa vie étaient bien compromis; il eut peur de ne rien garder de ce qu'il avait acquis et il chercha, en punissant certains grands coupables, comme les Marat ou les Robespierre, à rétablir un peu d'ordre. Dès qu'il put constater l'apparition, quelque petite qu'elle fût, d'une force légale, il s'y cramponna. Il abandonna, comme il le fera toujours, ceux qui l'avaient si mal dirigé. Ce sentiment de crainte est bien loin d'être de la lâcheté, il ne change pas, même après une révolution; aussi voit-on la masse, à la suite de si affreuses catastrophes, se jeter dans les bras de Napoléon.

Cet homme, très intelligent, très brave, eut le

mérite de comprendre pour réussir où son ambition devait frapper. Il sut voir que sa dignité toute personnelle, par rapport aux anciennes premières classes, lui assurait le dévouement de toutes les classes secondaires. A part ces questions générales, Napoléon, qui était réellement un homme de génie, se rendit compte de ce qu'une loi sévère mais relativement bonne était pour le principe de la liberté de tous. Vainqueur en Égypte, il comprit la position de la France et n'hésita pas à revenir presque seul, sentant que sa gloire faisait de lui l'homme nécessaire; et qu'après un 18 brumaire quelconque, le pays se donnerait peut-être à lui. C'est ce qui arriva en effet. A partir de cette date il reprit et bonifia les lois, chassa quelques coupables et rendit la nation tellement heureuse, en ce qu'il lui permettait de respirer, qu'elle oublia les guerres sans fin qu'il entreprit. Par malheur, Napoléon ne fut jamais assez diplomate pour chercher à obtenir les mêmes avantages par d'utiles paroles au lieu de répandre du sang. Avec un peu plus de finesse il eût évité bien des batailles et donné aux Français un bonheur durable; mais il allait droit au but. Il dirigea ses armées jusqu'au jour où, son épée s'usant, la nation succomba devant ses ennemis coalisés. En même temps que se passaient ces guerres, Napoléon ordonna et surveilla la composition du fameux code qui porte son nom. Quelques erreurs se glissèrent dans cette œuvre, erreurs que les législateurs corrigèrent plus tard en partie; mais l'ensemble en est aussi parfait que possible. Il réunit toutes les saines idées conçues par les

magistrats des époques antérieures à la révolution ; et avec les quelques hommes sages du moment, Napoléon forma ce code qui établit le droit commun d'une manière qui, sauf quelques petites rectifications, a été la base de régimes aussi sains qu'honnêtes. En outre, ce code n'a pas été seulement un grand avantage pour nos compatriotes, il a été encore pour l'étranger une marche à suivre où l'on a trouvé une organisation complète relative à la vie publique. Si jamais, ce qui est bien à craindre avec le dévergondage d'esprit au milieu duquel nous sommes, la France vient à mourir, les nations feront bien de se souvenir qu'elles doivent à ce pauvre pays et à Napoléon ce beau livre, dont la doctrine bien suivie eût fait la paix des sociétés.

Cet empereur, qui saisit ce qui pouvait être utile aux masses, ne se rendit pas compte qu'en avançant toujours il allait tomber; et qu'une nation ne se remet d'une guerre heureuse que par la paix qui la suit. Les affections nouvelles font oublier les affections perdues; et il ne reste bientôt plus, d'une époque glorieuse passée, qu'une épopée qui plus tard, aux jours difficiles, donnera de la vigueur à la jeunesse heureuse de s'immortaliser comme les générations précédentes. Napoléon n'a pas compris cette idée; comme Attila, il a trouvé à Leipsick et à Waterloo ses champs catalauniens. Ses successeurs ont senti l'état dans lequel il leur laissait la France, ils ont vu, bien vu, que l'œuvre de Napoléon était une œuvre extrême, qu'elle était le signe des temps où les grands et graves événements peuvent seuls chan-

ger la nature des choses ; mais ils ont compris aussi qu'à l'époque où le pouvoir leur revenait, la nation française désirait avant tout le calme et le repos, qu'elle les appelait comme les seuls pouvant lui donner ce calme et ce repos. La Restauration fut sage, essentiellement sage et immensément patriotique. Elle s'appuya sur le code Napoléon, ce qui ne l'empêcha pas, par une religion éclairée, d'essayer de mettre la nation en bonne voie, de réparer er dans une certaine mesure les erreurs de 93, de former une administration, de relever le crédit, d'engager le peuple à l'amélioration de l'agriculture, de l'industrie et du commerce; de rappeler à une certaine classe que noblesse oblige et qu'à côté de cela elle doit fourbir son épée. Mais il y eut une chose qu'elle ne parut pas savoir : c'est que les bons conseils perdent souvent leur valeur lorsqu'ils ne sont pas appuyés par une discipline sévère. La Restauration n'avait pas les moyens de récompenser tout le monde; aussi dut-elle constater un jour que ses ennemis s'unissaient contre elle. Elle ne sut malheureusement pas en déjouer les conséquences.

Les hommes d'État de la Restauration, au temps de Louis XVIII, furent des plus capables. Ils secondèrent puissamment le retour à une bonne morale et à une science vraie, comprenant bien que tout l'avenir de la nation était là; malheureusement, pendant le règne suivant on les comprit moins; et l'écume poussée par des ambitions absolument inutiles déborda. Quatre-vingt-treize se serait en partie re-

nouvelé si le roi Louis-Philippe ne s'était pas trouvé là pour l'empêcher et ramener, pour un certain temps, aux bonnes et saines idées. Il maintint la loyauté gouvernementale et la rendit facile à supporter. Il agrandit le champ à parcourir. Pour le mérite acquis, il le chercha partout; et chaque fois qu'il put trouver des hommes de valeur, il en fit, dans l'État, des soutiens de la France. Il constitua un régime constitutionnel, sans doute trop libéral, mais à côté duquel la nation française se développait à son aise; on peut dire que la Restauration et lui firent pendant trente-trois ans, de la France, le pays le plus heureux du monde.

La génération élevée sous la Restauration et sous le règne de Louis-Philippe valait intellectuellement mieux que la précédente; aussi quand une révolution nouvelle éclata, en 1848, elle fut étonnée et même atterrée de cet événement que rien ne nécessitait. Quelques vieux restes de 93 surgirent et, par le changement en 1848 dont ils furent les seuls auteurs, ils surprirent les masses. Ce fut une révolution ridicule par l'incompréhensibilité qu'on en avait. Cette secousse anarchique, l'étranger même la trouva tellement absurde qu'il mit tous ses soins à éviter qu'elle ne s'étendit au delà de la France, et la réprima de suite, où elle se produisit. Une partie de la nation française, de son côté, pour éviter un nouveau 93, se jeta en dehors des Bourbons, vers un nom très connu, espérant que la désignation de Napoléon aurait, contre cette révolte sans raison, une autorité réelle.

Malheureusement, dans cette position, les éléments

n'étaient plus les mêmes. Les mérites de Napoléon Ier, et l'honneur que s'en faisait le peuple, n'existaient plus. Rien n'était suffisamment dirigé ; le vrai fond d'aucune morale n'était là pour retenir le pouvoir à des esprits foncièrement honnêtes. Un seul homme, M. de Morny. devenu on ne sait plus pourquoi l'auteur du coup d'État, maintint dans le gouvernement du second empire les organisations royales dont il avait connu les effets à la cour du roi Louis-Philippe et il sut dans le commencement tirer parti de la valeureuse armée dans laquelle s'étaient formés les princes d'Orléans. Ceci est tellement vrai que, dès le jour de sa mort, et ce jour-là nous l'avons annoncé, l'empire commençait à baisser. D'erreurs ordinaires d'abord, aux erreurs graves plus tard, la distance fut courte; après ces dernières, la fin arriva.

Les idées de saine morale et de vraie justice n'ont pas toujours secondé le second empire. C'est bien triste à dire, mais la raison poussant vers le bien n'y était plus. On cherchait souvent à arriver à la jouissance ; or, ceux qui traitent ainsi ce qu'ils ont à faire arrivent à de grosses fautes en tout ordre d'idées. Des hommes d'État continuèrent à jouer avec le crédit français, ne comprenant pas l'importance de leurs actes, et jugeant la gravité par le bénéfice immédiat. Ils accordèrent aux diplomates étrangers des traités, avec autant de légèreté qu'on donne un cigare à quelqu'un. Ainsi conclut-on avec MM. de Gladstone et Cobden, en leur offrant les traités de 1860 par lesquels la France devait mourir.

Tels sont les résultats auxquels l'empire nous a menés : Vaincus par la guerre, la moralité ayant fait défaut, l'immoralité et l'anarchie reprennent aujourd'hui leur cours et le crédit disparaît. Où allons-nous ? Les gouvernements actuels attaquent la raison sans se rendre jamais compte de la gravité de ce qu'ils font. Sans cesse poussés par des ambitions ridicules, ils font périr : la religion, la science, la justice, l'instruction, l'administration, l'agriculture, le commerce ; ils gâtent l'art militaire dans le but de se rendre favorable cet inepte suffrage universel.

L'état de République, *dû à une seule voix*, a succédé en 1870 au départ de l'ennemi; et, au lieu de profiter de ce qu'il y avait encore de bon, on n'a cherché qu'à ancrer le mal. Sur quoi était basée cette dénomination nouvelle ? Quel intérêt avait-elle pour la nation française? Aucun ! Pour l'avenir elle nous mettait de suite en contradiction avec tous nos voisins, nous jetait en dehors de toute alliance, nous isolait en Europe, et tout cela, pourquoi ? Pour créer un foyer d'idées hostiles à tout et à tous, surtout aux classes démocratiques !

Avec ce système nouveau de gouvernement, l'ambition peu scrupuleuse de quelques-uns a trompé les masses. Après les avoir lancées ils ne purent plus les arrêter et elles en arrivèrent à une révolution éhontée et malhonnête ; l'étranger s'en rend parfaitement compte. Il pousse notre pays même à s'enfoncer dans la boue, sachant bien que plus il y sera plongé, moins il sera à craindre. Que notre patrie

ait pris au contraire ce régime un peu constitutionnel où la loi domine pour le souverain comme pour le sujet, on la verra, sous ce pouvoir, vivre tranquillement, rappeler l'honneur et le crédit et jouir d'une existence, sœur de la liberté.

Si nous avons foi dans les gens qui ont conduit la France où elle est, c'est fini de nous en même temps que c'est fini d'eux. Tâchons donc, si c'est encore possible, de les arrêter sur cette pente affreuse. Essayons légalement de prendre la haute main sur les destinées de notre pays. Essayons d'empêcher de détruire ce qui est bon, et faisons de l'ouvrier, au lieu de le laisser atrophier, un homme intelligent et noble. Ne laissons pas, par une éducation plus que fautive, devenir mauvaise la génération qui va suivre ; tâchons que le père, en mourant, ne soit pas inquiet de ses enfants, qu'il dise : « J'ai bien fait ici-bas, j'espère pour là haut ! » Si cette correction a lieu, la France en sera d'autant plus glorieuse, et le bonheur dont jouiront les masses se répercutera sur les nations étrangères dont elle a été si longtemps le modèle ; sa justice rappellera celle du bon saint Louis, si souvent évoquée. Qu'elle soit, et la meilleure diplomatie respectée, réclamera son aide.

Ce sont là des faits bien vrais, bien réels et dont, à l'heure qu'il est, nous pourrions donner des preuves. La République, c'est une manière d'être dans laquelle le fond manque. Elle est bâtie sur des assises d'un sable qui, s'affaissant sous la moindre pluie, cause la chute du bâtiment. Souvenez-vous

de Ninive, lecteurs, souvenez-vous de Babylone; elles furent les capitales de deux grands empires! De grands peuples les ont habitées, de grands rois y commandaient, mais des ignorants leur ont succédé; aussi, qu'en reste-t-il aujourd'hui? Quelques collines de débris informes, quelques statues à demi rongées par le temps, quelques stèles écrites, juste assez pour indiquer les tombeaux! Ah! Lutèce, qui fus leur émule de gloire, prends garde qu'à ton tour une égale impiété ne soit la cause d'un semblable sort et qu'à ton tour aussi, couchée dans la plaine par un vent de malheur, la place où fut ton Louvre ne soit aussi celle où paîtront les troupeaux de l'avenir!

Les étrangers rient de notre pauvre pays et le mènent à sa chute. C'est leur avantage, on ne peut les en blâmer; mais nous, comment voulons-nous qu'on nous traite. Il n'y a même plus de nom à donner à notre sottise. On parle de liberté; mais de laquelle parle-t-on? Est-ce la liberté de bien faire ou celle d'assassiner? Croit-on que supprimer les lois ce soit établir la liberté? Mais, pour nous, c'est l'anéantir; c'est mettre l'intelligence sous la direction de la brute; c'est nous ramener à la barbarie des Papous ou des Canaques! Dieu, rien n'arrive dans le monde sans votre ordre ou votre permission qu'assurent les lois que vous avez créées; imposez donc votre autorité, nous vous en supplions! Ceux qui vous aiment, qui pensent à vous, ne sont pas encore absolument découragés; car une des qualités c'est l'espérance! Mon Dieu, vous avez admis que

le bouleversement se produise là où le matérialisme suit son cours ; si donc nous sommes plus coupables que d'autres, espérons qu'en France, comme dans le reste du monde, avec le temps et les sages conseils puisés en vous, nous retrouverons ce que les masses ont toujours au fond du cœur : l'honneur, la justice, et l'amour du devoir ! Alors, peut-être, pourra-t-on vivre heureux ici comme dans tous les pays ; alors, ressaisirons-nous cette moralité générale qui constitue l'honneur de la famille et qui permet de reporter les esprits vers la science où chaque jour nous révèle quelque chose de vous qui êtes en dernière fin le bonheur suprême !

LIVRE XII

ESPÉRANCES.

Source délicieuse, en misères féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?
Honteux attachements de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre :
Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Corneille, *Polyeucte*, acte IV, scène II.

CHAPITRE PREMIER

RÉFORME DES THÉORIES FAUSSES.

M. le comte de Maistre dit dans son livre sur les *Soirées de Saint-Pétersbourg :* « Il faut nous tenir prêts pour un événement immense de l'ordre divin, vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée qui doit frapper tous les observateurs. Il n'y a plus de religion sur la terre : le genre humain ne peut demeurer dans cet état.... Je ne finirais pas si je voulais rassembler toutes les preuves qui se réunissent pour justifier cette grande attente. » M. de Maistre était certainement un homme de grande

valeur ; mais ce qu'il exprime dans cette occasion, c'est la crainte qu'il éprouve d'un tournement d'esprit dont il semble avoir les conséquences autour de lui, et dont le but ne lui est pas encore suffisamment indiqué. Il ne s'est pas rendu compte que, si la moralité se fausse, c'est que les hommes de première valeur n'ont pas su à temps conserver les étais de cette qualité ; c'est que les chefs d'une société, sous des prétextes très louables, se sont montrés indulgents en riant dans le principe et ont laissé reparaître des souvenirs anciens, oubliés depuis des siècles ; c'est qu'ils ont subi des institutions troublées, menant à des actes légers d'abord, mais graves ensuite. Un jour même, bien des personnalités ont pris des opinions qui ont semblé fautives dans leurs acceptions ; mais, lorsque frappées elles constatèrent les inconvénients terribles de cette manière d'agir, elles voulurent arrêter la marche coupable ; malheureusement elles étaient restées en arrière et elles durent se retirer pour que le torrent ne les emportât pas. C'est ce qui est arrivé à M. de Maistre, philosophe et élégant écrivain. Il s'est aperçu du mal de son époque ; malgré son talent, il n'a pu que le constater. On peut le répéter encore, ces malheurs qu'il craignait tiennent à ce que la société n'a pas su s'opposer à toutes les ambitions et leur a laissé libre cours. Lorsqu'elle a senti le besoin de les arrêter, il n'était plus temps. Si le bien ne reste pas le possesseur d'une discipline complète, le mal n'est pas long à paraître. Le dévergondage d'idées a fait de tels progrès que je suis

tenté d'essayer d'imiter de Maistre en disant un peu comme lui : « Sommes-nous perdus ? »

Quelle tristesse d'avoir à se poser de pareilles questions! Faut-il qu'elle soit déchue cette moralité si grande et si noble, pour que ses plus fidèles et respectueux amants en soient venus à se demander si elle n'était pas tombée au rang des filles perdues!

Que de fautes commises, quelle moisson de honte amassée brin à brin ! Nous récoltons ce que nous avons semé. Nous avons été vaniteux, nous avons été fous, nous avons même été vils ; on nous a faits dépravés. Notre orgueil est humilié aujourd'hui, notre folie est constatée, notre bassesse est punie ; la dépravation de ce qui nous entoure, seule nous reste. Nous sentons qu'elle nous brûle, nous la secouons, mais elle ne tombe pas; nous ne pouvons que l'arracher avec des lambeaux de notre chair et des flots de notre sang. Aurons-nous le courage, aurons-nous la force d'aller jusqu'au bout ? Oui, ce courage nous l'aurons; notre vieil héroïsme n'est pas encore complètement endormi. Nous l'aurons, dussions-nous mettre à vif notre corps. Nous foulerons aux pieds, si c'est nécessaire, les dernières parcelles de notre chair gangrenée ; mais, pour cela, il faut n'avoir plus ni orgueil, ni folie, ni bassesse ; il nous faut rester impassibles sous les froids sillons du scalpel.

Les matérialistes nous jettent trop souvent à la face : « Où est-elle votre intervention divine ? Plus nous examinons, plus nous voyons la matière et les forces qui la font agir, provenant des mêmes causes,

produire les mêmes effets. » Les matérialistes à une origine naturelle répondent par des faits naturels aussi, qui seront causes à leur tour. La main d'un Dieu ne se voit nulle part, disent-ils? Dans l'ensemble des choses, un tremblement de terre n'a pas de cause plus compliquée que le mouvement d'une feuille agitée par le vent. — Pensent-ils donc, ces érudits pleins d'orgueil, que si Dieu existe il ait besoin de s'y reprendre pour créer ? Qu'ils ne l'oublient pas : du moment où la création fut résolue, elle fut faite, et faite pour le temps que devait durer l'Univers. Sans cela la toute-puissance de Dieu ne serait qu'un vain mot. Du même coup qu'il jetait la matière en pâture au mouvement, il l'enfermait dans un cercle de lois faites pour produire des effets déterminés; et rien n'arrive sans son ordre ou sans sa permission. Un capitaine de vaisseau ne s'y reprend pas à deux fois pour donner un ordre ; dès qu'il a parlé ou seulement fait signe, les sifflets retentissent, les hommes s'agitent, les cordes sont tendues, les poulies grincent, les voiles s'ouvrent et se développent dans l'air. Les effets de la nature sont, pour le Créateur, comme ceux qu'obtient cet officier, réguliers et prévus. C'est notre petitesse qui nous les fait croire anormaux, lorsqu'ils nous terrifient. Nous appelons cataclysme ce qui n'est, dans le grand œuvre, qu'une obéissance de plus.

Les lois qui régissent la nature sont immuables parce qu'elles sont le produit de l'intelligence divine; elles perdraient leur immutabilité, si Dieu n'existait pas. C'est sa volonté toute-puissante qui

les maintient, c'est par sa volonté qu'il agit sur toutes choses, c'est par elle qu'il est présent partout, c'est par elle qu'il intervient dans tout; mais, qu'on ne l'oublie pas, s'il a fait ses lois incalculablement immenses dans leurs effets, il ne les a pas faites infinies, car il ne peut y avoir d'infini que ses propres facultés. Produit d'une intelligence infinie, ces lois sont incommensurablement grandes, elles sont taillées au patron des Univers; mais les facultés créatrices seules sont infinies, parce que seules elles sont l'émanation d'un Dieu. Créées pour régir la matière, elles cesseront d'agir au jour que le divin maître a marqué pour l'anéantissement. Singulière méthode que celle qui veut, en se servant de la marque de l'intervention divine, nous prouver que cette intervention n'existe pas!

Quelle superbe démonstration d'un Dieu personnel, indépendant, tout-puissant, que ces écrits des matérialistes qui cherchent à démontrer sa non-existence! Chacune des preuves qu'ils arguent pour prouver que Dieu n'est pas montre qu'il est. Insensés! qui se font une arme contre lui de l'immutabilité des lois de la nature, de leur universalité; oublieux, qui ne pensent pas que si la matière n'obéissait qu'à elle-même, son premier acte serait de détruire cette universalité, de rompre cette immutabilité! Sans la pondération divine, la matière retournerait au chaos, ou, pour dire mieux, elle n'en serait jamais sortie!

Il est nécessaire que les sociétés de cette époque supportent qu'on leur dise : Vous vous croyez les

initiateurs de l'humanité? Eh bien, si vous avez laissé la matérialité se développer, vous avez essayé d'arrêter la spiritualité dans laquelle la vie doit puiser toute sa valeur. Il en est résulté des masses de théories fausses et ineptes dont l'indifférence, la tolerance, le panthéisme, le naturalisme, le rationalisme, le positivisme, le sensualisme, le socialisme, le communisme sont des exemples; ils ne serviront jamais qu'à tuer ce qui existe, comme un loup qui a faim tue le mouton qui passe. Pour les utopistes qui ont adopté ces théories, ils n'ont jamais eu que des rêves qui, mis en usage, ont partout et toujours donné des choses insensées. Les vieux guides qui empêchaient la société de dévier, les utopistes les rejettent en arrière. Ces utopistes se sont crus plus spirituels, plus intelligents, plus forts; et ils ont pensé qu'en se conduisant ainsi, ils usaient de la liberté; ne comprenant pas, ils ne font, comme les acteurs des tréteaux, qu'exciter les lazzi.

Ce serait certes une curieuse et longue histoire que de montrer à quel point sont arrivés ceux qui se croyaient les plus intelligents du monde et qui n'ont pas vu dans quel bourbier ils nous précipitaient. Publier cette histoire dans ses détails demanderait de longs volumes; mais, ce qu'on peut essayer ici, c'est de montrer aux âmes bonnes et loyales que tout espoir n'est pas perdu.

La liberté n'est pas du tout ce que l'école républicaine prétend. C'est quelque chose qu'elle comprend mal. Le mot république n'est pas et n'a jamais été le synonyme de l'appellation d'état libre. *Res publica*,

la chose publique, c'est ce qui peut être admis par les masses, soit en bien, soit en mal. Une église où l'on peut prier est une chose publique; il en est de même d'un spectacle aux pièces dévergondées. Cette désignation est au contraire absolument semblable à une forme de combinaisons qui arrête tout, parce que, forcément les idées qui s'y émettent deviennent des passions, et que le mot passion est toujours subversif de la liberté des autres jusqu'au moment où ils se vengent à leur tour.

L'école politique, dont nous disons en ce moment le triste résultat, a changé la liberté de vivre et de bien vivre en celle de jouir, dût la jouissance sacrifier la vie du voisin, pour tomber après dans l'abrutissement. De là vient tout le mal. Cette liberté, dite républicaine, est un cheval qu'on lance peu à peu, qui s'active, s'emporte au point qu'on ne peut plus le retenir par les rênes, et l'empêcher d'aller se jeter avec la voiture dans le précipice. Il faut dans le principe, ce que la république ne peut avoir, de la prudence, de la morale, de la justice, de la religion; et, si tout cela ne peut vaincre le mal, il faut avoir recours à la discipline qui force au devoir. Pour que la société soit bien conduite, il faut que la liberté s'accorde avec des lois bonnes et utiles, bien menées et bien cadencées dans toutes les occasions pour toutes les faces de l'existence; et surtout que le gouvernement soit assez vigoureux pour forcer les ambitions à rentrer dans l'observation des lois, ou pour faire condamner exemplairement ceux qui auront attenté à la liberté des autres. Être libre,

c'est-à-dire suivre un chemin que personne n'obstrue, est aussi doux pour l'ouvrier que pour le grand seigneur. Toute jouissance est là! et c'est un véritable axiome qui rentre dans la loi suprême de Dieu, de dire que la liberté n'existe que là où le juste règne, et qu'il est impossible de violer le juste sans détruire la liberté.

Il y a cependant quelques républicains honnêtes, ils le prétendent. Il est évident qu'il s'en trouve qui ont horreur du parti des bandits; mais, s'ils sont logiques, ils devraient toujours être du côté des gens d'ordre, les gens de désordre n'admettant auprès d'eux que ceux qui les imitent. De même que ces quelques braves politiciens hésitent à aller, soit à droite, soit à gauche, ils ne pourront recruter des amis ni d'un côté ni de l'autre et, forcément, le temps marchant, ils avorteront en tout. En 1793, les premiers qui payèrent, ce furent les girondins. Dire qu'on est quelque chose et se servir de ce titre pour ménager l'un et l'autre, c'est, je ne dirai pas un crime, mais une bêtise d'honnêtes gens.

Ce qui nous renseigne le mieux sur les événements de notre époque, ce qui aussi étonne prodigieusement depuis quatre-vingts ans, c'est que les hommes se disant politiques se soient si complètement trompés sur le sentiment qui fait agir dans presque toutes les circonstances. Dans ce sentiment on trouve cependant l'indice certain du caractère propre, la raison des grands succès et la cause de malheurs plus grands encore. Le Français qui semble ne chercher qu'une occasion d'affirmer ses

tendances démocratiques est l'aristocrate le plus renforcé qui soit sous la calotte des cieux. On l'a cru égalitaire, on s'est trompé grossièrement. Il est tellement aristocrate qu'il en devient démocrate, il est plein de désirs qui semblent contradictoires ; cependant ils ne le sont pas. Ne voir personne au-dessus de lui, être supérieur à tout le monde, telle est sa devise. Parlez-lui de l'égalité sociale ou politique, il ne la comprendra que d'une seule manière : l'absence des privilèges qui ne sont pas les siens. Chaque fois qu'on peut lui assurer qu'il ne sera primé par personne, mais qu'il pourra, dans une certaine mesure, primer les autres, il acceptera de grand cœur. Il pousse cette folie si loin, par vanité ou par bêtise, que pour effacer les classifications qui lui sont supérieures, il oublie constamment que ses inférieurs, pour être logiques, doivent toujours faire envers lui ce qu'il désirerait faire envers les autres. Presque toujours il est assez naïf pour penser que le radeau égalitaire s'arrêtera à son niveau; mais, parfois aussi, il est tellement vaniteux qu'il préfère voir tomber ceux qui le précèdent, dût-il tomber à son tour. En principe du reste, il conserve toujours la présomption de résister au torrent, mieux que ses prédecesseurs. Proposez aux bourgeois le retour des princes d'Orléans, ils refuseront, bien qu'ils sachent que le gouvernement légitime peut seul leur rendre l'ordre et la tranquillité dont ils ont tant besoin. Ils feront cela, non par haine pour les princes, qu'au fond ils préfèrent à tout autre, mais parce qu'ils auront peur qu'avec

eux reviennent certaines classifications sociales dans lesquelles ils ne seraient pas compris. En un mot, le Français veut bien d'un peuple, il l'aime même avec passion, mais il ne veut pas en être. C'est là le grand secret de son histoire!

Que de crimes, que de douleurs n'ont d'autre origine que cette absence d'humilité et de sens commun! Il n'est si petit individu, de la plus infime de nos petites villes, qui ne tienne à l'égalité politique, non parce que cette égalité lui assure ses droits sociaux, mais parce qu'elle lui donne un rang au conseil municipal et qu'elle lui permet de regarder, du haut de sa chaise curule, ses voisins restés Gros-Jean comme devant. Il pousse même si loin l'aberration que, privé de ses honorables fonctions à l'élection suivante, ses premiers soins, dès sa rentrée dans la foule, sont de nier le mérite de son successeur et de chercher à le renverser. Étendez cela du petit au grand, il en résulte le triste état politique et social dans lequel nous sommes. Pour un chef d'État, régner ne veut plus dire gouverner, mais se défendre; de même que pour un sujet il n'est plus question d'obéir, mais de renverser partout et toujours. Bien fou, je le répète, celui qui prétend que le Français est démocrate. Le vrai démocrate, c'est celui qui vit dans l'intime persuasion que pour avoir des droits il faut avoir rempli ses devoirs; que le premier intérêt de tous, c'est de respecter le droit de chacun.

Espérons que, dans l'avenir, cette seconde partie reprendra sa marche et qu'à son tour elle finira

par devancer sa rivale; ce sera la seule manière de sécher nos larmes. Nous oserons dire à tous: Ayez bien soin que le peuple dont nous faisons partie ne soit pas trompé par des meneurs ambitieux et méchants qui cherchent à persuader aux ouvriers que tout ce qui n'est pas avec eux est mauvais, et qui essayent de démontrer que ce qu'on appelle la liberté, c'est-à-dire l'état non guidé par la sagesse, est bon. C'est le raisonnement du cabaret combattant l'Institut; c'est la liberté faussée.

Parmi ces erreurs on en peut citer de plus réelles et qu'il importe autant de fuir que le suffrage universel. Cette appellation n'est pas celle d'une qualité, mais d'un défaut, d'un ver qui ronge le flanc des nations, d'une application qui, laissant le bon, descend au mauvais et finit par tomber aux mains de chefs dont l'ambition n'est plus une raison. Ces meneurs demandent ainsi à choisir le savoir par l'ignorance, la vertu par le vice; à élire les magistrats qu'ils auront choisis; à donner comme éducation l'exemple qui fait monter leurs actions. En diction vraie, le mot universalité, qui représente tout, comprend le mal à côté du bien. Or le premier devoir d'un vrai philosophe est de rejeter le mal et de réserver le bien; il ne peut donc admettre qu'un état social soit appuyé sur l'universalité. L'agissement de la quantité sur la qualité est forcément nuisible.

Le suffrage universel est un instrument du mal. Il est produit, les trois quarts du temps, par certains électeurs très bons, mais qui, au fond, ne connaissent rien à ce qu'on leur demande, leurs esprits

étant forcément occupés des métiers qu'ils cultivent. Pour ceux-là, le mal qu'ils produisent, ils ne le font pas comme négation du bien ; au contraire ils croient que le bien est là, et ceux-là seuls qui les guident sont coupables, car ils savent qu'ils font du mal avec l'ensemble des intentions bonnes, et du désordre avec de l'ordre. Le vote universel est ce qu'en chemin de fer est une bifurcation dont un méchant tient la clef : s'il en joue à sa manière, il envoie le train dans la rivière. Le monde est plein d'aberrations; mais celle-là est certainement une des plus fortes. Quoi! les ignorants seraient les juges en dernier ressort de ceux dont le devoir est d'établir et de conserver l'ordre dans la société, c'est-à-dire le bien de tout et de tous! Dans l'humanité (comme il faut espérer que cela sera un jour), la faculté d'user des droits politiques doit se mesurer aux devoirs accomplis; hors de là, on n'a rien à attendre. Ce qui ressort de la classification d'espèce humaine, c'est avant tout le droit à l'assistance du prochain. Il n'y a pour tout le monde, hors du devoir, de place au soleil, que sur le banc de la charité. Là les ressources sont inépuisables et appartiennent à toùt homme par cela seul qu'il est homme. Donc à tous, le droit à la vie, le soulagement des douleurs physiques ou morales, et la liberté pleine et entière de parvenir à l'égalité des droits et des devoirs sociaux, mais jamais de droits politiques à qui n'a pas fait preuve de son aptitude à y participer.

Ce que l'humanité a de plus admirable et ce qui est la base de toutes les lois, ce qui fait le bien-être

d'un enfant, ce qui dans l'âge mûr constitue la prospérité et qui plus tard se charge de la santé des vieillards, c'est la famille. La famille est cette réunion de personnes qui veille à ce qu'après l'hygiène nécessaire au premier âge, l'éducation soit fondée sur les grands points qu'on nomme devoir et vertu. Le respect de la famille a mené à bien tous les peuples qui ont fait d'elle une sorte de religion; au contraire ceux qui ont méprisé la famille ont créé leur perte.

C'est l'idée de famille qui fait que la vie est bonne et assurée pour tous et que l'homme met tous ses soins à ce que la femme jouisse de la vie. C'est le mariage avec ses caractères légaux et sacrés que rien ne pouvait rompre, qui par le désir de chacun pour chacun constituait la famille, assurait la paix. Aujourd'hui, une ordonnance nouvelle, incompréhensible, venant on ne sait d'où, a été rendue. Le divorce qui brouille, non seulement l'existence du père et de la mère, mais aussi celle des enfants, qui suscite tant de regrets aux vieillards, a été légalisé. Cette théorie nouvelle trouble absolument la société et, au lieu de la mener au bien, la conduit au mal.

D'après les devoirs de famille, la femme est la moitié de l'esprit et de la chair de son mari. Depuis le divorce ce n'est plus parfois, comme à d'autres points de vue l'exprime Musset, dans les caprices de Marianne, qu'une bouteille dont le contenu est agréable à boire, mais qu'on rejette quand elle est vide. La destinée voulue par le Créateur, c'est que l'union perpétue l'espèce humaine; mais dans son désir, tout n'était pas là : en donnant l'âme à

l'homme et à la femme, il désirait aussi que, par leur spiritualité, ils atténuassent l'un pour l'autre les difficultés de la vie et que leur union complète fît durer l'excellence de leurs rapports lorsque les temps productifs étaient passés. Nos législateurs, imitant ces décrets divins, firent qu'en famille, comme en fortune, ils se tenaient l'un l'autre ; et, dans la suite de l'existence, la femme était en quelque sorte l'enfant de l'homme comme l'homme l'était de la femme. Les soins que des vieillards ne donnaient plus à leurs produits, avec joie, ils se les gardaient réciproquement. Avec le divorce, plus rien de tout cela. On fait comme les bêtes ; d'abord on s'unit, ensuite on se sépare et si on ne se remarie pas, à un certain âge, on devient comme un chien méchant et galeux qui finit par crever dans son coin ; seulement l'âme souffre étrangement. Si au contraire on se remarie, on expulse l'affection de sa famille première, on n'a que très médiocrement celle de la seconde, et les enfants nés d'abord n'ont plus ni le dévouement ni l'amour. Ils reçoivent peu de bons conseils. Éduqués au hasard, ils vont où la destinée les mène. Bien heureux quand les enfants d'un lit ne jalousent pas ou ne méprisent pas ceux de l'autre. Que dans cette question on ne confonde pas les divorcés avec les veufs qui se remarient. Cela n'a aucun rapport. La nature a des décrets contre lesquels on ne peut lutter. Dans ce dernier cas on atténue souvent la perte qu'on a faite par un second mariage. Là bien souvent l'enfant trouve un dévouement égal, et par-

fois il peut entrer dans la vie en s'appuyant sur son père d'un côté, sur sa belle-mère de l'autre.

Je ne parle pas ici du divorce au point de vue de la société générale à laquelle il ôte une partie de sa valeur, pas plus qu'au point de vue légal; je m'étends seulement sur la destruction de la famille qu'il cause et sur ce qu'il favorise le matérialisme contre le spiritualisme. Je crois qu'un véritable législateur tomberait d'accord avec moi, qu'il admirerait cette institution du mariage fondée depuis si longtemps, et qui a donné à la civilisation tant de bénéfices exquis; tandis qu'il répudie, comme moi aussi, ceux qui ont établi cette folie du divorce.

Particulièrement en France, à l'époque où nous sommes, il y a une autre condition de civilisation qui a été très mal comprise et qui peut même faire, dans la manière dont on s'en sert aujourd'hui, plus de mal et un mal plus vif que cette méchante institution qu'on nomme le divorce : c'est l'éducation telle qu'on l'applique.

L'instruction est une belle et magnifique chose lorsqu'elle est donnée par des hommes absolument compétents ; mais elle est tout autre lorsqu'elle est confiée à des hommes pris au hasard par un chef cherchant à gagner pour un gouvernement des voix électorales. Certes il est des professeurs nombreux que j'aime et que j'honore; mais combien en est-il plus encore dont les théories sont comme celles des ministres qui cherchent, dans les choses qu'ils savent fausses ou mal combinées, à faire faire un pas de plus à leurs ambitions! Plus un professeur est

grand, plus la modestie doit être son apanage; on n'a pas besoin de vanter le mérite réel, son chemin se fait seul. Jadis nous avions une Université émérite; il n'en est plus de même aujourd'hui, parce que la politique a eu la malencontreuse idée de la faire partir d'un mauvais pied. Elle est devenue une affaire de perversion des esprits au lieu d'être une direction saine. L'instruction qu'elle doit donner change de fond avec chaque ministère; elle dure trois mois à peine. Que l'Université rejette absolument la politique; que son chef ne soit pas un ministre; qu'elle soit représentée dans l'éducation par des professeurs sûrs; dix rendront plus de services que cent, un trop grand nombre augmentant l'ignorance. Les jeunes professeurs, instruits si l'on veut, mais trop nombreux, au bout de peu de temps ne trouveront plus d'élèves, ils se croiront victimes, et le seront dans leur avenir. Les bons éléments qu'ils avaient acquis ne leur ayant pas servi, ils deviendront des pervertisseurs de la nation tout entière. Bien plus, dans l'époque actuelle, au lieu de donner aux filles la bonne et sincère éducation de famille qui a pour conséquence l'aisance et la joie, on en a tellement poussé vers la haute instruction que le monde est plein de demoiselles qu'on dit instruites et qui cherchent partout des fonctions d'institutrices. La quantité restreinte d'élèves, en dehors des établissements ridiculement multipliés, les empêche bien vite de trouver des positions. Il en résulte que ces pauvres filles qui, nourries dans les campagnes ou dans les villes, seraient devenues de braves fer-

mères entourées d'enfants, ou des commerçantes zélées et habiles, souffrent la faim dans une mansarde, et finissent par mourir à l'hôpital. Pour l'avenir, ce sont là de graves erreurs à corriger; j'engage les gouvernants à ne pas laisser cet abus se développer, sous peine d'avoir un jour de graves comptes à rendre.

La multiplicité des élèves est suscitée aujourd'hui par des gens peu scrupuleux qui, à tout prix, cherchent à se faire une popularité chez les ignorants, ce qui produit des ennemis de l'ordre et de la gloire du pays. Un enfant, au lieu d'être un bon agriculteur ou un habile ouvrier, lorsque l'âge lui viendra, en étant resté dans une école primaire où l'on enseignera toujours la manière de tenir des comptes exacts ou de connaître un ouvrage concernant sa partie, reçoit beaucoup trop vite une certaine instruction qui lui fait d'abord lire les mauvais livres et, plus tard, ne le seconde qu'à moitié pour obtenir une position lucrative. L'éducation et l'instruction à professer ne se créent pas toutes seules pour qui en a besoin; la plupart du temps l'enfant devenu jeune homme ne peut en trouver et il devient forcément, sans que son caractère premier y soit pour rien, un ennemi de la société. Enfin, un jour, entassant malheureusement misère sur misère, n'osant plus croire à l'âme, il cherche sa tranquillité dans le suicide.

En pensant à l'avenir, je crois devoir dire quelques mots sur une expression qui forme la base de toute société aussi bien en France qu'en Allemagne

ou qu'au Kamtchatka; c'est le mot *propriété*. Cette expression, convenablement interprétée, fait naître tout le bien; tout s'appuie sur elle dans l'organisation matérielle; c'est le résultat du travail accompli; c'est, pour un homme marié, le pain de sa femme et de ses enfants, leur bien-être, les soins utiles s'ils sont malades, l'instrument de toute charité. C'est ce qui fait que la société peut marcher, produire des hommes de valeur et solder les moyens de répression si les passions dominent. La propriété telle qu'elle est établie dans tous les pays du monde, c'est ce qu'on doit garder partout. Il est de la dernière importance de mettre tous ses soins à la défendre et d'employer toute sa perspicacité pour savoir qui la menace; car il y a, au jour actuel, sur la propriété, de singulières méthodes, et on ne se rend pas bien compte que l'esprit soit assez naïf pour supporter, un moment, qu'on l'attaque.

La propriété c'est la garde de toute société. Sans elle, aucune nation ne peut être ; sans elle, aucun avantage général ou particulier n'étant conservé, la paresse et les débordements en sont la suite. Rejeter la propriété, c'est anéantir d'un seul coup ce que l'espèce humaine tout entière a fait depuis qu'elle existe.

Assurer la vie par la réserve a été l'origine de la propriété première, et la récompense des soldats conquérants; plus tard, les faibles cherchant protection se sont groupés autour des forts, employant leur intelligence, leurs labeurs à se rendre propriétaires; partout se sont formés les villes,

les villages, les associations pour la défense du pain de demain. Grâce à ces unions, chaque partie du sol est devenue possession particulière où l'agriculture et l'industrie ont pu se développer. Partout, et presque aussitôt, la propriété a exigé une organisation permettant qu'elle ne soit pas troublée; et on l'a fait protéger par la justice, pour empêcher que la possession échappe à l'homme actif et sage au bénéfice de la fainéantise et du vice.

Ainsi établi, le bien à soi est devenu, chez tous les peuples, le bien de tous, l'intérêt des masses. Si la possession n'existait pas, l'ouvrier serait sans travail, la charité inconnue.

Dans le monde moderne on a étendu la propriété; et les possesseurs de la terre, cette vraie productrice de vie, en se réunissant, en sentant leurs besoins, ont créé ou aidé le crédit, base nouvelle et immense qui a permis de solder avantageusement le travail. Toutes les nations ont marché de même. Chez toutes, l'origine et le fond de la propriété a été la terre, la maison, le chez soi; et ce sont les grands propriétaires de ces terres, de ces maisons, de ces riches papiers qui, réunissant leurs capitaux, font chaque jour se développer le progrès. Qu'on touche demain à ces propriétaires, leur crédit n'existera plus, les fabriques se fermeront, les titres si utiles seront annihilés; et l'ouvrier que la faim poussera, ne raisonnant plus, descendra dans la rue. L'anarchie absolue, avec ses épouvantables massacres, envahira tout.

Je crois, j'estime, j'espère qu'à ces désastres on

n'arrivera jamais, mais je puis me tromper. Qu'on y veille! Qu'on dise surtout à ceux qu'on prend pour chefs, que s'ils attaquent d'une façon quelconque la base de l'état social, ils prennent garde à leurs têtes. Ils sont les premiers à qui les gens de désordre les demanderont. Qu'on dise aussi aux bourgeois ayant de quoi vivre, comme aux masses ouvrières si bonnes et si utiles, que s'ils laissent à côté d'eux se développer l'ignorance et le vice, ils ne devront pas s'étonner d'être réduits à la misère. Qu'ils soient certains que leurs chefs bien choisis, leurs représentants réellement honnêtes, si l'on attaque la propriété à un titre quelconque, consacreront tous leurs soins, leur vie même, à la défendre. Ils n'attaqueront jamais la grande propriété, une confiscation sans raisons corrode le code Napoléon et laisse entrevoir que la moyenne et la petite prodriété seraient saisies ensuite. Ils sauront d'avance qu'en France, par exemple, si l'on touchait à la propriété, le sol n'aurait plus aucun prix, et la richesse étrangère fuirait tout entière.

La propriété est la base et même la bonne base de l'existence humaine. Dieu, non seulement l'a permis, mais l'a ordonné, vu que plus elle est respectée, plus elle aide aux bons exemples, plus elle permet de secourir le pauvre, plus elle favorise l'intérêt, plus elle est la vie générale, et plus elle fait la fortune de presque tous les hommes de valeur.

Il y a une chose à laquelle on n'a pas fait suffisamment attention et qui est la conséquence forcée

de toutes les théories qu'on émet contre la propriété : c'est que ceux qui attaquent la propriété sont les plus grands ennemis du peuple. Chacun de leurs actes, chacune de leurs lois, chacune de leurs doctrines renverse la fortune de l'ouvrier; car tout propriétaire qu'on réduit ne commandera rien à l'industrie; dès lors, pour l'industriel plus de travail. Où l'ouvrier trouvera-t-il de quoi payer sa nourriture lorsqu'on ne lui donnera plus rien? Il en sera de cette manière d'agir comme il en est des sectateurs du libre échange qui, en faisant baisser la valeur des produits, se figurent qu'ils donnent du pain aux ouvriers. La première raison pour qu'on puisse vivre, c'est qu'on paye; or, si le producteur ne peut pas produire, avec quoi payera-t-il?

Partout où les doctrinaires n'ont pas calculé la portée de leurs doctrines, il faut qu'on le dise, ils tuent le peuple.

Le socialisme est une des aberrations hostiles à la propriété. Il est contraire à tout. En 1856, M. Bescherelle, dans un très bon dictionnaire que j'ai sous les yeux, ne savait pas que le mot socialisme fût français. Dans son texte général il ne le donne pas; ce n'est que dans le supplément du deuxième volume qu'il l'inscrit sous cette dénomination : « socialisme, état social, système social; » dans la partie principale de son livre il indique : « socialisation, action de mettre en commun. Socialisation des capitaux, des industries. » C'était une bonne note pour l'économie politique : un État est en quelque sorte formé par la socialisa-

tion de tous ses sujets; c'est le devoir, le patriotisme, la propriété, la religion énonçant dans un seul terme leurs avantages pour tous. Aujourd'hui, l'acception de ce mot est complètement changée; socialisme veut dire : réunion qui ordonne, qui tyrannise au profit de ceux que pousse l'ambition. Ce mot est devenu la désignation des fonctions consistant à abolir le devoir, à anéantir la religion, à mépriser le patriotisme, en faisant de l'Internationale; à mettre la propriété dans les mains de ceux qu'on a laissés se déclarer une autorité. Il en résulte naturellement que tout tombe là où les socialistes sont admis. Par suite du mauvais entendement des choses, la manière de forcer les criminels au devoir, sous l'injonction d'une magistrature légale, honnête et instruite comme l'était celle qui disait : « *Ubi justitia non est, ibi non est jus*, où il n'y a pas de justice, il n'y a pas de droit », n'existe plus. La religion qui relève la morale est presque anéantie, le patriotisme ne semble plus être de force à soutenir la valeur d'un pays, lorsque le condottiere d'un État s'entend avec celui d'un autre. Le socialisme achève son œuvre en tuant le crédit, en déclarant vol ce qui est propriété, et propriété ce qui est volé.

Tels sont les faits produits par des idées plus que fausses; on doit supplier ses contemporains, à quelque contrée qu'ils appartiennent, de ne pas les admettre. Il s'agit de faire une opposition au mal; bien des générations en sauront gré.

Une théorie vraiment belle et bonne se produit, non lorsque ses partisans attaquent le pouvoir léga-

lement constitué, mais lorsqu'ils le défendent. C'est seulement en se faisant les plus fermes et les plus loyaux défenseurs du pouvoir régulier que les protecteurs d'une théorie préférable à toutes celles qui l'ont précédée l'insinuent, l'affirment et la produisent. On a vu des pouvoirs horriblement cruels ; mais les sectateurs d'une théorie vraie se sont toujours élevés à un dévouement plus grand que la cruauté du pouvoir. Quels partisans d'une grande idée furent jamais plus fidèles aux empereurs romains que les chrétiens ? Ils le furent jusqu'à la mort. Pendant qu'ils se laissaient supplicier, dévorer, leur théorie s'étendait en raison de leur soumission et de leurs supplices. Dans l'empire romain, ce fut le spiritualisme qui, soumis et supplicié, anéantit le matérialisme ; aujourd'hui, c'est le matérialisme rejetant la qualité de soumis, qui cherche à vaincre le spiritualisme. Mais, à l'heure actuelle, il n'en triomphera pas !

Bien des gens ont cherché à servir ce matérialisme ; leur grand talent cependant leur défendait de le faire. Leurs noms ne doivent pas être ici ; mais je me permettrai de leur dire qu'on n'attaque pas impunément des croyances de dix-huit siècles auxquelles la société moderne doit à peu près tout ce qui la distingue. Je ne sais si ces auteurs ont l'intention de mettre au monde une religion nouvelle ; mais ce dont je suis certain, c'est que les peuples ont besoin d'avoir une religion. Si ces auteurs n'ont, dans ce sens, aucune idée préconçue, pourquoi détruisent-ils sans penser à reconstruire? Ils veulent attaquer le christianisme en le frappant dans ses erre-

ments les plus saints, dans son essence, dans cette intervention divine qui fait sa force et son mérite. Depuis le serpent présentant à Ève l'occasion du premier péché, le monde compte une terrible somme d'envie; il est tant de gens dont les insomnies n'ont d'autres causes que le bonheur des autres; mais la conscience humaine en a fait justice, et le serpent est resté chez nous le signe représentatif du mal. L'orgueil aussi, ce roi des vices, se dresse à côté de l'envie, au chevet des hommes qui emploient tant de talent pour détruire, qui n'ont jamais entrepris et ne chercheront jamais qu'à édifier leur propre grandeur. Leur divinité, c'est le César qui règne, leur culte c'est celui de la raison interprétée par eux, celui de la raison du fort qui ramène l'homme dans ce honteux milieu d'où le christianisme l'avait justement fait sortir. Nouveaux titans, ils peuvent entasser montagne sur montagne, mais qu'ils n'oublient pas que les montagnes ne sont que des morceaux de la croûte du globe et que le globe lui-même n'est qu'un atome dans la main du Créateur.

Dans le siècle où nous vivons, il n'est pas de mauvaise cause qui ne trouve un avocat populaire en raison de la haine qu'il développe ; eh bien, ce qu'on accorde en pareil cas, on le refuse à l'avocat qui défend celui de qui tout procède, à qui tout doit tendre, Dieu ! C'est sans doute parce que le Christ a dit : « Heureux les pauvres d'esprit », qu'on classe dans cette catégorie tous ceux qui aiment et vénèrent le Créateur. Quant à ceux qui l'attaquent, chaque plaidoirie les fait avancer d'un rang vers l'édifi-

cation, pour eux, d'une statue comme celle que, sur le Carrousel, on élève à Gambetta.

Cette façon d'agir amène une baisse morale. Ces avocats et ces savants qui nient la divinité sont les plus grands prévaricateurs de l'humanité. Ils savent parfaitement qu'ils entraînent avec eux toute une génération, qu'ils la pervertissent lentement et la conduisent à sa ruine, mais ils espèrent ne pas la suivre.

Tel est malheureusement, dans notre chère patrie, le sort actuel. En France où l'on admet tout avec une ardeur sans pareille, l'école matérialiste démoralise la nation, et la jette tout d'un coup dans des folies sans nom. Dans d'autres États de l'Europe, et particulièrement en Allemagne, que ces idées nouvelles ont secouée, le peuple ne s'est pas lancé sans raisons et subitement derrière elles; il a attendu d'en connaître les effets. Partout il a laissé la discussion sérieuse s'établir, quitte à en prendre un jour sa part, s'il arrive à être convaincu. En attendant, son gouvernement a le temps de défendre des théories autrement saines et autrement bonnes. En cherchant à enlever en France l'idée de Dieu, le matérialisme lui a ravi toutes ces bonnes pensées, toutes les vertus qui font les peuples illustres et respectés. Du professeur qui, en disséquant un cadavre, n'a su ou n'a voulu y voir qu'une chose tangible, la doctrine matérialiste a passé à l'étudiant, et de l'étudiant elle est descendue aux ouvriers. Là, s'étayant souvent d'une misère trop vraie, elle a enlevé à l'ouvrier la résignation et l'espoir d'une vie meilleure, ne lui laissant que la surexcitation des appétits qui le pous-

sent contre la société et en font l'esclave irréfléchi du premier venu.

Peiné de voir ma vieille patrie s'écrouler, j'ai cherché la cause de ses malheurs; l'ayant trouvée, j'ai résolu de la combattre dans toute la mesure de mes forces. Je n'ai pas craint de dire à mes concitoyens: Mais regardez donc autour de vous! Ce Dieu qu'on nie, il est là, il est partout; son amour nous a créés, nous soutient et nous conduira jusque dans l'éternité. Ouvrez le livre de la nature, c'est encore Dieu dont vous voyez les traces à chaque pas; sondez votre cœur, vous l'y trouverez encore. En apercevant le torrent stupide qui s'avance pour engloutir la France, j'ai résolu de protester dans la force de mes moyens. Je ne veux pas que tout ce que j'aime s'anéantisse sans qu'une voix s'élève et dise à la force triomphante : Vous qui niez Dieu, vous qui repoussez tout ce qui fait la valeur de l'homme, vous qui privez sa vie du bonheur, trouvez donc quelque chose de mieux?

Je crois que dans l'avenir les partisans du matérialisme, dussent-ils faire leurs chevaux de bataille des Borgia ou de quelques attentats à la pudeur, échoueront. Borgia et les attentats aux mœurs, voilà les réprimandes qu'ils lâchent, voilà les projectiles que la fausse philosophie envoie à l'Église avec autant de justesse que l'homme qui, à l'aspect d'une plaine aride, nierait la luxuriante végétation. Ces matérialistes confirment également le remarquable privilège dont jouit le christianisme d'être bien difficilement attaqué dans sa partie intellectuelle.

L'âme étant en dehors de toute attaque, c'est toujours sur des instincts que leurs agressions ont lieu; mais, là encore, les projectiles de la doctrine matérialiste arrivent à faux, car on ne peut que brouiller les résultats des instincts quand la raison n'est pas là pour les maintenir.

En se servant aujourd'hui de l'hypnotisme, les défenseurs de cette théorie croient triompher. Ils pensent créer, remplacer Dieu. C'est un peu trop naïf! Ils ne se doutent pas que faire de l'hypnotisme, c'est ôter l'âme à l'homme et le réduire à l'état d'animal. Ils agissent alors sur lui, comme sur un chien, comme sur un cheval, et même leur pouvoir trouble presque toujours les rapports des instincts entre eux.

Je me trompe cependant; ce chemin, dans des cas bien rares, a un but différent : c'est celui où un bon et expérimenté docteur arrive en domptant par ses remèdes la matérialité mauvaise pour la rendre bonne; mais ce n'est pas à dire qu'il fera de la matérialité quelque chose de supérieur à ce qu'elle était avant ses soins. Non, c'est par une connaissance nouvelle que sa science lui donne, qu'il la disposera de façon à recevoir les rayons de l'âme, et à ce que les facultés pouvant se combiner aux sensations que la matérialité éprouve, la raison reprendra un peu son empire. Ainsi d'un hypnotisé vicieux, en rectifiant sa matérialité, il aura fait un hypnotisé presque vertueux; mais à une condition cependant, c'est que la cure soit courte et extrêmement douce, sous peine d'enterrer le patient.

CHAPITRE II

UNION DE LA RELIGION ET DES SCIENCES.

La religion chrétienne a son côté fort, je dirais même inattaquable. Elle se divise en trois parties :

La première partie est la reconnaissance de la puissance du Créateur et de l'amour qu'on lui doit. La seconde traite des rapports de l'homme avec la religion; et la troisième est la démonstration de l'ensemble de ces pensées.

Le détail de la première de ces divisions consiste à admettre l'existence de Dieu, à constater son grand œuvre, à chercher son but et à le démontrer à l'homme. C'est de la haute philosophie qui finit par se concentrer dans l'amour de Dieu et par trouver les occasions de lui donner le témoignage de cet amour.

C'est justement pour prouver la valeur de ces enseignements primordiaux que la religion flétrit le péché originel. C'est un malheur incombant à notre âme venant animer notre corps de soumettre la spiritualité aux étreintes de la matérialité. Voici pourquoi la religion a créé le baptême.

Le péché originel, l'histoire de la pomme de l'arbre

de la science offerte par Ève à son époux, n'est que la représentation, que le fait rendu palpable, de la révolte de la matière, des instincts, contre Dieu. Ce n'est pas parce que Ève a mangé une pomme et en a fait manger à Adam, qu'une réhabilitation est nécessaire et que l'Église, imitant les Juifs, nous dit que nous ne pouvons être sauvés que par les saintes eaux du baptême; c'est parce que la rupture d'équilibre légal est un acte d'opposition à Dieu et qu'il faut qu'un autre acte de notre libre intelligence ou de celle des répondants vienne répudier cette révolte, reconnaître la grandeur du Tout-Puissant, et s'incliner devant lui. Il faut que notre âme, lorsqu'elle vient habiter notre corps, reconnaisse que ce corps n'est pas une puissance, mais une chose qui n'a de valeur que par la volonté divine. Il faut que l'esprit, uni à la matière, commence par admettre la prédominance de l'âme, du moi. La tradition de tentation par le serpent n'est qu'une représentation traduisant par le bonheur dont le premier homme jouissait dans le paradis terrestre l'équilibre prédécesseur de la création; et par la première faute, la rupture de cet équilibre. Cette faute, en nécessitant une réparation, entraînait implicitement la soumission à Dieu et la réprobation de toute révolte.

Le baptême ôte, aux fautes qui le suivent dans le cours d'une vie humaine, ce caractère hautain qui pourrait faire croire à l'homme qu'il est capable d'élever autel contre autel. Les crimes mêmes subséquents ne sont plus que des concessions faites aux entraînements de la chair et font naître cette parole :

errare humanum est. Désormais le baptême acquis, nous pouvons faiblir, mais sauve est la grandeur de Dieu! Par là on doit comprendre que le plus grand des crimes que l'homme puisse commettre, c'est de revenir sur cette soumission à Dieu, c'est de nier l'existence de ce Créateur adorable à qui nous devons tout ce que nous sommes, c'est d'exalter la matière, c'est d'élever la servante à la hauteur du maître; c'est plus encore, s'il est possible, c'est, pour ceux qui sont parties de Dieu, de nier la totalité de leur essence.

Pour la seconde partie, l'humanité n'étant pas absolument composée de philosophes, il est nécessaire, sous peine de voir les individus emportés par leurs instincts bestiaux, de leur imposer une règle; c'est ce qui oblige à la création d'une religion qui donne à la justice sa valeur, calme les misères et, moralement, réconforte le malheureux en lui présentant une consolation dont il puisse conprendre les avantages et à laquelle il croit simplement, si son esprit ne peut embrasser des dogmes aussi élevés. Cette religion, même pour les cœurs d'élite, est la voie la plus parfaite qu'on puisse suivre, celle où l'espérance démontre une vie meilleure que celle d'ici-bas; et elle ne peut rendre cet immense service au monde qu'en prenant sa position à une hauteur de doctrine qui permette d'en imposer aux masses. Le christianisme le fit et, malgré quelques petites réformes désirables en ce que les climats, les produits, les mœurs, les habitudes, ne sont plus ceux de son point de départ; en ce que, par suite, certains instincts ayant un peu changé

demandent certaines réformes, il est encore ce qu'il y a de mieux. Son divin auteur a admirablement compris le fond des choses, et il a proportionné merveilleusement les conditions chrétiennes aux besoins de l'homme et à l'espoir, pour les âmes, de se retrouver dans l'éternelle béatitude.

On peut dire, comme troisième point, qu'il y a dans ce monde bien d'autres religions que le christianisme et qui lui sont infiniment inférieures, quoique, dans une certaine mesure, elles viennent aussi au secours de l'humanité en combattant une portion du matérialisme. Certaines de ces religions étaient des instruments d'une barbarie presque animale. La plupart ont cherché, bizarrement, c'est vrai, mais enfin elles ont cherché la vérité; et l'ensemble de leur histoire est intéressant à connaître. Leurs chefs, leurs prophètes se sont adonnés à y introduire et à y soutenir des idées qui souvent étaient vraies, sans cependant pouvoir empêcher, à cause de la rudesse de leurs ouailles, les passions de se grouper autour d'elles. Mais ce qui n'est plus du tout de ce genre, ce sont les bonifications qui se sont faites après coup et qui presque toutes sont mal parties. Ces modifications ont été amenées par des raisons humaines. Le bouddhisme et les religions chinoises y sont parvenues. Plus tard, c'est encore le désir de changer la nature matérielle à laquelle conduisent des doctrines, que les sectes se sont produites. Les sectateurs de Luther, par exemple, tout en restant chrétiens pour garder ce que le christianisme avait de bon, ont pris au catholicisme ce qu'il avait

d'agréablement matériel; mais rien de ce qui touche à la spiritualité ne les a poussés; et ils ont même nui, jusqu'à un certain point, au spiritualisme. Par l'admission de la liberté, mal comprise, il ont fait place à l'erreur. Par eux et derrière eux se sont présentées mille acceptations nouvelles détruisant ce qui faisait la gloire du christianisme. A leur tour, ils ont été plus que dépassés par la philosophie que rien n'arrêtait plus. La science ayant marché jusqu'aux temps modernes a été dans ses résultats mal saisie; l'espoir de parvenir est devenu l'ambition de quelques sectateurs; de nouvelles écoles ont cherché à écraser ce qui existait, et elles se sont persuadé que telle ou telle connaissance, telle ou telle expérience, en mettant la matière à leur disposition, tuait Dieu, et que, Dieu étant tué, il ne restait plus qu'elles. Les érudits ont négligé de voir que dans toute expérience, quelle qu'elle soit, les éléments qu'ils emploient sortent des mains d'un créateur qui, par ses lois, les a forcés de donner les résultats qu'ils constatent. Pour avoir de l'eau rougie, il faut de l'eau et du vin. L'eau a pour élément l'oxygène et l'hydrogène qui, se combinant avec les éléments organiques que Dieu a mis dans la végétation de la vigne, font que l'eau rougie est bien l'œuvre de Dieu. Il est impossible de le nier. Il en est qui diront que nous autres hommes, formés par des combinaisons gazeuses, matière nous sommes, que par conséquent Dieu n'existe pas; mais alors la matière unique serait Dieu, puisque, de ses modifications, les changements dépendent ; ce qui nous mènerait à

cette idée que la matière, qui ne sait pas ce qu'elle fait et que nous pouvons combiner de mille manières, aurait tout fait. Tout cela est digne un peu de Bicêtre ou de Charenton. Qu'on ait donc la bonté de nous laisser croire au Dieu maître et que, non content d'essayer de décrire ce qu'il a fait dans l'univers entier, on nous permette de dire qu'à côté de la matière il a sa propre essence et qu'à un moment donné il permettra à la nôtre de retrouver la sienne, s'il juge que nous avons convenablement rempli notre mission.

Dans la religion catholique, la doctrine s'est rendue inébranlable et toujours remarquable, par cette faculté, qu'elle s'adresse à tous également. Elle forme la règle morale des esprits, où en grand nombre on l'accepte sans analyse; tandis que, considérée par les esprits forts et sincères, il n'est pas de beauté qu'ils ne puissent y découvrir. Elle trouve donc deux ordres d'intelligence pour la suivre ou la défendre; mais elle en trouve deux aussi pour l'attaquer. Le moins élevé de ces derniers procède à cette attaque en se buttant contre un obstacle sans se donner la peine d'essayer de l'écarter; l'autre, que l'orgueil domine, et que toute opposition à ce qu'il croit sa raison, révolte, se compose de ceux des esprits supérieurs qui ne veulent pas voir parce qu'ils ont peur de la lumière dont ils soupçonnent l'existence. La règle les gêne, les embarrasse; ils voudraient marcher indépendants, guidés par leur seule raison, et ils sentent que cette faculté leur est refusée; qu'en dehors de la règle tous leurs pas seront chancelants, irrésolus et ils conçoivent

pour la doctrine chrétienne une haine immense. Ils se crispent à l'idée que leur raison peut avoir besoin de guide, ils la placent au-dessus de tout et, cependant, reconnaissent, malgré eux, qu'ils sont sortis du vrai, dont la présence leur est un reproche vivant. Dès lors, il n'est pas d'efforts auxquels ils ne se condamnent, allant toujours à leurs propres impressions, ils attaquent ce qu'a d'humain cette religion qui les oppresse et dont la doctrine est au-dessus de leurs coups.

Tels sont les ennemis des religions et particulièrement du catholicisme. Ils démontrent d'eux-mêmes, par le point où ils frappent, et sa grandeur et leur faiblesse.

A tort ou à raison, s'il existe un défaut dans la loi catholique, il n'est pas assez fort pour la perdre; mais, malgré cela, devant les attaques dont elle est le but, nous devons essayer de l'avertir en lui disant qu'on se trompe lorsqu'on regarde l'instabilité comme un bien suprême. Nous ne sommes pas des disciples de Bouddha. L'immutabilité n'est pas la vie, c'est l'anéantissement. Physiquement rien ne se repose dans l'univers; si moralement nous prétendions à l'immutabilité, quels résultats aurait cette absence de mouvement dans ce milieu où tout remue? Ou elle ne peut créer ou ce qu'elle créerait serait entraîné dans un gouffre. Mais, de ce que nous déconseillons l'absolu qui se concentre dans une unité de principe, il ne s'ensuit pas que nous prêchions pour l'anarchie, c'est-à-dire pour le mouvement désordonné. Si nous demandons que le catholicisme fasse entrer pour une large part, même dans ses conclusions,

l'ensemble des découvertes scientifiques parfaitement acquises, nous rejetons bien loin la pensée du libre examen qui, présidant à la réforme, a fait du protestantisme l'anarchie. Nous voulons que l'admirable instrument du gouvernement des âmes qu'on appelle le catholicisme, le plus merveilleux qu'on ait jamais créé, subsiste. Bien plus, nous le voulons et plus grand et plus fort. La vie, quelle qu'elle soit, moralement comme physiquement, demande une règle, une ligne de conduite dont elle ne puisse sortir. Eh bien, c'est le catholicisme qui doit être cette loi, mais à la condition qu'elle continue d'avoir sa valeur; or elle ne peut y arriver qu'en suivant le mouvement. Si la corde qui l'attache au rivage devient gênante, qu'elle la dénoue ; mais qu'elle saisisse les rames et l'aviron, vrais instruments de sauvetage. Avec eux, on navigue et on arrive; sans eux on est entraîné et on se noie.

Les prêtres doivent être les apôtres de Dieu et, en même temps, les apôtres de la science. C'est leur devoir; la popularité est là! Il faut qu'à toute objection ils puissent dire aux hommes: chaque chose que vous voyez, que vous touchez, que vous désirez est le résultat de lois que Dieu a faites et qui, depuis que le monde est monde, n'ont jamais changé. Quand la civilisation monte, qu'on accepte ce que nous disons en imitant le président Harlay : vivons avec les cultivateurs et mourons avec la science!

Le devoir des prêtres est de montrer aujourd'hui que tout prouve l'existence du maître suprême et de dire à leurs ouailles, en parlant de Dieu : Inclinez-

vous devant ses décrets, créateurs de l'harmonie générale, le bonheur est avec eux et à côté d'eux.

L'Église n'a pas tout dit; mais elle n'a pas fait d'erreurs doctrinales. Elle reconnaît elle-même qu'elle n'a dit ou su qu'une partie de la vérité puisqu'elle fait encore des dogmes. Formée surtout chez le peuple romain qui n'avait guère d'idées religieuses au delà de la matérialité, elle a développé au monde, dans la mesure du possible, cette admirable doctrine du Christ; elle a enseigné, à côté du pardon des injures, la prière pour les oppresseurs. Elle a anéanti l'esclavage, elle a mis la femme sur le même rang que l'homme. Éclairée par Dieu même, elle a révélé l'âme, et l'a montrée quelque chose de tellement au-dessus de tout, qu'elle a imposé à chacun le respect pour chacun. De la philosophie judaïque à la philosophie chrétienne, il y a une distance tellement immense qu'elle ne pouvait être franchie que par l'enseignement de Dieu même, incarné dans son Christ. Mais Jésus a dit plus encore que les apôtres n'ont compris ou cru devoir enseigner. Les apôtres n'ont rien émis qui ne soit de lui; mais ils n'ont pas dit tout ce qu'il a dit. Cependant, depuis dix-neuf siècles, appuyée sur le christianisme toujours essentiellement perfectible, l'Église doit comprendre que la civilisation a marché et la science avec elle; que notre niveau moral a progressé; qu'alors, continuant ses errements antérieurs, appuyée sur les circonstances nouvelles, elle marche en avant. La science, la vraie science est le point de départ, la base sur laquelle la reli-

gion doit s'élever ; c'est là l'action même de Dieu. Toutes les lois, d'ailleurs, ne s'étayent-elles pas l'une par l'autre, ne ressortent-elles pas l'une de l'autre, retournant à leur origine, la volonté de Dieu? Par cet enchaînement, l'anarchie rejetée, l'Univers existe. Poussant sa doctrine aux limites extrêmes qui découlent de l'enseignement du Sauveur, l'Église doit augmenter, par un pas nouveau, cette carrière qu'elle désire parcourir et qui fait la loi de notre être, notre aspiration perpétuelle vers Dieu. Non, le dogme qu'elle a fait religieux ne veut pas être changé ; mais si, s'appuyant sur ce dogme même, une philosophie nouvelle montre quelles conséquences en découlent, l'Église ne doit-elle pas examiner si cette philosophie est basée sur la vérité ; et, dans l'affirmative, faire par la science le couronnement de son dogme!

Ah! si je demandais à l'Église de dire autre chose que ce qu'a dit Jésus-Christ, je comprendrais qu'elle s'y refusât. On ne change pas une doctrine à laquelle l'humanité doit tout; mais si l'on proclame vérités éternelles les enseignements du christianisme, pourquoi en refuserait-elle la suite? C'est la science qui trouve dans le dogme des interprétations nouvelles; l'Église lui sera reconnaissante de marcher devant elle. L'Église et la vraie science doivent d'autant plus se soutenir dans la vérité qu'elles exposent, qu'il y a une manière de comprendre la science qui renie l'Église. J'ai vécu au milieu de cette dernière, devenue bien puissante, et dont les errements paraissent rationnels aux cinq sixièmes des gens; j'ai essayé de la

mettre en regard de l'enseignement chrétien, en regard de la nature, en regard de mon âme et je l'ai trouvée fausse. Elle m'a froissé. Je n'y ai pas découvert la solution des problèmes qui préoccupent tout homme qui pense. J'ai vu que toute science allait de chute en chute dès qu'elle s'écartait des grandes idées du christianisme; je n'ai pas, comme tant d'autres, trouvé dans la science expérimentale la solution spirituelle de ce qui ne peut être expérimenté. J'ai vu l'espace d'un monde entre la table sur laquelle je frappe et mon âme qui veut que je frappe! J'ai senti qu'on devait faire là une distinction profonde et que, cette distinction, le christianisme la faisait seul. Je suis convaincu de son excellence; et, à force de l'étudier, j'ai pensé qu'il y avait dans cette religion quelque chose qui n'avait pas été dit. C'est aux autres à dire si j'ai réussi dans mes recherches; mais ce que je puis affirmer, c'est que je n'ai jamais eu d'autres pensées que de rendre service à l'humanité en lui donnant cette consolante lumière que j'entrevoyais. Mille théoriciens nouveaux dont la réflexion n'est pas la partie brillante entraînent la foule vers l'absurde; j'ai conçu, moi, l'orgueilleuse pensée d'élever une barrière qui empêche de courir, au nom de la science, vers le gouffre de l'abrutissement; j'ai peut-être été bien présomptueux, mais, au moins, on ne peut me reprocher d'avoir fait un crime en essayant de servir mon prochain. Ah! si croyant avoir entrevu la vérité, de peur d'être traité de fou, je ne la disais pas, là serait le crime! Mais je crois que la postérité

me pardonnera si mon œuvre va jusqu'à elle, et que mes contemporains finiront par reconnaître que j'ai cherché à leur être utile en leur communiquant ces consolantes vérités que j'ai entrevues dans le christianisme et qui, j'en ai le ferme espoir, sont l'explication, la glorification de leur rôle d'hommes, le mentor et le suprême espoir de leurs âmes.

A l'heure actuelle, bien des gens attaquent l'Église. Sur le champ de bataille ils lui jettent pêle-mêle tous leurs cuirassiers qui heureusement n'ont pas encore rompu ses carrés; mais, qu'on prenne bien garde, leur force est grande. Ses lignes de fantassins, il faut les renforcer en dedans et les faire parfois s'ouvrir pour que les canons puissent partir. Alors, seulement, la cavalerie pourra se briser devant les rangs de ses soldats. Il faut que le feu de ses canons soit supérieur à celui de ses ennemis et que ses baïonnettes équivalent à leurs sabres. En un mot l'Église doit, on ne saurait trop le redire, lutter à coups de science contre la science, et tâcher d'opposer la dynamite et la mélinite à la poudre ordinaire. Pour commencer ce combat, qu'elle ne prenne pas pour ennemis ceux qui, même en se trompant, croient lui communiquer de bons moyens.

Quand il n'y avait pas de science sérieuse, quand il ne fallait lutter que contre les philosophies anciennes, la diction parfaite, sortant du cœur, était l'arme la plus puissante; mais aujourd'hui où l'expérience a marché dans presque tous les sens, où l'on montre la nature dans toutes ses acceptions les plus infimes ou les plus grandes, avec quoi

l'Église rétorquera-t-elle des arguments pareils, si elle ne se sert des arguments eux-mêmes pour prouver sa raison et détruire, en les juxtaposant l'un à l'autre, la philosophie triste qu'on en tire?

Cette question est aujourd'hui tellement menaçante qu'elle attaque Dieu même. Un jour viendra où elle sera vaincue, il ne peut en être autrement; mais la date du jour de sa défaite peut ne sonner que dans des milliers de siècles, Dieu laissant avec justice à l'anarchie de la matière ceux qui n'auront pas su le défendre. Que les guerriers aux idées saines prennent donc leurs épées et qu'ils placent leurs corps en travers du chemin.

Mon Dieu, je ne sais pas ce que votre bonté veut m'ordonner, mais j'estime que le *nec plus ultra* de la pensée doit mener les hommes dans la droite voie, dans celle qui va à vous. Elle est formée par l'obéissance au plus saint des amours, celui qui vous a pour objet et qui fait que le Saint-Esprit nous lie à notre frère. J'éprouve une satisfaction intérieure à vous adorer et c'est là une des premières joies sur la terre. En poursuivant cet amour, notre âme voit qu'elle est ici-bas pour mener sa mission dans toutes ses parties, pour lutter contre la matière; or, dans la religion que notre frère, notre divin Jésus, nous a donnée, les enseignements qui peuvent nous aider, abondent. Le récit de ses paroles est plein de bonnes et graves pensées, qui ont été les bases des recherches qui ont donné de grandes valeurs aux élucubrations. Ces bases ont aidé à relever l'âme en satisfaisant ses

nobles penchants et en indiquant aux prédicateurs des doctrines la marche qu'ils doivent suivre pour arriver au bien.

Cette marche, où est-elle, quelle est-elle? Cette marche délicieusement adorable nous prend dès l'enfance, lorsque Jésus-Christ dit : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Elle nous suit dans toute notre vie en nous disant : « Respectez, adorez et obéissez à la volonté de notre Père, c'est moi son fils aussi qui vous le dis. » Entre nous se développera cette immense pensée qui, prise à nous tous et nous unissant, est cette partie des uns et des autres qui existe parce que leurs espoirs sont les mêmes et qu'elle les rattache les uns aux autres. Ces idées acquises, Jésus les signale à son Père et, bien qu'infiniment petites, les dépose aux pieds de l'Éternel. Après la mort, leur appétence ayant tendu vers Dieu, le Créateur reçoit les âmes avec un cœur adorablement parfait, mélange leurs qualités personnelles aux siennes; et de leur vie antérieure ne conserve entre eux et lui que le Saint-Esprit, qui est l'amour des unes pour les autres. Gloire à la quintessence suprême, à la perfection!

Que les prêtres nous prêchent, dans ces idées, les paroles du Christ. Si même pour cela une discipline était nécessaire, qu'ils la pratiquent et la fassent pratiquer dans le sens doux et facile qu'elle doit avoir. En tout état de cause, rien n'est mieux pour l'Église, et son devoir est là. Qu'elle enseigne tout cela en comprenant, suivant que le monde marche, qu'il y avait dans les premiers temps une période où les hommes

barbares, malgré les lettrés, n'avaient pas encore la compréhension d'aujourd'hui, et où les premiers apôtres employant une science réelle n'avaient pas été compris ; qu'elle mette donc la période d'à présent à la hauteur de la science. Que les prêtres se souviennent que par suite de la civilisation dont l'Église chrétienne est en partie la créatrice, cette civilisation a fait de tels progrès qu'il faut que l'Église, restant au niveau, conserve son pouvoir sur l'éducation ; qu'il importe qu'elle n'oublie pas que jadis deux de ses plus grands hommes, saint Jérôme et saint Augustin, luttaient momentanément l'un contre l'autre, quoique l'un et l'autre fussent parfaits. Leur lutte serait aujourd'hui mal reçue. Si la science devient grande, saints prêtres, ne la méprisez pas ! Vos travaux l'ont amenée ; développez-en les conséquences, adoptez-la ; et depuis la parole du Christ vous n'aurez jamais eu de prophètes semblables à vous. Par elle vous ouvrirez un suprême séjour aux âmes qui étaient dans le ciel avant de venir sur la terre ; dans le ciel elles retourneront après s'être créé cette qualité ineffable de multiplicateurs d'amour, et donneront à l'infini, ce qu'avant leur mission elles n'émettaient pas, l'Esprit-Saint !

ÉPILOGUE

« Si quelqu'un entend mes paroles, et ne les garde pas, je ne le juge point; car je ne suis pas venu pour juger le monde, mais pour sauver le monde. »

Évangile de saint Jean, chap. XII, § 47.

« Je n'ai point parlé de moi-même; mais de mon Père qui m'a envoyé, m'a prescrit lui-même ce que je dois dire, et de quoi je dois parler. »

« Et je sais que son commandement est la vie éternelle. Les choses donc que je dis, je les dis comme mon Père me les a dites. »

Évangile de saint Jean, chap. XII, § 49, 50.

D'une prison sur moi les murs pèsent en vain.
J'ai les ailes de l'espérance.
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

André Chénier, *Élégie. La jeune captive.*

Je pensais, en commençant ce travail, que notre existence était destinée à remplir la volonté divine, et que la récompense de nos efforts serait le retour à Dieu. En le finissant, je le dis à mes frères, je crois encore ne m'être pas trompé. Je suis de plus en plus persuadé que mon âme indéfiniment petite, jointe à tant d'âmes à elle, constitue l'indéfiniment grand. Ce sera notre lot d'en refaire partie un jour, et ce lot est par excellence l'infiniment enviable. Qu'il me soit donc permis d'en terminer le tableau et de

rappeler, en quelques mots, le résumé de ces longues pages.

L'âme, c'est la portion infinitésimale de la spiritualité qui, pendant la vie, réside dans notre corps. Quand et comment y est-elle entrée? Quand et comment s'en ira-t-elle C'est là ce que personne ne sait!

Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que cette âme est bien dans notre corps, et qu'elle ne peut rayonner que si, au point de vue de notre organisation, la matérialité est en parfait état. Alors tout est combiné pour que l'âme, sentant ce que le corps lui transmet, commande à sa matérialité. La partie intéressante, le fond de notre mission, est que la raison ne se laisse pas entraîner, pour jouir, par ce que le matérialisme apporte. Le devoir est de lutter, de maintenir la bonne organisation de ce matérialisme lorsque les instincts cherchent à l'écarter de la voie légale. La question n'est pas de savoir si le matérialisme étant obstrué, le spiritualisme a fait ce qu'il devait faire; mais d'affirmer que sa mission est, lorsque le matérialisme le laisse agir, de le maintenir dans la juste ligne.

L'âme est une essence spirituelle qui est, et qui réside dans notre corps; mais où se tient-elle? Je ne sais! Essence, elle est forcée d'avoir une résidence. Mais où est cette résidence? Rien ne l'enseigne. Est-elle une buée incomparablement légère qui se joue dans nos muscles, dans nos nerfs, dans nos cartilages ou nos ossatures, dans nos moelles, et qui avoisine ou s'applique à telle ou telle fibre, à telle

ou telle partie graisseuse qu'agitent les mouvements intérieurs de façon à ce qu'elle en ressente immédiatement l'effet dans tout son ensemble? Ce sont de graves questions dont il serait bien attrayant d'avoir la réponse. D'autres diront que l'âme est une petite essence cachée au cerveau qui, dans le centre qu'elle occupe, reçoit toutes les impressions et transmet ses ordres à tout ce qui l'environne. Je le crois, mais où en est la preuve? que conclure de là? Rien! si ce n'est que l'âme existe, qu'elle commande et que la matérialité doit lui obéir.

La spiritualité est une quantité à laquelle l'atome primitif d'éther ne peut être comparé que comme la chaîne de montagnes de l'Himalaya à un millimètre de paille, c'est-à-dire l'immensité du volume à un infiniment petit. L'essence d'une spiritualité est une combinaison dont nous ne pouvons pas ici-bas avoir l'idée et que, par erreur, nous appelons *quelque chose;* mais quelque chose veut dire ce que nous pouvons saisir, évaluer. Or la spiritualité, nous ne pouvons ni la voir, ni la saisir ou l'évaluer. Donc l'essence n'est pas désignée. Cependant, la partie où il est le plus possible de la concevoir, c'est l'essence du Juste avec laquelle elle paraît le plus en rapport avec la matérialité. En science on a appelé les solides, les liquides ou les gaz, l'éther même qui les compose ; mais on n'a jamais pu trouver un nom pour une chose aux atomes infiniment plus petits que l'éther, qui n'est plus de la matérialité à un titre quelconque. Elle est la pensée divine qui base

ses évolutions sur l'amour infini du Vrai, du Bien, du Beau, qui est en même temps le Juste, c'est-à-dire l'ordre de Dieu qui fait, qui envoie ses lois, ses qualités, ses facultés partout où elles sont utiles ; et qui, par son indéfinie quantité et ses infinies facultés, représente sa propre essence.

Qui donc l'empêcherait de passer, cette spiritualité, dans les pores de votre chair, lorsqu'on pense que la vue d'une goutte d'eau agrandie aujourd'hui par de nouveaux moyens renferme des microbes admirablement organisés, qu'on peut vous montrer gros comme des éléphants ; lorsque les fibres d'une branche de chêne paraissent plus larges que la colonne Vendôme ? Pour arriver dans la matérialité, la spiritualité rappelle l'effet de ces trains parcourant une ligne ferrée en grande vitesse, portant, l'un Pasteur, l'autre Chevreul. Pour celui qui fixe le point de croisement, ces trains ne font pas à ses yeux quelque chose de visible. Cependant, ce sont les grandes sciences qui se croisent ! Leurs spiritualités sont pleines, entières ; et voilà ce que l'homme ne peut saisir ! A quoi n'est donc pas appelée la spiritualité venant de Dieu ! De là, peut-on comprendre comment l'âme arrive dans ce corps qui vit? Nous ne pouvons rien dire à cela, si ce n'est qu'aussitôt et même avant que le corps puisse s'exprimer, l'âme y est bien, puisque c'est la pensée qui sort, et que dans la nature l'homme seul pense.

Dans mon idée actuelle, c'est-à-dire ma pensée d'homme, je me fais de Dieu un tableau agréable à

mon cœur; j'espère que bien des gens partageront mon sentiment. Quoique je n'aie pas l'idée qu'il faille, ailleurs qu'en Jésus-Christ, chercher Dieu sous la figure d'un homme, il est nécessaire cependant que quelque chose de connu réponde à notre imagination : Je me le représente comme un beau et noble vieillard. Il est assis sur un nuage, comme le peint Raphaël. Des guirlandes de jolis anges l'entourent. Son regard est calme et serein, son sourire bienveillant. Si j'ai commis une faute, son front se plisse légèrement; si c'est un gros péché, sa physionomie exprime une douce pitié; mais il est tellement supérieur à nous que nos plus grandes fautes, que nos crimes les plus noirs n'atteignent ni sa béatitude ni son amour. C'est un père qui souvent doit punir, mais dont la miséricorde est bien plus grande que la colère. Si au contraire j'ai fait quelque bonne action, sa figure rayonne, son regard étincelle; comme il me tend les bras pour me presser sur son cœur! Avec quel élan de tendresse ne doit-il pas retrouver l'enfant de ses entrailles, le né de lui, qui revient à lui !

Non, Dieu n'est pas, comme a dit le poète, « ce qu'un vain peuple pense, » Dieu est toute grandeur, tout amour, toute miséricorde, toute justice; Dieu n'est pas cet effrayant fantôme sans cesse brandissant son glaive. Il veut moins qu'on le craigne et plus qu'on l'aime. Il lui importe moins de châtier un atome, que de voir cet infiniment petit se faire infiniment grand en aspirant vers lui. Il n'a fait ni de la vie, ni de la dévotion, les tristes choses que cer-

tains hommes admettent : la dévotion il la veut douce et calme comme lui; la vie, si parfois ses dernières fins exigent qu'elle soit bien dure à supporter, sa tendance constante est de la faire heureuse et bonne. Si la mort est causée souvent par la violation des lois qu'il a faites, les naissances lui obéissent. Les inévitables arrêts des lois font constamment saigner le cœur ; mais sa haute sagesse laisse espérer en lui ; on compte retrouver à côté de lui ceux qui, ayant fait notre joie sur terre, en ont disparu. Il place le baume à côté de la blessure. Si sur nous le mal agit, le but est un bien que nous ne comprenons pas toujours, mais à propos duquel nous devrions nous rappeler que ce que Dieu aime, c'est notre propre bonheur.

Les nobles élans de la jeunesse, la valeur de l'âge mûr et la tendresse de la vieillesse, dont la bonté doit être la beauté, telle est la vie que Dieu ordonne. S'il a fait le soleil, c'est pour qu'il nous réchauffe; s'il a fait le vin bon, c'est pour que nous le buvions ; s'il a fait l'amour, c'est pour que nous le partagions; mais il veut qu'on se mette à l'ombre quand il le faut, qu'on ne boive qu'à sa soif et qu'on aime chastement. Ainsi, à chaque âge il a réservé ses plaisirs et ses joies. Il a tenu à ce qu'on l'aime en affection libre; il nous fait savoir qu'à côté de la prière du malheureux, ce qui monte le mieux vers lui, c'est l'hymne d'action de grâces!

On s'est beaucoup élevé contre la théorie qui admet que la création entière a été faite en vue de l'homme; cependant, si le système que nous avons

émis a quelque chose de vrai, cette hypothèse est forcément exacte.

En élevant l'homme jusqu'à en faire une partie infinitésimale de Dieu, nous l'avons indiqué assez grand pour que la matière puisse avoir été disposée dans des conditions nécessaires à sa mission. Sa destinée, de prouver la supériorité du Juste sur le non juste en favorisant les conséquences des facultés divines, est suffisamment développée pour faire supposer que Dieu s'est plu à en préparer les éléments; et, bien que l'utilité pour l'homme des innombrables mondes qui se jouent dans l'espace ne soit démontrée qu'au point de vue astronomique, dans les rapports des étoiles entre elles, nous n'avons pas le droit de douter que ces mêmes mondes aient été faits pour servir à cet infiniment petit que nous sommes, lorsque nous savons que dans cet infiniment petit, Dieu place la réalisation de ses desseins infiniment grands. Que savons-nous du reste sur le grand au delà? Rien ! Nous appelons mort la fin de la vie animale; or, en fait d'orgueil matériel, il n'en est pas de plus grand. Pourquoi la vie ne serait-elle pas, dans bien des cas, une étape du voyage? Si nous ne supposons pas que le reste du grand œuvre nous soit utile, que pensons-nous donc que deviendront nos âmes après avoir quitté cette terre? Est-ce notre dernière épreuve que nous y subissons? Je ne le crois pas. Aux âmes qui sont parfaites lorsqu'elles la quittent, le ciel leur est ouvert et Dieu leur témoigne sa satisfaction immense; mais celles qui ne sont pas encore dignes d'aller à Dieu, rien ne nous indique

par quel chemin elles doivent passer. Ces âmes moins méritantes, dont la vaillance fut moins grande, ont encore des épreuves à subir; il y a donc un purgatoire? Quel est-il? Probablement ces âmes erreront de monde en monde jusqu'à ce qu'enfin, éclairées par leurs épreuves, elles comprendront l'indéfini supplice qu'elles subissent d'être séparées de Dieu! Plus leurs fautes seront grandes, plus ce tourment sera long, et quand la dernière âme aura expié son erreur dernière, je pense que ce sera le dernier jour de l'univers. Cette date est l'un des grands secrets divins; et quand Dieu dira : *Finis*, la matérialité sera terminée.

Le créateur est tellement grand que son ordre seul arrêtera sa création. Instantanément, l'univers disparaîtra; les planètes, les étoiles, les ciels presque indéfinis, dans le temps qu'il dit : je veux, n'existeront plus. D'un mot sa volonté a fait, d'un mot sa volonté défera; car son but étant atteint, le retour des âmes étant accompli, sa spiritualité ayant repris son domaine, l'univers ne sera plus nécessaire. Il touchera le mouvement de sa pensée, et le mouvement s'arrêtant de proche en proche sur une incalculable étendue, avec une infinie vitesse, la chaleur cessera, la lumière cessera, l'électricité cessera; le son n'existera plus et les masses d'éther ne remuant plus dans l'immensité, n'appuieront plus sur les créations; et les gaz formant comètes, planètes, étoiles se dissiperont dans l'espace pour retourner à leur ancien état de particules imperceptibles de l'éther.

Peut-être l'éther, qui fut la seule matière dont tout fut formé, changera-t-il de nature et sera-t-il absorbé par la spiritualité avec laquelle il a des connexions si grandes? Nous ignorons comment ce changement se fera; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'en anéantissant les derniers atomes matériels, leurs effets disparaîtront. La spiritualité sera seule et le Juste reprendra son empire.

A un moment donné, si je n'ai pas trop mal rempli ma mission, je me demanderai : où suis-je donc? Que dis-je, qu'est-ce que je sens? Le milieu où j'étais, où donc est-il? Il me semble que j'ai changé. Je ne vois plus ce que je connais; je ne sens plus rien de ce que j'éprouvais. Une harmonie immense m'entoure, me pénètre; c'est comme une musique intérieure admirablement rythmée qui résonne et me charme. Autour de moi, quelle éblouissante lumière ! Jusqu'à l'indéfini je la vois, dans un temps à peine sensible qu'exige ma pensée; par ma pensée même, je m'élance à l'infini. Dans cet incommensurable espace, si je veux aller au zénith ou au nadir, au périhélie ou à l'aphélie, instantanément j'y suis; et, toujours je sens, je vois et je vais, à volonté, à des séries de nouveaux zéniths, de nouveaux nadirs, à des nombres ne cessant jamais de périhélies ou d'aphélies. Où suis-je? Il me semble que je devrais avoir peur; mais non, ce n'est pas la peur que j'éprouve.

Si cependant je voulais sortir de là, comment ferais-je? Sortir, je ne le puis. Il me faudrait

prendre un mouvement non juste; mais, qu'est-ce que le non juste? Je ne le comprends pas. Des règles en accord avec le Juste me tiennent, m'entourent et en leur obéissant, je jouis. Si je voulais échapper à ces règles je ne sais pas ce que je pourrais dire, faire ou espérer ; il me faudrait repousser ce qui m'inonde, ce qui me constitue partout; mais je le reconnais, c'est l'ensemble du Vrai, du Bien et du Beau. C'est là ma béatitude. Je tiens au Juste, il tient à moi, je suis lui, il est moi ! Tantôt réunis, tantôt séparés, ces myriades de milliards d'atomes spirituels, pareils à moi, me suivent, m'entourent, parfois même me pénètrent, et les délices qu'ils me causent sont incommensurables ! Il me semble que je suis eux et qu'ils sont comme moi, le Juste, le Vrai, le Bien et le Beau. Je me mêle à eux, mes éléments sont les leurs. Tous se fondent ensemble et avec moi. En les voyant je les connais, je les sais absolument, je les aime au point de mêler mon amour au leur. Dans tous les sens ils sont nombreux à l'indéfini; et, bien que les uns soient plus près de moi, je suis heureux de me confondre avec eux. Ils forment avec moi l'ensemble d'un grand tout, où l'opinion de l'un est bien celle de l'autre, par conséquent l'infinité de Dieu !

Dans le milieu immense et divin, mon ineffable jouissance me précipite vers des individualités que j'ai aimées si tendrement dans le monde terrestre ; elles sont encore ce qu'elles étaient autrefois. Leur mélange avec moi est un divin bonheur, leur voix, leur contact me donnent des

frissons de joie; j'aspire à l'avenir qui augmentera ma divine satisfaction, lorsque ceux qui restent dans le monde ayant quitté ce petit point stellaire rejoindront la totalité de Dieu. Si quelques-uns, n'ayant pas compris leur mission, continuent leur existence vers les limites, et de l'espace et du temps, je sais que, parties incommensurables du Juste, du Vrai, du Bien, du Beau, il se trouvera forcément un moment où ces qualités perçant, après mille réparations, ils rentreront dans le sein même de Dieu.

Telle est la vérité, au lendemain de la mort!

J'ai fini mon œuvre. Pardonne, Seigneur, à ma témérité! Je t'ai pris pour le principe de mon livre, non par un sot orgueil, mais pour accomplir les seules choses qu'on puisse faire en pareil cas : te glorifier et te remercier. Toi que j'ai tant de fois supplié de m'inspirer pour que cette œuvre soit une œuvre pie, si je me suis trompé, ne me punis pas, laisse l'oubli être son linceul. Ce dont je te supplie, c'est que tu n'y voies jamais une orgueilleuse révolte; car je te le jure, Seigneur, rien ne fut plus loin de ma pensée. Mes idées m'ont paru justes et utiles, mais je suis un homme et j'ai pu me tromper. Si, au contraire, j'ai réussi, grande serait ma récompense si je pouvais inspirer mes frères. Cependant, quoi qu'il arrive, en cas de malheur je me résignerai en embrassant tes pieds et, en cas de réussite, je les embrasserai encore.

Cette œuvre vient de pensées pleines de toi : sois

lui secourable, ô mon Dieu ! et que ton saint nom soit béni jusqu'à l'infini, dans ton union avec ton Saint-Esprit et ton fils, Jésus.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE VII

SUITE DE L'HISTOIRE ANCIENNE ORIENTALE.

LIVRE VIII

HISTOIRE DES GRECS.

LIVRE IX

HISTOIRE DES ROMAINS.

LIVRE X

HISTOIRE DU MOYEN AGE ET DE LA RENAISSANCE.